

LEÏLA SLIMANI

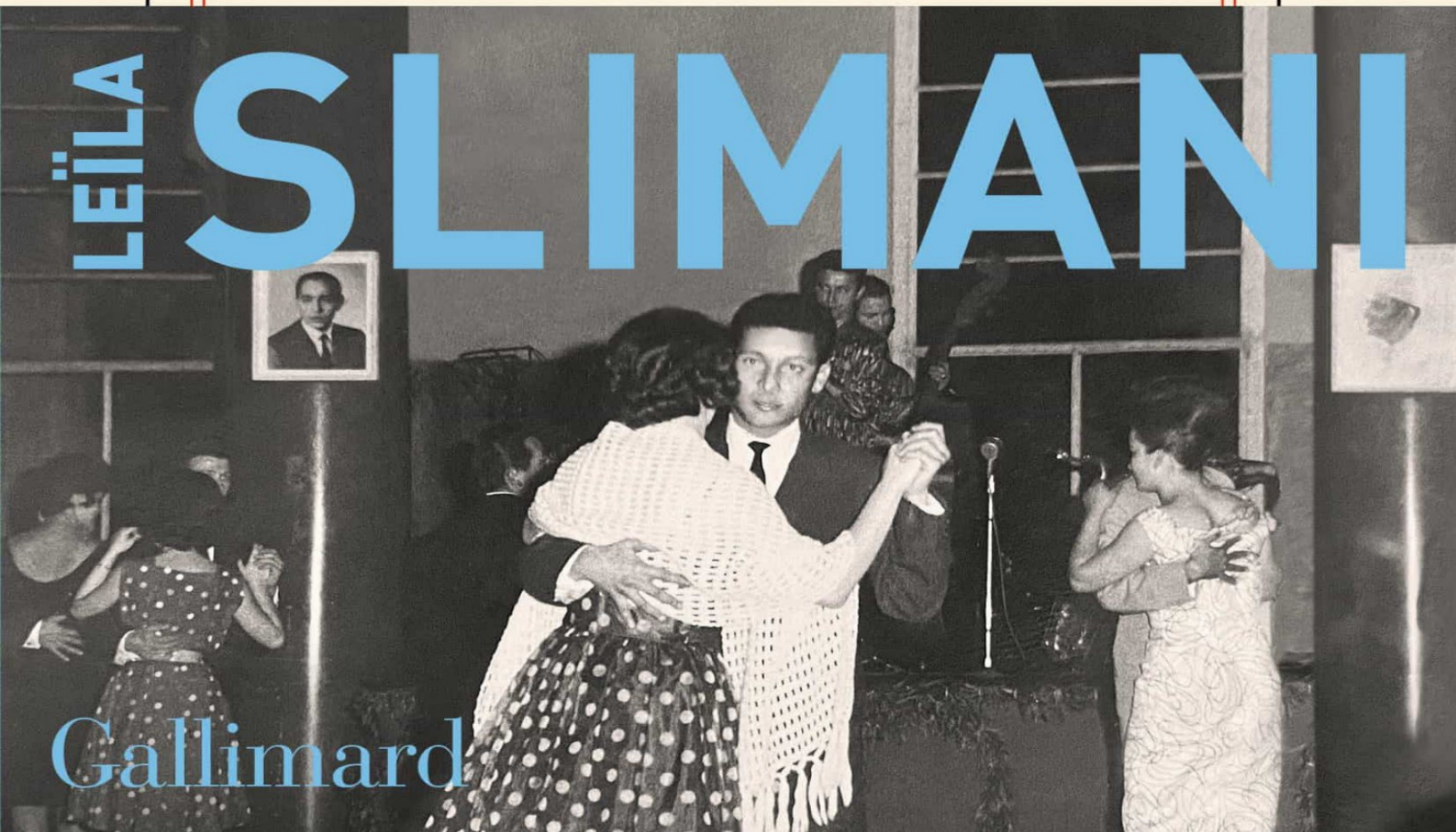
REGARDEZ-NOUS DANSER

Le pays des autres, 2

roman

LEÏLA SLIMANI

Gallimard



LEÏLA SLIMANI

REGARDEZ-NOUS
DANSER

Le pays des autres, 2

roman

nrf

GALLIMARD

À Bounty, sans qui rien ne serait possible.

INDEX DES PERSONNAGES

Mathilde Belhaj : Née en 1926 en Alsace, elle rencontre Amine Belhaj en 1944, lorsque son régiment stationne dans son village. Elle l'épouse en 1945 et, un an plus tard, le rejoint à Meknès, au Maroc. Après trois ans dans la maison familiale de la médina, au cœur du quartier de Berrima, ils s'installent dans une ferme et Mathilde accouche de deux enfants, Aïcha puis Selim. Tandis que son mari travaille d'arrache-pied pour faire de cette ferme une exploitation florissante, elle ouvre un dispensaire où elle soigne les paysans des alentours. Dès son arrivée au Maroc, elle apprend l'arabe et le berbère et, malgré les difficultés et son opposition à certaines traditions, notamment concernant le statut des femmes, elle s'attache à ce pays.

Amine Belhaj : Né en 1917, fils de Kadour Belhaj, interprète dans l'armée coloniale, et de Mouilala, Amine est l'aîné et deviendra chef de famille à la mort de son père en 1939. Il hérite des terres de Kadour mais, au début de la Seconde Guerre mondiale, décide de s'engager dans un régiment de spahis. Auprès de son aide de camp, Mourad, il est incarcéré dans un camp en Allemagne dont il parviendra à s'échapper. En 1944, il rencontre Mathilde et l'épouse à l'église, en Alsace, en 1945. Dans les années 1950, alors que le Maroc est en proie aux troubles, il se consacre avec acharnement à la ferme dont il rêve de faire une exploitation prospère. Passionné par l'agronomie et les techniques modernes, il développe de nouvelles variétés d'agrumes et d'oliviers. Après des années de

déconvenues, son association avec le médecin hongrois Dragan Palosi lui permet enfin de réaliser des bénéfices.

Aïcha Belhaj : Née en 1947, Aïcha est la fille de Mathilde et d'Amine. Elle poursuit sa scolarité à l'école des sœurs où elle obtient d'excellents résultats. Enfant mystique et sauvage, elle fait la fierté de ses parents.

Selim Belhaj : Né en 1951, Selim est le fils de Mathilde et d'Amine. Garçon choyé par sa mère, il suit lui aussi sa scolarité à l'école coloniale.

Omar Belhaj : Né en 1927, Omar est l'un des frères d'Amine. Durant son enfance et son adolescence, il nourrit un mélange d'admiration et de haine envers son grand frère. Il lui reproche notamment de s'être engagé dans l'armée française et d'être le préféré de leur mère, Mouilala. Personnalité violente, impulsive, il se rapproche des nationalistes pendant le conflit mondial. Dans les années 1950, son implication est grandissante et il organise des actions violentes lors des événements qui précèdent l'indépendance.

Jalil Belhaj : Né en 1932, Jalil est le plus jeune garçon de la fratrie Belhaj. Touché par la malédiction qui entoure la famille de Mouilala, il souffre de maladie mentale. Il vit reclus dans sa chambre et ne peut cesser de se regarder dans un miroir. Lorsque sa mère, malade, s'installe à la ferme, Jalil est envoyé à Ifrane chez un oncle. Refusant de s'alimenter, il meurt de faim en 1959.

Mouilala Belhaj : Née au début du xx^e siècle, Mouilala épouse Kadour Belhaj. Issue d'une famille de la classe moyenne, elle n'apprend ni à lire ni à écrire. Parmi ses ancêtres, nombreux ont souffert de maladie mentale, se promenant nus dans les rues ou parlant à des fantômes. Elle accouche de sept enfants dont quatre survivront : Amine, Omar, Jalil et Selma.

Mère aimante et courageuse, elle voue à son aîné une véritable adoration et admire sa belle-fille, Mathilde, pour sa liberté et son éducation. Vers 1955, elle montre les premiers symptômes d'une maladie mentale, proche de la démence. Elle abandonne alors sa maison de Berrima, dans la médina de Meknès, et vit ses dernières années à la ferme. Elle meurt quelques mois avant son fils Jalil, en 1959.

Selma Belhaj : Née en 1937, Selma est la sœur d'Amine, Omar et Jalil. Adorée par sa mère, cette enfant à la beauté solaire est constamment surveillée par ses frères et violentée par Omar. Élève dissipée, elle sèche régulièrement le lycée et rencontre, au printemps 1955, le jeune pilote Alain Crozières dont elle tombe enceinte. Pour éviter le scandale et le déshonneur, Amine la marie à son ancien aide de camp, Mourad. En 1956, elle donne naissance à une petite fille, Sabah.

Mourad : Né en 1920, Mourad est originaire d'un petit village à quatre-vingts kilomètres de Meknès. En 1939, il est enrôlé dans l'armée et envoyé sur le front où il devient l'aide de camp d'Amine, alors officier. Il éprouve pour son commandant de puissants et secrets sentiments amoureux et regarde Mathilde avec jalousie. À la fin de la guerre, il part en Indochine avec les contingents marocains. Écœuré par la violence, il déserte et parvient à rejoindre le Maroc et à retrouver Amine. Engagé comme contremaître sur la propriété Belhaj, il exerce son métier avec autorité et est détesté par les ouvriers. En 1955, il épouse Selma.

Monette Barte : Née en 1946, Monette Barte est la fille d'Émile Barte, un aviateur de la base de Meknès. Élève à l'école des sœurs, elle se rapproche d'Aïcha durant leur scolarité. Les deux jeunes filles deviennent meilleures amies et confidentes. Son père Émile meurt en 1957.

Tamo : Fille d'Ito et de Ba Miloud, deux ouvriers vivant dans le douar près de la ferme, Tamo est engagée comme domestique par Mathilde dès son arrivée sur l'exploitation. Traitée avec rudesse par sa patronne alsacienne, elle finit par se faire une place au sein de cette famille avec qui elle travaillera jusqu'à la fin de sa vie.

Dragan Palosi : Gynécologue hongrois d'origine juive, il se réfugie au Maroc pendant la guerre avec sa femme Corinne. Après une mauvaise expérience dans une clinique de Casablanca, il décide de s'installer à Meknès où il ouvre un cabinet. En 1954, il propose à Amine de s'associer pour exporter des oranges en Europe. Il éprouve pour Mathilde de l'amitié et de l'admiration et lui viendra en aide quand elle sera dépassée par son dispensaire. Il prend Aïcha sous son aile et, durant toute sa scolarité, l'aidera à assouvir sa soif de connaissances en lui offrant des livres.

Corinne Palosi : Originaire de Dunkerque, Corinne est l'épouse de Dragan. Femme d'une grande sensualité, elle provoque le désir des hommes et la méfiance des femmes. Elle souffre de ne pas avoir eu d'enfants et vit, à Meknès, dans une relative solitude.

PREMIÈRE PARTIE

L'époque ne tient pas compte de ce que je suis,
elle m'impose ce qui lui plaît de m'imposer.
Permettez-moi d'ignorer les faits.

BORIS PASTERNAK

Mathilde était à la fenêtre et observait le jardin. Son jardin opulent et désordonné, presque vulgaire. Sa vengeance contre l'austérité à laquelle son mari, en tout, la contraignait. Le jour était à peine levé et le soleil, encore timide, perçait à travers les frondaisons. Un jacaranda, dont les fleurs mauves n'étaient pas encore écloses. Le vieux saule pleureur et les deux avocatiers qui ployaient sous des fruits que personne ne mangeait et qui pourrissaient dans l'herbe. Le jardin n'était jamais aussi beau qu'à cette période de l'année. On était au début du mois d'avril 1968 et Mathilde pensa qu'Amine n'avait pas choisi ce moment par hasard. Les roses, qu'elle avait fait venir de Marrakech, s'étaient ouvertes quelques jours auparavant et dans le jardin flottait une odeur fraîche et suave. Au pied des arbres s'étendaient des buissons d'agapanthes, de dahlias, des massifs de lavande et de romarin. Mathilde disait que tout poussait ici. Pour les fleurs, cette terre était bénie.

Déjà lui parvenait le chant des étourneaux et elle aperçut, sautillant dans l'herbe, deux merles qui piquaient leur bec orange dans la terre. L'un d'eux avait sur la tête des plumes blanches et Mathilde se demanda si les autres merles se moquaient de lui ou si, au contraire, cela faisait de cet oiseau un être à part que ses congénères respectaient. « Qui sait, songea Mathilde, comment vivent les merles. »

Elle entendit le bruit d'un moteur et la voix des ouvriers. Sur le sentier qui menait au jardin surgit un monstre énorme et jaune. D'abord, elle vit le bras métallique et, au bout de ce bras, la gigantesque pelle mécanique. L'engin était si large qu'il avait du mal à passer entre les allées d'oliviers et les ouvriers hurlaient des indications au conducteur de la pelleteuse qui

arracha des branches sur son passage. Enfin, la machine se gara et le calme revint.

Ce jardin avait été son antre, son refuge, sa fierté. Elle y avait joué avec ses enfants. Ils avaient fait la sieste sous le saule pleureur et des pique-niques à l'ombre du caoutchouc du Brésil. Elle leur avait appris à débusquer les animaux qui se dissimulaient dans les arbres et les buissons. La chouette et les chauves-souris, les caméléons qu'ils cachaient dans des boîtes en carton et laissaient parfois mourir sous leurs lits. Et quand ses enfants avaient grandi, quand ils s'étaient lassés de ses jeux et de sa tendresse, elle était venue y oublier sa solitude. Elle avait planté, taillé, semé, repiqué. Elle avait appris à reconnaître, pour chaque heure de la journée, le chant des oiseaux. Comment pouvait-elle, à présent, rêver de chaos et de dévastation ? Souhaiter l'anéantissement de ce qu'elle avait aimé ?

Les ouvriers pénétrèrent dans le jardin et plantèrent des piquets de manière à former un rectangle de vingt mètres sur cinq. Ils prenaient soin en se déplaçant de ne pas écraser les fleurs avec leurs bottes en caoutchouc, et cette attention, touchante mais inutile, émut Mathilde. Ils firent signe au conducteur de la pelleteuse qui jeta sa cigarette par la fenêtre et démarra le moteur. Mathilde sursauta et ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, l'énorme pince métallique s'enfonçait dans le sol. La main d'un géant pénétrait la terre noire et libérait une odeur de mousse et d'humus. Elle arrachait tout sur son passage et, au fil des heures, se forma un haut monticule de terre et de roches sur lequel gisaient des arbustes sans vie et des fleurs décapitées.

Cette main de fer, c'était celle d'Amine. C'est ce que pensa Mathilde pendant cette matinée qu'elle passa, immobile, derrière la fenêtre du salon. Elle s'étonna que son mari n'ait pas souhaité assister à ce spectacle et voir tomber, un à un, les plantes et les arbres. Il avait affirmé que le trou ne pouvait être que là. Qu'il faudrait creuser au pied de la maison, sur la partie la plus ensoleillée du terrain. Oui, là où se trouvait le lilas. Là où autrefois avait poussé le citrange.

Il avait d'abord dit non. Non, parce qu'ils n'en avaient pas les moyens. Parce que l'eau était un bien rare et précieux dont on ne pouvait user pour son loisir. Il avait dit non en hurlant parce qu'il haïssait l'idée d'afficher ce spectacle indécent devant les paysans misérables. Que penserait-on de l'éducation qu'il donnait à son fils, de la façon dont il se comportait avec sa femme quand on la verrait, à moitié nue, nager dans une piscine ? Il ne vaudrait pas mieux, alors, que les anciens colons ou ces bourgeois aux mœurs décadentes qui pullulaient dans le pays et affichaient, sans pudeur, leur éclatante réussite.

Mais Mathilde ne renonça pas. Elle balaya ses refus. Année après année, elle revint à la charge. Chaque été, quand soufflait le chergui et que la chaleur, écrasante, lui portait sur les nerfs, elle lançait cette idée de piscine qui révoltait son époux. Elle pensait qu'il ne pouvait pas comprendre, lui qui ne savait pas nager et avait peur de l'eau. Elle se fit douce, roucouillante, elle le supplia. Il n'y avait pas de honte à afficher leur réussite. Ils ne faisaient aucun mal, ils avaient bien le droit de profiter de la vie, eux qui avaient sacrifié leurs plus belles années à la guerre puis à l'exploitation de cette ferme. Elle voulait cette piscine, elle la voulait en compensation de ses sacrifices, de sa solitude, de sa jeunesse perdue. Ils avaient plus de quarante ans maintenant et rien à prouver à personne. Tous les fermiers des alentours, enfin ceux qui vivaient de façon moderne, possédaient une piscine. Est-ce qu'il préférerait qu'elle aille s'exhiber au bassin municipal ?

Elle le flatta. Elle vanta ses succès dans la recherche sur les variétés d'oliviers et les exportations d'agrumes. Elle crut le faire plier en se tenant là,

devant lui, ses joues roses et brûlantes, ses cheveux collés sur les tempes par la transpiration, ses mollets couverts de varices. Elle lui rappela que tout ce qu'ils avaient gagné, ils le devaient à leur travail, à leur acharnement. Et il la corrigea : « C'est moi qui ai travaillé. C'est moi qui décide comment on dispose de cet argent. »

Lorsqu'il dit cela, Mathilde ne pleura pas et ne se mit pas en colère. Elle sourit intérieurement, pensant à tout ce qu'elle faisait pour lui, pour la ferme, pour les ouvriers qu'elle soignait. Au temps passé à élever leurs enfants, à les accompagner aux cours de danse et de musique, à surveiller leurs devoirs. Depuis quelques années, Amine lui avait confié la comptabilité de la ferme. Elle établissait les factures, payait les salaires et les fournisseurs. Et parfois, oui, parfois il lui arrivait de falsifier les comptes. Elle modifiait une ligne, inventait un ouvrier supplémentaire ou une commande qui n'avait jamais eu lieu. Et dans un tiroir dont elle était la seule à posséder la clé, elle cachait des liasses de billets qu'elle roulait avec un élastique beige. Elle le faisait depuis si longtemps qu'elle n'éprouvait plus de honte et même plus de peur à l'idée d'être découverte. La somme grossissait et elle estimait que c'était une retenue bien méritée, une taxe qu'elle prélevait pour compenser ses humiliations. Et pour se venger.

Mathilde avait vieilli et sans doute par sa faute, sa faute à lui, elle faisait plus que son âge. La peau de son visage, constamment exposée au soleil et au vent, paraissait plus épaisse. Son front et les coins de sa bouche s'étaient couverts de rides. Même le vert de ses yeux avait perdu son éclat, comme une robe qu'on a trop portée. Elle avait grossi. Pour provoquer son mari, elle se saisit, un jour de canicule, du tuyau d'arrosage qui servait au jardin et, sous le nez de la bonne et des ouvriers, s'aspergea tout entière. Ses vêtements collèrent à son corps, laissant voir ses tétons durcis et sa toison pubienne. Ce jour-là, les ouvriers prièrent le Seigneur en passant la langue entre leurs dents noircies pour qu'Amine ne devienne pas fou. Pourquoi une adulte ferait-elle une chose pareille ? C'est vrai, on aspergeait les enfants parfois, quand ils

manquaient de s'évanouir, quand le soleil ardent les faisait délirer. On leur disait de bien fermer le nez et la bouche car l'eau du puits rendait malade et pouvait vous tuer. Mathilde était comme les enfants et, comme eux, elle n'était jamais lasse de supplier. Elle évoquait le bonheur d'autrefois, leurs vacances à la mer dans le cabanon de Dragan à Mehdiya. Dragan, d'ailleurs, n'avait-il pas fait construire une piscine dans leur maison en ville ? « Pourquoi Corinne, dit-elle, aurait-elle quelque chose que je n'ai pas ? »

Elle se persuada que c'était cet argument qui avait fait rendre les armes à Amine. Elle l'avait dit avec la cruauté et l'assurance d'un maître-chanteur. Elle pensait que son mari avait entretenu avec Corinne, au cours de l'année 1967, une relation de quelques mois. Elle en était convaincue sans pour autant avoir jamais recueilli d'autres indices qu'une odeur sur ses chemises, une trace de rouge à lèvres – ces indices triviaux et dégoûtants dont héritent les ménagères. Non, elle n'avait pas de preuves et il n'avait jamais avoué, mais cela sautait aux yeux comme si se consumait entre ces deux êtres un feu qui ne durerait pas mais qu'il faudrait endurer. Mathilde avait tenté une fois, avec maladresse, de s'en ouvrir à Dragan. Mais le médecin, que le temps avait rendu encore plus débonnaire et plus philosophe, fit semblant de ne pas comprendre. Il refusa de se ranger à ses côtés, de s'abaisser à ces mesquineries et de mener, auprès de la brûlante Mathilde, ce qu'il considérerait comme une guerre inutile. Mathilde ne sut jamais combien de temps Amine avait passé dans les bras de cette femme. Elle ignorait si c'était d'amour qu'il s'agissait, s'ils s'étaient dit des mots tendres ou si, au contraire – et c'était peut-être pire –, ils avaient vécu une passion silencieuse et physique.

Avec l'âge, Amine était devenu encore plus beau. Ses tempes avaient blanchi et il s'était laissé pousser une fine moustache, poivre et sel, qui lui donnait des airs d'Omar Sharif. Comme les stars de cinéma, il portait des lunettes de soleil qu'il ne quittait presque jamais. Mais ce n'était pas seulement son visage bronzé, ses mâchoires carrées, ses dents blanches qu'il dévoilait les rares fois où il souriait, ce n'était pas seulement cela qui le

rendait beau. L'âge lui avait permis de déployer sa virilité. Ses gestes s'étaient déliés, sa voix s'était faite plus profonde. À présent, sa rigidité passait pour de la retenue, son air grave donnait l'impression qu'il était un de ces fauves affalés dans le sable, apparemment impassibles, qui, d'un bond, s'abattent sur leurs proies. Il n'avait pas tout à fait conscience de la séduction qu'il exerçait, il la découvrait petit à petit, à mesure qu'elle se déployait, comme en dehors de lui. Et dans cette façon d'être presque surpris de lui-même résidait sans doute l'explication de son succès auprès des femmes.

Amine avait acquis de l'assurance et s'était enrichi. Il ne passait plus ses nuits les yeux ouverts, à fixer le plafond en faisant le calcul de ses dettes. Il ne rêvait plus à sa ruine prochaine, à la déchéance de ses enfants, ni à l'humiliation dont ils seraient victimes. Amine dormait. Les cauchemars l'avaient quitté et en ville il était devenu une personnalité respectée. Ils étaient désormais invités à des réceptions, on voulait les connaître, les fréquenter. En 1965, on leur proposa d'adhérer au Rotary Club et Mathilde sut que ce n'était pas pour elle mais pour son mari, et que les épouses y étaient pour quelque chose. Amine, pourtant taiseux, attirait toutes les sollicitudes. Les femmes l'invitaient à danser, elles posaient leur joue contre la sienne, attiraient sa main sur leurs hanches et, même s'il ne savait pas quoi dire, même s'il ne savait pas danser, il lui arrivait de penser que cette vie était possible, une vie aussi légère que le champagne dont il sentait l'odeur dans leurs haleines. Lors des réceptions, Mathilde se détestait. Elle trouvait qu'elle parlait trop, qu'elle buvait trop, passant ensuite des jours à regretter son comportement. Elle s'imaginait qu'on la jugeait, qu'on la trouvait idiote et inutile, méprisable de fermer les yeux sur les infidélités de son mari.

Si les membres du Rotary insistèrent, s'ils se montrèrent si bienveillants, si attentionnés à l'égard d'Amine, c'est aussi parce qu'il était marocain et que le club voulait prouver, en intégrant des Arabes parmi ses membres, que le temps de la colonisation, le temps des vies parallèles, était terminé. Bien sûr, ils étaient nombreux à avoir quitté le pays au cours de l'automne 1956 quand

la foule en colère avait envahi les rues et laissé libre cours à la folie sanguinaire. La briqueterie avait été incendiée, des hommes avaient été tués en pleine rue et les étrangers avaient compris qu'ils n'étaient plus chez eux. Certains avaient plié bagage, abandonnant derrière eux des appartements dont les meubles prirent la poussière avant d'être rachetés par une famille marocaine. Des propriétaires renoncèrent à leurs terres et aux années de travail auxquelles ils avaient consenti. Amine se demandait si c'étaient les plus peureux ou les plus lucides qui étaient rentrés chez eux. Mais cette vague de départs ne fut qu'une parenthèse. Un rééquilibrage avant que la vie ne reprenne son cours normal. Dix ans après l'indépendance, Mathilde devait admettre que Meknès n'avait pas tellement changé. Personne ne connaissait le nouveau nom des rues, le nom arabe, et on se donnait toujours rendez-vous sur l'avenue Paul-Doumer ou rue de Rennes, en face de la pharmacie de M. André. Le notaire était resté mais aussi la mercière, le coiffeur et sa femme, les propriétaires de la boutique de prêt-à-porter de l'avenue, le dentiste, les médecins. Tous voulaient continuer à jouir, avec plus de discrétion peut-être, avec plus de retenue, des joies de cette ville fleurie et coquette. Non, il n'y eut pas de révolution mais seulement un changement dans l'atmosphère, une réserve, une illusion de concorde et d'égalité. Pendant les dîners du Rotary, aux tables où se mêlaient les bourgeois marocains et les membres de la communauté européenne, il semblait que la colonisation n'avait été rien d'autre qu'un malentendu, une erreur dont les Français à présent se repentaient et que les Marocains faisaient semblant d'oublier. Certains tenaient à le dire, jamais ils n'avaient été racistes et toute cette histoire les avait terriblement gênés. Ils juraient qu'ils étaient soulagés à présent, que les choses étaient claires et qu'ils respiraient mieux, eux aussi, depuis que la ville avait rejeté la mauvaise graine. Les étrangers faisaient attention à ce qu'ils disaient. S'ils n'étaient pas partis, c'était pour ne pas précipiter la ruine d'un pays qui avait besoin d'eux. Bien sûr, un jour, ils laisseraient la place, ils s'en iraient et le pharmacien, le dentiste, le médecin

ou le notaire seraient marocains. Mais en attendant, ils restaient et se rendaient utiles. Et puis, ils n'étaient pas si différents de ces Marocains assis à leurs tables. Ces hommes élégants et ouverts, ces colonels ou hauts fonctionnaires dont la femme arborait des robes occidentales et les cheveux courts. Non, ils n'étaient pas si différents de ces bourgeois qui, sans culpabilité, sans arrière-pensées, laissaient des enfants pieds nus porter leurs courses devant le marché central. Qui refusaient de céder aux supplications des mendiants « car ils sont comme les chiens qu'on nourrit sous la table. Ils s'habituent et perdent le peu d'attrait qu'ils ont pour l'effort et le travail ». Les Français n'auraient jamais osé dire qu'elle était affligeante, cette propension du peuple à mendier et à se plaindre. Ils n'auraient jamais osé, comme le faisaient les Marocains, incriminer la malhonnêteté des bonnes, la paresse des jardiniers, l'arriération du petit peuple. Et ils riaient, un peu trop fort, quand leurs amis meknassis se désespéraient de construire un jour un pays moderne avec une population d'analphabètes. Ces Marocains, au fond, étaient comme eux. Ils parlaient la même langue, voyaient le monde de la même manière, et il était difficile de croire qu'ils aient pu, un jour, ne pas appartenir au même camp et se considérer comme des ennemis.

Amine, au début, se montra méfiant. « Ils ont retourné leur veste, disait-il à Mathilde. Avant, j'étais le raton, la crouille, et maintenant j'ai droit à des monsieur Belhaj en veux-tu en voilà. » Mathilde comprit qu'il avait raison un soir, lors d'un dîner dansant à l'hacienda. Monique, la femme du coiffeur, avait trop bu et, au milieu d'une conversation, lâcha le mot « bicot ». Elle porta les mains à ses lèvres comme pour y faire rentrer ce mot honni et poussa un long « oh », les yeux écarquillés, les joues cramoisies. Personne, à part Mathilde, ne l'avait entendue mais Monique ne cessa de s'excuser. Elle répétait : « Je t'assure, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je ne sais pas ce qui m'a pris. »

Mathilde ne sut jamais avec certitude ce qui avait convaincu Amine. Mais au mois d'avril 1968, il lui annonça que la piscine serait construite. Après l'excavation, il fallut couler les parois en béton puis installer un système de plomberie et de filtrage et Amine supervisa les travaux avec autorité. Il fit poser, au bord du bassin, une rangée de briques ocre et Mathilde dut reconnaître qu'elles donnaient à l'ensemble une certaine élégance. Ils assistèrent tous les deux au remplissage de la cuve. Mathilde s'assit sur les briques brûlantes et regarda monter l'eau, attendant avec l'impatience d'une enfant qu'elle atteigne ses chevilles.

Oui, Amine céda. Au fond, il était le chef, le patron, celui qui donnait de quoi manger aux ouvriers de la ferme et ils n'avaient rien à dire sur son mode de vie. Au moment de l'indépendance, les meilleures terres étaient encore aux mains des Français et la majorité des paysans marocains vivaient dans la misère. Depuis le protectorat qui avait permis de réaliser d'immenses progrès sanitaires, l'accroissement démographique du pays était galopant. En dix ans d'indépendance, les parcelles des paysans s'étaient morcelées jusqu'à atteindre des surfaces si petites qu'ils ne pouvaient plus vivre de leurs terres. En 1962, Amine avait racheté une partie du domaine de Mariani et les terres de la veuve Mercier, qui s'était établie en ville dans un appartement sordide près de la place Poeymirau. Il avait récupéré les machines, le cheptel, les stocks, et pour un prix modique, il avait loué à quelques familles d'ouvriers des lopins qu'ils irriguèrent avec des seguias. Dans les environs, on parlait d'Amine comme d'un patron dur, entêté, colérique, mais personne ne remit jamais en cause son intégrité et son sens de la justice. En 1964, il bénéficia

d'aides importantes du ministère pour irriguer une partie de son exploitation et acheter du matériel moderne. Amine le répétait à Mathilde : « Hassan II a compris que nous sommes avant tout un pays rural et que c'est l'agriculture qu'il faut aider. »

Quand la piscine fut prête, Mathilde organisa une réception avec leurs nouveaux amis du Rotary Club. Pendant une semaine, elle prépara ce qu'elle appelait sa « garden-party ». Elle engagea des serveurs et loua, chez un traiteur de Meknès, des plateaux en argent, de la vaisselle de Limoges et des flûtes à champagne. Elle fit dresser des tables dans le jardin et disposa dans de petits vases des bouquets de fleurs des champs. Des coquelicots, des soucis, des boutons-d'or qu'elle fit couper le matin même par les ouvriers. Les convives la complimentèrent. Les femmes répétaient qu'elle trouvait ça « charmant, tout simplement charmant ». Et les hommes tapaient dans le dos d'Amine en admirant la piscine. « Alors Belhaj, c'est qu'on a réussi ! » Des applaudissements accueillirent le méchoui et Mathilde insista pour que ses convives se servent avec les mains, « à la marocaine ». Tous se jetèrent sur la bête, soulevèrent la peau grillée et enfoncèrent leurs doigts dans la chair, arrachant des morceaux de viande tendre et grasse qu'ils trempaient dans le sel et le cumin.

Le repas dura jusqu'au milieu de l'après-midi. L'alcool, la chaleur, le doux clapotis de l'eau, les avaient détendus. Dragan hochait doucement la tête, les yeux mi-clos. À la surface de la piscine planait une nuée de libellules rouges.

« Cette maison est un vrai paradis, se réjouit Michel Cournaud. Mais méfie-toi, mon cher Amine. Il vaut mieux que le roi ne passe pas par ici. Vous ne savez pas ce qu'on m'a raconté ? »

Cournaud avait un ventre aussi gros que celui d'une femme enceinte et s'asseyait toujours les jambes écartées, les mains posées sur sa bedaine. Son visage, cramoisi et congestionné, était très expressif et ses petits yeux verts avaient gardé quelque chose de l'enfance, une malice, une curiosité qui le

rendaient touchant. Sous le parasol orange que Mathilde avait fait installer, la peau de Cournaud paraissait plus rouge encore et il sembla à Amine, qui à présent le fixait, que son nouvel ami était près d'exploser. Il travaillait pour la chambre de commerce et avait des relations dans les milieux d'affaires. Il partageait son temps entre Meknès et la capitale et, au Rotary Club, on l'appréciait pour son humour mais surtout pour son talent à raconter des histoires sur la Cour et les intrigues qui s'y nouaient. Il distribuait les ragots comme des friandises à des enfants affamés. À Meknès, il ne se passait rien ou pas grand-chose. La bonne société se sentait coupée du monde, cantonnée à un mode de vie provincial et ennuyeux. Elle ignorait ce qui se tramait vraiment dans les grandes villes de la côte, là où l'avenir du pays se décidait. Les Meknassis devaient se contenter des communiqués officiels et des rumeurs qui couraient sur les complots, les émeutes, la disparition de Mehdi Ben Barka à Paris ou d'autres opposants dont les noms n'étaient jamais prononcés à voix haute. La plupart d'entre eux ne savaient même pas que le pays vivait depuis trois ans sous un état d'exception, que le Parlement avait été renvoyé, la Constitution mise en sommeil. Bien sûr, nul n'ignorait que les débuts du règne d'Hassan II avaient été difficiles et qu'il devait faire face à une opposition de plus en plus radicale. Mais qui pouvait affirmer détenir la vérité ? Le cœur du pouvoir était un lieu lointain et opaque, qui suscitait à la fois crainte et fascination. Les femmes, surtout, aimaient écouter les histoires concernant le harem dans lequel le roi aurait enfermé près d'une trentaine de concubines. Elles imaginaient que se donnaient derrière les enceintes du méchouar des fêtes dignes des péplums hollywoodiens et que le champagne et le whisky coulaient à flots chez le descendant du Prophète. C'est de ce genre d'histoires que Cournaud les abreuvait.

Il tenta de se rapprocher de la table et se mit à parler d'un ton de conspirateur. Les invités tendirent l'oreille, sauf Dragan qui s'était endormi et dont les lèvres vibraient doucement. « Figurez-vous qu'il y a quelques semaines le roi est passé en voiture devant un beau domaine. Dans le Gharb

je crois, enfin, je ne sais plus. Toujours est-il que le lieu lui a plu. Il a demandé à visiter l'exploitation, à rencontrer le propriétaire. Et voilà qu'en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il a racheté le domaine pour une somme qu'il avait fixée lui-même. Le pauvre propriétaire n'a rien pu dire. »

Contrairement aux autres convives, Amine ne rit pas. Il n'aimait pas qu'on colporte des ragots, qu'on dise du mal de ce monarque qui, depuis son arrivée sur le trône en 1961, avait fait du développement de l'agriculture la priorité du pays.

« Ce sont des racontars, dit-il. Des rumeurs malveillantes inventées de toutes pièces par des gens jaloux. La vérité, c'est que ce roi est le seul à avoir compris qu'on pouvait faire du Maroc une nouvelle Californie. Au lieu de débiter des mensonges, ils feraient mieux de se réjouir de la politique des barrages, du programme d'irrigation qui va permettre à tous les paysans de vivre de leur travail.

— Tu te fais des illusions, le coupa Michel. D'après ce que je sais, ce jeune roi est surtout occupé par les longues nuits de fête qu'il organise au palais et par ses parties de golf. Je ne voudrais pas te décevoir, mon cher Amine, mais son amour des fellahs, c'est de la poudre aux yeux. Une basse manœuvre politique pour se garder les faveurs du bon bled. Sinon, il aurait déjà lancé une vraie réforme agraire, il aurait donné des terres à ces millions de paysans qui n'ont rien. À Rabat, on sait bien qu'il n'y aura jamais assez de terres pour tout le monde.

— Qu'est-ce que tu crois ? s'emporta Amine. Que le pouvoir allait nationaliser d'un coup toutes les terres coloniales et ruiner le pays ? Si tu comprenais quelque chose à mon travail, tu saurais que le palais a raison de faire ça petit à petit. Qu'est-ce qu'ils en savent à Rabat ? Notre potentiel agricole est immense. La production de céréales ne cesse d'augmenter. Moi-même j'exporte deux fois plus d'agrumes qu'il y a dix ans.

— Tu devrais te méfier, alors. Bientôt on viendra peut-être te prendre tes terres pour les distribuer aux fellahs qui n'en ont pas.

— Ça ne me dérange pas qu'on enrichisse les pauvres. Mais pas au détriment de ceux qui, comme moi, ont construit des exploitations viables après des années de travail. Le roi le sait. Les paysans sont et resteront les meilleurs défenseurs du trône.

— Ah ça ! Dieu t'entende comme on dit, poursuivit Michel. Mais si tu veux mon avis, ce roi ne s'intéresse qu'aux manigances. L'économie, il la laisse aux grands bourgeois qui s'enrichissent grâce à lui et répètent partout qu'au Maroc seul le roi compte. »

Amine se racla la gorge. Il fixa quelques instants le visage rougeaud de son voisin, ses mains couvertes de poils, et il eut envie de fermer le bouton de son col de chemise pour le voir étouffer.

« Tu devrais faire attention à ce que tu dis. Tu pourrais être expulsé pour avoir tenu de tels propos. »

Michel allongea les jambes. Il sembla sur le point de glisser de sa chaise et de s'écraser au sol. Son visage affichait un sourire figé.

« Je ne voulais pas t'offenser, s'excusa-t-il.

— Tu ne m'as pas offensé. Si je dis ça, c'est pour toi. Tu répètes que tu connais ce pays, que tu y es chez toi. Alors tu devrais savoir qu'ici on ne peut pas tout dire. »

Le lendemain, Amine accrocha sur un mur de son bureau une photographie dans un cadre doré. Une image en noir et blanc où Hassan II, en costume de flanelle, regarde l'horizon d'un air grave. Il l'accrocha entre une planche d'agronomie sur la taille de la vigne et un article paru sur la ferme qui décrivait Amine comme un pionnier de la culture de l'olivier. Amine pensa que ça en imposerait quand il recevrait des clients et des fournisseurs ou quand ses ouvriers viendraient se plaindre. Ils passaient leur temps à geindre, leurs mains crasseuses posées sur le bureau, leurs visages burinés couverts de larmes. Ils se plaignaient de la misère. Ils regardaient dehors, par la porte vitrée, et avaient l'air d'insinuer qu'Amine, lui, était un bienheureux. Il ne pouvait pas comprendre ce que c'était que d'être un simple ouvrier, un cul-terreux qui ne possède, pour nourrir sa famille, qu'un lopin aride et deux poules. Ils réclamaient une avance, un piston, un crédit et Amine refusait. Il leur disait de se reprendre et de se montrer courageux, comme il l'avait lui-même été au début dans cette exploitation. « D'où croyez-vous que me vient tout ceci ? » demandait-il en tendant le bras. « Vous croyez que j'ai eu de la chance ? La chance n'a rien à voir là-dedans. » Il jeta un regard à la photographie du monarque et trouva que ce pays attendait trop du makhzen¹ et des gens de pouvoir. Ce que le roi voulait c'étaient des travailleurs, des paysans orgueilleux, des Marocains fiers de leur indépendance durement gagnée.

Son exploitation grandissait et il fallut embaucher des ouvriers pour travailler dans les serres et récolter les olives. Il envoya Mourad dans les douars avoisinants et jusqu'à Azrou ou Ifrane. Le contremaître en revint,

accompagné d'une bande de garçons malnutris qui avaient grandi dans les champs d'oignons et ne trouvaient pas de travail. Amine interrogea les jeunes gens sur leurs compétences. Il leur fit visiter les serres, les hangars, leur expliqua le maniement du pressoir. Les garçons le suivaient, silencieux et dociles. Ils ne posèrent pas de questions sauf celle concernant leur salaire. Deux d'entre eux voulurent des avances et les autres, enhardis par le courage de leurs camarades, dirent qu'ils en auraient bien besoin eux aussi. Amine n'eut jamais à se plaindre du travail de ces jeunes ouvriers qui se présentaient à l'aube et s'épuisaient à la tâche, sous la pluie ou le soleil brûlant. Mais au bout de quelques mois, certains disparurent. Dès qu'ils avaient empoché leur salaire, on ne les voyait plus. Ils ne cherchaient pas à s'installer ici, à fonder une famille, à se faire bien voir du patron pour obtenir une augmentation. Ils n'avaient qu'une idée en tête : gagner un peu d'argent et fuir la campagne et sa misère. Les cahutes, l'odeur de la fiente de poule, l'angoisse des hivers sans pluie et des femmes qui mouraient en couches. Pendant les journées qu'ils passaient sous les oliviers à secouer les branches pour faire tomber les fruits dans les filets, ils murmuraient leurs rêves de rejoindre Casablanca ou Rabat et les bidonvilles où ils avaient tous un oncle, un cousin, un grand frère parti faire fortune et qui ne donnait pas de nouvelles.

Amine les observait. Il perçut dans leur regard une impatience, une rage qu'il n'avait jamais vues encore et qui l'effrayèrent. Ces garçons maudissaient la terre. Ils détestaient les travaux auxquels, pourtant, ils se soumettaient. Et Amine pensa que sa mission n'était plus simplement de faire pousser les arbres et de récolter les fruits, mais de les retenir ici. Tous, à présent, voulaient vivre en ville. La ville les envahissait, pensée abstraite et obsessionnelle, la ville dont bien souvent ils ne savaient rien. Elle progressait, comme une bête rampante, comme une menace. Chaque semaine, elle paraissait plus proche et ses lumières mangeaient la campagne. La ville était vivante. Elle palpitait, elle avançait et charriait les rumeurs et les rêves malfaisants. Il semblait parfois à Amine qu'un monde était en train de

disparaître, ou du moins une façon de voir le monde. Même les fermiers voulaient être des bourgeois. Les nouveaux propriétaires terriens, nés de l'indépendance, parlaient d'argent comme des industriels. Ils ne connaissaient rien de la boue, du gel, des aubes violettes où l'on marche entre les rangées d'amandiers en fleur et où le bonheur de vivre dans la nature apparaît aussi évident que sa propre respiration. Ils ne savaient rien des déceptions que vous procurent les éléments et ce qu'il faut d'opiniâtreté, d'optimisme, pour continuer à faire confiance aux saisons. Non, ils se contentaient d'arpenter leurs domaines en voiture pour le donner à voir à des visiteurs ravis, pour se vanter, mais ils n'en apprenaient rien. Amine n'avait que mépris pour ces fermiers de pacotille qui engageaient des contremaîtres et préféraient vivre en ville, avoir des relations, fréquenter le grand monde. Dans ce pays qui avait vécu de la terre et de la guerre pendant des siècles, on ne parlait plus que de ville et de progrès.

Amine se mit à haïr la ville. Ses lumières jaunes, ses trottoirs sales, ses boutiques à l'odeur de renfermé et ses grands boulevards sur lesquels les garçons marchaient sans but, les mains dans les poches pour masquer une érection. La ville et la bouche de ses cafés qui mangeaient la vertu des jeunes filles et la force de travail des hommes. La ville où l'on perdait ses nuits à danser. Depuis quand les hommes avaient-ils ce besoin de danser ? Est-ce que ce n'était pas stupide, est-ce que ce n'était pas ridicule, pensait Amine, ce goût de la fête qui s'était emparé de tous ? En vérité, Amine ne savait rien des grandes villes et la dernière fois qu'il était allé à Casablanca, les Français dirigeaient encore le pays. Il ne comprenait pas non plus grand-chose à la politique et ne perdait pas son temps à lire les journaux. Ce qu'il savait, il le devait à son frère Omar, qui vivait à présent à Casablanca et travaillait pour les services de renseignements. Omar venait parfois passer le dimanche à la ferme, où tout le monde, les employés comme Mathilde et Selim, le craignait. Il était encore plus maigre qu'autrefois et sa santé était mauvaise. Son visage et ses bras étaient couverts de plaques. Et sur son cou, son long cou décharné,

sa pomme d'Adam remuait comme s'il n'arrivait pas à avaler sa salive. Omar, qui ne conduisait pas à cause de sa mauvaise vue, se faisait déposer à l'entrée du domaine par Brahim, son chauffeur. Les ouvriers se jetaient alors sur la luxueuse voiture et Brahim les repoussait en criant. Omar occupait un poste important, sur lequel il ne s'appesantit jamais. Il n'entrait pas dans le détail de ses missions et à peine avait-il soufflé, une fois, qu'il collaborait avec le Mossad et s'était rendu en Israël où, dit-il à son frère, « les plantations d'orangers n'ont rien à nous envier ». Omar répondait de manière vague aux questions d'Amine. Oui, il avait empêché des complots contre le roi et procédé à des dizaines d'arrestations. Oui, ce pays abritait, dans ses bidonvilles, dans ses universités, dans ses médinas populeuses, toute une foule d'écervelés et d'assassins qui appelaient à la révolution. « Marx ou Nitcha », sifflait-il en référence à Nietzsche et au père du communisme. Omar évoquait avec nostalgie le temps de la lutte pour l'indépendance où tous étaient unis par un même idéal et un nationalisme qui, lui semblait-il, devait être réactivé. Omar acheva de convaincre Amine. Les villes étaient dangereuses et mal fréquentées. Et le roi avait raison de préférer les paysans aux prolétaires.

En mai 1968, Amine écouta tous les soirs à la radio le compte rendu des événements en France. Il s'inquiéta pour sa fille qu'il n'avait pas vue depuis plus de quatre ans et qui étudiait la médecine à Strasbourg. Il ne pensait pas qu'elle puisse être influencée par ses camarades car Aïcha était comme lui, occupée seulement par le travail, persévérante et taiseuse. Mais il avait peur pour elle, son enfant, sa toute petite, sa fierté et sa joie, égarée au milieu du chaos. Il ne le confia jamais à personne, mais s'il avait accepté de faire construire la piscine, c'était pour Aïcha. Pour qu'elle soit fière de lui, pour qu'elle n'ait pas honte, elle, la future médecin, d'inviter un jour ses amis à la ferme. Il ne se vantait pas de la réussite de sa fille. À Mathilde, il disait sèchement : « Tu ne mesures pas la jalousie des gens. Ils seraient prêts à devenir borgnes pour que l'on soit aveugles. » Par sa fille, par son enfant, il

devenait quelqu'un d'autre. Elle l'élevait, elle l'arrachait à la misère et à la médiocrité. Quand il pensait à elle, une intense émotion l'étreignait, comme une brûlure dans le torse qui l'obligeait à ouvrir grande la bouche et à prendre une inspiration. Aïcha était la première de cette famille à faire des études. Qu'on cherche aussi loin que possible parmi leurs ancêtres, personne n'avait su autant de choses qu'elle. Ils avaient tous vécu dans l'ignorance, dans une sorte d'obscurité et de soumission aux autres ou aux éléments. Ils n'avaient connu qu'une vie d'immédiateté, une vie à constater et à subir. Ils s'étaient agenouillés devant des rois et des imams, devant des patrons et des colonels de l'armée. Il lui semblait que depuis que les Belhaj existaient, aussi loin que remontaient ses origines, s'étaient succédé des existences sans profondeur, où l'on transmettait des connaissances frustes ou des vérités de bon sens, rien qu'on puisse trouver dans les livres que lisait Aïcha. Au seuil de leur vie, tout ce qu'ils avaient appris venait de leur expérience du monde.

Il demanda à Mathilde d'écrire pour que leur fille rentre à la maison, aussi vite que possible. Les examens avaient été reportés et elle n'avait plus rien à faire là-bas, dans ce pays où tout s'écroulait. Aïcha reviendrait bientôt et il marcherait avec elle au milieu des plantations de pêchers et des allées d'amandiers. Elle était capable, autrefois, de désigner sans jamais se tromper l'arbre qui donnait des fruits amers. Amine avait toujours refusé de couper ces arbres-là, de s'en débarrasser. Il disait qu'il fallait leur donner une chance, attendre une floraison nouvelle, continuer d'espérer. La petite fille d'autrefois, l'enfant à la tête de mouton, était devenue doctoresse. Elle avait un passeport, parlait l'anglais et, quoi qu'il arrive, elle ferait mieux que sa mère et ne passerait pas son existence à quémander. Aïcha construirait des piscines pour ses enfants. Elle saurait, elle, ce que c'est que l'argent durement gagné.

1. Dérivé du verbe *khazana* qui signifie « cacher » ou « préserver », le makhzen désigne, dans le langage populaire, l'État et ses agents, et, plus spécifiquement, le roi et son entourage.

Selim quitta le lycée à la fin des cours et gara sa mobylette devant le club nautique. Quand il pénétra dans les vestiaires, une bande de garçons nus jouaient à se frapper avec leurs serviettes. Il en reconnut quelques-uns, qui étaient avec lui en classe de terminale à l'école des jésuites. Il les salua, se dirigea vers son casier et, lentement, il se déshabilla. Il roula ses chaussettes en boule. Il plia son pantalon et sa chemise. Il accrocha sa ceinture à un cintre. Puis il se retrouva en caleçon devant le petit miroir de son casier de fer. Depuis quelque temps, il lui semblait que son corps n'était plus tout à fait le sien. Il s'était transporté dans le corps d'un autre, un inconnu dont il ne savait rien. Son torse, ses jambes et ses pieds s'étaient couverts de poils blonds. Grâce à la natation, qu'il pratiquait assidûment, ses pectoraux s'étaient développés. Il ressemblait de plus en plus à sa mère qu'il dépassait à présent de presque dix centimètres. D'elle il avait hérité la blondeur, les épaules larges et le goût pour l'activité physique. Cette ressemblance l'incommodait, le gênait comme un vêtement trop petit dont il ne pouvait se défaire. Dans la glace, il reconnaissait le sourire de sa mère, le dessin de son menton, et il avait l'impression que Mathilde avait pris possession de lui, qu'elle le hantait. Jamais il ne pourrait se séparer d'elle.

Son corps n'avait pas seulement changé d'aspect. Il lui imposait à présent des désirs, des pulsions, des douleurs dont il ignorait jusque-là l'existence. Ses rêves n'avaient plus rien à voir avec les songes sereins de son enfance, ils étaient comme un poison qui pénétrait en lui et l'intoxiquait des jours et des jours. Oui, il était grand et fort mais il avait gagné ce corps d'homme au prix du sacrifice de sa tranquillité. Une inquiétude constante l'habitait. Son corps

se troublait pour un rien. Ses mains devenaient moites, sa nuque était parcourue de frissons, son sexe durcissait. Sa croissance ne lui apparut pas comme un triomphe mais comme une dévastation.

Autrefois, les ouvriers aimaient bien se moquer de Selim. Ils lui couraient après dans les champs, ils riaient de la maigreur de ses mollets, de sa peau blanche qui prenait des coups de soleil. Ils l'appelaient « le gosse », « le gringalet » et parfois même « l'Allemand » pour le faire enrager. Selim était un gamin comme tous les autres gamins et il se confondait avec eux sans que personne ne fasse la différence. Il attrapait des poux à force de frotter ses cheveux blonds aux tignasses des enfants bergers. Il avait eu la gale, s'était fait mordre par un chien et il avait joué, avec les gosses des environs, à des jeux obscènes. Les ouvriers et les ouvrières le laissaient partager leurs repas et ne pensèrent jamais que ce n'était pas assez bien pour le fils du patron. Un enfant n'a besoin de rien d'autre pour grandir que de pain, d'huile d'olive et de thé chaud et sucré. Les femmes lui pinçaient les joues et s'extasiaient devant sa beauté. « Tu pourrais être berbère. Un vrai Rifain, avec ces yeux verts et ces taches de rousseur. » Un enfant pas d'ici en tout cas, c'est ce que Selim comprenait.

Quelques mois auparavant, pour la première fois, un ouvrier l'avait appelé « Sidi » et lui avait témoigné une déférence à laquelle il ne s'attendait pas. Selim en avait été stupéfait. Il n'avait pas su, alors, s'il éprouvait de la fierté ou au contraire une gêne, un sentiment d'imposture. Un jour on était enfant. Et puis on devenait un homme. On entendait : « Un homme ne fait pas ça » ou bien « Tu es un homme maintenant, comporte-toi comme tel ». Il avait été enfant et à présent, il ne l'était plus, aussi brutalement que cela, sans que rien ne soit expliqué. Il avait été éjecté du monde des caresses, des paroles douces, du monde de l'indulgence pour être jeté sans ménagement, sans explication, dans la vie des hommes. Dans ce pays, l'adolescence n'existait pas. Il n'y avait pas de temps, pas d'espace pour les attermoissements de cet âge flottant, cet entre-deux obscur et indécis. Cette société haïssait

toute forme d'ambiguïté et elle regardait ces adultes en devenir avec méfiance, les confondant avec ces affreux faunes de la mythologie aux jambes de bouc et au torse de garçon.

Dans le vestiaire enfin vide, il retira son caleçon et tira de son sac le maillot bleu ciel que sa mère lui avait offert. Tandis qu'il l'enfilait, il songea qu'il n'avait jamais vu le sexe de son père. Cette pensée le fit rougir et son visage devint brûlant. À quoi ressemblait son père quand il était nu ? Lorsqu'ils étaient enfants, Amine les emmenait parfois à la mer dans le cabanon du docteur Palosi et de sa femme Corinne. Avec le temps il avait pris l'habitude de seulement les déposer et de revenir les chercher deux ou trois semaines plus tard. Jamais il ne descendit sur la plage et ne se mit en maillot. Il prétendait qu'il avait trop de travail et que les vacances étaient un luxe qu'il ne pouvait pas se permettre. Mais Selim avait entendu Mathilde affirmer qu'Amine avait peur de l'eau et s'il les abandonnait à leurs joies estivales c'est parce qu'il ne savait pas nager.

La joie. Les vacances. Tout comme il ignorait à quoi ressemblait le sexe de son père, Selim ne se rappelait pas avoir vu celui-ci s'adonner à des loisirs, jouer, se détendre, rire ou faire la sieste. Son père ne cessait de pourfendre les traîne-savates, les paresseux, les bons à rien, qui ne connaissaient pas la valeur du travail et perdaient leur temps à se plaindre. Il trouvait ridicule la passion de Selim pour le sport : le club nautique mais aussi l'équipe de football dont il faisait partie et avec laquelle il jouait tous les week-ends. D'aussi loin qu'il s'en souvienne, il semblait à Selim que son père avait toujours porté sur lui un regard désapprobateur.

Son père le glaçait, le pétrifiait. Il suffisait qu'il sache qu'Amine était là, dans les parages, pour ne plus parvenir à être lui-même. Et, à vrai dire, toute la société lui faisait cet effet. Le monde dans lequel il vivait avait le regard de son père et il lui paraissait impossible d'être libre. Ce monde était plein de pères auxquels il fallait témoigner son respect : Dieu, le roi, les militaires, les héros de l'indépendance et les travailleurs. Toujours, quand quelqu'un vous

abordait, au lieu de vous demander votre nom, il s'enquérail : « De qui es-tu le fils ? »

Avec les années, alors qu'il était de plus en plus évident qu'il ne deviendrait pas, comme son père, paysan, Selim se sentit un peu moins le fils d'Amine. Il pensait parfois à ces artisans dans les ruelles de la médina et aux jeunes apprentis qu'ils formaient dans leurs ateliers en sous-sol. Les chaudronniers, les tisserands, les brodeurs et les charpentiers qui nouaient avec leurs maîtres des relations pleines de déférence et de gratitude. Le monde fonctionnait ainsi : les anciens transmettaient leur art aux plus jeunes et le passé pouvait continuer d'infuser le présent. C'est pour cela qu'il fallait embrasser l'épaule ou la main de son père, qu'il fallait se baisser en sa présence et lui signifier son entière soumission. On ne se libérait de cette dette que le jour où l'on devenait soi-même père et où l'on pouvait dominer à son tour. La vie ressemblait à la cérémonie d'allégeance où tous les dignitaires du royaume, tous les chefs de tribu, tous les hommes fiers et beaux dans leur djellaba blanche, dans leur burnous, embrassaient la paume du souverain.

Au club, son entraîneur prétendait qu'il pourrait devenir un grand champion s'il s'en donnait les moyens. Mais Selim n'avait aucune idée du genre d'homme qu'il pourrait être. Il n'aimait pas les études. Ses professeurs, des jésuites, fustigeaient sa paresse et son indolence. Il ne se tenait pas mal, ne répondait pas aux adultes et baissait la tête quand on lui jetait ses copies médiocres à la figure. Il avait le sentiment qu'il n'était pas dans le bon monde, dans le bon lieu. Comme si quelqu'un s'était trompé et l'avait déposé là, dans cette ville ennuyeuse et stupide, au milieu de ces petits-bourgeois aux idées courtes. L'école fut pour lui un supplice. Il eut toujours du mal à se concentrer sur ses livres et ses cahiers. Son esprit était appelé ailleurs, vers les arbres de la cour, la poussière qui volait dans un rayon de soleil, le visage d'une fille, à travers la fenêtre, qui lui souriait. Enfant, il avait souffert le martyre pendant les cours de mathématiques. Il ne comprenait rien. Tout se

confondait en un magma informe et lui donnait envie de hurler. Le professeur l'interrogeait et Selim bégayait, sa voix bientôt couverte par les rires de ses camarades. Sa mère avait lu des livres à ce propos. Elle avait voulu consulter des médecins. Depuis toujours, Selim se sentait tendu, contraint, retenu. Il avait l'impression de vivre dans ces cellules de torture où les prisonniers ne peuvent ni se mettre debout ni s'étendre.

Dans le bassin, quand il nageait, il trouvait une certaine sérénité. Il lui fallait épuiser son corps. Dans l'eau, alors qu'il n'avait d'autre objectif que de respirer et d'aller vite, il pouvait rassembler ses pensées. Comme si enfin il trouvait la bonne pulsation, le bon rythme, que s'opérait une espèce d'harmonie entre son corps et son âme. Ce jour-là, tandis qu'il effectuait ses longueurs sous la supervision de son entraîneur, son esprit divagua. Il se demanda si ses parents s'aimaient. Il ne les avait jamais entendus se dire des mots tendres et ne les avait jamais vus non plus s'embrasser. Ils restaient parfois des jours sans se parler et Selim pouvait sentir que circulait entre eux un torrent de haine et de reproches. Mathilde, dans ses colères, dans ses tristesses, oubliait toute pudeur et toute retenue. Elle employait des mots vulgaires, criait, et Amine lui enjoignait de se taire. Elle lui jetait au visage ses trahisons, ses infidélités, et Selim, tout adolescent qu'il était, comprit que son père voyait d'autres femmes et que Mathilde, dont les yeux étaient toujours rouges, en souffrait. L'image du sexe d'Amine ressurgit dans son esprit, si choquante que Selim perdit son rythme et l'entraîneur le tança.

Amine se fichait des mauvais résultats de son fils. Hier, un professeur avait convoqué Mathilde pour lui dire que Selim était un bon à rien et qu'il n'aurait jamais son baccalauréat. Amine non plus ne l'avait pas eu. « Et je ne m'en porte pas plus mal », confia-t-il à son fils. Amine l'avait emmené sur l'exploitation. Dans la chaleur humide des serres, sous les hangars surchauffés où on chargeait les plants sur des camions, il lui avait dressé l'inventaire de ce qui bientôt serait à lui. Il semblait guetter sur le visage de son fils le signe d'une certaine fierté, d'un orgueil même à l'idée d'être un

jour le patron de ce domaine. Mais Selim n'était pas parvenu à masquer son ennui. Tandis que son père parlait des nouvelles techniques d'irrigation dans lesquelles il faudrait investir, Selim avait aperçu une bouteille en plastique qui traînait sur le sol. Sans réfléchir, il avait donné un coup de pied dedans et l'avait envoyée vers un garçon appuyé contre un mur qui accueillit ce geste en riant. Amine l'avait frappé à l'arrière du crâne : « Tu ne vois pas que ces gens travaillent ? » Et il s'était mis à jurer et à regretter, à haute voix, que Selim n'ait pas le sérieux de sa grande sœur dont le seul défaut était d'être une femme.

Aïcha, Aïcha. Le simple prénom de sa sœur suffisait à le mettre en rage. Lorsqu'elle était partie en France, quatre ans auparavant, Selim avait ressenti un immense soulagement. On avait coupé l'arbre qui lui faisait de l'ombre et il pouvait enfin, à la lumière du soleil, reprendre le cours normal de sa croissance. Mais ce soir, Aïcha revenait.

En septembre 1964, Aïcha s'installa dans la capitale alsacienne. Avant cela, elle n'avait jamais imaginé que l'hiver puisse être si précocement et s'inviter, avec son cortège de ciels cendres et de journées pluvieuses, dès le mois d'octobre. Durant son enfance, elle avait écouté avec une attention dévote les récits de sa mère sur l'Alsace, mais elle n'avait pas pensé que ce pays était aussi le sien, qu'il faisait partie d'elle. En réalité, les histoires que sa mère racontait lui semblaient concerner une contrée imaginaire, un territoire de contes de fées où l'on mange des tartes aux quetsches dans de petites maisons en bois. Elle trouva la ville belle et s'étonna de la richesse de ses habitants, des rues pavées, du bois sombre des colombages, de la grandiloquence des monuments, en premier lieu cette cathédrale – plus grande que la plus grande mosquée – où, les premiers mois, elle se réfugia souvent. Elle louait, à la lisière de la ville, dans un nouveau quartier triste et sans âme, une petite chambre. La propriétaire, Mme Muller, l'accueillit avec une autorité méchante. Elle avait reçu de Mathilde une lettre larmoyante où celle-ci expliquait qu'elle était alsacienne et laissait sa fille à ses bons soins. Mais quand Mme Muller vit Aïcha dans le hall de l'immeuble, avec ses cheveux crépus, son teint doré par le soleil, elle se sentit trahie et flouée. Elle n'aimait ni les Français de l'intérieur, ni les étrangers. Elle répugnait à parler autre chose que l'alsacien et l'idée d'accueillir dans son studio une fille pareille la révoltait. Pendant qu'elle lui faisait visiter les lieux et lui montrait le fonctionnement de la cuisine, elle lui demanda : « Alors comme ça vous êtes alsacienne ?

— Oui, enfin, ma mère est d'ici, répondit Aïcha.

— De Strasbourg ?

— Non, d'ailleurs.

— D'où alors ? »

Le visage d'Aïcha s'empourpra. Elle se mit à bredouiller :

« Je ne me souviens pas. »

Mme Muller n'eut pas à se plaindre de celle qu'elle appelait en privé « l'Africaine ». Il fallait bien l'admettre, sa locataire était sérieuse et n'occupait son temps qu'à travailler. Au cours des quatre années passées à Strasbourg, Aïcha ne reçut jamais personne dans son studio et ne sortit que très rarement le soir. Sa vie se résumait à aller à la faculté de médecine et à bûcher chez elle, sur la table de la cuisine. Elle ne se promenait que quand elle était si fatiguée par l'étude qu'une marche au grand air s'imposait ou quand il fallait faire des courses au supermarché. Dans ces moments-là, il lui semblait qu'elle était invisible et si quelqu'un s'adressait à elle ou même la regardait, elle en était surprise. Elle n'en revenait pas qu'on puisse la voir. Elle croyait qu'elle passait, littéralement, inaperçue. Il fallut tout apprendre : à vivre en ville, à vivre seule, à faire la cuisine et le ménage. À passer des nuits sans dormir à force de réviser. La couleur de sa peau changea et prit une teinte terreuse, sans éclat. Sous ses grands yeux noirs, des cernes bleuâtres apparurent.

Elle travailla comme elle ne l'avait jamais fait, jusqu'à l'épuisement, et parfois même jusqu'à la folie. Elle perdait la notion du temps. Elle dormait si peu et buvait tellement de café que ses mains tremblaient et qu'elle avait constamment la nausée. Elle réussit son concours du premier coup et écrivit à ses parents pour dire qu'elle ne rentrerait pas cet été-là. Elle avait trouvé un travail dans une clinique où elle s'occuperait du secrétariat. Elle économisait son argent avec la prévoyance d'une petite vieille.

*

En troisième année, les étudiants furent amenés dans une grande salle aux larges fenêtres dans laquelle étaient exposés une dizaine de cadavres. Les corps étaient couchés sur de hautes tables noires qui disposaient, sur le côté, d'armatures en fer pour étendre les bras du mort. La table était traversée par de profondes rigoles qui recueillaient les liquides et les déchets. En entrant, les étudiants poussèrent de petits cris, révoltés ou comiques. Certains firent de mauvaises blagues, d'autres prétendirent qu'ils ne pouvaient pas et qu'ils allaient s'évanouir. Le professeur, un vieil Alsacien aux yeux gris, était habitué à ces réactions puériles. Il leur ordonna de se taire. Il forma des groupes de quatre qui seraient chargés, chacun, de disséquer une partie d'un corps.

Aïcha n'eut pas peur et ne ressentit aucun dégoût. Les cadavres, conservés dans le formol, ne dégageaient pas une odeur désagréable et elle savait qu'il faudrait attendre quelques semaines avant que cela ne devienne insupportable. Toute sa jeunesse, elle avait été fascinée par l'anatomie et pouvait encore, en fermant les yeux, visualiser les planches que le docteur Palosi lui avait offertes quand elle était enfant. À la ferme, elle avait vu mille fois l'intérieur des bêtes. Une vache morte dans un champ, et dont le ventre avait gonflé au soleil avant d'éclater. Cette odeur-là, cette puanteur, elle s'en souvenait encore. Une odeur si forte et si répugnante que les ouvriers s'étaient enfoncé des feuilles de menthe dans les narines avant de brûler la bête.

Aïcha s'approcha du cadavre qu'on lui avait désigné. Sa peau avait pris une coloration grisâtre et ses traits étaient déformés, comme si un sculpteur avait tenté de façonner un visage dans un bloc de glaise et qu'il avait abandonné sa tâche avant de terminer. C'est au-dessus de ce corps, ce corps froid et nu dont le sexe formait une tache noire, qu'elle rencontra David. Contrairement aux autres étudiants, il ne riait pas. Il examinait avec sérieux et solennité l'épaule gauche du cadavre qu'il était chargé de disséquer. Il ne se saisit pas de son scalpel mais joignit les mains sous la table. Il parut entrer en

lui-même. Il regardait le cobaye devant lui comme s'il n'était pas un inconnu mais son père, son frère ou peut-être lui-même. Quand il leva les yeux, il remarqua qu'Aïcha l'attendait. Elle s'était jointe à sa prière et elle semblait comprendre qu'il ait besoin, avant de déchirer les chairs de cet homme, avant d'en dénuder les nerfs, de lui présenter ses excuses. À cet instant, David n'éprouva aucune fascination pour la complexité de l'anatomie humaine ou pour l'ampleur des connaissances médicales qu'avaient accumulées les hommes au cours des siècles. Au contraire, il fut envahi par un lourd et mélancolique sentiment d'impuissance. Ce cadavre avait un jour vécu, il avait eu un nom et on l'avait aimé. Là où ses camarades voyaient un corps, David voyait l'incarnation d'un mystère.

Il leva son scalpel et commença. En face de lui, les gestes d'Aïcha étaient sûrs, précis, et quand le professeur s'approcha d'elle, il émit un grognement qui, d'après David, signifiait son admiration. David lui demanda si elle avait déjà fait ça. Et Aïcha, que la timidité empêchait habituellement de parler, lui raconta, les yeux fixés sur les vaisseaux vides du cadavre, ses souvenirs de l'Aïd el-Kébir à la ferme et la façon dont elle enfonçait le doigt dans l'aorte ou la carotide des moutons.

David devint son ami. Aïcha le trouva sympathique avec ses cheveux bouclés, ses sourcils épais et ses joues rebondies qui lui donnaient à peine seize ou dix-sept ans. David faisait partie de la communauté juive de Strasbourg et son père enseignait à la faculté de théologie. Plus tard, il expliqua à Aïcha qu'il était le descendant d'une très ancienne lignée de savants alsaciens. Ils se retrouvaient en fin de journée à la bibliothèque pour réviser et s'asseyaient côte à côte dans l'amphithéâtre. Au cours de l'hiver 1968, il l'emmena souvent dîner dans un restaurant casher dont la propriétaire avait des fesses si énormes qu'elle avait du mal à passer entre les tables. Elle se comportait avec les jeunes gens comme une mère avec ses enfants et insistait pour qu'ils terminent leurs assiettes, eux qui s'épuisaient à étudier. Elle trouvait Aïcha trop maigre et lui confiait toujours, à la fin du

repas, une boîte en aluminium qui contenait des restes. Du baeckeofe, des vol-au-vent aux champignons ou du gefilte fish avec du riz. Aïcha aimait ce restaurant, le bruit qui y régnait, la fumée de cigarette dans laquelle les visages se perdaient. Et elle aimait regarder David, qui était d'une gourmandise réjouissante. Il n'y eut jamais dans leur amitié la moindre ambiguïté, le moindre moment gênant. Aïcha, de toute façon, se pensait laide et elle ne pouvait imaginer qu'un garçon s'intéresse à elle. Elle savait aussi que son ami était très attaché à sa famille et à sa religion, qu'il pratiquait avec une dévotion qui émut Aïcha. Souvent, elle lui demanda de lui parler du judaïsme, des rites et des prières. De la place qu'occupait Dieu dans sa vie. Elle se confia à lui et lui raconta son amour pour la Vierge Marie et le réconfort qu'elle avait trouvé, autrefois, dans la chapelle glaciale du pensionnat.

Cet hiver-là, David lui présenta ses amis du lycée, qu'il voyait de temps en temps et qui étudiaient la philosophie, le théâtre ou l'économie. Aïcha fut surprise par la chaleur de ces jeunes Alsaciens, par les nombreuses questions qu'ils lui posèrent et leurs regards admiratifs quand elle évoqua son enfance à la ferme. Parfois, elle était un peu gênée par la façon dont ils la traitaient et elle avait l'impression de leur mentir, de les induire en erreur. Elle représentait pour eux une sorte d'idéal. Elle était une femme du tiers-monde, une fille de paysans, une indigène aux cheveux crépus et à la peau olivâtre qui avait réussi à s'arracher à sa condition. Leurs discussions tournaient souvent autour de la politique. Ils lui demandèrent pour qui elle votait. Elle dit : « Je n'ai jamais voté. Et mes parents non plus. » Ils l'interrogèrent sur la condition des femmes et voulurent savoir si Simone de Beauvoir était connue au Maroc. Elle répondit qu'elle n'en avait jamais entendu parler.

Ils lui pardonnaient de ne rien comprendre à la théorie et d'ouvrir grands les yeux quand ils parlaient de matérialisme historique. Aïcha était timide et elle était inculte. Elle avait un jour avoué qu'elle n'avait jamais participé à une manifestation et que, chez elle, on ne lisait pas les journaux. Les

discussions sur la lutte des classes, l'anti-impérialisme, la guerre du Vietnam la mettaient mal à l'aise et elle priait pour qu'on ne lui demande pas son avis. Les filles se moquaient d'elle parce que Aïcha rougissait pour un rien et se mordait l'intérieur des joues quand on parlait de sexe et de contraception. Pour ces étudiants, Aïcha était au-delà de la théorie : elle était la révolution en marche. Elle était la preuve vivante que l'on pouvait se sortir de sa condition et gagner, par les études, son émancipation. Un jour, elle se laissa entraîner par la bande de David dans un café au pied de la cathédrale. Joseph, qui portait un pantalon de toile kaki et une chemise américaine, lui demanda son avis sur l'indépendance de l'Algérie et sur les ouvriers marocains qui venaient travailler dans les usines du Nord. Tout le monde se tut en attendant la réponse de la jeune femme. Aïcha prit peur. Elle crut qu'on allait l'accuser de quelque chose, qu'ils s'étaient ligués contre elle et allaient lui en faire voir dans ce café bruyant où ils l'avaient obligée à commander une bière. Elle bredouilla qu'elle n'en savait rien. D'une voix aiguë, elle ajouta qu'elle n'avait rien à voir avec ces Marocains-là. Elle regarda sa montre et s'excusa de les quitter. Elle devait réviser.

À la faculté de médecine, elle était connue pour être la plus brillante et, en digne fille de son père, elle s'inquiétait des jalousies que cela pourrait susciter. Ses camarades se moquaient d'elle, de ses airs apeurés, de sa façon de marcher à toute vitesse dans les couloirs de la faculté, ses livres sous le bras, les cheveux dressés sur la tête. Ils la trouvaient coincée, craintive, trop déférente auprès de l'autorité qu'incarnaient les professeurs. Pendant les cours, elle était si concentrée qu'elle semblait oublier la présence des autres. Elle mâchouillait son stylo et crachait dans sa main des petits bouts de plastique. Ses lèvres, souvent, étaient tachées d'encre. Mais ce qui irritait le plus ses camarades c'était ce tic, cette façon d'arracher une à une de petites mèches sur son front. Elle le faisait sans s'en rendre compte et, à la fin du cours, son pupitre était couvert de cheveux.

Aïcha ne s'intéressait qu'à la médecine. Elle se fichait bien du conflit israélo-palestinien, du destin de De Gaulle ou de la situation des Noirs en Amérique. Non, ce qui la fascinait, ce qui était pour elle une source d'exaltation, c'était l'incroyable marche de la vie. Le fait que quand nous mangeons, chaque aliment soit assimilé et que chaque élément aille exactement là où il doit aller. Ce qui la bouleversait, c'était la ténacité et l'intelligence de la maladie quand elle s'insinuait dans un corps sain, résolue à l'annihiler. Dans les journaux, elle ne lisait que les articles scientifiques et s'était passionnée pour la première greffe de cœur en Afrique du Sud. Sa mémoire était phénoménale et David, quand il travaillait avec elle, répétait : « Je ne peux pas suivre, tu es trop rapide pour moi. » Elle l'impressionnait par sa capacité de concentration et les facilités qu'elle témoignait dans l'étude des cas cliniques. Un jour, alors qu'ils sortaient de la bibliothèque, il lui demanda d'où lui venait cette passion pour la médecine. Aïcha mit les mains dans les poches de sa veste et, après avoir réfléchi quelques instants, répondit : « Contrairement à tes amis, je ne crois pas qu'on puisse changer le monde. Mais si on peut soigner, c'est déjà quelque chose. »

Aïcha ne comprit rien aux événements de Mai 68. Pendant le printemps, elle prépara ses examens avec le même sérieux que d'habitude et passa des jours et des nuits à l'hôpital où elle acceptait toutes les astreintes qu'on lui proposait. Bien sûr, elle perçut quelque chose, un changement, une agitation. Il arriva qu'on lui tende un tract et elle le prenait avec un sourire timide avant de s'en débarrasser dans une poubelle, au pied de son immeuble. Elle avait l'impression que se préparait autour d'elle une énorme fête, une célébration orgiaque à laquelle elle ne pouvait prendre part. David et ses amis l'emmenèrent à la faculté de lettres où des milliers d'étudiants étaient assis sur les pelouses. Dans un mégaphone, un garçon appelait au soulèvement. Elle n'en revenait pas qu'on puisse se sentir aussi libre de parler, elle à qui l'on avait appris à toujours se méfier. Elle regarda les filles qui portaient des jupes courtes et des chaussettes hautes et dont les seins bougeaient sous leurs

blouses. Une amie de David lui raconta que des bandes de jeunes filaient en bus jusqu'à Katmandou pour se perdre dans des nuages d'opium. Mais Aïcha ne serait jamais l'une d'entre eux. Le mégaphone passait de main en main et Aïcha s'ennuyait. Elle n'osa pas le dire à David mais elle trouvait ses amis hystériques, excessifs et parfois même risibles. Tous ces grands mots, tous ces concepts lui paraissaient vides de sens. Où allaient-ils chercher cette ferveur ? D'où leur venait cet idéalisme béat ? Et surtout, pourquoi n'avaient-ils pas peur ? Elle pensa alors à une expression en arabe que son père utilisait souvent : « Si Dieu veut punir une fourmi, il lui donne des ailes. » Aïcha était une fourmi, appliquée et besogneuse. Et elle n'avait aucune intention de s'envoler.

La veille de son retour à la ferme, Aïcha se rendit dans un salon de coiffure du centre de Strasbourg. Elle vivait là depuis quatre ans et était passée mille fois, en se rendant à la faculté de médecine, devant la vitrine de cet élégant salon. Elle avait souvent regardé les femmes assises dans les fauteuils en cuir blanc, leurs cheveux couverts de feuilles d'aluminium ou de gros bigoudis bleus. Elle s'imaginait qu'elle pourrait être l'une d'elles, la tête sous un casque chauffant, tenant dans ses mains manucurées un magazine féminin. Mais toujours quelque chose la retenait d'y pénétrer. Le manque d'argent, la vanité dont elle se rendrait coupable en perdant dans un tel endroit un temps précieux pour l'étude. À présent, les examens étaient annulés et elle avait accumulé assez d'économies pour payer un billet d'avion pour Meknès et s'offrir une nouvelle coupe de cheveux. Elle se figura la réaction de sa mère lorsqu'elle la verrait avec de beaux et longs cheveux lisses, comme ceux de Françoise Hardy. Et elle poussa la porte.

Aïcha attendit devant le comptoir d'accueil vide. Des employées passaient devant elle, l'air pressées et soucieuses comme si elles n'étaient pas chargées de coiffer mais d'opérer un patient gravement atteint. Elles lui jetaient parfois un regard en biais, un regard qui semblait dire « mais qu'est-ce qu'elle peut bien espérer ? », et Aïcha faillit faire demi-tour. Personne ne lui proposa de prendre son manteau et, dans cette entrée surchauffée, elle se mit à transpirer. La patronne du salon, une grande Alsacienne, blonde et plantureuse, finit par s'intéresser à elle. Elle portait une robe en tweed qui épousait les formes et à ses poignets gras, au bout de ces bras à la peau tavelée, des bracelets en or tintinnabulaient.

« Que puis-je faire pour vous, mademoiselle ? »

Aïcha resta silencieuse. Elle fixa, sur les incisives de la coiffeuse, les taches qu'avait laissées son rouge à lèvres nacré. Puis elle remarqua, au niveau de la thyroïde, un gonflement comme en ont certaines espèces d'oiseaux. « Il faudrait faire examiner ça », pensa-t-elle.

« Alors ? » s'agaça la patronne, et Aïcha ne put que répondre : « C'est pour les cheveux. Un lissage. Comme Françoise Hardy. »

La coiffeuse leva les sourcils et appuya la joue sur ses mains, affligée par le spectacle qui s'offrait à elle. Elle tendit le bras, ses bracelets claquèrent les uns contre les autres et elle toucha, avec une certaine répugnance, les cheveux d'Aïcha.

« On ne coiffe pas ça habituellement. »

Elle froissa une mèche entre ses doigts et cela fit un bruit de feuilles sèches qu'on réduit en poussière. « Suivez-moi », ordonna-t-elle, et Aïcha se dirigea vers le fond du salon. Ça sentait l'ammoniac et le vernis à ongles. Une femme à la crinière grise houspillait une employée. « Je veux plus de laque ! » Sa coiffure était figée jusqu'à la dernière mèche, comme une vieille perruque dans une vitrine. Elle aurait pu marcher au milieu d'une tornade sans qu'un cheveu ne se décolle de son crâne. « J'en veux plus », s'obstinait-elle, et la jeune coiffeuse s'exécuta.

La patronne abandonna Aïcha près des bacs à shampooing. Les murs étaient couverts de grands miroirs et chaque fois qu'Aïcha se tournait, elle apercevait son reflet sans tout à fait se reconnaître. Elle ne pouvait admettre qu'ils étaient à elle, ces yeux immenses et exorbités, cette bouche qui, quand elle souriait, dévoilait des dents un peu déchaussées. Elle ne pouvait croire qu'elle était belle et se refusait à toutes les coquetteries auxquelles les filles de son âge s'adonnaient. Pas de maquillage, pas de bijoux et pas de chignon extravagant. Non, quand lui prenait brusquement l'idée de faire quelque chose, de « s'arranger » comme disait sa mère, elle agissait sous le coup d'une impulsion. Un jour, dans un accès de fureur, elle essaya de se raidir les

cheveux avec le fer à repasser. Elle appuya son visage contre la table de sa chambre de bonne et posa le fer chaud sur sa chevelure crépue. De la fumée s'était élevée, soulevant une odeur âcre de viande grillée. Ses pointes étaient carbonisées et elle s'était brûlé la tempe. Une autre fois, après avoir lu un magazine, elle s'était rasé d'un geste vif les deux sourcils. Elle avait ensuite entrepris de les redessiner au crayon noir mais elle ne parvint jamais à les rendre tout à fait symétriques. À présent, devant le miroir, sous la lumière méchante des néons, elle s'aperçut qu'un des sourcils était plus épais que l'autre et que le noir avait un peu coulé sur la paupière.

Lui revinrent en mémoire, alors qu'elle patientait, tous les surnoms dont ses camarades d'école l'affublaient. Mouton galeux. Tête de caniche. Pétard mouillé. Lion de l'Atlas. Ils l'appelaient la négresse, la blédarde, la mal-peignée. Elle attendit longtemps. Des coiffeuses passaient en la bousculant, un pot de teinture dans leurs mains couvertes de plastique beige. Aïcha dérangeait, elle était dans le passage et avait l'impression que tout le monde pouvait sentir l'odeur acide de sa transpiration. Elle était certaine que sous leurs casques les clientes chuchotaient contre elle, qu'on se moquait de sa tignasse informe. Une jeune fille aux joues rondes et aux yeux noyés d'ennui la fit asseoir devant une cuve en émail blanc. Aïcha pensa : « Qu'est-ce que je serais prête à faire pour avoir les mêmes cheveux qu'elle ? » Des cheveux lisses et souples dans lesquels on peut glisser les doigts.

La coiffeuse, brutale, enfonça un peigne dans les cheveux d'Aïcha. Elle parlait en alsacien et riait avec ses collègues et avec les clientes. Elle tira si fort qu'Aïcha poussa un cri aigu.

« Ah ben ça c'est sûr que c'est pas simple de démêler cette tignasse. » Elle hurla : « Marie-José, passez-moi le grand démêloir ! »

La coiffeuse se couvrit le nez avec son coude et trempa l'autre main dans un grand pot rouge. Elle appliqua cette crème sur le cuir chevelu d'Aïcha. Au bout de quelques minutes, son crâne se mit à la démanger au point qu'elle dut glisser les mains sous ses fesses pour ne pas enfoncer les doigts dans ses

cheveux et se gratter féroceement. Des larmes coulèrent sur ses joues, elle regardait autour d'elle d'un air désespéré et quand la patronne la vit, elle s'exclama : « Mais tu croyais quoi ? Il faut souffrir pour être belle. »

Dans l'avion qui la ramenait à Meknès, Aïcha n'appuya pas la tête contre son siège. Pendant les trois heures de vol, elle garda les yeux baissés et le visage penché pour ne pas abîmer sa coiffure. Elle se retint de passer la main dans ses cheveux, d'enrouler une mèche autour de son index comme elle le faisait si souvent quand elle étudiait ou qu'elle rêvassait. Elle pouvait sentir sur son cou, sur ses joues, les longues mèches de cheveux lisses qui la caressaient. Et elle n'en revenait toujours pas.

Aïcha atterrit à l'aéroport de Rabat en début d'après-midi. Elle descendit lentement les marches qui menaient au tarmac, étourdie par la clarté du ciel. Elle leva les yeux et aperçut sur le toit du bâtiment, derrière les lettres rouges indiquant AÉROPORT DE RABAT, quelques silhouettes qui s'agitaient, levaient les bras et tentaient de reconnaître les passagers qui s'avançaient sur la piste. Dans le hall des arrivées régnait une grande confusion. Des hommes allaient et venaient et criaient des ordres que personne ne semblait suivre. Les porteurs faisaient entrer les bagages et les distribuaient aux voyageurs, les policiers vérifiaient les passeports, les douaniers ouvraient les valises et n'hésitaient pas à secouer les pages d'un magazine et à jeter au sol des culottes et des soutiens-gorge. Aïcha regarda à travers la vitre qui séparait les voyageurs et les familles qui patientaient. Au milieu des enfants qui tenaient un ours en peluche, des femmes fardées et des chauffeurs en djellaba, elle aperçut son père. Il portait des lunettes de soleil aux verres si foncés qu'on ne pouvait pas distinguer ses yeux. Elle s'étonna de le trouver aussi élégant, avec ce pull à col roulé marron et cette veste en cuir qui paraissait neuve. Ses cheveux avaient blanchi et il arborait désormais une moustache. Les mains

croisées derrière le dos, il fixait le carrelage, gêné par l'excitation de la foule qui l'entourait. Il avait cet air perdu, absent qu'elle lui connaissait. C'était bien lui, son père, ce fauve taiseux, capable des tendresses les plus sauvages et des colères les plus injustes. Émue, elle fit un petit pas de côté pour se distinguer des autres voyageurs derrière lesquels elle faisait la queue. Amine retira ses lunettes de soleil et la fixa quelques secondes. Il leva les sourcils en s'arrêtant sur sa jupe, très courte, et sur ses bottes en cuir brun qui lui arrivaient aux genoux. Elle portait une veste en vinyle orange et de larges lunettes fumées, comme celles des chanteuses dans les magazines. Elle crut que c'était de la reconnaître, de la voir, elle, sa fille, qui l'avait d'un coup réveillé. Elle pensa que c'était empli d'amour pour elle, incapable pour une fois de maîtriser son émotion, qu'Amine bouscula les gens, fendit la foule et s'approcha de la vitre. Il remua légèrement la main droite à la hauteur de son épaule et lui sourit. Elle fixa ses dents blanches et elle comprit. Ce n'était pas elle qu'il regardait. Ce n'était pas à elle qu'il souriait avec cet air conquérant. Il souriait à une femme, une inconnue qu'il trouvait belle et désirable et qui le distrayait de la corvée d'aller chercher sa fille. Peut-être pensait-il qu'il retrouverait l'adolescente timide et grise qu'Aïcha avait été ? Et que ces jambes-là, ces longues et minces jambes nues, ne pouvaient pas être celles de son enfant. Aïcha posa la main sur son crâne, caressa ses cheveux. Voilà pourquoi il ne l'avait pas reconnue. À cause de ces longs cheveux raides qui lui arrivaient jusqu'à la taille. Les maudits cheveux de Françoise Hardy.

Aïcha s'extirpa de la queue. Elle s'avança vers la vitre et retira ses lunettes. Amine la fixait toujours et, un instant, il dut croire qu'elle voulait faire connaissance, lui donner un rendez-vous ou son numéro de téléphone. Mais subitement son expression changea. Son sourire disparut, son regard s'assombrit et ses lèvres se mirent à trembler. Il avait ce visage, le visage d'avant les coups, les accès de fureur, les hurlements. Il fit un geste agacé de la main qui voulait dire : « Retourne dans la queue, pauvre idiot. » Il tapota sa montre. « Dépêche-toi. » Elle perdit sa place et se retrouva tout au bout de

la file. Elle transpirait dans cette veste qui faisait un bruit désagréable chaque fois qu'elle remuait les bras. Quand elle tourna à nouveau les yeux vers la vitre, son père avait disparu.

Aïcha patienta près d'une heure avant de tendre son passeport à un policier qui lui souhaita un bon retour au pays. Elle ne pouvait pas s'empêcher de se retourner, sans savoir si elle espérait voir Amine ou si au contraire elle voulait qu'il se soit évaporé, que rien de tout cela n'ait eu lieu et qu'ils puissent recommencer. Elle sortit de l'aéroport. Un porteur lui arracha sa valise des mains et elle n'osa pas dire non. Quand son père surgit, elle sursauta. Elle fit comme si de rien n'était, se mit à rire et l'enlaça. Elle l'entoura de ses bras, se serra contre lui d'une façon qui signifiait : « Je te pardonne. » Elle avait honte de l'avoir humilié. Elle aurait voulu rester pendue à son cou pour lui signifier qu'elle était encore une petite fille, mais Amine se dégagea pour payer le porteur. Dans le parking traînait une bande d'enfants houspillant les touristes à qui ils proposaient de s'occuper de leurs valises, de leur taxi ou même de la location de leur hôtel. Des petits garçons aux vêtements déchirés entourèrent bientôt Aïcha et, dans de grands rires, proférèrent des obscénités. Elle n'avait pas besoin de voir le visage de son père pour savoir qu'il était furieux.

Amine s'installa au volant et porta une cigarette à sa bouche. Alors qu'il se penchait vers l'allume-cigare, il jeta un regard furtif sur les jambes de sa fille.

« Qu'est-ce que c'est que cet accoutrement ? On n'est pas en France ici. »

Aïcha tira sur sa jupe puis posa sa veste sur ses genoux pour cacher sa peau nue. Pendant le trajet jusqu'à la ferme, ils n'échangèrent que deux ou trois phrases banales. Il demanda si ses études se passaient bien. Elle prit des nouvelles de l'exploitation. Elle se souvint qu'ici on parlait de la pluie et elle demanda s'il avait plu et si les paysans étaient contents. Puis ils se murèrent dans le silence. Parfois, Amine tendait le bras par la fenêtre et faisait un geste agacé aux autres conducteurs. Dans un virage, il manqua de renverser une

carriole qui avait surgi d'un champ, tirée par un adolescent et son âne. Amine freina brusquement et insulta le garçon. Il le traita d'ignare, d'abruti, de moins que rien. « Tous des assassins en puissance. » Et il remonta sa vitre.

Aïcha fixa le paysage et se sentit envahie d'un tel bonheur qu'elle en fut surprise. Elle pensa qu'elle était rentrée chez elle et qu'il y avait quelque chose de doux, de rassurant dans le fait d'être entourée par ses semblables. Elle s'abîma dans la contemplation des champs de vigne et des allées d'oliviers qui poussaient au milieu de la rocaïlle, sur une terre jaune et sèche. Au pied d'une colline, elle aperçut un cimetière dont les pierres tombales étaient peintes à la chaux, et entre lesquelles poussaient des cactus vert pâle, couverts de figues de Barbarie que la chaleur avait fait éclater et qui révélaient leur cœur jaune et brillant. L'herbe, d'une teinte presque grise, brillait sous le soleil comme la fourrure d'un animal. Derrière se dessinait le profil de modestes maisons devant lesquelles couraient quelques poules et un chien efflanqué. Aïcha savait exactement quelle odeur régnait à l'intérieur de ces maisons qu'elle avait fréquentées enfant. Une odeur de terre moisie et de four à pain. Et c'est à l'odeur aussi qu'elle pensa en voyant devant eux une voiture où s'entassait une famille de huit personnes, assises les unes sur les genoux des autres. Un petit garçon, debout sur les cuisses de sa mère, salua Aïcha à travers le pare-brise arrière. Elle lui rendit son salut.

Mais ce sentiment de plénitude ne dura pas. Quand ils pénétrèrent dans l'enceinte de la ferme, une inquiétude la saisit. En quatre ans, beaucoup de choses avaient changé. Elle s'étonna du vacarme qui régnait sur la propriété. Elle perçut le ronflement du moteur d'une moissonneuse-batteuse, le bruit de mitrailleuse des arroseurs automatiques. Puis elle vit, au pied de la maison, l'immense piscine et les briques rouges qui brillaient sous le soleil de l'après-midi. Aïcha savait que l'exploitation avait connu des succès et que ses parents s'étaient enrichis. En pénétrant dans la maison, elle fut néanmoins surprise par l'ameublement petit-bourgeois, les napperons tricotés au crochet, les vases imitant le cristal et, sur les canapés de velours bleu,

l'amoncellement de coussins remplis de mousse et qui semblaient prêts d'exploser. Elle traversa le corridor. Sur un guéridon, elle reconnut les quelques bibelots qui dataient de son enfance : un chandelier en cuivre, une boîte en porcelaine où Mathilde cachait des clés et un petit vase en verre où fanait une rose rouge. Elle aurait voulu caresser ces objets, les prendre dans sa main un moment, les remercier d'être toujours là. Mais déjà lui parvenait la voix de sa mère, aiguë et nerveuse, qui donnait des ordres à Tamo. Aïcha passa devant le salon et contempla sur les murs une série de natures mortes. Au-dessus de la cheminée était accroché un immense portrait d'Amine en costume de spahi. Le visage de son père n'était pas ressemblant et l'artiste avait exagéré la couleur mate de son teint et la noirceur de son regard, pour en faire une copie ratée des guerriers de Delacroix. Mais Aïcha sut que c'était son père car elle se rappela cette photographie aperçue enfant, sur laquelle Amine chevauchait un destrier blanc, la tête couverte d'un burnous.

Mathilde sortit de la cuisine. Elle portait un tablier bleu et avait noué ses cheveux. Une mèche grise lui barrait l'œil droit et elle essuya ses mains mouillées sur un torchon. Elle se jeta sur sa fille, respira son odeur. Elle lui dit : « Laisse-moi te regarder. » Et pendant quelques instants, elle contempla le visage de son enfant, sa tenue, cette veste orange qu'elle tenait à la main. « Tu as tellement changé. Je ne t'aurais pas reconnue. »

Pour ces retrouvailles longtemps attendues, Mathilde prépara un dîner de fête. Elle qui ne s'était pourtant jamais habituée à la gastronomie marocaine cuisina pendant des jours un assortiment de hors-d'œuvre traditionnels, des tajines, et même une pastilla au pigeon couverte de cannelle et de sucre glace. Selma, Mourad et leur fille Sabah, qui vivaient désormais en ville, arrivèrent pour l'apéritif. Sabah avait fêté ses douze ans. En les voyant, Aïcha eut du mal à croire que l'une était la mère et l'autre la fille tant elles étaient dissemblables. Sabah n'avait pas hérité des cheveux lisses et bruns de Selma, ni de son teint éclatant. C'était une enfant maigre, aux traits épais et aux sourcils broussailleux. Elle portait une jupe noire en coton qui dévoilait ses chevilles épaisses et couvertes d'un duvet sombre.

Tandis qu'Amine servait le champagne, Sabah vint se coller à Mourad. Elle passa le bras autour des épaules de son père et cacha son visage dans sa nuque. Sans un mot, il l'attira vers lui, l'assit sur ses genoux et lui chuchota un secret à l'oreille. L'enfant acquiesça et resta là, sans rien dire, sa joue posée contre l'épaule de Mourad. Elle l'appelait « papa » et Mourad ne pouvait s'empêcher d'avoir honte quand il entendait ces deux syllabes. Il avait l'impression de lui mentir, de profiter de son innocence et s'inquiétait du jour où elle découvrirait la vérité. Elle lui vouerait alors une haine impossible à apaiser. Et pourtant, qui d'autre pouvait prétendre être son père ? Qui d'autre aurait mérité le tendre, le doux titre de « papa » ? Sans lui, elle n'aurait peut-être pas survécu. Il lui avait sauvé la vie, il avait pris soin d'elle, il l'avait protégée de la folie de sa mère. Dans les semaines qui avaient suivi leur mariage, Selma n'avait fait que pleurer. Elle restait allongée sur le

flanc des journées entières, une main sur son ventre qui s'arrondissait. Après les larmes vinrent les crises de colère, les tentatives de fugue, les menaces de suicide. Selma essaya de se jeter sous les roues d'un camion. Elle menaça de boire le poison qu'on utilisait pour tuer les insectes qui attaquaient les arbres. Elle jura qu'elle s'enfoncerait une aiguille à tricoter dans le ventre. L'enfant naquit et elle n'apaisa pas la fureur de Selma. Au contraire, les pleurs du bébé la rendaient folle et elle allait marcher dans les champs, abandonnant l'enfant affamée dans la remise. Devant Mourad, elle prononçait des paroles dont la violence le glaçait, lui qui avait pourtant connu la guerre, l'internement, la désertion. Elle prétendait qu'elle pourrait laisser mourir le bébé et le déposer ensuite sur le seuil de la maison de Mathilde. « Comme ça, disait-elle, elle verra ce qu'elle a fait. » Mourad vivait dans une terreur constante. Un jour, alors que Sabah n'avait que deux ans, il avait délaissé ses ouvriers en plein milieu d'une tâche et s'était mis à courir comme un fou vers la ferme. Là, il avait vu sa fille. Elle était seule. Elle portait une chemisette grise qui dévoilait ses jambes nues et elle s'amusait à sucer des cailloux dont elle remplissait ses petites mains. « Papa ! » avait crié Sabah, et les pierres étaient tombées sur le sol.

Que faisait-il entre ces deux femmes ? Que faisait-il dans cette famille où personne ne voulait de lui ? Amine ne l'avait jamais traité comme un beau-frère ni même comme un ami. Amine était un monsieur maintenant, un homme respectable qui organisait des réceptions au bord de sa piscine, dans son jardin décoré de lampions. Un bourgeois qui fêtait le Nouvel An parmi d'autres bourgeois et qui ne craignait pas le ridicule, affublé d'un chapeau en carton doré, les épaules couvertes de serpentins et de cotillons. Amine était bouffi d'argent et d'orgueil. Il s'était fait faire des costumes sur mesure et avait appris à danser la valse et le mambo. Il couchait avec la moitié de la ville. Pendant des mois après la mort de Mouilala, son patron avait utilisé la vieille maison de Berrima pour y accueillir ses maîtresses et leur avait fait l'amour sur les banquettes à moitié moisies. Parfois, se croyant seul, se

croquant invisible, Amine se garait dans un champ de tournesols et léchait les seins d'une épouse désœuvrée. Il était arrivé qu'en rentrant soûl d'une soirée il enfonce l'avant de sa voiture dans le tronc d'un olivier. Il avait prétendu : « Je n'étais pas ivre mais seulement fatigué. J'ai bâillé et j'ai fermé les yeux. » Mourad savait tout cela. Comme il savait que dans ce pays on n'est jamais seul. Il voulut prévenir Amine. « Il y a toujours quelqu'un pour savoir ce que tu fais. »

*

Pendant l'apéritif, alors que Mathilde, joyeuse, faisait la conversation, Aïcha observa sa famille, la maison, les va-et-vient de Tamo qui apportait les plats depuis la cuisine. Elle remarqua que la bonne boitait un peu mais celle-ci refusa son aide. Aïcha songea qu'il n'existait aucun lien entre ce monde et celui de Strasbourg, entre sa vie ici et sa vie là-bas. Ces deux existences n'étaient liées par rien. Elles se déroulaient chacune dans deux dimensions parallèles, sans que l'une ait d'influence sur l'autre. Elle en vint même à penser qu'une part d'elle-même était toujours là-bas, à Strasbourg, et continuait à mener son existence routinière. Une impression d'irréalité la saisit. Elle n'était plus tout à fait sûre d'avoir vécu ces quatre années. Peut-être n'était-elle jamais partie d'ici. Peut-être avait-elle rêvé.

Au cours du dîner, Amine ne participa pas au concert de louanges sur les plats qui défilaient sous leurs yeux. Il posa la main sur le dos d'Aïcha – « Que Dieu te garde ma fille » – et lui demanda de raconter ce que ça faisait d'être le premier médecin de la famille. Aïcha imagina alors que son père lui avait pardonné, le malaise de son arrivée était dissipé et elle se lança dans le récit de ses exploits. Elle raconta la dissection des corps. « Oh non, pas de ça à table ! » la coupa Mathilde. Elle parla de son travail à la clinique, des commentaires de son chef de service à l'hôpital. Elle n'évoqua jamais son amitié avec David mais dit, de manière vague, qu'elle s'était fait de bons amis. Tandis qu'elle parlait, Selma et Selim gardaient les yeux baissés sur

leurs assiettes. Amine parut le remarquer et, avec plus d'emphase encore, il se réjouit d'avoir une fille aussi volontaire et sérieuse. « Une fille honnête, qui ne court pas après les garçons et les problèmes. Qui ne passe pas son temps à sécher et à faire la fête. » Aïcha n'avait rien à voir avec ces communistes, ces révolutionnaires qui ne connaissaient rien à la vie et voulaient détruire l'héritage de leurs aînés. Il parlait d'une voix méchante mais Aïcha ne comprit pas que ces paroles, il les adressait à son fils et à sa sœur. Il exhibait la réussite de sa fille, son indépendance, pour mieux faire souffrir Selma. Et plutôt que tenter de réparer une injustice, il semblait vouloir l'éclairer et la creuser davantage.

Le repas à peine fini, Selma se leva. Personne ne chercha à savoir où elle allait. Peut-être s'occupait-elle de sa fille ou faisait-elle la vaisselle dans la cuisine. Selim, lui, savait précisément où elle se trouvait. Il traversa le salon, sortit par l'arrière-cour et monta sur le toit. Selma se tenait assise sur le bord, les pieds dans le vide, et elle l'attendait.

Selim tira de sa poche deux cigarettes et en tendit une à sa tante. C'est elle qui l'avait fait fumer la première fois. À l'époque, elle vivait encore à la ferme, dans l'affreuse remise que Mourad avait aménagée. Selim devait avoir huit ans, il jouait dans le jardin et avait surpris sa tante, appuyée contre le mur en crépi, soufflant de la fumée par le nez. Elle avait posé un doigt sur sa bouche et lui avait fait promettre de garder le secret. Et pour sceller ce pacte, ce pacte contre Amine et tous les autres hommes, elle avait ajouté : « Tu veux essayer ? » Il avait approché ses lèvres et avait aspiré. « On dirait que tu as fait ça toute ta vie. » Et elle avait ri. Selim connaissait toutes ses cachettes. Enfant, il avait joué au Petit Poucet et recueilli les mégots qu'elle jetait dans le jardin et où restait une trace de ce rouge à lèvres carmin qu'elle portait. Il avait collectionné les paquets de couleur grise sur lesquels il avait déchiffré ce mot étrange : « Marquise ».

Selma alluma sa cigarette et, à la lueur du briquet, Selim aperçut son visage, son front ridé par la contrariété. Il s'assit à côté d'elle. « Si mon père

me voyait, il me tuerait. »

Selma éclata d'un rire sardonique. « Ton père, je l'emmerde. »

La phrase heurta le jeune homme. Les mots résonnaient en lui, comme un écho, à l'infini. Pendant quelques instants, ils restèrent sans rien dire, assis sur le toit de la maison. Au loin, on pouvait apercevoir les lumières de la ville. La voix de Tamo leur parvenait et celle de Mathilde. Selim comprit que Selma pleurait.

« Pourquoi est-ce que je suis venue ? J'aurais pu prétendre que j'étais malade ou que c'était Sabah. Elle a tout le temps des maux de ventre de toute façon. J'aurais dû trouver une excuse et rester chez moi. Mais Mourad aurait insisté. Il aurait dit qu'on ne peut pas faire ça, que c'est impoli, qu'après tout c'est à eux qu'on doit d'avoir un toit sur la tête et de quoi manger. Il faut les bénir de prendre soin de nous et de la petite. Il parle de ton père comme si c'était son visage qui était imprimé sur les billets de banque et pas celui du roi. Il lui obéit comme un chien, comme le troufion qu'il est et qu'il sera toujours. Et Mathilde qui se prend pour une sainte, qui me glisse une enveloppe en douce, les jours de fête. Elle chuchote "c'est pour la petite" ou "tu as bien le droit de te gâter". Elle sourit quand je porte une nouvelle robe. Ça lui fait plaisir de penser que ce que je porte, ce que je mange, que l'air que je respire, c'est à eux que je le dois. Un jour, j'arrêterai de manger, je ne parlerai plus, je retiendrai mon souffle jusqu'à tomber par terre. Je ne ferai plus aucun effort, j'arrêterai de résister. Si un chien te mord, il ne faut pas te débattre. Quand tu bouges, il serre plus fort. C'est comme ça que ça marche ici. Il faut se soumettre. Ils répètent qu'il n'y a rien au-dessus de la famille. Rien. Juste le roi et la reine dans leur belle maison. Mais tu verras, un jour, je n'en pourrai vraiment plus et j'aurai assez de courage pour leur dire que je n'en ai rien à foutre d'eux, qu'ils peuvent aller crever avec leurs mensonges, leur hypocrisie, leurs bonnes manières et leur fille parfaite. Qu'est-ce qu'elle a connu de la vie cette Aïcha ? On dirait encore une enfant avec la morve au nez. Une gamine stupide qui regarde son père comme un dieu vivant. Et elle

le flatte et elle l'adore. Mais elle ne sait rien du tout de ce qu'il est. Ou bien elle fait semblant d'oublier. »

Selma chuchotait et il sembla à Selim que, jusque-là, elle se fichait de sa présence, que ce n'était pas vraiment à lui qu'elle s'adressait mais à elle-même. Elle parut d'un coup le remarquer. Elle écrasa sa cigarette, en réclama une autre et poursuivit : « Demande à ta sœur. Demande-lui si elle se souvient de la nuit du revolver. Il doit encore être là, dans le vase en terre posé dans le couloir. Tu peux vérifier si tu ne me crois pas. Le revolver avec lequel il a voulu nous tuer, ta mère, ta sœur et moi. Il prétend que j'étais paresseuse, que je ne travaillais pas à l'école. Mais la vérité c'est que même si j'avais été brillante, aussi brillante que miss Aïcha, jamais il ne m'aurait laissée partir. Jamais il ne m'aurait payé des études. Alors à quoi bon, hein ? À ton âge, je rêvais d'être hôtesse de l'air. "Hôtesse de l'air ? il disait. Je préférerais que tu deviennes carrément pute." J'ai toujours aimé les avions. D'ailleurs je suis tombée amoureuse d'un pilote. Il m'emmenait sur le terrain d'aviation et m'expliquait le fonctionnement des appareils, la mécanique, il me racontait ce que ça faisait de voler. Moi, je voulais voyager, partir d'ici, devenir quelqu'un. Et je pensais que j'avais tout le temps devant moi. » Selma renifla. De grosses larmes coulaient à présent sur ses joues. « Quand je suis tombée enceinte de Sabah, j'ai supplié ta mère de m'aider. Sainte Mathilde. Elle a prétendu que Dragan était d'accord, qu'ils allaient s'arranger. Personne n'en saurait rien et je pourrais continuer ma vie. Tu comprends de quoi je parle, non ? Tu es assez grand maintenant pour savoir tout ça. Tous les jours, je lui demandais quand on irait à la clinique et elle disait : "Bientôt, très bientôt." Et puis elle a eu peur. Ou elle a voulu se venger. Ou elle était jalouse. En tout cas, elle ne m'a jamais emmenée. Ton père a fait venir l'adoul, ils m'ont mariée à Mourad. Et j'ai eu l'enfant là, dans cette remise qui sentait le moisi. Parfois je me dis qu'il aurait mieux fait de l'utiliser, son revolver. Il aurait dû me tuer. »

Les premiers jours, Aïcha ne fit que dormir. Mathilde s'en inquiéta, elle pensa que sa fille était peut-être malade. « On dirait qu'elle a été piquée par la mouche tsé-tsé », dit-elle à Amine. Dès qu'elle s'asseyait, Aïcha se sentait envahie par une fatigue contre laquelle elle ne pouvait lutter. Elle s'endormait au salon, en plein milieu de la matinée ou sur une chaise du jardin. L'après-midi, elle fermait les volets de sa chambre et pouvait dormir jusqu'au soir et ne pas avoir ensuite de difficulté à trouver le sommeil la nuit. C'était comme si, pendant toutes ces années à Strasbourg, elle n'avait pas pris un instant de repos, victime, comme un personnage de conte, d'un mauvais sort. La malédiction à présent se dissipait et elle s'abandonnait au sommeil sans résistance. Ou peut-être était-ce maintenant qu'elle était ensorcelée ? Aïcha ne savait plus.

Il lui fallut une semaine pour sortir de cet état léthargique et elle profita alors de l'été naissant et de la beauté de la nature. Le matin, elle regardait son frère nager et pouvait rester des heures, les pieds dans l'eau, à admirer la beauté de son corps et la régularité avec laquelle il effectuait des longueurs. Selim ne lui parlait pas beaucoup. Il devait passer son baccalauréat à la fin du mois de juin et il était morose. Aïcha lui proposa de l'aider à réviser mais il refusa d'un ton sec, prétextant que ce n'était pas le problème et qu'il était bien assez grand pour se débrouiller tout seul. En fin de journée, elle enfilait sa vieille paire de tennis et marchait dans les champs, ses poches remplies de cailloux pour effrayer les chiens errants. Elle arrachait des arbres des oranges à peine mûres dont elle savait exactement, avant même de les sentir, avant même de porter un quartier à ses lèvres, quel goût elles auraient. Elle

s'allongeait dans l'herbe et contemplait le ciel dont le bleu lui était souvent revenu en rêve, pendant son exil alsacien. Le ciel, ici, était nu, offert, comme si une main divine avait arraché tout ce qui pourrait le couvrir, l'obscurcir, le faner. Des oiseaux volaient, parfois seuls, parfois en nuée, et, sous le vent, les branches des palmiers et des oliviers se balançaient, éveillant en elle des désirs de tempêtes.

Plusieurs fois, elle invita Monette à passer la journée avec elle. Son amie n'avait pas quitté Meknès où elle travaillait comme pionne au lycée. Elle enviait Aïcha d'avoir pu s'arracher à cette ville provinciale, rencontrer de nouveaux amis, apprendre un métier. Monette vivait avec sa mère dans une maison sur les hauteurs de la ville. Sa mère, si grosse qu'elle ne sortait presque plus de chez elle et se plaignait à longueur de temps de ses varices et du diabète qui la tuait à petit feu. Le jour où elles se retrouvèrent, Monette sauta au cou de son amie. Elle l'embrassa et se mit à rire avec une telle gaieté qu'Aïcha elle aussi s'esclaffa. Pendant les quatre années passées à Strasbourg, Aïcha n'avait pas pensé à Monette, ou pas vraiment. L'image de son amie flottait, loin, très loin, vague comme celle d'un songe. À présent, elle était là, devant elle, son visage éclairé par un sourire radieux, et Aïcha comprit à quel point Monette lui avait manqué.

Monette, songea Aïcha, avait l'air d'une adulte. Elle était exactement ce que Mathilde aurait voulu qu'Aïcha soit. Elle portait une robe droite qui lui arrivait aux genoux et de petits escarpins à bouts carrés. Elle se coiffait comme Brigitte Bardot, avec un chignon haut qu'elle lardait d'épingles et qui la contraignait à se tenir très droite. Monette n'était plus la fillette d'autrefois, insolente et maladroite, qui rêvait d'humilier les adultes et les tournait en ridicule. Elle avait désormais des manières de femme du monde. Elle complimenta Mathilde, s'attarda sur des détails comme le tissu des canapés ou ces petits bibelots de verre en forme d'animaux que Mathilde s'était mis en tête de collectionner.

Mathilde appréciait sa présence. Quand les deux filles s'allongeaient au bord de la piscine pour bronzer, elle leur apportait de la citronnade et Aïcha avait l'impression d'être une touriste en vacances dans un hôtel. Sa mère la traitait avec des égards qui la gênaient. Elle refusait qu'Aïcha l'aide à débarrasser. Elle disait : « Reste assise, tu dois être fatiguée. » Aïcha n'était plus tout à fait chez elle. Cette maison où elle avait grandi lui semblait étrangère et elle percevait dans ces murs, dans ces meubles neufs, dans ces tableaux, une certaine hostilité. Elle regretta son indépendance et même le silence de sa chambre de bonne. Ici, elle avait l'impression de redevenir une enfant et cette déchéance l'irritait.

Le matin, Mathilde entraînait dans sa chambre. Elle tirait les rideaux et venait l'embrasser comme autrefois, lorsqu'il fallait se préparer pour l'école. Sa mère la poussait à manger, à prendre l'air, elle la mettait en garde contre le soleil d'hiver qui donnait des migraines et contre le chergui qui irritait les bronches. Aïcha eut envie de lui dire que ce n'étaient que des théories fumeuses et que rien de scientifique n'étayait de telles affirmations. Mais elle se tut. À la fin du mois de juin, alors que Monette était occupée à surveiller les examens, Aïcha proposa à sa mère de l'aider au dispensaire devant lequel une longue file de patients se formait chaque matin. Mathilde accepta sans enthousiasme. Quand Aïcha était enfant, elle l'appelait « mon infirmière » et la laissait désinfecter les plaies et faire des bandages. Elle la chargeait de découper avec de petits ciseaux les plaquettes de comprimés, mais c'était toujours Mathilde qui donnait le remède aux paysannes, comme un prêtre tend une hostie consacrée. Elle recueillait les confidences et, avec une douce autorité, parvenait à combattre la pudeur de ses patients, à faire dégrafer une blouse ou baisser une culotte. Elle en était venue à croire en sa science, sa science de pacotille, comme les hommes d'Église croient en leurs boniments.

Quand elle était arrivée au Maroc en 1946, Mathilde s'enorgueillissait d'être la seule femme de la famille à avoir reçu une véritable éducation. Elle se vantait de lire des romans, de parler plusieurs langues, de jouer du piano.

Elle avait été fière, au début, des succès d'Aïcha à l'école et des commentaires élogieux des bonnes sœurs. Puis elle avait attendu avec angoisse le jour où sa fille en saurait plus qu'elle. Car alors elle serait confondue. Son enfant comprendrait que sa mère était un imposteur qui ne savait rien ou pas grand-chose. Quand Aïcha entra au lycée, Mathilde se montra incapable de l'aider à faire ses devoirs. Devant ses yeux, les chiffres se confondaient et ne signifiaient rien. Les leçons d'histoire, de géographie et, pire encore, de philosophie lui parurent incompréhensibles et elle se demanda même comment des enfants de cet âge pouvaient acquérir autant de connaissances à la fois. Elle redoutait les questions d'Aïcha et ce regard que sa fille portait sur elle. Assise à son bureau, les mains posées sur un livre, elle levait ses grands yeux noirs vers sa mère qui demeurait muette.

Mathilde était certaine de ne pas être étrangère au choix d'Aïcha de faire médecine. Elle lui avait donné le goût du soin, l'avait laissée lire, alors que ce n'était pas de son âge, les revues médicales que Dragan leur prêtait. Mais Aïcha l'avait à présent dépassée. Elle détenait un savoir, immense et irréfutable. Cette fille maigre et timide, cette fille d'à peine vingt et un ans, avait pris sur sa mère un pouvoir qui l'humiliait. Aïcha devait penser que ce dispensaire était minable. Elle regardait sans doute les murs en y cherchant, comme dans le bureau de Dragan, la copie d'un diplôme passé dans quelque faculté étrangère et qui donnerait à sa mère des droits sur la vie des autres.

Un matin, Aïcha se présenta au dispensaire dans son jean trop grand, chaussée de ses vieilles tennis. Elle donna des conseils au sujet des patients qui se présentaient. « Il faut qu'il aille chez le dentiste. C'est à cause de ça qu'il a de la fièvre. On ne peut rien pour lui. » Elle se moqua des remèdes que sa mère prescrivait. De l'eau tiède et du sel pour soigner une entorse. Des décoctions de gingembre pour les maux de gorge. Une pleine cuillère de cumin pour arrêter les diarrhées et les vomissements. Devant elle, Mathilde n'osa plus poser un diagnostic. Elle perdit toute assurance, remit en question le moindre de ses gestes et chercha du regard l'approbation de son enfant.

Aïcha, froide et réservée, accueillit avec une évidente réticence les baisers des patients ou les caresses dont ils la gratifiaient. « Comme elle a grandi ! Tbarkallah ! Que Dieu la garde », disaient-ils à Mathilde. Ils exprimaient à l'égard de la jeune fille cette admiration béate des analphabètes pour les gens instruits. Aïcha se réfugia dans le cabinet de toilette. Et alors qu'elle se lavait les mains, elle vit sa mère ouvrir un tiroir, en tirer quelques billets et les glisser dans la main d'une paysanne. « Que Dieu te bénisse, chuchota Mathilde. Et qu'Il protège tes enfants. »

Un soir, au début du mois d'août, alors qu'ils prenaient l'apéritif au bord de la piscine, un ouvrier demanda à voir le patron et sa femme. Il dit à Tamo que c'était une urgence et celle-ci, dévorée de curiosité et furieuse contre l'ouvrier qui n'avait rien voulu lui expliquer, alla chercher les patrons. Mathilde et Amine se présentèrent devant lui. L'ouvrier parut hésitant. Il commença par demander des nouvelles de la famille – « Comment va ton fils ? Et ta fille ? Et ta sœur ? » – puis se confondit en excuses – il ne voulait pas déranger, il savait qu'il était tard, il était désolé. Amine, que ces salamalecs agaçaient, le coupa : « Viens-en au fait. » L'ouvrier déglutit et raconta qu'une fille était arrivée au douar deux jours auparavant. « Une fille perdue, si vous voulez mon avis. » Personne ne savait d'où elle venait mais elle était grosse, près d'accoucher, et elle refusait de dire qui elle était et où se trouvait son village. L'ouvrier perdit alors toute timidité et poursuivit son récit en berbère : « Nous, on ne veut pas d'histoires. J'avais dit qu'il fallait la renvoyer, que ça nous créerait des problèmes. Les filles comme ça on sait ce que c'est. Elle pleure, elle supplie, alors les autres femmes ont pitié. Elles disent qu'il faut être indulgent et que si on s'occupe d'elle, elle finira par avouer qui est le père et comment elle a atterri là. Seulement maintenant, la fille est chez moi et depuis cette nuit, elle hurle et elle crie. Elle se tord de douleur. On a fait venir la sage-femme mais elle prétend que le bébé ne veut pas sortir. Que c'est un enfant de la honte et qu'il tuera sa mère. Moi je vous le dis, patron, je préfère encore abriter un bâtard sous mon toit plutôt que le cadavre d'une gosse. C'est pour ça que j'ai pensé que vous pourriez venir et

Mme Mathilde aussi. On ne peut pas la laisser comme ça. La laisser mourir sous mon toit. »

Mathilde lui prit la main. « Tu as bien fait. On va prendre la voiture et je viens avec toi. » Elle se dirigea vers le grand placard en bois où elle rangeait les médicaments du dispensaire et commença à jeter dans un sac un flacon de Betadine, des compresses, une paire de grands ciseaux. Amine, qui pendant le récit de l'ouvrier était resté la tête basse et les bras croisés sur son torse, l'arrêta : « Non, c'est Aïcha qui ira. C'est elle la docteur après tout. Et je vais l'accompagner. Pas question qu'elle soit seule dans le douar à la nuit tombée. » Il se rendit sur la terrasse et, comme autrefois, du temps où il était officier de l'armée coloniale, il hurla : « Aïcha, tu t'habilles et tu viens ! Dépêche-toi ! »

Quand ils montèrent dans la voiture, Mathilde déposa sur les genoux de sa fille le petit sac qui contenait les médicaments. Elle les regarda partir alors que la nuit tombait et que le ciel prenait une couleur d'encre. Ils roulèrent jusqu'au douar, et durant tout le trajet, Aïcha ne cessa de répéter qu'elle n'avait jamais fait ça, qu'elle n'était pas encore, à proprement parler, un docteur, et que c'était insensé de lui faire endosser une telle responsabilité. Ses jambes tremblaient, elle avait envie de vomir. Le paysage se mit à vaciller, elle n'entendait plus rien, elle ne savait plus rien et son esprit était noyé dans un épais brouillard. « Tu préférerais laisser faire ta mère ? » lui demanda Amine, et Aïcha haussa les épaules.

À la lumière des phares, ils aperçurent les premières maisons et un attroupement devant l'une d'elles. Des femmes en djellaba, la tête couverte d'un fichu coloré, se frappaient le visage et se lamentaient. Des hommes étaient accroupis, d'autres faisaient les cent pas, les mains derrière le dos ou une cigarette entre les doigts. Les enfants, eux, semblaient profiter de l'inattention des adultes et lançaient sur une meute de chiens, si décharnés qu'ils ressemblaient à des fantômes, de gros cailloux pour les blesser. Les villageois se jetèrent sur Amine et Aïcha. Ils les bénirent, leur embrassèrent

l'épaule et les mains. Leur peau sentait le cumin et le charbon de bois. Une femme escorta Aïcha dans une pièce sombre au sol en terre battue. Dans un coin, une lampe à pétrole à la lumière faiblarde projetait sur le mur des ombres inquiétantes. Allongée sur une couverture, une jeune femme gémissait. Aïcha ressortit et dit à Amine, resté sur le seuil : « Il me faut de la lumière. Je ne pourrai pas l'aider si je n'y vois rien. » Amine alla chercher deux lampes torches qu'il gardait toujours dans son coffre. Aïcha tournait sur elle-même en se tordant les mains et, un instant, elle eut envie de s'enfuir, de courir à travers les champs plongés dans le noir. Mais Amine alluma les lampes et dirigea le faisceau lumineux vers le visage de sa fille. « De quoi d'autre as-tu besoin ? » Elle dit qu'il fallait faire bouillir de l'eau et qu'elle devait se laver les mains. Amine désigna deux femmes et les avertit : « Vous faites tout ce que le docteur vous dit, vous avez compris ? » L'une des paysannes s'occupa de l'eau et l'autre se saisit des lampes qu'elle pointa sur la femme enceinte. Aïcha découvrit alors que sa patiente n'avait pas plus de seize ou dix-sept ans. Son visage, couvert de sueur et tordu par la douleur, était blême. Elle avait des yeux bridés, une figure aplatie comme si elle venait non pas des environs, mais de la steppe mongole. Aïcha s'accroupit et caressa ses tempes et ses cheveux collés par la transpiration. « Ça va aller, dit-elle. Ça va aller. » Délicatement, elle souleva la blouse de la jeune femme et découvrit son ventre nu. Elle le palpa, relevant régulièrement la tête pour indiquer à son assistante de mieux tenir la lampe. Puis elle se plaça entre les jambes de la parturiente et les écarta. Avec toute la concentration dont elle était capable, elle tenta de se souvenir de ses cours sur l'accouchement. D'une voix autoritaire, elle demanda qu'on se taise. Les conversations qui se tenaient à l'extérieur, et dont elle percevait des bribes, la perturbaient. Elle s'emporta aussi contre les deux femmes restées avec elle et dont les lamentations ressemblaient à des bourdonnements d'insectes. Elles ânonnaient « *ya Latif, ya Latif* ¹ » en reniflant.

Aïcha enfonça la main dans le vagin de la jeune femme. Le col était mou, dilaté. Elle avait des contractions depuis des heures, mais elles ne semblaient pas efficaces et l'épuisaient. Il fallait accélérer l'accouchement. C'était le seul moyen de la soulager. Elle fouilla dans le sac que Mathilde lui avait donné. Elle n'y trouva rien d'utile et regarda autour d'elle. « Il me faut quelque chose de petit et pointu. Tu comprends ce que je veux dire ? » Aïcha avait du mal à trouver ses mots en arabe et cela l'agaçait. Elle sortit de la maison et appela son père : « Dis-leur de me trouver quelque chose d'assez petit et pointu pour que je puisse l'introduire dans le corps de cette femme. Je dois percer la poche des eaux. » Dans l'obscurité, Aïcha ne vit pas, sur le visage de son père, se dessiner un sourire de fierté. Les villageois s'agitèrent. Ils fouillèrent dans les maigres affaires qu'ils possédaient puis une femme vint, triomphante, une fourchette à la main. Aïcha s'en saisit. Elle trempa la fourchette dans l'eau bouillante, la couvrit de Betadine et, lentement, avec des gestes sûrs et précis, elle introduisit l'objet dans le vagin de la jeune femme. Un silence se fit. Un silence pieux et lourd. Puis la patiente poussa un cri où s'exprimaient à la fois la surprise et le soulagement. Un liquide transparent, auquel se mêlaient quelques agglomérats de sang, coula sur ses cuisses. « Tu vas te sentir mieux maintenant », dit Aïcha. Elle approcha son visage de celui de la jeune fille et l'embrassa, sous le regard outré des deux Berbères. Alors, la patiente desserra ses lèvres sèches et murmura : « Aide-moi. » Aïcha sourit. « Oui, bien sûr, je vais t'aider. » Mais la fille répéta : « Aide-moi. Aide-moi à ne plus jamais avoir d'enfants. »

Au matin, elle donna naissance à un garçon mort-né.

En rentrant à l'aube, Aïcha prit une douche brûlante et s'effondra. Elle dormit toute la matinée et une partie de l'après-midi. Elle rêva qu'elle se baignait dans la piscine dont l'eau, bleue et claire, se transformait en liquide amniotique et qu'elle se débattait dans le fluide tiède. Mathilde la réveilla en plein cauchemar. Elle lui secoua l'épaule : « Monette est là. Elle te propose de l'accompagner au cinéma. »

Aïcha se traîna hors du lit. Elle n'avait pas envie de sortir ni de parler mais s'habilla quand même. Elle essaya d'arranger ses cheveux et renonça. Elle arriva dans le salon, le visage cireux et les yeux cernés. « On m'a raconté tes exploits ! » s'exclama son amie, et Aïcha esquissa un sourire agacé. Mathilde demanda à Monette de lui rapporter les derniers potins sur Meknès. « Elle sait tout cette petite ! » Monette raconta des histoires de coucheries et de divorces auxquelles Aïcha ne prêta aucune attention. Elle but son café lentement, revivant minute par minute les événements de la nuit. Elle revoyait le visage de la jeune fille et le corps, cyanosé et sans vie, de l'enfant qu'elle avait mis au monde. Elle pensa qu'au douar des hommes avaient dû creuser un trou, dès l'aube, pour y enterrer le cadavre. Un tout petit trou, étroit et peu profond. Cette mort arrangeait tout le monde, elle effaçait la faute et le déshonneur, c'était une bénédiction. Il faudrait aller là-bas, se dit Aïcha. Il faudrait examiner la patiente, s'assurer qu'elle ne saigne pas, qu'elle a repris des forces. Mais elle était certaine que sa présence n'était pas désirée et que tous les habitants du douar feraient comme si rien ne s'était passé. Comme si cette nuit n'avait pas eu lieu. La jeune fille avait peut-être déjà été jetée sur la route, malgré son épuisement, malgré son ventre lourd et flasque

qu'elle devrait tenir à une main pour réussir à avancer. Non, Aïcha n'avait pas envie d'aller au cinéma. Mais elle n'avait pas non plus envie de rester là et d'endurer les questions de ses parents et l'humeur taciturne de son frère.

Monette regarda la fine montre en or, au cadran ovale, qu'elle portait au poignet. « Il faut y aller si on veut trouver une place pour se garer près du cinéma. » Aïcha s'entendit répondre « d'accord » et, comme une automate, elle suivit son amie et écouta les recommandations de Mathilde sur l'alcool, les garçons, les chauffards. Monette, que rien ne semblait pouvoir troubler, répétait « oui, oui » et Aïcha se laissa entraîner jusqu'à la voiture.

Une fois derrière le volant, Monette poussa un soupir de soulagement. « Enfin seules ! J'ai cru qu'elle ne nous lâcherait jamais. » Debout sur les marches du perron, Mathilde leur fit de grands signes puis devint minuscule et elle disparut de leur champ de vision. Le véhicule s'engagea sur l'étroite route de terre qui traversait la ferme. Les branches des oliviers tapaient contre la vitre et ce bruit rappela à Aïcha le trajet pour l'école et les froides matinées d'hiver. À droite de la route, des ouvrières étaient accroupies dans les immenses serres. Sous les bâches en plastique, on apercevait leurs corps tassés et leurs vêtements sombres au milieu des arbustes. À gauche, les étables avaient été transformées en hangars pour les machines. Un enfant s'était endormi, le visage appuyé contre le volant d'un tracteur.

« Plus de danger. Vous pouvez sortir. » Aïcha fixa sur Monette des yeux interloqués, puis elle se retourna et vit, sur la banquette arrière, deux hommes recroquevillés.

« Tu avais dit que ça prendrait une minute. Tu t'es bien foutue de nous. Je vais avoir des courbatures pendant une semaine. » Un homme d'une quarantaine d'années déplia ses membres. Il remua la tête de droite à gauche et étira les bras. Il avait un faux air de Cary Grant, la peau bronzée, des cheveux bruns coupés court et un cou musclé. Au poignet gauche, il portait une gourmette en or qu'Aïcha put observer de près quand l'homme posa la main sur le cou de Monette et la caressa. À travers le rétroviseur, Aïcha tenta

d'apercevoir le garçon assis derrière elle et qui ne disait rien. Elle ne distinguait pas son visage, seulement une épaisse masse de cheveux noirs et une barbe hirsute. Les yeux tournés vers la vitre, il semblait tout entier absorbé par le paysage.

« C'est à toi tout ça ? »

Aïcha ne comprit pas qu'il s'adressait à elle.

« C'est ta ferme, non ? »

— C'est celle de mon père.

— Ah, ton fameux père qui ne devait pas nous voir. Il est si effrayant que ça ?

— C'est mon père, c'est tout.

— Et cette ferme, c'est grand comment ?

— Je ne sais pas. »

Sur le bas-côté, deux hommes marchaient. Deux ouvriers portant des bottes en caoutchouc et des pulls en laine troués aux coudes et à la nuque. Quand la voiture passa, ils relevèrent la tête et saluèrent Aïcha en posant une main sur le cœur. Elle eut honte. Comme lui fit honte l'immense pancarte qui trônait à présent à l'entrée et sur laquelle était peint en lettres bleues : « Domaine Belhaj ».

« Ton père est un colon ? »

— Pas du tout. C'est un Marocain et cette terre est à lui.

— Marocain ou pas, c'est la même chose. Ton père n'est pas très différent des propriétaires russes avec leurs serfs. Vous vivez comme des Européens, vous êtes riches. Pas besoin d'être un colon pour traiter les gens comme des indigènes.

— Tu dis n'importe quoi. »

Monette se mit à rire et s'exclama : « Aïcha, je te présente Karl Marx. Et lui, ajouta-t-elle en caressant les doigts de son amant, c'est Henri. Ils m'ont fait la surprise de venir me voir. Je ne savais pas quoi faire d'eux. Je n'allais

quand même pas les laisser avec ma mère. On va essayer de leur trouver un hôtel. »

Pendant le trajet, Monette raconta qu'Henri vivait à Casablanca où il était professeur d'économie et Marx était son élève. Elle les avait rencontrés deux ans auparavant, à l'occasion d'un concert de Jacques Brel au cinéma Rif de Meknès. Henri lui coupait parfois la parole pour apporter une précision amusante ou lui rappeler un détail qu'elle avait oublié. Comme le fait qu'elle portait une robe bleue et avait pleuré au moment où le chanteur avait entamé « Ces gens-là ». Ce soir-là, après le spectacle, ils s'étaient rendus à l'hôtel Transatlantique et ils avaient vu, oui, de leurs yeux vu, Jacques Brel buvant une bière au bar, les yeux dans le vague, ses longues mains tristes posées sur le comptoir. Monette frappa sur le volant.

« Vous ne savez pas la meilleure ! Cette nuit, Aïcha a accouché une femme en pleine campagne... avec une fourchette ! Raconte-leur, Aïcha. » Celle-ci remua les lèvres mais aucun son n'en sortit. « Elle fait sa timide. Mais moi j'ai toujours su qu'elle serait un grand médecin. Au lycée déjà, elle nous battait tous. »

Karl Marx ricana. Vexée, Aïcha se retourna et fixa le visage du garçon. Il avait les mêmes cheveux qu'elle sauf qu'ils étaient très noirs et il semblait les avoir crêpés pour augmenter leur volume. Ses joues étaient mangées par une barbe broussailleuse et il portait des lunettes aux verres épais. Son front, immense et bombé, lui donnait un air sérieux et vaguement inquiétant. Elle n'aurait pas su dire s'il était beau mais elle fut tout entière saisie par sa présence, par la tristesse et la violence qui se dégageaient de ce garçon. Elle le trouva affreusement vivant.

« Qu'est-ce qui te fait rire ? demanda-t-elle.

— Il n'y a que les bourgeois pour faire médecine. Il doit avoir beaucoup d'argent ton père pour te payer toutes ces années d'études.

— Et alors ? Il a travaillé pour ça. Gagner de l'argent, ce n'est quand même pas un crime.

— Faut voir.

— Ne le prenez pas au sérieux. C'est du Marx tout craché ça, mais il n'est pas méchant, croyez-moi, la rassura Henri. Alors, vous avez choisi un film ? »

Ils n'allèrent pas au cinéma. Monette insista pour profiter de la douceur de la nuit et ils s'installèrent sur la terrasse du Café de France. Monette ne pouvait pas s'empêcher de toucher Henri. Elle posa la main sur sa cuisse puis sur son bras et, finalement, serra ses doigts dans les siens et ne les lâcha plus. Elle jetait sur lui un regard qui n'était pas seulement amoureux mais qui disait son désir de fuir d'ici, son espoir qu'enfin quelque chose lui arrive et l'arrache aux habitudes. Elle l'interrogea sur sa vie à Casablanca et fit de son mieux pour écouter la réponse. Mais son esprit divaguait, elle ne pouvait penser à rien d'autre qu'à la peau nue d'Henri et au moment où il l'embrasserait. Il était venu pour elle. Elle se le répétait. « Il est venu pour moi. » Depuis leur rencontre en 1966, ils avaient souvent correspondu. Henri écrivait des lettres dont la beauté, l'intelligence intimidaient Monette, et elle passait des jours les yeux fixés sur son papier à lettres jaune, sans réussir à dire ce qu'elle avait sur le cœur. Il lui avait téléphoné pour Noël, pour son anniversaire et, pendant l'hiver 1968, ils s'étaient promenés à Ifrane, dans les forêts de cèdres enneigées sur les branches desquelles se balançaient des singes magots. À présent il était là et, comme ces rêves qui se réalisent quand on a fini d'espérer, il la troublait et la laissait sans mot. Au cours de la soirée, elle ne prêta guère attention à Aïcha qui resta les bras croisés à mâchouiller sa paille. Ses cheveux emmêlés lui donnaient l'air d'une enfant mal lunée. Elle n'avait aucunement l'intention de faire la conversation au garçon pédant qui, face à elle, tapait la mesure avec son pied. « La musique est vraiment nulle ici. Personne ne connaît le jazz à Meknès ? Le rock'n'roll peut-être ? » Aïcha haussa les épaules. À côté d'elle, Henri et Monette chuchotaient. Son amie gloussait, se tordait sur sa chaise et Aïcha se sentit gênée par ce spectacle. Monette portait sans cesse ses mains inquiètes à ses cheveux comme pour

vérifier que son chignon n'était pas sur le point de s'écrouler. Contrairement à Aïcha, Monette avait toujours aimé les garçons et elle s'était donnée à eux, sans calcul et sans prudence, pensant peut-être que sa sincérité, son don d'elle-même, les attendrirait. D'elle, les gens disaient qu'elle n'était pas farouche. Souvent, Aïcha avait servi d'alibi et avait fait le guet, assise par terre ou sur le coffre d'une voiture, pendant que son amie se laissait caresser. Jamais elle n'en avait conçu de jalousie et avait plutôt eu de la peine. Il lui semblait que Monette donnait des morceaux d'elle à des garçons qui ne l'aimaient pas.

Marx se racla la gorge. « Tu sais, pour tout à l'heure, je ne voulais pas te vexer. Ton père est sans doute un homme bien. Et je suis sûr qu'il doit être très fier de sa petite fille qui va devenir médecin.

— Et toi, tu étudies l'économie c'est ça ?

— Oui, parfaitement.

— Et tu vas devenir quoi alors ?

— Moi ? dit-il en souriant. Je veux écrire. »

Avant de se mettre au lit, Aïcha s'enferma dans la salle de bains. Elle démêla ses cheveux et lentement, mèche par mèche, posa des bigoudis. Tandis qu'elle enfonçait des épingles dans les gros rouleaux bleus, elle pensa à ce que Karl Marx avait dit. Les mots de ce garçon l'obsédaient et jetaient sur ses parents une ombre, un discrédit qui la faisait frémir. Elle ne pouvait croire que son père soit un exploiteur, ou même qu'il puisse vivre dans l'indifférence face à la misère qui l'entourait. Elle aurait voulu prouver à Marx qu'elle n'était pas la petite-bourgeoise écervelée qu'il avait décrite, mais elle était bien obligée de reconnaître qu'elle n'était rien d'autre que cela. Elle ne connaissait rien au monde, à son pays. Elle ne vivait que pour elle-même, dans un individualisme coupable. Jamais elle ne s'était rebellée contre rien. Elle ne posait pas de questions, ne contestait aucun ordre. Jamais elle n'avait regardé, vraiment regardé, ces hommes et ces femmes, leur misère, leur dénuement. Ces files d'hommes qui étaient bons à aller à la guerre pour les autres, à mourir pour les autres, à épuiser leur jeunesse et leur force dans le travail. Pour les autres. Tout cela lui apparut, mais de façon confuse, comme un sentiment plutôt que comme une pensée. Elle était assaillie de remords sans être révoltée. Si elle avait osé, elle aurait demandé des explications à Karl Marx, elle lui aurait posé mille questions. Il avait dû la trouver si bête, et cela la peinait.

Il avait dit « je veux écrire » et chaque fois que cette phrase ressurgissait, elle en était toute retournée. Il lui sembla que personne, jamais, n'avait formulé devant elle un si beau rêve, une si noble ambition. Si elle avait été moins pataude et moins ignorante, elle aurait demandé quel genre de livre et

sur quoi il écrirait. S'il inventerait des histoires ou s'il dirait la vérité. Il lui avait dit qu'il s'appelait Mehdi. Mehdi Daoud. Et à compter de ce jour, elle n'espéra qu'une seule chose : le revoir.

Selim rata son bac et, en septembre, il dut reprendre le chemin du lycée. Il se sentit humilié quand le proviseur l'accueillit à la porte en lui lançant : « Alors Belhaj, décidé à te mettre au travail ? » Les élèves tournèrent vers lui des regards où se mêlaient l'admiration pour ce garçon plus vieux dont les exploits sportifs les impressionnaient et une pointe de mépris car, à présent, il était réduit à fréquenter plus jeunes que lui. Mais sa position n'avait pas que des désavantages. Il connaissait déjà le programme et se persuada qu'il pouvait attendre le printemps pour commencer à réviser. Il consacrerait le premier trimestre au sport et aux quelques amis qui n'étaient pas partis à l'étranger pour suivre leurs études.

En octobre 1968, il participa aux championnats et gagna la médaille d'or au 100 mètres nage libre. « C'est étrange qu'un garçon aussi empoté dans la vie puisse nager aussi vite », remarqua son entraîneur. Oui, Selim était lent et cela lui avait valu bien des moqueries. Lent dans l'apprentissage de ses leçons, dans son élocution, et même dans sa façon de se mouvoir ou de s'habiller. Ses gestes étaient engourdis, embarrassés. On avait l'impression qu'il était toujours un peu ailleurs, occupé à résoudre une équation si complexe qu'elle l'empêchait de réagir aux événements qui se présentaient à lui. Les paroles que Selma avait prononcées quelques mois plus tôt, sur le toit de la maison, avaient lentement fait leur chemin. Elles avaient pénétré son esprit, avaient infusé petit à petit et, un soir d'automne, après avoir fumé une cigarette sur le toit, il se décida à en avoir le cœur net. Quand ses parents allèrent se coucher et que la maison fut plongée dans le noir, il traversa le couloir et attrapa le vase en terre posé sur l'étagère. Il y plongea le bras et sa

main rencontra le métal froid du revolver. Il se saisit de l'arme avec prudence, comme s'il s'agissait d'une grenade dégoupillée qui menaçait de lui exploser au visage. Puis, quand il comprit que le revolver n'était pas chargé, il l'enfonça dans sa bouche, ferma les yeux et appuya sur la détente.

Il gardait l'arme sur lui nuit et jour. Il la cachait au fond de son cartable, qu'il ouvrait parfois en plein cours pour admirer, sous ses livres et ses stylos, l'éclat du revolver. Il le plaçait sous son oreiller avant de s'endormir. Il traitait l'objet avec un fétichisme qui le troublait mais auquel il ne parvenait pas à mettre fin. Il s'imaginait tirant brusquement le revolver de sa sacoche et menaçant son professeur. Il le tiendrait en joue, sous le regard terrifié de ses camarades qui sauraient enfin de quoi il était capable. Il n'était plus seulement un homme, il était un homme avec une arme et il comprit que cela le transformait. Ce simple objet métallique, dont la crosse épousait la paume de sa main, éveillait en lui des désirs de vengeance, de destruction, de prise de pouvoir.

Un jour, à la fin du ramadan 1968, Mathilde le chargea de déposer une enveloppe pour Selma. Elle dit : « Elle a bien le droit de se gâter. » Selim prit l'enveloppe qui contenait une liasse de billets et, après le lycée, il alla frapper à la porte de son appartement. Sa tante vivait rue d'Oujda dans le quartier de la Boucle. L'immeuble, bien entretenu, se trouvait entre la gare et le petit square où Sabah allait jouer l'après-midi, après les cours. Au rez-de-chaussée, le bâtiment abritait une épicerie et la boutique d'un cordonnier. Au troisième était installé l'atelier d'une couturière juive où Mathilde se rendait souvent malgré sa répugnance pour la saleté qui y régnait, le sol jonché de moutons de poussière et d'épingles rouillées. La couturière, bavarde et intrusive, lui avait parlé de cet appartement qu'une famille de Français venait de quitter. Mathilde rêvait d'éloigner sa belle-sœur et de ne plus avoir à supporter sous son toit son visage fermé et ses sautes d'humeur. Elle avait saisi l'occasion et convaincu Amine de le louer.

Selim sonna à la porte de l'appartement en début d'après-midi. Selma lui ouvrit. Elle portait un kimono de soie turquoise dont elle n'arrêtait pas de resserrer la ceinture comme si elle craignait que le vêtement ne glisse de ses épaules et qu'elle se retrouve nue. Elle le fit entrer dans la cuisine et posa sur la table, à côté d'un cendrier qui débordait de mégots, l'enveloppe froissée de Mathilde. Elle lui servit un café si fort qu'il ne put boire qu'une gorgée. Ils fumèrent en silence. La cuisine donnait, par une petite fenêtre, sur une cour où jouaient des enfants et où des femmes, en blouse usée, battaient des tapis. Dans l'évier traînaient une casserole sale, une assiette et un verre. Selim se demanda pourquoi Selma n'avait pas eu d'autres enfants. Ils auraient pu égayer son quotidien, ou au moins l'occuper. Bien sûr, il avait entendu des rumeurs mais il portait peu de crédit aux racontars des ouvriers. Ils détestaient Mourad et c'est pour ça qu'ils prétendaient l'avoir vu, sur la route d'Azrou, ramasser des garçons désœuvrés et les entraîner dans le secret des forêts de cèdres pour forniquer. Était-il possible qu'un homme soit indifférent à cette femme qui même là, en kimono, ses babouches pendues au bout de ses doigts de pied, était d'une beauté presque insoutenable ? Selma passa la main sur la table et recueillit dans sa paume des miettes et de la cendre. Et Selim, pour la première fois de sa vie, fit preuve d'impulsivité. Il saisit la main de sa tante et la garda dans la sienne. Il pouvait sentir sur sa peau le picotement des miettes. Il aurait voulu, peut-être, que ce geste soit seulement un signe de tendresse, de compassion, une preuve de la complicité qui les liait depuis des années. Mais il sut, dès qu'elle leva les yeux vers lui, qu'il ne s'agissait pas de cela. Il ressentait, en serrant sa main dans la sienne, en la regardant, la même excitation que quand il tenait le revolver contre lui, seul dans sa chambre. Son sexe durcit et il eut honte pour lui-même et pour tous les hommes. Les femmes avaient-elles de la chance ou bien étaient-elles maudites de pouvoir garder leurs désirs invisibles ?

Plus tard, il devait revisiter, jusqu'à les user, jusqu'à les faire disparaître, jusqu'à ne plus savoir, les souvenirs de cet après-midi-là. Il l'attira vers lui ou

c'est elle, peut-être, qui se leva et posa la joue contre la sienne. Elle approcha ses lèvres et lorsqu'il sentit dans sa bouche sa langue, fraîche et humide, il crut qu'il pourrait défaillir et la dévorer tout entière. Il n'eut pas peur. Il s'abandonna à elle comme il s'abandonnait à l'eau et éprouva un sentiment d'évidence et de légèreté. Il glissa sa main sous le kimono vert et, dans sa paume, enserra les petits seins aux tétons durcis, caressa la peau, tiède et douce, du ventre de Selma. Il fixa ses yeux fiévreux, embués, ses yeux qui disaient son désir d'être transpercée et il se dit qu'elle n'avait jamais été aussi belle qu'à cet instant. Elle n'avait pas lâché sa main et l'attira dans le couloir puis dans la chambre dont elle ferma la porte. Pensa-t-elle à la possibilité que Mourad revienne ou à l'heure de la sortie de l'école et au retour de Sabah ? Elle ne sembla pas s'en inquiéter. Elle s'allongea et fit glisser la ceinture de son kimono. Sa peau avait la couleur de la pâte de cannabis que les ouvriers effritaient entre leurs doigts. Sans rien dire, elle regarda Selim se déshabiller. Ses gestes étaient calmes, presque enfantins, comme si c'était la première fois qu'il retirait tout seul ses vêtements. Elle pouvait voir, sous le caleçon du jeune homme, la forme de son sexe en érection. Dehors, l'appel à la prière retentit.

Ce jour-là, il sembla à Selim que c'était elle qui le pénétrait. Elle entra en lui. Elle le déplia comme se déplient les doigts d'une main. Le corps de Selma était frêle, onctueux comme un nuage, et elle l'enveloppait d'une douceur qui le combla. Cette femme lui était destinée. Son corps avait été taillé pour se fondre dans le sien et il aurait voulu disparaître dans ses creux et s'y cacher de tous les malheurs du monde. Il n'avait pas de mots pour ça, pas d'explications pour le bonheur intense qui l'envahissait, pour cette rage heureuse qui lui faisait pousser de petits gémissements. Elle l'apprivoisait et il se voulait docile. Aucune parole ne fut prononcée et ils s'aimèrent, bercés par un silence grave et tranquille.

Les semaines qui suivirent, il revint souvent l'après-midi et ils firent l'amour dans le lit en bois dont la tête tapait contre le mur sans les perturber.

Selim ne pensait qu'à ça, ne voulait que ça. Que ça recommence encore et encore, que le monde disparaisse, que l'après-midi ait son odeur à elle. Il ne dormait pas, il ne mangeait plus, il errait comme une âme perdue. Au club, son entraîneur s'inquiéta de ses retards et de ses mauvaises performances et l'invita à se reprendre s'il voulait continuer la compétition. Selim ressemblait à ces serpents de la place Jemâa-El-Fna, le cou raide, les yeux exorbités comme s'il avait vu un fantôme. Si quelqu'un avait regardé Selim, s'il l'avait vraiment regardé pendant ces semaines-là, il aurait vu gravé, au fond de ses pupilles, l'image de Selma.

Au lycée, à la maison, il fixait d'un air ahuri ce qui l'entourait et n'en revenait pas de la normalité des choses. Selma était là, tout près, il en était presque malade tant il la désirait. À chaque heure du jour ou de la nuit, elle lui apparaissait par flashes, tel un succube prenant possession de ses pensées et de ses rêves. Elle ne lui laissait aucun repos, se rendant chaque jour plus douloureusement inoubliable. Il voyait le bas de son dos, sa fossette sur les reins et son visage quand elle s'était tournée vers lui alors qu'il la pénétrait. Un visage, innocent et lubrique, qui disait « je te veux ». Sans cesse lui revenaient le parfum de son cou, de ses aisselles soyeuses, la fraîcheur de son haleine et cette façon de poser les mains sur ses fesses et de le caresser. Étendus, nus, l'un en face de l'autre, ils s'embrassaient des heures durant. Il se couchait contre elle, les jambes emmêlées aux siennes, la bouche posée sur sa nuque, et ils s'endormaient, ramenant sur eux le drap jaune pâle qui s'imprégnait de l'odeur de leurs sexes mêlés. Parfois, c'est quand ils venaient de faire l'amour qu'ils avaient le plus envie l'un de l'autre. Comme si, pour eux, il ne s'agissait pas d'être contentés, mais d'épuiser les immenses promesses que le corps de l'autre contenait.

*

Toute la semaine, Selma l'attendait et elle repensait, assise à la table de sa cuisine, à la façon qu'il avait eue de dégrafer sa robe, de la pousser sur le lit,

d'écarter ses jambes et de plonger sa langue en elle. Elle fumait et notait les changements dans sa manière d'embrasser, moins maladroite, moins pressée qu'au début. Elle avait envie de lui dire des mots très crus, de lui avouer qu'elle rêvait qu'il l'empoigne, la pousse contre un mur et la pénètre jusqu'à ce qu'elle s'efface, jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Il apprit à la faire languir et enrager. Il lui mordait la lèvre. Il lui griffait le dos. Lorsqu'elle s'asseyait sur lui, il posait les mains sur ses seins et disait : « Attends. » Quand il la pénétrait, elle n'éprouvait pas seulement du plaisir mais un soulagement, liquoreux et suave. Le sexe de Selim ne la déchirait pas. Son amant la prolongeait, la complétait, il comblait ses vides et étanchait ses soifs. Elle avait peur parfois de mettre trop longtemps à jouir. Elle craignait qu'il ne se lasse, qu'il n'abandonne, mais elle apprit à ne plus y penser, à se laisser envahir, sans affolement, par le plaisir. Et quand elle jouissait enfin, elle éclatait de rire.

Dans cette chambre, Selim et elle ne parlaient pas des membres de la famille. Les prénoms de Mathilde et d'Amine ne furent jamais prononcés et ils découvrirent qu'ils disposaient en fait d'une vie à eux, qui échappait aux autres et qu'ils n'avaient jamais racontée. Ils n'évoquèrent pas Mourad et Selim ne posa pas les questions qui lui brûlaient les lèvres. Il avait trop peur de gâcher ces moments et il lui semblait qu'aucun amour n'était plus beau que celui où l'on se retient de dire.

Au début, ils s'amusèrent des déjeuners dominicaux où ils étaient contraints de se retrouver face à face, dans la salle à manger de Mathilde. Bien sûr, ils craignaient que quelque chose ne leur échappe, que quelqu'un ne surprenne un regard, une attitude et que tout vire au drame. Mais cette peur, en même temps, les excitait. Leurs mains se frôlaient sous la table. Ils faisaient des plaisanteries que personne ne pouvait comprendre. Ils se cherchaient du regard puis baissaient les yeux. Et le soir de Noël 1968, alors que toute la famille était réunie dans le salon où résonnait la voix de Tino Rossi, ils montèrent sur le toit pour faire l'amour.

Ils se promenaient en ville comme une famille paisible et respectable. Ils attendaient Sabah devant les grilles de son école et celle-ci se jetait, sans retenue, dans les bras de son cousin. Elle était certaine que ses copines la regardaient et qu'elles étaient mortes de jalousie à l'idée qu'elle soit aimée par ce grand blond, champion de natation, qui portait des mocassins et des pantalons blancs. Ensemble, ils allaient manger des glaces. Selim parlait du lycée, de la mobylette de son copain Moshe, d'une fête à laquelle il voulait se rendre ce week-end. Il était gentil avec elle. Un peu distant, mais gentil. Parfois, ils passaient l'après-midi au cinéma et, dans le noir, Sabah laissait tomber son visage sur l'épaule de Selim qui caressait les cuisses de Selma.

Sabah était à la fois un obstacle à leur amour et un indispensable alibi. Dans la petite ville de Meknès, leurs promenades ne passaient pas inaperçues. Souvent, Selim rencontrait des copains de classe qui allaient fumer aux terrasses des cafés ou traînaient autour de la moto de l'un d'entre eux en espérant attirer des filles. Quand Mathilde apprit qu'on avait vu Selim avec sa tante, il expliqua qu'il aimait passer du temps avec sa cousine. Au fond, ils n'avaient que cinq ans de différence et ils étaient amis, voilà tout. Sabah, jamais, ne le contredit.

Mais l'adolescente posait des questions. Elle réclamait son cousin. Elle disait parfois, en entrant dans l'appartement, qu'elle pouvait sentir l'odeur de chlore de Selim, il était venu, elle en était certaine, et les dénégations de sa mère ne la convainquaient pas. Quand il passait les voir, elle se collait à lui avec une insistance qui finit par le gêner. Elle le suppliait de l'aider à faire ses devoirs et de lui apprendre un jour à nager. L'hiver s'acheva et Selma se laissa gagner par l'inquiétude. Cette situation lui sembla absurde, périlleuse, intenable. Elle ne s'en ouvrit pas à Selim. Il ne pouvait pas comprendre, lui qui n'avait que dix-huit ans, les angoisses qui l'assaillaient. Elle avait peur du concierge, un type vulgaire dont la peau mate paraissait salie par le soleil. Il passait ses journées à surveiller les allées et venues des locataires, et un jour il demanda à Selma qui était ce grand blond qui venait l'après-midi. « C'est

mon neveu », répondit-elle d'une voix mal assurée. Le concierge haussa les sourcils, renifla bruyamment et ajouta : « Et ton mari, hein, il en dit quoi de ce neveu qui vient te voir ? » Selma avait peur des voisines, la couturière juive et la grosse Fanny, de l'épicier de la rue où Selim descendait acheter des cigarettes, de tous ceux qui d'une manière ou d'une autre avaient pu surprendre le jeu dangereux auquel ils se livraient. Cette ville, ce quartier et ses habitants lui parurent plus petits, plus étroits que jamais et elle avait l'impression que les gens n'étaient occupés qu'à épier la vie des autres. Elle en mourait de ne jamais être seule, vraiment seule, invisible. Elle aurait voulu parfois gratter du bout de l'ongle un trou dans le mur et s'évader là-bas, ailleurs, dans un lieu dont elle n'avait pas la moindre idée. Pour elle aussi, pensait-elle, il devait exister une terre promise. Comme les petites filles dans les films, elle voulait traverser le miroir, aller au-delà de l'arc-en-ciel. S'échapper.

À présent, quand ils faisaient l'amour, elle n'arrivait plus à s'abandonner. Quelquefois, elle lui disait de se taire ou elle ramenait le drap au-dessus de sa tête. Il lui avait semblé entendre le bruit d'un verrou, des coups à la porte d'entrée, ou reconnaître le pas lourd de Sabah dans le vestibule. Elle s'emportait de plus en plus souvent contre sa fille qui restait là, balourde et molle, à lui demander ceci, cela, à réclamer son dîner, et qui, par sa seule présence, empêchait Selma de rêver à son amant. Oui, Selim n'avait que dix-huit ans. Par une étrange ironie, par une espèce de déplacement temporel, elle se trouvait à nouveau dans les bras d'un homme de dix-huit ans. Comme si les années qui la séparaient de sa jeunesse et du pilote Alain Crozières n'avaient en fait jamais eu lieu. Passé et présent se confondaient, Selim devenait Alain et elle ne savait plus parfois si elle vivait ou si elle se souvenait.

Un dimanche de mars 1969, elle se rendit à la ferme avec son mari et Sabah. La brise était encore un peu fraîche mais Mathilde avait installé la table dehors, au bord de la piscine. Selim était absent et Selma n'osa pas

poser de questions. Elle l'attendit, à moitié folle, livide, sursautant au moindre bruit, incapable de suivre le cours de la conversation. Puis Sabah demanda où il se trouvait. « Ah ça, soupira Mathilde. Il est avec des copains je suppose. Ou avec une copine. Il ne me dit jamais rien de toute façon. » Sabah se mit à pleurer et Mathilde, attendrie, lui embrassa le front. « Il ne faut pas te mettre dans cet état. Il passera peut-être cet après-midi et je suis sûre qu'il jouera avec toi. » Mais Sabah ne cessait de geindre, de renifler et Selma, n'en pouvant plus, se mit à hurler : « Ça suffit à la fin, c'est insupportable ces caprices ! » Elle attrapa sa fille par le bras et la traîna jusqu'à la maison. « Tu restes là. Tu es punie. »

Selma n'éprouvait pas seulement de la peur ou du remords. Des pensées insensées lui traversaient l'esprit. Elle se demandait si c'était parce qu'ils étaient de la même famille, que le même sang coulait dans leur chair, si c'était à cause de cela qu'ils faisaient aussi bien l'amour. Elle pensait à leurs prénoms, si proches, dont les lettres tournoyaient devant ses yeux, et elle percevait alors l'écœurante confusion dans laquelle ils s'étaient jetés. Dans ces moments-là, allongée sur son lit, elle était prise de nausée et l'image de son corps nu contre celui de son neveu ne lui inspirait plus que du dégoût. L'aimait-elle ? Un quelconque amour était-il même possible pour eux ? Bien sûr, elle éprouvait de la tendresse pour ce garçon offert qui ne lui opposait aucune résistance et la regardait avec une telle ardeur qu'elle en était parfois effrayée. Mais de l'amour ? Elle ne savait pas ce que c'était.

De cette histoire contre nature, de ce péché, rien ne pouvait naître. Aucun projet, aucun avenir n'était possible et, pour cette raison, elle se mit à en vouloir à Selim de sa jeunesse, de sa liberté, de sa vie sans attaches et sans responsabilités. Elle en crevait de penser qu'un jour – puisqu'un jour tout finirait – il se consolait ailleurs, auprès d'autres femmes, sur d'autres continents, et qu'elle n'aurait, elle, pour abriter son chagrin, que cet appartement plein de lui et cette cuisine qui sentait la cigarette.

Ils se disputèrent de plus en plus souvent. Il arriva à Selim d'entendre la sonnette résonner dans l'appartement et si elle finissait par lui ouvrir, c'était par peur du scandale. Parce qu'il hurlait son prénom et frappait la porte avec ses poings. Un jour, il lui avoua pour le revolver. Il le sortit de son cartable et le posa sur le drap jaune. Selma fixa l'arme, incrédule. Mille images lui passèrent par la tête. « Qu'est-ce que tu fais avec ça ? » Selim lui assura qu'il saurait s'en servir si c'était nécessaire. Il ne leur arriverait rien, il la défendrait contre Mourad, contre Amine, il trouverait une solution et ils pourraient s'enfuir. Selma, tout à coup, le trouva bête. Il y avait une différence entre transporter une arme déchargée dans son cartable de lycéen et mettre un homme en joue. Quant à s'enfuir, pour aller où ? Elle préféra faire semblant de ne pas avoir entendu.

Un jour, nue devant le grand miroir de l'armoire, elle jura qu'on ne l'y prendrait plus. Elle se fit le serment de ne pas céder, de ne pas ouvrir la porte même s'il la suppliait. Elle qui ne mettait jamais un pied à la mosquée se surprit à parler à Dieu. Seule dans sa chambre, elle lui demandait conseil, implorait Son pardon et Allah se confondait alors avec l'image de sa vieille mère. Si Mouilala savait, pensait-elle, si ma mère savait. Elle acheta de l'encens qu'elle fit brûler dans un brasero de terre cuite et l'odeur envahit l'appartement. Elle expliqua à Sabah qu'elle voulait chasser les démons qui s'étaient installés entre les murs et qui la torturaient.

Souvent, elle se demanda si Mourad se doutait de quelque chose. Elle prenait toujours une douche après le départ de Selim et pourtant, elle avait l'impression de ne pas parvenir à se défaire de son odeur. Sa faute était inscrite sur elle, sur sa peau, dans ses gestes, et elle s'attendait que Mourad la confonde. Mais Mourad ne disait rien, ne voyait rien, ne sentait rien. Depuis leur mariage, il dormait sur une banquette du salon et n'eut jamais l'occasion de renifler le drap jaune sur le lit. Parfois, elle aurait préféré qu'il la batte, qu'il la séquestre, qu'il la traîne sur le sol en la couvrant d'insultes. Tout

plutôt que cette froideur, ce silence lourd qu'il charriait et qui vous écrasait le cœur.

Au début du mois d'avril 1969, Amine décida de faire creuser un puits sur une des parcelles qu'il avait acquises. Il envisagea d'engager un puisatier des environs mais Mourad l'en dissuada. Il n'avait pas besoin de dépenser son argent et de laisser entrer un étranger sur ses terres. Mourad saurait s'en charger avec l'aide de deux ou trois ouvriers. « Ça n'a rien de bien compliqué. » Le contremaître désigna deux hommes. Un jeune garçon qui pourrait descendre dans le trou et un colosse, aux yeux écartés, qu'on appelait Zizoun, le muet, car il n'avait jamais prononcé un mot. Ils se munirent de pelles, de pioches et de deux brouettes dont les roues grinçaient. Ils installèrent une chèvre de levage à trois rondins et se mirent à creuser. Le garçon pleurnichait parce qu'il avait peur de descendre dans le trou, un pied dans le seau accroché à une corde. Il disait « je ne veux pas » et répétait le nom de sa mère, une paysanne du douar qui n'avait pas eu d'autre enfant. Le colosse, lui, soulevait, creusait, concentré et silencieux. Il tirait sur la corde et remontait des seaux remplis de terre et de roche. Au début, Amine vint souvent sur le chantier et il se félicita de l'avancée des travaux. Mourad, chaque fois, disait : « On va bientôt trouver de l'eau » et Amine le croyait.

Un jour, Zizoun courut jusqu'à la ferme. Il frappa à la porte du bureau et quand Amine lui ouvrit, il se mit à faire des gestes désordonnés. Il se tapa le crâne avec ses grosses mains et invita le patron à le suivre. Amine crut d'abord qu'il était arrivé quelque chose au jeune garçon et, tandis qu'il conduisait le pick-up sur le chemin de terre, le muet à ses côtés, il se maudit d'avoir écouté son contremaître. Il se jura qu'on ne l'y prendrait plus et qu'il saurait, la prochaine fois, tenir tête à Mourad et balayer ses idées saugrenues.

Mais le garçon était là, assis sur la terre sèche et craquelée. Il se jeta sur Amine : « J'ai crié mais il ne répond pas. Les pierres sont tombées sur lui. Il voulait que je descende. Il s'est mis en colère contre moi. Et maintenant, il ne répond plus. » Amine hurla le nom du contremaître, la tête au-dessus de l'excavation. Il hurla, tout en sachant que cela ne servait à rien. Les parois du puits s'étaient écroulées et Mourad gisait là-dessous, écrasé par les pierres.

On fit venir la gendarmerie. L'agent, suspicieux, demanda à Amine s'il avait des raisons de croire que ce n'était pas un accident. Les bras ballants, la bouche contractée par la nervosité, Amine bredouilla. Bien sûr que c'était un accident. Qu'insinuait-il ? Qu'on aurait pu vouloir tuer Mourad ? Le gendarme tournait autour du trou. Il se montra procédurier. Il voulut voir des papiers. Avaient-ils une autorisation pour creuser à cet endroit et qui était ce contremaître qui gisait là ? Il affirma qu'il faudrait faire une enquête, interroger les paysans, que ce serait long et très désagréable, mais c'était son travail après tout et ils ne pourraient pas y couper. Amine le conduisit dans son bureau. Il lui fit servir du thé que le gendarme but lentement, les yeux fixés sur le portrait d'Hassan II accroché au mur. Amine demanda si on pouvait s'arranger et le gendarme sourit. Au fond, c'était un banal accident. Ce genre de choses arrivait tout le temps. C'était ça le malheur avec les paysans analphabètes, ces imbéciles qui croyaient pouvoir faire des choses qui n'étaient pas à leur portée. Amine était un monsieur, ça se voyait tout de suite, et le gendarme n'avait pas l'intention de l'empêcher de faire son travail. Ce contremaître, le connaissait-il bien ? Avait-il de la famille ? Parce que chez ces gens-là, c'était ça le problème. La famille qui vient frapper à la porte, qui pleure et se plaint, qui réclame des indemnités pour le mal que le patron a causé. Ingrats comme ils sont, ils traînent leurs enfants jusqu'ici, les obligent à geindre pour vous mettre mal à l'aise et, pendant des mois, non, des années, ils vous harcèlent avec leur misère et leur chagrin. « Le seul problème, répéta le gendarme, c'est la famille. » Amine acquiesça. Il ouvrit

une enveloppe, y rangea une liasse de billets et la tendit au gendarme. « Pour la famille, pas d'inquiétude. Je m'en charge.

— Vous êtes un homme généreux, ça se voit tout de suite. Je suis sûr que vous saurez leur faire entendre raison. À quoi ça servirait de fouiner, de nous faire perdre à tous notre temps ? C'est ce que Dieu a voulu après tout. Et personne ne peut rien contre la volonté de Dieu. »

Dieu exauce-t-Il les méchantes prières ? Allah avait-Il fait ça pour elle ? Voilà ce que pensa Selma quand Amine lui annonça la mort de Mourad. Et même s'il ne la regarda pas dans les yeux, elle sut que son frère pensait exactement la même chose. Amine promit de continuer à prendre soin d'elle et de Sabah. « Je lui dois bien ça. »

La nuit qui suivit l'accident, Amine erra seul sur la colline de cognassiers. Il ne croyait pas que Mourad était mort et que son cadavre pourrissait sous les roches, à quelques kilomètres de la maison, au milieu de nulle part. Il était certain que son aide de camp réapparaîtrait un jour comme il était réapparu, des années auparavant, par une nuit pluvieuse, dans ses vêtements abîmés et trop grands. Il viendrait vers lui et il dirait « mon commandant » avec ce mélange de soumission et de tendresse auquel Amine ne comprenait rien. Il revit son regard suppliant, intranquille, où passait parfois une ombre, une bribe de cauchemar. Comme il était étrange, songea Amine, de savoir, sans aucun doute possible, que quelqu'un était prêt à mourir pour vous. Jusqu'au bout, Mourad avait été un soldat. Soumis et courageux. Obéissant et sauvage. Jamais il n'était revenu à la vie civile. Jamais il n'avait quitté le monde de la guerre, des ordres, des massacres. Il avait continué de vivre dans une réalité qui n'existait plus, soldat sans patrie, militaire sans uniforme ni médaille. Ses mains dégoulaient de sang, ses intestins gardaient la trace des amibes contractées en Indochine, et Amine se souvint de la façon dont il mangeait, tout doucement, mâchant avec difficulté. Il avait été élevé pour détruire et il avait été détruit.

On renonça à extraire le corps du puits. Mathilde s'en offusqua, après tout c'était son beau-frère. « On ne peut pas le laisser là. Que vont penser les gens ? » Mais Amine, au contraire, s'en félicita car là où était Mourad, personne ne pourrait venir troubler son repos. Quand il était enfant, on racontait qu'un caïd, haï par la population parce qu'il collaborait avec les Français, avait été déterré par les villageois et coupé en morceaux. Ils avaient exposé au soleil son cadavre profané et avaient juré qu'ils feraient de même à celui qui lui succéderait.

On organisa des funérailles sans dépouille. Ce jour-là, Selma, Sabah et Mathilde, toutes habillées de blanc, s'assirent sur le canapé du salon. Chaque fois que quelqu'un entrait dans la pièce, elles se levaient presque en même temps. Mathilde rajustait sans cesse son foulard sur sa tête et Sabah pleurait. De grosses larmes coulaient sur son visage boutonneux. Au bord de la crise de nerfs, elle demanda qu'on l'emmène au puits. « Je veux voir où est mon père. » Mais Amine l'en dissuada. « C'est moi ton père à présent. Tu pourras toujours compter sur moi. » Quoi ? Comment osait-il dire ça ? Elle ne voulait pas qu'il soit son père. Elle n'aurait plus jamais de père puisque le sien était parti. Selim, qui se tenait là devant elle, ne pouvait pas être son frère. Elle ne l'aimait pas comme un frère. Elle s'approcha de lui, colla son visage contre son torse et, prenant le chagrin pour excuse, elle l'enlaça.

Selma n'aurait pas su expliquer les sentiments qui la traversèrent les jours suivant la mort de Mourad. Étrangement, son mari ne fut jamais aussi présent dans sa vie qu'à cette époque-là. Puisqu'il était mort et monté au ciel, elle se figura qu'il connaissait tout d'elle. De là où il était, il voyait jusqu'au tréfonds de son cœur et elle n'avait plus aucun secret pour lui. Il savait pour Selim, et Selma, même quand elle était seule, rougissait à l'idée de savoir son intimité dévoilée. Mort, Mourad devint un confident, presque un ami, qui ne la jugeait plus. Elle percevait alors ce qu'il lui avait été impossible de concevoir tant qu'ils vivaient ensemble. La solitude de cet homme. Ses

souffrances. Son absence de désir pour elle dont elle s'était longtemps contentée de se réjouir sans jamais l'interroger.

Un jour, alors qu'elle préparait le dîner de Sabah, un souvenir lui revint. Ils venaient de s'installer dans l'appartement qu'Amine avait loué pour eux et une nuit, Selma avait été réveillée par des hurlements. Elle avait d'abord cru qu'il était arrivé quelque chose à Sabah. Mourad adorait cette enfant pour qui il s'inquiétait sans cesse. Elle se leva, passa devant la chambre de sa fille qui dormait paisiblement. Elle entra dans le salon et vit le corps de Mourad, allongé sur la banquette. Son visage était couvert de sueur. Il hurla à nouveau et elle eut si peur qu'elle faillit retourner dans son lit. Mais elle décida de s'approcher. Son mari ressemblait à ces chiens des rues qui rêvent qu'ils courent et remuent les pattes, allongés sur le ciment. Elle lui toucha l'épaule, chuchota : « Réveille-toi », et Mourad ouvrit grands les yeux, comme un noyé qui revient à la vie. Elle fit chauffer du lait, s'assit à côté de lui et cette nuit-là, pour la première fois, il lui parla. Il raconta qu'il faisait des cauchemars, toujours les mêmes. Perdu dans une jungle touffue et suffocante, la peau dévorée par les parasites qui pullulaient, il entendait, au loin, des cris et le sifflement des balles. Il courait éperdument, conscient d'avoir laissé derrière lui son honneur et ses camarades qui souffraient. Dans ses rêves, il pouvait sentir l'odeur du sang mêlée à celle de la boue et les griffures des branches sur la peau de son visage. Dans ces songes, il voyait le bateau sur lequel on entassait les cadavres et les villages abandonnés où les ennemis leur tendaient des pièges. Il entendait les cris déchirants et ce mot « maman » qu'il comprenait sans pourtant connaître cette langue étrangère. Les hommes, leurs entrailles dans les mains, les enfants nus et abandonnés, tous appelaient leur mère comme on invoque Jésus ou Allah pour venir nous sauver. Il lui confia que ces cauchemars ne survenaient pas seulement la nuit lorsqu'il était couché sur la banquette du salon. Il avait des visions en plein jour, au milieu d'un champ ou sur un chemin de campagne. Il confondait le bruit d'un tracteur avec celui d'un char. Il prenait de braves paysans pour des soldats

ennemis et il s'était mis à sangloter bruyamment, une fois, quand une nuée d'oiseaux avait attaqué les arbres fruitiers et éventré les pêches. « J'ai déserté. Avec mes hommes, on a tué le capitaine et on s'est enfuis. On a abandonné son corps dans le campement et chacun a pris la route de son côté. C'est ça la vérité. Je voulais sauver ma peau, alors je suis parti. Parfois, il n'y a rien d'autre à faire. »

Pendant des jours, ces mots hantèrent Selma. Elle était certaine que ce n'était pas seulement un souvenir mais un message que Mourad lui adressait depuis l'au-delà. Il essayait de lui dire quelque chose et elle se tourmentait, sans comprendre de quoi il s'agissait. « Partir, il n'y a rien d'autre à faire. »

Aïcha était comme son père. Susceptible, violente. « Soupe au lait », disait Mathilde, et ce qui vexait Aïcha, ce n'était pas l'accusation elle-même mais la bêtise de cette expression. Elle pensait toujours à ces potages que préparait Mathilde quand elle était enfant. Y flottaient des morceaux de légumes bouillis, des filaments de navets qui dégoûtaient Aïcha. Arrivée à Strasbourg, elle avait lutté contre sa nature et, suivant les conseils de ses parents, elle s'était faite discrète. « On ne veut pas qu'ils disent que les Arabes ne savent pas se tenir. » Et Aïcha s'était tenue.

Aïcha vécut son entrée à l'hôpital et la prise en charge de ses premiers patients avec un mélange d'excitation et de crainte. Si elle connaissait la théorie et se montrait même infailible quand il s'agissait de faire l'exposé d'une pathologie, elle redoutait les questions des malades qui voulaient tout comprendre, tout savoir, mais qui n'entendaient rien à ce qu'elle tentait d'expliquer. Les patients ne la prenaient pas au sérieux et souvent, quand elle quittait une chambre après sa visite du matin, l'un d'eux s'enquérissait : « Mais je n'ai pas vu le docteur. Vous pourriez l'appeler ? » Elle dut s'habituer à ce qu'on la confonde avec une infirmière tandis que les infirmiers, eux, étaient souvent pris pour des médecins.

Elle reçut un jour une patiente qui se plaignait de maux de ventre et révéla avoir vomi, à gros bouillons, une mixture rouge sang. Aïcha pensa à une perforation d'ulcère. Elle demanda un bilan sanguin, fit perfuser la femme et se renseigna pour une éventuelle transfusion au cas où elle perdait trop de sang. Quand son chef de service en fut informé par des infirmières hilares, il la prit à part. « C'est bien beau d'étudier mademoiselle, mais à

force d'avoir le nez dans les livres vous ne voyez plus rien autour de vous. C'est la saison des fraises, vous le saviez ça ? Et ici, les fraises, on les mange avec des pots entiers de crème. N'allez pas vous étonner si vous recevez dans les jours à venir d'autres patients en pleine indigestion. » Elle dut apprendre à reconnaître les effets de la mauvaise hygiène de vie, ceux de l'alcoolisme aussi. Elle finit par s'habituer aux mensonges des jeunes filles qui arrivaient le pantalon couvert de sang, suivies par un parent qui remuait la tête en répétant : « Si c'est pas une honte. »

Mais ce qui frappa Aïcha et souleva en elle un flot de questions, c'était le fait que ses supérieurs recommandaient de ne pas annoncer aux patients très atteints leur mort prochaine. Ils préconisaient de donner, malgré les faits, de l'espoir aux malades condamnés et Aïcha ne pouvait s'y résoudre. Elle ne comprenait pas ce qui s'apparentait pour elle à un mensonge, à une dissimulation, pire, au fait de garder pour soi une connaissance précieuse et irréfutable dont le patient aurait pu faire bon usage. Lors d'une réunion de service, elle souleva le sujet à propos d'une de ses patientes qui s'appelait Doris et à laquelle elle s'était attachée. Doris était atteinte d'un cancer des poumons et les taches apparues récemment sur sa peau révélaient que la maladie s'était étendue. Sans cesse elle demandait si elle serait guérie à Noël et quand elle pourrait sortir pour rejoindre son mari et leur fils de trois ans. Doris mourut une nuit où Aïcha était absente et, au matin, elle rencontra son mari dans le couloir. Il avait quarante ans et portait un pull bleu ciel d'où dépassait le col d'une chemise à carreaux. Il ne s'était pas rasé depuis deux jours au moins et ses cheveux étaient gras. Toute sa vie elle se rappellerait, presque mot pour mot, ce que lui avait dit cet homme et le regard perdu qu'il avait posé sur elle et sur ce couloir aux murs saumon. « Pardonnez-moi docteur. Je suis désolé de vous déranger. Je ne voudrais vraiment pas vous faire perdre votre temps. Je voulais juste vous poser une question. Est-ce que vous pourriez me dire de quoi Doris est morte ? Est-ce que vous pourriez me l'expliquer ? » Aïcha garda la tête baissée et tenta de contenir les larmes qui

lui montaient aux yeux. Des larmes qui n'étaient pas seulement de compassion mais de rage car elle se savait coupable d'avoir menti. Et le mari poursuivit : « Excusez-moi, mais je ne comprends pas. J'ai essayé de me souvenir des mots que vous m'avez dits et que m'a dits l'autre docteur, le grand monsieur avec les cheveux blancs. Je sais bien que vous avez fait de votre mieux et je n'oublierai pas votre douceur à mon égard. Mais j'ai du mal à comprendre. Hier encore, vous m'avez promis qu'elle irait bientôt mieux, qu'on allait essayer ce nouveau médicament dont j'ai oublié le nom. Que tout était sous contrôle et que je pouvais rentrer pour prendre soin du petit. Vous m'avez dit ça et pourtant, quand je suis revenu ce matin, avec dans mon sac un pull propre pour Doris, elle n'était plus dans la chambre. Vous me l'avez déjà expliqué, je sais bien que ce qu'elle avait était grave. Et je sais aussi que ces choses-là arrivent, mais j'ai besoin que vous me disiez encore docteur. Que vous me disiez pourquoi ma femme est morte. »

Était-ce le contact des patients ? Ou étaient-ce les paroles de Karl Marx qui continuaient de l'obséder ? Quelque chose en tout cas avait changé chez Aïcha. Au cours de l'hiver puis du printemps 1969, elle sentit monter en elle une révolte, une colère, un désir aussi de s'ouvrir au monde et de le comprendre. Il lui sembla qu'elle ne pourrait pas exercer son métier si elle ne savait pas de quoi la vie était faite et à quelles épreuves chacun se confrontait. Une fois, alors qu'ils fumaient une cigarette dans le hall de l'hôpital, David leva les sourcils et sourit quand il aperçut, dépassant de la poche de la blouse d'Aïcha, un exemplaire du *Deuxième Sexe*. « Tu lis ça toi ? » Et Aïcha, d'un ton sec, répliqua : « Ben oui, figure-toi que je sais lire. »

Comme autrefois lorsqu'elle était élève au pensionnat, il lui arriva de sortir de ses gonds. Un jour, une fille l'aborda à la cantine de l'hôpital. Une fille blonde dont les cheveux étaient retenus en un chignon sophistiqué. Elle avait un tout petit visage et quand elle parlait, les mouvements de son menton et sa façon de renifler faisaient penser à une musaraigne. Elle s'assit en face d'Aïcha pour déjeuner et dit qu'elle aussi était marocaine. Enfin, plutôt, elle

était née au Maroc d'où ses parents étaient finalement partis. Elle ne se rappelait rien parce qu'elle était trop jeune au moment de leur départ. Puis elle se pencha au-dessus de son assiette de viande froide et chuchota : « Mon père me raconte souvent ses souvenirs. Il dit que dans les villes, il y avait des lépreux qui mendiaient. » Aïcha la fixa et éclata de rire. Un rire méchant qui désarçonna la musaraigne. « Tu n'es pas marocaine et ce ne sont pas des lépreux que ton père a vus. Ce sont des pauvres. »

Mais celle qui l'irritait par-dessus tout et la rendait folle de rage, c'était Mme Muller. Elle savait que la logeuse entraînait chez elle en son absence. Elle ne pouvait qu'imaginer ce que faisait alors cette Alsacienne presque chauve. Peut-être se couchait-elle dans le lit pour respirer l'odeur que l'Africaine laissait sur les draps. Sans doute fouillait-elle le frigidaire, curieuse de savoir de quoi se nourrissait cette fille si maigre, et elle devait faire une moue de dégoût en découvrant des boîtes de sardines ouvertes et des carottes moisies au fond du bac à légumes. Peut-être allait-elle jusqu'à inspecter la cuvette des toilettes pour voir si les Africains laissaient, comme on le lui avait fait entendre, des traces noires sur l'émail brillant. Un jour, Aïcha rentra et trouva Mme Muller assise sur une chaise de la cuisine. Elle sursauta en apercevant son corps massif dans la semi-obscurité. La femme tenait dans ses mains un petit mouchoir en papier blanc qu'elle déplia sous le nez d'Aïcha. Celle-ci se pencha et remarqua alors ce qui ressemblait à une mèche de cheveux, grise et mouillée, couverte d'un résidu glaireux. Mme Muller, d'un air outré, lui lança : « Voilà pourquoi les canalisations sont bouchées. Avec des cheveux pareils, il ne faut pas s'étonner. On ne vous a jamais appris ça en Afrique, à nettoyer derrière vous ? » Elle posa le mouchoir humide sur la table et sortit en claquant la porte.

Pendant des semaines, Aïcha rumina sa colère, écrivant des scénarios où elle allait taper à la porte de la logeuse pour lui dire en face ce qu'elle pensait d'elle et de ses intrusions. Mais jamais elle ne trouva le courage et quand elle croisait la vieille dans le couloir ou dans la rue, elle faisait semblant de ne pas

la voir et ne la saluait pas. Un soir de juin 1969, vers dix-huit heures, Mme Muller se présenta à la porte d'Aïcha et lui tendit une enveloppe. « Vous avez du courrier. » Aïcha savait que la propriétaire ouvrait ses lettres. Elle imaginait sans peine la grosse Mme Muller dans sa loge, agitant des enveloppes au-dessus d'une casserole d'eau bouillante. Elle les recollait ensuite négligemment et Aïcha n'était pas dupe. Elle saisit la lettre, ne dit pas un mot et ferma la porte au nez de l'Alsacienne.

Elle s'assit et, le sourire aux lèvres, parcourut la lettre de Monette. Depuis quelques mois, Monette vivait à Casablanca où elle avait trouvé un emploi de secrétaire au lycée Moulay-Abdallah. Tout l'hiver, Monette avait envoyé à son amie des cartes postales qui la faisaient rêver et qu'elle avait collées sur le mur de sa cuisine, en face de la table de travail. La Corniche de Casablanca, inondée de soleil, et ses promeneurs en pantalon de lin clair. La plus grande piscine du monde avec son plongeoir d'où s'élançaient des jeunes gens que rien ne semblait effrayer. Des filles en bikini allongées sur des transats orange. Cette fois, il ne s'agissait pas d'une carte mais d'une longue lettre dont Aïcha reconnut l'écriture heurtée qui mettait en colère les sœurs du pensionnat. Monette lui annonçait sa décision de s'installer avec Henri. Ils avaient loué un cabanon sur la plage de Sable d'or, entre Rabat et Casablanca. Ils n'avaient pas l'intention de se marier et ils vivraient ainsi, sans aucun souci de l'avenir, avec pour seul désir de profiter de leur amour. La mère de Monette était furieuse. « Mais elle s'y fera. » Monette avait joint une photographie où l'on pouvait voir la trace des gros doigts de Mme Muller. Monette était allongée sur le sable et tendait le bras comme si elle ne voulait pas être prise en photo. Autour d'elle, d'autres personnes étaient assises. Deux jeunes femmes à la peau bronzée et Henri qui tenait un ballon entre les pieds. Des bouteilles de bière gisaient sur une nappe et au loin, on pouvait apercevoir la devanture modeste d'un hôtel et quelques tentes en tissu sous lesquelles des vacanciers s'abritaient du soleil. À la fin de

sa lettre, Monette écrivait : « Viens passer l'été avec nous. Je crois que c'est le plus bel endroit du monde et qu'on ne peut pas être plus heureux qu'ici. »

Une semaine plus tard, Aïcha quitta son appartement. Mme Muller la regarda charger ses affaires dans une voiture conduite par un jeune garçon juif aux cheveux bouclés. Elle ne lui dit pas au revoir et ne lui souhaita pas bonne chance. L'Africaine était partie. Elle avait fait ses valises et était retournée sur son continent maudit. La logeuse ne pouvait que s'en réjouir. Mme Muller savait qu'elle n'aurait aucun mal à relouer la chambre. Les étudiants étaient nombreux et il ne faudrait même pas une semaine avant de trouver un candidat décent, un Alsacien de préférence, dont les parents régleraient six mois de loyer d'avance. Bien sûr, il faudrait faire un grand nettoyage. Ouvrir les fenêtres, remettre de l'ordre dans les placards. Le lendemain du départ d'Aïcha, Mme Muller entra dans le studio, un seau à la main. Quand elle ouvrit la porte, une odeur pestilentielle l'assailit. Une odeur dont elle se souviendrait jusqu'à la fin de ses jours comme celle de son humiliation. Elle se boucha le nez, traversa le salon et quand elle arriva dans la chambre, au-dessus du lit dont Aïcha avait ôté les draps, elle découvrit, inscrit sur le mur avec de la matière fécale : « L'Africaine t'emmerde ».

Karl Marx voyait le monde comme une succession de scènes où des figurants répétaient des gestes appris par cœur. Il était convaincu qu'un destin devait s'accomplir à travers lui et qu'il n'avait d'autre choix que de s'y plier. Il s'en voulait parfois de ne pas parvenir à masquer cette certitude et de passer ainsi pour arrogant et prétentieux. Sa vie, se disait-il, aurait la densité, la logique, la grandeur d'une fiction. Il serait un personnage et se regarderait vivre, impatient de savoir ce que la prochaine scène lui réserverait. Dans son esprit, les figures de héros se bouscuaient et, à la place de son propre visage, il voyait celui de John Wayne ou de Marlon Brando.

Il se hisserait au-dessus des siens. Si haut qu'ils ne pourraient pas l'atteindre. Bien sûr, il leur enverrait de l'argent et s'arrangerait pour leur faire savoir qu'il était devenu quelqu'un. Il pensait à cela sans cesse : qu'est-ce qu'on était quand on n'était pas quelqu'un ? Sa famille ne comprenait rien à l'avenir. Ils vivaient à Fès, dans le ventre de la cité impériale, figés comme elle dans la nostalgie d'une splendeur passée. Ils n'étaient occupés qu'à satisfaire des désirs immédiats. Ils étaient tout le contraire des personnages de films qui, toujours, tendaient vers un but. Qui savaient qu'à un moment ou à un autre quelque chose d'important allait arriver.

Mehdi grandit à Fès dans un appartement exigu au-dessus du cinéma Rex. Jamais sa mère, Farida, n'accepta qu'il entre dans la salle, prenne un ticket et se mêle aux autres spectateurs. Elle disait que c'était un repaire de voyous et de filles de mauvaise vie. Il apprendrait des choses qui n'étaient pas de son âge, et ce n'était pas bon pour les enfants de croire à ce qui n'existait pas. Elle crachait sur le trottoir quand elle apercevait les grandes

affiches en noir et blanc sur lesquelles des actrices à la bouche de velours et aux longs cheveux la toisaient.

Depuis les pièces de l'appartement, on pouvait entendre les rires de la salle et les bruits des carabines au moment des scènes d'action. Dans le salon, quand ils dînaient en silence, leur parvenaient les cris impatients : « Éteignez la lumière ! Commencez cinéma ! » Les spectateurs hurlaient. Ils sifflaient les jolies filles sur l'écran, applaudissaient les cow-boys et huaient les Indiens. Très vite, Mehdi découvrit que c'était dans la salle de bains qu'on percevait le mieux les dialogues écrits à des kilomètres de là, sur les collines d'Hollywood. Des « Oh mon amour » que Mehdi répétait, sans rien y comprendre, l'oreille collée aux zelliges glacés. Un jour, alors qu'il devait avoir douze ans et qu'il inspectait dans le miroir ses premiers poils de barbe, Mehdi arracha un des zelliges. Puis un autre. Avec un tournevis, il gratta le mur rongé par l'humidité jusqu'à y creuser un trou à travers lequel, miracle, on pouvait voir l'écran de cinéma. Au début, il ne dit rien à personne. Et surtout pas à ses deux frères qui se seraient battus pour lui voler la place, qui auraient tiré sur sa chemise et qui, malgré le respect qu'ils vouaient à leur aîné, l'auraient accablé de prières et de supplications. Pendant quelques mois, ce plaisir, ce délice, demeura solitaire. Il s'enfermait des heures dans cette salle de bains, glacée en hiver et suffocante en été, et regardait d'un œil les classiques de la Warner et de la Paramount. Les cheveux des femmes, toujours découverts, étaient vaporeux sous l'effet du noir et blanc et de l'éclairage des projecteurs. Dans les rues des grandes villes américaines, elles couraient jusqu'à leur voiture, perchées sur de hauts talons. Elles embrassaient des hommes dans des restaurants bondés ou sur le toit de l'Empire State Building. Elles buvaient des cocktails qu'elles tenaient d'une main gantée de soie. Il aimait ce spectacle au point de ne pas sentir la douleur traverser son dos courbé, de ne pas s'agacer des fourmis qui lui piquaient les mollets.

Ses frères finirent par comprendre et le menacèrent, d'une voix enrouée par les rhumes à répétition, de le dénoncer s'il ne se montrait pas plus généreux. Au début, Mehdi en souffrit. Il détestait l'idée de partager son secret et crevait de rage quand les petits gloussaient ou faisaient des remarques vulgaires à propos d'actrices qu'il vénérât. Mais très vite ses frères apprirent par cœur les dialogues des films et les trois garçons s'amusèrent à les réciter à tour de rôle. Dans le salon où Farida leur servait à dîner, ils se mettaient parfois, brusquement, à jouer une de ces saynètes. Mehdi était Humphrey Bogart ou Fred Astaire. Il tenait toujours le premier rôle. Et quand elle les surprenait, piaillant et riant en français, Farida entraînait dans une extraordinaire fureur. Elle hurlait : « Arrêtez de parler français devant moi ! » Et ils éclataient de rire, malgré la peur qu'elle leur inspirait. « Vous n'avez pas honte de vous moquer de votre propre mère ? » Elle les giflait. Pour la faire enrager, Mehdi récitait des poèmes de Ronsard. D'une voix chevrotante, il déclamait « mignonne allons voir si la rose... », et Farida lui courait après dans l'escalier. Les sonorités de cette langue la révoltaient. Ces syllabes incompréhensibles disaient son malheur, son impuissance. Elles trahissaient la domination de son peuple et son inculture de femme.

Un jour, alors que Mehdi était enfermé depuis près d'une heure dans la salle de bains, Farida monta comme une furie et frappa contre la porte en bois. Mehdi cria en français : « Laisse-moi tranquille » et se mit à rire. Farida cogna de toutes ses forces contre la porte à moitié pourrie par l'humidité. Elle frappa de ses gros poings, donna des coups de pied et la porte céda. Elle attrapa Mehdi par le col, le jeta à terre et, lentement, vint coller son œil contre le trou. Elle sursauta, répétant « que Dieu nous protège de Satan », « *ya Latif ya Latif* ». À travers l'œilleton, elle avait aperçu une femme blonde à la bouche peinte. Une femme assise sur un fauteuil, dans une maison très sombre et qui croisait ses jambes nues. Elle pointait un revolver sur un homme qui portait un chapeau et un imperméable. Farida ne l'aurait avoué à

personne mais s'il n'y avait pas eu son fils, son idiot de fils par terre, elle serait restée là encore un instant, juste pour savoir ce qui allait arriver à cette femme. Mais Farida se retourna et donna des gifles à Mehdi qui se protégeait le visage de ses bras. On entendit un rire puis un coup de revolver.

*

À presque vingt-quatre ans, il arrivait encore à Mehdi de se réveiller en sursaut, le front couvert de sueur, en pensant à sa mère. D'elle, il avait gardé le souvenir d'une femme aux yeux caves, à l'air hébété, à la peau couleur de feuille de tabac. Un rien la plongeait dans la colère la plus noire et elle frappait, pour ne pas entendre et pour ne pas souffrir. Elle battait ses petits. Depuis un accident où elle s'était brisé les os, Farida était victime d'une addiction à la morphine que tout le monde faisait semblant d'ignorer. La nuit, elle s'enfuyait par les terrasses. On pouvait la voir marcher sur les toits, dans ses djellabas aux couleurs vives, les cheveux dénoués. Dans ces rues, simplement éclairées par de grands blocs de cire que chaque famille installait devant sa porte, elle croisait les hommes qui rentraient du hammam, une serviette blanche autour de la tête, la peau encore fumante. Farida ne les remarquait pas. Elle marchait, s'essuyant frénétiquement les mains sur sa djellaba. Elle hâtait le pas pour rejoindre le pharmacien qui redoutait sa venue. Il s'était même mis à fermer plus tôt dans l'espoir qu'elle choisisse une boutique en dehors de la vieille ville. « Qu'elle aille se fournir chez un charlatan, pensait-il. Qu'elle m'oublie. » Mais Farida revenait, transpirante et déterminée. Elle frappait à la vitre et savait bien que le pharmacien l'entendait puisqu'il habitait au-dessus de l'officine. Et elle savait aussi qu'il ouvrirait parce que le vieil homme craignait le scandale et qu'il avait un peu pitié d'elle. Il finissait par descendre et, en grommelant, remontait la grille, jurant que c'était la dernière fois. Il invoquait Dieu et la suppliait de se reprendre, au nom de la décence, pour son salut, pour ses enfants. Farida n'entendait pas. La grille était remontée à présent, elle était proche du but. Le

pharmacien se dirigeait bientôt dans l'arrière-boutique. Elle entendait le bruit des petits tubes en verre et une forme de soulagement l'envahissait. Il parlait et elle ne sentait rien d'autre que sa bouche fangeuse, cette bouche qui lui semblait emplie de sueur.

Mehdi était un enfant vif et curieux que son père adorait. Le vieux Mohamed, qui travaillait comme maître d'hôtel chez un riche Français, s'était mis en tête de l'inscrire à l'école européenne et de le faire entrer au lycée mixte. Il demanda de l'aide à son patron et celui-ci, après avoir rencontré le jeune prodige, accepta. Farida reprocha toujours à son mari d'avoir jeté leur fils dans les bras des Français. « Tu vas faire de lui un étranger dans sa propre maison. » Et des années plus tard, Mehdi dut admettre qu'elle avait eu raison.

Mehdi avait onze ans au moment de l'indépendance. Comme les autres élèves, il avait assisté aux rassemblements de la foule, à l'explosion de joie qui avait suivi le retour du roi, et il était fier de son pays et de sa souveraineté retrouvée. Il éprouvait à l'égard des Français des sentiments ambivalents. Devant ses camarades, il feignait de détester les Blancs, les chrétiens, les affreux impérialistes. Il les couvrait d'insultes et prétendait que s'il apprenait leur langue, leurs lois et leur histoire, c'était en réalité pour mieux s'émanciper. Pour les prendre à leur propre jeu, comme l'expliquaient à l'époque les nationalistes. En vérité, il leur vouait une admiration pleine de jalousie et pensait que sa vie ne pouvait avoir qu'un but : devenir comme eux.

Quand il entra au collège à la fin des années 1950, il lui arriva de gagner un peu d'argent en jouant les guides pour les touristes en mal d'exotisme. Ils le trouvaient drôle, ce petit Arabe au front bombé, aux lunettes épaisses, qui connaissait si bien les ruelles de la vieille ville. D'un air docte, il les prévenait : « Sans guide, vous vous perdrez. La ville a été conçue pour ça. Pour se refermer comme un piège, sur les étrangers ou les envahisseurs. » Les touristes le suivaient pas à pas. Ils sursautaient à la vue du visage ravagé des artisans, s'effrayaient des hurlements des hommes qui, tirant un âne ou une carriole branlante, les jetaient brutalement contre le mur. Ils tressaillaient à

cause des culs-de-jatte, des nains, des aveugles dans leur djellaba de laine grise, tenant un bâton noueux et une petite coupe en métal dans laquelle une pièce venait parfois tinter. Ils étaient rares ceux qui savaient se taire face à la beauté de cette foule grouillante et qui trouvaient le moyen de laisser passer les mules portant des tas de laine teinte de rose ou d'indigo. Mehdi courait. Il sautait par-dessus les flaques et la bouse, s'arrangeait pour disparaître de la vue des touristes et il se délectait du parfum de terreur qui parvenait jusqu'à lui. Il voulait donner l'impression que la ville lui appartenait et qu'il était aimé et connu de tous ses habitants. Avec les vendeurs de légumes ou d'olives, il surjouait une complicité de vieux compagnons de route. Il racontait des bobards, revisitait les légendes sans se soucier jamais de la vérité. Ils en auraient pour leur argent, ces touristes qui suaient dans leur manteau de laine, qui marchaient en regardant leurs chaussures qu'ils craignaient de crotter.

Mehdi connaissait mieux l'histoire et la géographie françaises que ces Français de Limoges ou d'Orléans. Et pour eux, il inventait des mythes extraordinaires. Au début, les vieux commerçants fassis avaient mal accueilli cet enfant laid aux mollets trop maigres, qui leur faisait dérouler des tapis ou déplier des poufs en cuir. Ils n'aimaient pas qu'un gamin leur coupe la parole et remette en question le baratin qu'ils avaient mis une vie à imaginer et qui avait fait ses preuves. Mais le petit Mehdi se révéla être un vendeur extraordinaire. Il leur prouva quelque chose dont ils n'avaient jusqu'alors pas conscience : il ne suffisait pas de vanter la qualité de leurs laines, la souplesse de leur cuir, la finesse de leurs broderies. Il fallait raconter une histoire. « Ceci n'est pas un simple tapis, prétendait Mehdi devant des touristes ébahis, mais ce qu'il reste de la demeure d'un ancien pacha, mort dans une guerre tribale. » Et bientôt, dans leur salon de Limoges ou d'Orléans, ces voyageurs ravis inviteraient des amis à partager un verre de vin et leur retraceraient l'histoire de ce tapis et du pacha vaincu.

Les touristes lui posaient des questions. Ils voulaient en savoir plus sur lui, comprendre pourquoi il n'avait pas d'accent – « si je fermais les yeux, je pourrais croire que tu es français » –, comment il connaissait toutes ces histoires extraordinaires. Alors Mehdi se racontait, enfant se débattant dans la misère et la crasse, il se faisait héros, ou plutôt il renvoyait à ces touristes, surtout les femmes, surtout les mères, l'image qu'ils attendaient. Celle d'un petit sauvage qui se civilise à la chaleur de la présence étrangère. Celle d'un surdoué perdu dans les limbes de la médiocrité et de la barbarie. Les femmes, après avoir jeté à leur mari un regard larmoyant, se penchaient alors vers lui. Elles formulaient des promesses. Celles de lui écrire, de lui envoyer parfois un livre ou de l'argent, de prendre soin de lui quand il aurait l'âge de s'extirper d'ici et, pourquoi pas, d'aller étudier en France. Elles lui disaient qu'il y en avait, des Arabes exceptionnels, qui s'asseyaient sur les bancs des universités françaises. Et qu'il fallait être un bon garçon, studieux et volontaire, s'il voulait voir un jour ce rêve se réaliser. Il disait « merci » sans se sentir, jamais, soumis à eux. Sous son déguisement, celui de la pauvreté et de l'enfance – qui étaient à ses yeux une seule et même chose –, il les observait avec l'œil de l'homme qu'il serait plus tard et, pas un instant, il n'était dupe de leur médiocrité.

Parfois, malgré tout, il ne parvenait pas à sourire et à jouer son rôle. La condescendance de ces touristes l'irritait et il répondait sèchement à leurs questions. En se mordant la langue, il écoutait leurs commentaires idiots, leurs remarques sur la saleté et la misère, sur l'arriération de son peuple. Lui prenait alors l'envie de les décevoir, ou plutôt de confirmer par sa haine, sa violence, son impolitesse, qu'il était exactement ce qu'ils pensaient de lui. Il voulait avérer le cauchemar. À une petite fille aux cheveux nattés, en manteau de laine vert bouteille, qui regardait avec dégoût les cuves des tanneurs, il chuchota : « Fais attention ma petite, sinon un Arabe va te manger. » Elle cria et se réfugia dans les jupes de sa mère qui conclut : « Ce spectacle n'est pas pour les enfants. Elle est bien trop impressionnable. » Elle

ne sembla pas se rendre compte que Mehdi était à peine plus âgé que sa fille et qu'il se tenait assis, rigolard, sur la rambarde d'un balcon au-dessus des cuves remplies de fientes de pigeons.

Là, sur les quatre-vingts kilomètres de côtes qui séparaient Casablanca de Rabat, le maréchal Lyautey avait nourri le rêve de bâtir une Californie française. Il pensait que c'était l'océan qui donnerait à ce pays sa force, sa fortune, et il s'étonnait que ses habitants aient si longtemps vécu en lui tournant le dos. De Rabat il fit sa capitale, renvoyant la prestigieuse cité de Fès au passé. Et à la place de la petite ville portuaire qu'était Casablanca, il ambitionna de construire la vitrine du Maroc moderne. Un Maroc où les habitants s'occuperaient à gagner de l'argent et à jouir des plaisirs de la vie. Un Maroc bien loin de celui des cités impériales, des médinas étouffantes, des riads aux murs sans fenêtres derrière lesquels des familles entières vivaient confites dans les traditions. Non, ici, au bord de l'océan, il érigerait une ville pour les conquérants, les pionniers, les hommes d'affaires, les femmes en goguette et les touristes en mal d'exotisme. Une ville d'ouvriers et de milliardaires avec de grandes avenues plantées de palmiers, des restaurants et des cinémas, des immeubles Art déco à la blancheur immaculée. Ici, les meilleurs architectes de métropole feraient sortir de terre des buildings en béton avec ascenseur, chauffage central et parking souterrain. Une ville comme un décor de cinéma, baignée de lumière jaune, où les passants joueraient le scénario qu'on aurait écrit pour eux. Fini les pachas pansus, les sultans paresseux, les femmes en haïk cloîtrées dans des palais humides. Fini les guerres tribales, les famines paysannes, toute cette pudeur et cette arriération qui avaient prospéré à l'abri des montagnes. La « côtière » tiendrait lieu de nouvelle frontière et tous les ambitieux rêveraient de leur conquête de l'Ouest.

*

En juillet 1969, Henri et Monette accueillirent Aïcha dans le cabanon qu'ils louaient sur la plage de Sable d'or. La maison était entourée d'un petit jardin au gazon jauni par le soleil et se prolongeait, à l'arrière, par une large terrasse puis par la plage. Le salon, où régnait un incroyable désordre, donnait sur une cuisine étroite. Près de la porte d'entrée toujours ouverte s'entassaient des paires de chaussures pleines de sable, des paniers en raphia, des tas de serviettes humides qui sentaient le moisi. En face des deux canapés, la table basse était encombrée de journaux, de livres et de coquillages. Un chat dormait sur un fauteuil. Un autre, que Monette avait recueilli à l'épicerie du coin, s'était installé sur un appui de fenêtre. « Ne t'avise pas de les approcher, prévint-elle Aïcha le jour de son arrivée. Ce sont des chats sauvages et personne ne peut les caresser. » Malgré l'anarchie qui régnait ou peut-être grâce à elle, les lieux dégageaient quelque chose d'accueillant, d'agréable, et on oubliait, en pénétrant ici, les règles corsetées du savoir-vivre. Les lieux appelaient à la détente, au plaisir et au laisser-aller. Derrière la cuisine, un escalier en béton menait au premier étage où se trouvaient une grande chambre pour le couple et une autre, plus petite, qui pouvait accueillir un invité de passage. La pièce était exiguë et une simple banquette servait de lit. « Mais ne t'inquiète pas, dit Monette. Ici, on vit surtout dehors. »

Quand elle se réveilla le premier matin, Aïcha se redressa sur son lit et regarda par la fenêtre. À travers une brume épaisse perçait un soleil blanc. La plage semblait prise dans une immense toile d'araignée que des silhouettes indistinctes et effrayantes déchiraient parfois, traînant derrière elles des barques à la peinture écaillée. Monette tapa doucement à la porte. « Tu es réveillée ? J'ai entendu du bruit. » Elle ne portait qu'une chemise légère et se glissa dans le lit, collant ses pieds glacés contre les mollets de son amie. « On ne tiendra pas à deux, c'est beaucoup trop petit », protesta Aïcha. Mais elles restèrent là, serrées l'une contre l'autre, et elles chuchotèrent comme à

l'époque où, au fond de la classe, elles se confiaient des secrets en craignant les coups de baguette. Monette parla d'Henri dont elle énuméra les qualités avec une ferveur qui émut Aïcha. Elle évoqua aussi son travail au lycée. Les filles qui se cachaient pour fumer et qui apprenaient par cœur le dictionnaire français. « La police nous demande de les surveiller, de les prendre en photo. Mais ce ne sont que des gosses, à qui pourraient-ils faire du mal ? »

Pendant la matinée, elles traînèrent dans le salon. Elles burent des cafés et jetèrent leurs tasses dans l'évier qui débordait. Puis le brouillard se dissipa et le ciel, d'un bleu impossible, jamais vu, apparut. Il avait absorbé tout le bleu du monde et ne restait plus à l'océan que le vert et le gris. Aïcha sortit sur la terrasse et la lumière lui blessa les yeux. Le sable paraissait fait de minuscules éclats de cuivre sur lesquels le soleil, infiniment, se reflétait. Vers midi, un pêcheur frappa et présenta ses prises du jour : des sardines, du mulot, et une belle dorade que Monette fit griller dans le jardin sur du charbon de bois. Ils déjeunèrent à quinze heures, sur la terrasse, devant la plage déserte. Henri les regarda manger le poisson avec les doigts et rire bêtement comme des collégiennes. « Ça doit vous changer du pensionnat. »

Les premiers jours, elles ne virent personne. Durant la semaine, les maisons voisines restaient vides et leurs murs en bois craquaient sous le vent. À quelques rues, une épicerie vendait des légumes et des boîtes de conserve, plusieurs guérites proposaient des brochettes grillées et des keftas. L'après-midi, tandis qu'Henri travaillait sur la terrasse, les deux jeunes femmes nageaient dans l'océan glacial. Elles s'allongeaient sur le sable, fumaient des cigarettes au goût salé et elles s'endormaient, comme des enfants, la tête enfouie dans leur coude. Dans le quartier, le bruit courut qu'un docteur passait ses vacances au cabanon. Dès le lendemain de l'arrivée d'Aïcha, des gens se présentèrent pour se faire soigner. L'épicier amena sa fille qui avait mal aux oreilles. Le gardien de parking demanda des médicaments pour son asthme. Mais c'est Aïcha qui insista pour examiner la plaie que le pêcheur présentait sur le pied et qui ne cicatrisait pas. Elle la désinfecta, posa un

pansement et lui expliqua : « Il ne faut pas le mettre dans l'eau pendant au moins une semaine. » Le pêcheur, hilare, tapa dans ses mains : « Et comment je travaille moi si je ne peux pas mettre le pied dans l'eau ? »

En fin de journée, le ciel se teintait d'orange et de mauve. L'océan s'apaisait, prêt à engloutir le soleil. Les vagues ne venaient plus s'écraser sur la plage mais se laissaient lentement mourir, presque silencieuses, frôlant le sable comme l'ourlet d'une robe en soie. Le crépuscule agissait sur les éléments et sur les hommes tel un sortilège. Les enfants se mettaient à bâiller. Certains s'endormaient sur les cuisses nues de leur mère. Les jeunes filles se blottissaient dans les bras de leur amant et, ensemble, ils contemplaient l'horizon, le visage baigné par une lumière rougeoyante, comme pris au milieu d'un incendie. À cette heure, le vent qui se levait couvrait les rires, les voix et donnait des frissons aux nageurs dénudés. Le sable prenait une couleur d'or fondu et dans les cheveux des filles alanguies, des mèches blondes apparaissaient. La lumière, alors, embellissait tout. Elle effaçait la fatigue et l'inquiétude des traits, elle paraît de douceur les mines les plus patibulaires. C'est à cette heure-là, la plus belle de toutes, qu'arrivaient les amis de Rabat et de Casablanca. Du vendredi au dimanche, la maison était envahie et bruissait de rires, de musique et de discussions passionnées. Sur la côtière, on roulait pare-chocs contre pare-chocs et les paysans des alentours regardaient, stupéfaits, le ballet des voitures qui rejoignaient les plages et les parasols qui dépassaient des vitres.

Sur ces quatre-vingts kilomètres de côtes se concentraient la Cour et la bourgeoisie capitaliste. Cette bande de terre accueillait les allées et venues d'une élite qui depuis quelques années avait pris goût aux bains de mer, aux après-midi au soleil, aux clubs privés avec piscine. On allait de Rabat à Skhirat, de la plage de Sable d'or à celle de Bouznika, du casino de Fedala à la Corniche de Casablanca. Des restaurants, tenus par des Espagnols ou des Français, servaient des poissons grillés que les clients mangeaient avec les doigts en buvant dans des verres bas un vin tannique qui poussait à faire la

sieste. Sur ces terrasses flottait une odeur d'ail grillé, de friture de poisson et de zeste d'orange. Dans l'arrière-salle, on jouait des airs de jazz ou des morceaux de variété française que les clients connaissaient par cœur et qu'ils entonnaient en riant.

Si un étranger était entré dans le cabanon au cours d'une soirée de l'été 1969, il se serait sans doute étonné de voir réunie sous le même toit une assemblée aussi hétéroclite. Toutes sortes de spécimens entouraient Henri et Monette. Certains étaient proches du palais, d'autres sortaient de nulle part et n'avaient ni clan, ni soutien, ni argent. Un patron de syndicat étudiant, marié à une libraire de la région lilloise, côtoyait le fils d'un riche industriel casablancais, un étudiant juif pro-palestinien ou un jeune prodige en mathématiques originaire de Sidi Kacem. Des hommes qui gravitaient dans les cercles du pouvoir trinquaient avec ceux qui voulaient le renverser. Des étudiants de la petite classe moyenne, fils d'artisans ou de boutiquiers, s'imaginaient un jour devenir ministres et faire construire une maison avec piscine dans les beaux quartiers de Rabat. Tous avaient une chose en commun, une chose encore exceptionnelle dans ce pays neuf. Ils avaient fait des études et cela leur donnait le droit de rêver à un avenir radieux.

Un soir, Aïcha rencontra Ahmed, un bon ami du couple, qui lui fit le baisemain et se présenta. Âgé d'une quarantaine d'années, il était diplômé d'une grande école d'ingénieurs à Paris. À son retour au Maroc, le ministère de l'Économie l'avait recruté. Originaire de Fès, fils d'un commerçant analphabète, Ahmed raconta qu'il avait obtenu une bourse grâce aux nationalistes. « Le jour où j'ai quitté la maison, je portais encore le guern, cette tresse qu'on faisait aux garçons à l'arrière de leur crâne rasé. J'avais un vieux sarouel et une chemise en lin. Quand je suis arrivé à Rabat pour prendre le train puis le bateau, j'ai puisé dans mes économies et je me suis rendu chez le coiffeur. Puis je me suis acheté des vêtements neufs. En un quart d'heure ou à peine plus, je suis entré dans le monde moderne. »

Il y avait peu de femmes parmi les étudiants d'Henri. Aïcha reconnut tout de suite en Ronit une des filles de la photographie envoyée par Monette. Ronit était petite et menue mais dès qu'elle apparaissait dans une pièce, elle prenait toute la place et retenait l'attention des hommes. Elle était belle bien sûr, avec sa peau hâlée, ses yeux gris sur lesquels elle posait des faux cils, et ses cheveux longs qu'elle tirait en arrière en une queue-de-cheval qui lui arrivait au milieu du dos. Mais ce qui séduisait chez elle, c'était son assurance, sa drôlerie, sa façon de claquer des doigts, de cligner de l'œil, de sourire en coin. Ronit était issue d'une famille juive, très orthodoxe et très rigide, du mellah de Fès. Elle s'était enfuie de chez elle à seize ans, laissant ses parents brisés par le scandale, et avait commencé par trouver refuge chez des cousins d'Essaouira avant de s'établir dans la capitale économique. Elle vivait avec son frère au-dessus d'un garage, et même si tout le monde savait qu'elle manquait d'argent et multipliait les petits boulots, elle ne se plaignait jamais et payait toujours sa tournée. Elle s'habillait d'une façon qui impressionna Aïcha. Ronit récupérait des caftans qu'elle raccourcissait et cintrait ensuite avec de grosses lanières en cuir. Aux pieds, elle portait des sandales en raphia comme les paysans rifains, et Aïcha pensa qu'elle n'avait jamais vu une femme aussi élégante. Ronit détestait les marxistes qu'elle accusait d'aveuglement et de complicité avec les crimes de Staline et de Mao. Elle invectivait surtout Abdellah et sa bande de garçons chevelus. Abdellah était un Slaoui aux yeux verts qui prétendait que son ancêtre corsaire avait autrefois enlevé puis épousé une Islandaise. Il portait des jeans pattes d'éléphant trop serrés au niveau des cuisses et des bottines en cuir grenat auxquelles il tenait autant qu'au portrait de Che Guevara affiché au-dessus de son lit. Ronit passait son temps à se moquer de lui. « Tu crois qu'on pourra encore vivre comme ça quand tes amis communistes auront pris le pouvoir ? Allez, va faire la révolution ailleurs, va. » Tout le monde pensait que Ronit et Abdellah couchaient ensemble. La nuit, quand l'humidité tombait et que les gens se rassemblaient par petits groupes sous une couverture, Ronit et

Abdellah s'isolaient dans un coin du jardin et on pouvait entendre le garçon rire des moqueries de Ronit. Il l'adorait.

Ronit posa trois bols sur le comptoir de la cuisine. Elle y versa des olives, des bouts de concombre, des cacahuètes grillées encore tièdes dont la peau, trop salée, donnait mal au ventre. Sur la terrasse, les garçons sortaient des canettes de bière d'une glacière et aspiraient la mousse qui débordait et leur coulait sur le menton. « Regarde ces hypocrites, dit-elle à Aïcha. Ils prétendent qu'ils défendent l'émancipation des femmes et qu'ils ne sont pas comme leurs pères. Moi je te parie qu'une fois mariés, ils demanderont à leurs femmes de ranger leurs diplômes et de redevenir de bonnes ménagères. »

« On aurait bien besoin d'aide ! » hurla Ronit dans l'indifférence générale. « Tu es médecin toi, non ? demanda-t-elle à Aïcha qui coupait de fines tranches d'un saucisson qu'elle avait rapporté d'Alsace. C'est vrai ce qu'on dit sur la pilule ?

— Qu'est-ce qu'on dit ?

— Ben tu sais. Que ça fait tomber les cheveux, que ça donne des cancers et que parfois même ça rend stérile.

— Scientifiquement, ça me paraît peu convaincant.

— Tu la prends toi ?

— Quoi ? La pilule ?

— Si tu dis que ça ne fait pas de mal, pourquoi tu ne la prends pas ? »

Ronit n'attendit pas la réponse d'Aïcha. Abdellah s'était approché du comptoir et tout en grignotant du saucisson, il s'en prit à Henri :

« Dis-moi, tu es au courant que Roland Barthes va venir enseigner à Rabat ?

— Tout le monde le sait, répondit Henri. À la faculté, on ne parle que de ça.

— Le pays est au bord de la révolution, le peuple vit dans la misère et M. Roland Barthes va nous faire l'honneur de nous enseigner Proust et

Racine ! Mais qu'est-ce que les Marocains en ont à faire de Proust à la fin ? On porte vos vêtements, on écoute votre musique, on regarde vos films. Dans les cafés de Casablanca, les jeunes lisent *Le Monde* et jouent au tiercé sur des chevaux qui courent à Paris. Quand est-ce qu'on va comprendre que nous devons développer notre propre personnalité, connaître notre propre culture, reprendre notre destin en main ?

— Tu préfères quoi ? rétorqua Ahmed. Ne me dis pas que tu es comme ces gens de l'Istiqlal qui réclament l'école coranique, l'arabisation totale et le retour à des traditions qui ne sont rien d'autre que du folklore pour touristes ?

— Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit. La vérité c'est que le pouvoir ne voit aucun intérêt à éduquer les masses. Tant que les coopérants français seront chargés d'enseigner dans nos facultés, les étudiants recevront un savoir colonial et bourgeois qui les amènera à défendre des intérêts de classe. Je ne dis pas ça pour toi, Henri. Toi, c'est différent. Mais reconnais que tes collègues coopérants viennent ici attirés par la gamelle à dirhams marocains.

— Je te trouve un peu injuste, rétorqua leur hôte. Nous sommes ici pour mettre nos connaissances à la disposition du Maroc et l'aider à former sa future élite, qui prendra les commandes du pays.

— L'élite, quelle blague ! Ce pays fabrique chaque année des millions d'analphabètes pour labourer les champs, nettoyer les trottoirs, tenir un fusil. L'élite, comme tu dis, a une responsabilité. Nous devons partir à l'assaut des usines, organiser des cours du soir, œuvrer à la conscientisation des masses ! »

Ronit se mit debout sur le comptoir. « Tu ne vois pas que tu gâches la fête avec tes grands discours ? Si on allait en boîte ? J'ai envie de danser ! »

Et ils allaient danser, tous les soirs, dans les boîtes de la côte. Ils roulaient parfois jusqu'à la Corniche de Casablanca et se déhanchaient dans un de ces clubs où quinze ans auparavant des pancartes indiquaient : « Interdit aux Marocains ». Au bord de la plus grande piscine du monde, les filles en bikini

participaient à des concours de beauté et étaient intronisées Miss Tahiti ou Miss Acapulco. Ils assistaient à des concerts de groupes de variété qui s'inspiraient des stars yéyé ou des grands noms de la musique américaine. Les chanteurs marocains ramenaient en arrière leurs cheveux crépus qu'ils enduisaient de gomina et ils louaient, dans une boutique du Maârif, des vestes à paillettes. Toute la nuit, au Balcon, au Tube ou à la Notte, la bande d'Henri dansait sur les airs d'Elvis Presley et des Platters et ils enlaçaient leur femme quand résonnait la voix de Gilbert Bécaud. Au matin, quand l'aube pointait, ils marchaient jusqu'à la guérite derrière laquelle un vieil homme faisait frire des sfenjs qu'il roulait dans le sucre et pendait à des ficelles. Ils s'en régalaient et se léchaient les doigts, leurs lèvres couvertes de graisse.

Aïcha ne dansait pas et ne tirait pas non plus sur les joints qui circulaient de main en main et rougissaient leurs yeux. Elle se tenait souvent à l'écart et pensait à Karl Marx. Depuis son arrivée, il n'était pas réapparu. Tous les jours, elle espéra le voir entrer dans le cabanon ou surgir sur la plage. Son cœur s'emballait quand elle croyait le reconnaître, mais cette barbe ou ces cheveux longs n'étaient pas les siens et la déception lui faisait monter les larmes aux yeux. Elle pensa qu'Henri s'était disputé avec lui ou qu'il était parti pour écrire et qu'elle ne le reverrait jamais. La nuit, quand le vent faisait claquer la fenêtre et que le froid pénétrait dans la chambre, elle s'imaginait qu'il avait peut-être été arrêté ou avait disparu. Depuis qu'elle était là, elle n'arrêtait pas d'entendre des histoires d'enlèvements, de complots et d'arrestations. Et elle se demandait si Mehdi pouvait être associé à ce genre de choses.

Un jour, alors que tous les trois finissaient de déjeuner, Henri se leva et annonça qu'il allait passer l'après-midi à Rabat pour faire quelques courses et téléphoner. Depuis qu'ils étaient installés à Sable d'or, il avait essayé en vain d'installer une ligne. « Et je passerai peut-être voir Mehdi. Tu te souviens de Karl Marx ? demanda-t-il à Aïcha. C'est moi qui lui ai trouvé ce surnom. »

Aïcha leva vers lui des yeux brûlants. Elle aurait voulu lui poser mille questions. Où était Mehdi ? Pourquoi ne venait-il pas les voir ? Est-ce qu'il allait bien ? Mais elle se contenta de répondre : « Oui, je me souviens vaguement.

— Il a accepté un poste de maître assistant à la faculté de Rabat. Je le lui avais déconseillé. Avec les grèves, c'est devenu presque impossible de travailler à l'université. Grâce à ses diplômes, il pourrait avoir un haut poste dans l'administration. Mais il s'entête à écrire une somme sur les conséquences psychologiques du sous-développement. S'il croit qu'on va lui donner le prix Nobel d'économie, il se fait des illusions. »

Cet après-midi-là, tandis qu'il roulait en direction de la capitale, Henri se souvint qu'il avait failli quitter le Maroc en 1965, quelques mois à peine après son arrivée. Il avait fait sa valise et appelé le doyen de l'université pour l'informer que ce n'était pas ce qu'il était venu chercher. Il avait fui son ex-femme, sa famille, ses amis qui ne l'amusaient pas. Une vie grise et sans muscles, qui ne palpitait plus, qui lui donnait l'impression de s'être déjà engagé dans le couloir de la décrépitude. Mais il n'avait pas quitté ça pour se retrouver au milieu d'un pays à feu et à sang, un pays où ses propres élèves pouvaient se faire tuer sous ses yeux. Aujourd'hui, il ne regrettait pas sa

décision. S'il avait renoncé et pris cet avion, il n'aurait pas connu Monette, ni le cabanon, ni cette vie qu'il pensait être la plus heureuse et la plus belle que l'on puisse avoir. Et c'est précisément ce bonheur, cette douceur de vivre qui lui semblait parfois obscène, inconvenante. Car derrière l'immense joie qui planait, derrière la légèreté de cette existence sur une côte froide où le soleil brûlait, il percevait la peur et le resserrement des âmes.

Il était hanté par le souvenir de ces journées de mars 1965 où des centaines de lycéens s'étaient jetés dans les rues de Casablanca pour protester contre une circulaire interdisant aux élèves de plus de seize ans l'accès au lycée. À l'époque il vivait encore en ville, dans le quartier Gauthier. Il les avait vus traverser les avenues inondées de soleil et marcher jusqu'au quartier ouvrier de Derb Sultan. Les garçons portaient des filles sur leurs épaules. Ils hurlaient : « Nous voulons apprendre ! », « Hassan II tire-toi, le Maroc ne t'appartient pas ! », « Du pain, du travail et des écoles ! ». Rejoints par leurs parents, par les chômeurs et par les miséreux des bidonvilles, ils avaient dressé des barricades et incendié des bâtiments. Le lendemain, Henri était passé devant le commissariat central et avait regardé la foule de parents, le visage marqué par l'inquiétude, mendiant des nouvelles de leurs enfants disparus. Contre le mur des remparts de la nouvelle médina, des lycéens, les mains dans le dos, étaient tenus en joue par l'armée. Henri pouvait encore entendre le bruit des balles, des tirs de mortiers, des sirènes d'ambulances et, surtout, des pales d'un hélicoptère d'où, dit-on, le général Oufkir tirait directement sur la foule. Les jours suivants, Henri avait vu des traces de sang sur les pavés de Casablanca et il avait pensé que le pouvoir adressait un avertissement à la foule. Ici, on tirait même sur des enfants, l'ordre ne se négociait pas. Le 29 mars, Hassan II avait fait cette déclaration : « Il n'y a pas de danger aussi grave pour l'État que celui d'un prétendu intellectuel. Il aurait mieux valu que vous soyez des illettrés. » Le ton était donné.

Zippo était un grand Berbère aux yeux gris et au cou de taureau qui tenait l'Océan, le plus beau restaurant de plage à des kilomètres à la ronde. Il devait son surnom au briquet qu'il tripotait toujours. Il ne cessait de l'ouvrir, de le fermer, et ses mains étaient imprégnées d'une puissante odeur de pétrole. Ce briquet lui avait été offert dans les années 1950 par des soldats américains de la base de Kénitra. « Des types formidables avec des dents tellement blanches qu'elles avaient l'air fausses. Jamais je n'ai vu des hommes aussi beaux, aussi forts. Ah ça, l'Amérique, c'est quelque chose. » Les soldats s'étaient entichés de lui. Ils lui faisaient écouter les disques qu'ils recevaient une semaine après leur sortie. Des disques d'Elvis et de Bill Haley au son desquels le jeune Zippo se déhanchait, faisant s'esclaffer les militaires.

Souvent, Zippo disait : « Je remercie Dieu de ne pas avoir fait d'études. » Il était persuadé que trop de connaissances embrouillent et il attribuait à son instinct sa brillante réussite financière. Pas besoin de fréquenter les bancs de la faculté pour comprendre comment faire tourner son petit restaurant et la boîte de nuit attenante. Le maître mot était : la musique. À l'Océan, le juke-box fonctionnait toute la nuit, aussi fort que possible. La musique poussait les jeunes à danser, la danse leur donnait soif et ils commandaient des bières au comptoir. C'était aussi simple que ça. Zippo passait la soirée à combattre la léthargie de ses clients. Il s'avancait vers les tables où des bandes de garçons, timides et boutonneux, regardaient vers la piste sans rien dire, sirotant doucement une bouteille de Coca. Il les encourageait à se montrer courageux, à profiter de leur jeunesse, à inviter les filles qui riaient entre elles. Il surveillait l'entrée et se méfiait des bagarres qui survenaient souvent vers

minuit. Les Marocains, prétendait-il, ne tenaient pas l'alcool et avaient une fâcheuse tendance à se jeter sur les jolies Espagnoles dont les frères leur filaient des coups de poing dans la figure. « Vous vouliez l'indépendance ? Eh bien allez chasser sur vos terres et laissez-nous nos femmes. »

Le 10 juillet 1969, Henri, Monette, Aïcha et la bande se retrouvèrent sur la terrasse de l'Océan. Monette convainquit son amie de porter une robe en mousseline blanche, très près du corps. Elle lui dit qu'il fallait souligner sa minceur et lui prêta une rangée de bracelets et une bague trop grande qu'Aïcha eut peur de perdre. Elle tira ses cheveux en arrière, dégageant ainsi son visage hâlé par le soleil. Pendant le dîner, Monette lui fit boire du rhum-Coca et lui promit qu'elle n'avait rien à craindre de l'ivresse qui commençait à la saisir et à rosir ses joues. Ils dînèrent de crevettes pil pil, de poissons grillés, de salade de tomates et de poivrons saupoudrés de cumin. Ils avaient du mal à s'entendre tant la musique était forte et ils quittèrent bientôt la table pour se jeter sur la piste. C'est là qu'Aïcha le vit.

Au milieu de la foule, Mehdi dansait.

Pour comprendre Mehdi, il fallait le voir danser. Il y avait dans ses gestes, dans ses mouvements, un étrange mélange de maîtrise et de désinvolture. Il paraissait s'abandonner au rythme de la musique, se laisser envahir et guider par elle telle une marionnette prenant vie sous les mains de son maître. Il fermait les yeux, ramenait les bras contre son torse, les poings fermés, et le monde entier lui était indifférent. Il rouvrait ensuite les yeux et jetait sur les autres danseurs un regard de défi. « Admirez ce que je sais faire », semblait-il dire. Il levait la jambe droite et se mettait à twister. Il n'était plus alors dans une boîte de nuit de la côte mais dans une de ces comédies musicales qu'il regardait, enfant, à travers le trou de la salle de bains. Il se prenait pour Gene Kelly ou Fred Astaire et rêvait que Cyd Charisse fendait la foule et lui donnait la main. Aïcha l'observa, fascinée. Le juke-box passa « The Great Pretender » et Mehdi dansa seul, claquant des doigts en rythme, les yeux baissés sur la pointe de ses chaussures en cuir. Il

était mince et gracieux. Aïcha remarqua qu'il avait changé de lunettes et choisi un modèle à la mode, avec une grosse monture en écaille.

Puis la piste se vida. Une partie de la clientèle s'agglutina devant un écran de télévision. Zippo avait accepté de poser l'appareil sur le comptoir en cuivre à condition qu'on continue de consommer et de danser. Mais les clients fixaient l'écran sur lequel l'image se mit à sauter et disparut. Les spectateurs poussèrent des cris d'impatience. Ils réclamèrent qu'on envoie quelqu'un sur le toit pour vérifier l'antenne. Quand apparurent les premières images, un homme baissa la musique pour mieux entendre la voix du commentateur. À présent, plus personne ne remplissait les verres et les barmans, leur chiffon posé sur l'avant-bras, regardaient, bouche ouverte, les images des astronautes américains. Le patron du night-club n'entendait plus la musique, il ne battait plus la mesure avec la pointe de sa chaussure mais fixait, bras ballants, ces images qu'il ne pouvait s'empêcher de juger démoniaques. C'était quoi ça, ces histoires de boîtes qui parlent et contiennent des images ? C'était quoi ces histoires d'hommes qui volent vers la Lune ?

Mehdi prend Aïcha par la main et ils descendent sur la plage. Ils entendent, assourdis, le bruit des applaudissements et le rythme d'une chanson française yéyé. Aïcha est un peu ivre, elle ressemble à une petite fille prête à s'endormir à l'arrière d'une voiture. Elle n'écoute pas vraiment ce que raconte Mehdi. Elle dit : « J'aimerais m'asseoir » et, avant même de finir sa phrase, elle se laisse tomber sur le sable. Il s'assied à côté d'elle. Il veut la toucher mais il n'ose pas. Il attend un signe, une invitation, et prend dans ses mains une poignée de sable qu'il laisse s'écouler entre ses doigts. Elle se tourne vers lui et il l'embrasse. Elle a l'air, encore plus qu'avant, d'une enfant, d'une innocente, et il est surpris par sa façon de lui rendre ses baisers. La bouche ouverte, la main posée sur son cou. Rien dans ces gestes ne laisse transparaître une quelconque vulgarité et il ne se dit pas, comme il a pu se le dire quelquefois, avec d'autres femmes, qu'il y a dans ces baisers les traces d'autres baisers donnés à d'autres hommes. Sa bouche s'entrouvre et elle laisse la langue de Mehdi y pénétrer. Elle se penche en arrière, son grand cou de cygne éclairé par la lune. Ses lèvres parcourent le visage de Mehdi, elle a les yeux fermés, très fort, comme si elle était entrée au-dedans d'elle-même et avait, par le miracle de la nuit, de l'alcool, de ce ciel étoilé, réussi à combattre sa timidité. Ça le rend fou et il lui retourne, avec la même avidité, avec la même passion, ses baisers. Cette passion, il le sent, il en est sûr, il en est le premier récipiendaire. Il la découvre comme les conquérants accostent sur les rives de terres inviolées. Cette femme est une île lointaine, un continent inconnu, une planète que personne n'a encore jamais vue. Pas comme il la voit lui en tout cas.

Elle ouvre les yeux. Son regard a un éclat de givre, de glace, sous le soleil du matin. Il a craint qu'elle n'ait les yeux vagues, brumeux, les yeux d'une femme ivre qui ne se rend pas compte de ce qui se passe, ce qui aurait fait de lui un voyou, un profiteur, un type comme les autres. Au contraire, il est troublé par la lucidité de son regard, par sa détermination même. Il n'y a, dans sa façon de le fixer, ni défi ni soumission. Elle l'embrasse en toute conscience, avec toute sa force et toute sa volonté, et cela fait déborder le cœur de Mehdi qui la serre dans ses bras aussi fort qu'il le peut. Il enfonce ses doigts dans les muscles de son dos et s'émerveille de sa gracilité, de sa délicatesse. Il peut sentir chacune de ses côtes. Le dos d'Aïcha ressemble à un instrument de musique ancien, à une cithare perse, à une lyre indienne. À présent, il imagine la tremblante, la lumineuse nudité qui se cache sous cette robe légère, cette robe si belle qu'il a remarquée dès l'instant où la musique a cessé et où, seul sur la piste de danse, il a levé les yeux.

Au loin résonnent des cris, des applaudissements, une clameur monte du bar où ils se sont enivrés. Mehdi et Aïcha s'en fichent. Ce qui se passe derrière eux, là-bas, leur paraît à la fois vain et ridicule, rien ne peut avoir plus d'importance que ce qui a lieu ici, sur ce sable glacé, à quelques mètres du reflux des vagues. Ils appartiennent désormais à une autre géographie, à un temps distinct de celui de leurs amis, dont l'absence ne les inquiète pas.

Les jeunes clients, le visage rougi par l'alcool, les cols de chemise trempés par la sueur, effectuent des allers-retours frénétiques entre la terrasse et le bar. Ils lèvent les yeux vers le ciel et fixent, hilares, l'astre lunaire. Ils disent : « C'est fou » ou bien « C'est incroyable ». Certains ont pris place sur les transats humides et des garçons, que les circonstances rendent fats, dissertent sur cette nuit qui va changer le monde. Plus rien, dorénavant, n'est impossible à l'homme, et comme on a conquis la Lune, on mettra fin à la misère et à la domination, on viendra à bout des maladies et de la guerre. Les jeunes filles gloussent et se sentent fières, sans avoir pourtant rien fait. Elles se disent qu'après tout c'est vrai, ce n'est pas une nuit comme les autres. Le

progrès viendra jusqu'ici, s'ouvrira une ère de liberté et, pour fêter ça, elles pourraient bien accepter de s'asseoir sur les genoux du garçon qu'elles aiment. Elles pourraient bien, ce soir, se défaire de leurs scrupules, se défaire de leurs vêtements et entrer nues dans ce monde qui commence, ce monde nouveau et plein de promesses. L'alcool, la danse, les mouvements langoureux et cette botte sur la poussière de la Lune, tout cela monte à la tête de cette jeunesse qui braille en français et en arabe sur la terrasse. Ils hurlent comme les meutes de loups au fond des forêts. Dans vingt ans, dans trente ans, dans un siècle même, on parlera encore de ce jour où l'homme a posé le pied sur la Lune. Les gens diront : « Je me souviens parfaitement d'où j'étais. » Ils raconteront à leurs enfants cette télévision sur le bar jaune et la musique qui passait. Et chaque fois que quelqu'un évoquera cette nuit-là, Aïcha songera à leurs premiers baisers et elle se répétera cette phrase : « Un petit pas pour l'homme et un grand pas pour l'humanité. »

Mathilde cria : « À table ! » Personne ne répondit. Elle cria encore : « Ça va refroidir ! » Selim apparut, l'air absent, et se traîna jusqu'à la salle à manger. Amine finit par arriver lui aussi et il s'installa en face de son fils. Amine déplia sa serviette et râla contre les ouvriers. Il s'emporta contre l'homme qui lui avait vendu des semences de mauvaise qualité et il prévint Mathilde : « Je vais lui faire un procès. »

« Tiens-toi droit », dit-il à Selim qui répliqua qu'il n'était plus un enfant. « Comporte-toi comme tel alors. » Pendant qu'ils s'invectivaient, Mathilde voyait refroidir le plat de lentilles. Elle pensa que la sauce n'aurait plus le même goût, que tout était gâché. Elle se saisit des assiettes avec autorité et les servit. Elle voulait qu'ils mangent et qu'ils se taisent mais ils continuaient à se disputer, indifférents à la bonne odeur qui se dégageait du plat qu'elle avait préparé. « Même pas foutu d'avoir ton baccalauréat la deuxième fois, lança Amine. Si tu continues à traîner comme ça sans rien faire, crois-moi, j'ai la solution. On va t'envoyer faire ton service militaire et tu vas comprendre ce que c'est qu'être un homme. À ton âge, moi, je faisais la guerre. » Selim leva les yeux au ciel et Mathilde, elle, n'entendait plus rien. Elle voulait qu'ils mangent, c'est tout ce qu'elle voulait.

« Pourquoi vous n'avez pas pris Sabah avec vous au lieu de l'inscrire dans cet internat sinistre ? demanda Selim.

— Ta mère et moi nous avons élevé nos enfants. Nous avons travaillé des années pour que vous ne manquiez de rien. On mérite d'être tranquilles. Selma n'a qu'à s'occuper de sa fille au lieu d'aller se pavaner à Rabat. Décidément, elle n'aura apporté que la honte et la déception à cette famille. »

Selim jeta sa serviette sur la table. « Je n'ai plus faim. Je sors. »

Ce jour-là, le visage au-dessus d'une casserole, Mathilde se demanda : « Combien de fois ai-je regardé bouillir de l'eau ? Combien de temps ai-je passé à faire le marché pour eux ? » Elle leva les yeux et fixa le frigidaire comme s'il était son plus farouche ennemi. Cette bête blanche et froide engloutissait les denrées comme ces tonneaux percés de la mythologie grecque. Toujours recommencer, toujours reproduire les mêmes gestes pour qu'il n'en reste rien. Elle eut honte, tellement honte. Elle songea aux années écoulées, à sa vie auprès de sa famille et aux tonnes de nourriture qu'ils avaient ingurgitées. Elle imagina une pièce remplie du sol au plafond de filets de viande, de miches de pain, de légumes bouillis. Elle se sentit écœurée par eux et par elle-même. Et dire qu'elle avait cru à ces histoires idiotes de souillon devenue princesse. Pauvre Cendrillon, qui avait passé sa jeunesse à faire le ménage, qu'on avait empêchée d'étudier et qui, mariée à son prince, avait dû ruminer jusqu'à sa mort ses rêves déçus.

À présent, il suffisait à Mathilde de regarder un homme pour savoir combien de femmes vivaient dans les coulisses de sa vie. S'il y en avait une pour poser devant lui une assiette fumante, une autre pour faire son lit, pour nettoyer la glace qui lui servait chaque matin à arranger sa coiffure. Derrière chaque chemise repassée, chaque chaussure cirée, derrière chaque ventre gras et dépassant de la ceinture, elle voyait des mains de femmes. Des mains plongées dans des eaux glaciales et frottant au savon des manches tachées de sauce. Des mains couvertes de petites traces de brûlures ou de plaies qui ne cicatrisaient pas. Les hommes seuls aussi, elle les reconnaissait. Eux, peut-être plus encore que les autres. Elle les cherchait, elle les désirait. Les hommes seuls, qui se trahissaient toujours par un col élimé, des chaussures sales, un bouton qui manquait.

Mathilde avait fêté ses quarante-trois ans. Elle se sentait vieille, abîmée, inutile. Elle était certaine que le meilleur de sa vie était passé et qu'il ne lui restait désormais qu'à attendre la mort, avec encore plus d'abnégation, plus

de sagesse qu'elle n'en avait jamais manifesté. Les hommes seuls ne la regardaient pas et l'idée de l'amour était devenue humiliante. L'amour ? Qui pourrait encore l'aimer ? Qui pourrait désirer ce corps qui avait grossi à force de s'empiffrer. Amine lui reprochait de ne rien faire, de dépenser l'argent pour des bêtises et de perdre son temps à prendre le thé avec des femmes stupides. Il l'imaginait, avalant des gâteaux, faisant de longues siestes, lisant des livres sur des gens qui n'avaient jamais existé et des événements qui n'avaient jamais eu lieu. Le soir, il la trouvait souvent assise à la table de la cuisine, la main sur la nappe en plastique, les yeux dans le vague. Le dîner était prêt, la maison rangée. Elle avait posé les factures et la comptabilité sur le bureau. Dans le dispensaire, la poubelle était pleine de compresses imbibées de Betadine, de pansements couverts de sang séché.

Pendant que sa fille était sur les bancs de la faculté, pendant que Selma vivait sa vie à Rabat, elle était là, dans cette cuisine, le nez au-dessus d'une nappe qui sentait le chiffon mouillé. Que peut-on bien apprendre dans une cuisine ? Siècle après siècle, les femmes y avaient concocté de quoi soigner et faire grandir, de quoi consoler et rendre heureux. Elles y avaient élaboré des décoctions pour les vieillards en fin de vie et des remèdes pour les jeunes filles qui n'avaient plus leurs règles. Elles avaient fait chauffer de l'huile pour l'étaler ensuite sur le ventre d'un enfant en proie aux coliques et, avec de la farine, de l'eau et un peu de graisse, elles avaient fait tenir debout des familles entières. Tout cela n'était-il rien ? N'avaient-elles rien appris ?

Dans ces moments-là, elle voudrait expliquer à Amine. Lui dire que cela ressemble à du repos mais qu'il se méprend. Il croit que tout ça, elle le fait par amour et elle voudrait crier : « Ce que tu appelles de l'amour, c'est du travail ! » Les femmes seraient-elles donc tant remplies d'affection, de bienveillance, qu'elles pourraient passer toute une vie, oui, une vie entière à prendre soin des autres ? Quand Mathilde y pensait, cela la rendait presque enragée. Il y avait quelque chose qui clochait, un piège dans lequel elle était enfermée mais dont elle ne parvenait pas à dire le nom. Elle n'en parlait pas

aux amies du Rotary Club avec qui elle prenait le thé. Non, elle souriait, elle léchait, du bout de la langue, la crème qui tachait ses lèvres, elle posait la main sur son ventre comme pour vérifier si elle avait déjà grossi. Elle mangeait comme on se punit.

Parfois, dans cette maison, elle ne se sentait plus chez elle. Et dans ces instants-là, elle n'imaginait jamais une autre maison qui lui serait plus douce, moins hostile. Elle comprenait que toute maison était un piège qui se refermerait sur elle. Le chaos n'était pas une idée triste ou même effrayante, c'était la seule chose souhaitable, la seule chose susceptible de la faire renouer avec un semblant d'exaltation.

Selim enfourcha sa mobylette et se rendit en ville. Il traîna dans les rues vides et brûlantes de Meknès. Le mois de juillet 1969 se terminait, les boutiques de l'avenue avaient fermé leurs portes pour l'été et ses amis étaient partis en vacances au bord de la mer. Alors qu'il sortait d'un garage de la médina, Selim entendit une femme hurler dans une langue qui ressemblait à de l'allemand. Elle se disputait avec un groupe de jeunes garçons qui l'entouraient et l'insultaient. Selim s'approcha. La jeune femme portait un pantalon moulant dont la taille, très basse, était retenue par un cordon. Son ventre, blanc et musclé, s'offrait à la vue de tous et sa tunique en coton ne couvrait que ses épaules et ses seins. Elle était grande, aussi grande et blonde que Mathilde, mais si maigre que l'on pouvait voir ses côtes. Selim entendit un des garçons la traiter de pute et, sans réfléchir, il attrapa le gamin par les cheveux. « Qu'est-ce que tu as dit ? Tu n'as pas honte ? » Le gamin se débattit, donna des coups de pied et toute sa bande fut prise d'une véritable fièvre. Ils encerclèrent Selim en jurant, les yeux exorbités. Ils tapaient sur leur torse, l'un d'eux cracha en jurant que ça ne se terminerait pas là.

Selim avisa le plus âgé, le plus calme, et demanda qui était cette femme. « Elle marche comme ça dans la médina et elle cherche du kif. Elle croit quoi cette hippie ? On ne fait pas ça ici. » Selim expliqua qu'elle n'était qu'une étrangère, une fille seule et sans doute perdue qui n'avait pas conscience des mœurs du pays. Les gamins le regardèrent avec étonnement, comme s'ils n'en revenaient pas que ce garçon, blond et immense, parle aussi bien l'arabe. Selim semblait connaître leurs codes, leurs insultes, il invoqua deux fois le nom de Dieu et l'essaim de garçons finit par s'éloigner. L'un d'eux cria « Go

home ! » et cracha par terre. Pendant toute la discussion, la jeune femme ne bougea pas. Elle ne paraissait pas effrayée et esquissa même un sourire quand Selim souleva l'enfant par les cheveux. Elle le remercia dans un français mâtiné d'accent germanique. Elle lui demanda s'il était d'ici et ajouta qu'elle n'avait jamais imaginé que les Marocains puissent ressembler à des gens comme lui. Il répondit que sa mère venait d'Alsace mais qu'il avait grandi ici, dans une ferme. « Voilà. »

Il avait un peu honte de l'abandonner là, dans son accoutrement ridicule et dangereux, mais il n'avait pas envie de faire la conversation et il sentait chez cette fille quelque chose de collant. Une propension à s'imposer, à vous envahir. Elle lui emboîta d'ailleurs le pas et raconta qu'elle venait du Danemark et s'appelait Nilsa. Un mois auparavant, des copains de la faculté lui avaient écrit. Ils étaient au Maroc, à Tanger, et l'invitaient à les rejoindre. Elle avait donc fait sa valise et quitté l'Europe pour le tiers-monde. Elle s'arrêta un instant et se baissa devant l'étal d'un épicier qui vendait des fleurs de roses séchées et du savon noir. Elle demanda le prix et le vendeur posa dans le creux de sa main quelques morceaux de rassoul.

« Et alors, demanda Selim, tu les as retrouvés ? »

— Non, quand je suis arrivée à Tanger, ils étaient déjà repartis. J'ai pris le bus jusqu'ici, avec les poules et les paysans, tu vois ? Demain je reprends la route et je file vers le Sud. Tu connais le Sud ? »

Non, Selim ne connaissait pas le Sud. Et il ne pensait pas qu'il fût possible pour une femme aussi jeune et aussi belle de traverser un pays inconnu en bus. Il se demanda si Nilsa était folle ou si c'était lui qui n'avait rien compris à la vie et à toutes les possibilités qui s'offraient à un être. Nilsa lui prit le bras et s'approcha tout près de son oreille : « Et le haschich, tu ne m'en trouverais pas, toi ? » Il lui demanda où elle habitait et elle lui indiqua un hôtel miteux de la médina où, imaginait Selim, elle dormait dans un lit crasseux, au milieu des cafards. « Je vais voir ce que je peux faire. Demain matin, je passerai à ton hôtel, d'accord ? »

Il l'accompagna jusqu'au marché central où elle voulait acheter de quoi dîner. Elle avait l'air de trouver tout merveilleux. Elle répétait : « C'est si différent du Danemark. Là-bas tout est gris et ici, où qu'on aille, il y a toutes ces couleurs. » Selim n'avait jamais réfléchi à ça, au gris de l'autre monde et aux couleurs de celui-ci. Pendant que Nilsa commandait des olives et des carottes confites, il observa les gens qui l'entouraient. La djellaba rose d'une femme qui portait dans ses bras un enfant. L'éclat des babouches safran d'un vieillard, assis à l'entrée de sa pâtisserie où trônaient des pyramides de gâteaux vert pistache. Nilsa parlait beaucoup et elle n'arrêtait pas de toucher Selim, de lui serrer le bras, de se coller contre lui quand elle apercevait quelque chose d'étonnant. Elle hurlait : « Fantastic ! », elle écartait les bras, et les passants semblaient horrifiés par le ventre nu qu'elle exhibait.

Selim l'abandonna là, la nuit tombait, et tandis qu'il roulait vers la ferme, il se sentit un peu coupable. Qu'allait-elle devenir dans cette médina sombre et hostile, dans cet hôtel où on chercherait peut-être à la voler ou à lui faire du mal ? Il y pensa toute la nuit, tentant de se rassurer en se répétant qu'elle était folle et pas si sympathique, et puis qu'il n'était pas responsable d'elle et de son désir insensé de découvrir l'Afrique.

Le lendemain, après le cours de chimie, il s'approcha d'un groupe de garçons qu'il fréquentait peu car il était certain qu'ils pourraient lui fournir ce qu'il cherchait. Roger, l'un d'entre eux, traînait son corps maigre et son visage ravagé par l'acné dans la cour du lycée. Selim le prit à part. Il ne savait pas quoi dire et comment formuler sa demande. Il avait peur que Roger se moque de lui ou lui vende n'importe quoi pour un prix exorbitant. « Tu ne saurais pas où je pourrais trouver du haschich ? » Roger le fixa, les sourcils froncés. « Tu fumes ça, toi ?

— Ce n'est pas pour moi, c'est pour une amie.

— Dégage. Je ne te connais pas et je ne veux pas d'ennuis. »

Selim décida de ne pas retourner en cours et profita de l'agitation générale, au moment de la sonnerie, pour sortir par la porte arrière du lycée.

Sans même y réfléchir, sans avoir pris une décision, il se dirigea vers l'hôtel que Nilsa lui avait indiqué. Devant l'entrée était assis un petit chien dont les poils grisâtres étaient si emmêlés que cela paraissait douloureux. L'hôtel n'avait pas de hall ni de réception, mais un homme était assis sur une chaise, au fond d'une pièce sombre, et Selim lui demanda si la Danoise était toujours là. L'homme se leva d'un bond et se mit à crier. Il n'y avait pas de Danoise et il n'était pas du genre à accueillir des femmes, ces accusations étaient indignes et il saurait le lui faire regretter, à ce blondinet, de demander des choses pareilles. Selim sortit en s'excusant. Il n'y comprenait rien. Avait-il mal interprété ce que lui avait dit Nilsa la veille à propos de l'endroit où elle habitait ? S'était-elle enfuie plus tôt que prévu avec ses copains aventuriers vers ce Sud inconnu ? Selim se retrouva seul, dans la rue, le chien gris sur ses talons. Une immense tristesse l'envahit. Une tristesse qu'il ne s'expliquait pas mais qui lui coupa la respiration. Il se mit à pleurer et ses larmes firent briller les taches de rousseur qui couvraient ses joues. Il ne voulait retourner ni au lycée ni à la ferme et il s'abandonna tout entier à son chagrin. Il pensa à Selma qui avait allumé quelque chose en lui, un désir de vivre et d'aimer auquel elle l'avait ensuite abandonné. Il regretta encore plus de ne pas avoir trouvé de drogue pour Nilsa, car à cet instant c'était la seule chose qu'il aurait pu faire. Boire, fumer, se laisser dériver dans le brouillard et oublier.

Il était midi quand il arriva près du jardin des Sultanes où sa mère l'emmenait enfant voir des singes dans des cages. Il entendit alors une voix qui l'appelait : « Hé, toi ! » et, quand il se retourna, il aperçut le ventre nu de Nilsa qui s'était allongée dans l'herbe. Elle était entourée de trois garçons assis en tailleur qui fumaient des cigarettes. L'un d'eux faisait lentement glisser ses doigts sur une guitare. Nilsa se redressa et sauta dans les bras de Selim avec un tel empressement qu'il en fut gêné. « C'est mon copain marocain ! » dit-elle. Ses compagnons étaient trois Allemands qui avaient décidé de fuir leurs parents et la société capitaliste et vivaient depuis deux ans déjà en communauté. « Tous des nazis », expliqua Simon, le garçon à la

guitare. Selim s'assit en face de lui et remarqua ses yeux rouges, ses pupilles dilatées. Il comprit qu'ils n'avaient pas eu besoin de lui pour trouver du haschich. Ils avaient tous de longs cheveux qui leur arrivaient à la taille. Nilsa lui tendit une cigarette et Selim la saisit. « Pourquoi tu ne viendrais pas avec nous ? Qu'est-ce qui te retient ici ? »

De ces trois jours de voyage il ne resta à Selim que des images hallucinées, comme surgies d'un interminable songe. Il fuma du haschich et but à grandes gorgées l'eau-de-vie amère qu'avait apportée Nilsa. Dans sa valise, elle avait aussi des pastilles de LSD, un transistor, des disques des Pink Floyd et de Janis Joplin. Plusieurs fois, il demanda à Simon de s'arrêter sur le bord de la route et il vomit à la lisière d'un champ ou à la sortie d'un village. À travers la fenêtre de la voiture, il découvrait des paysages auxquels il ne croyait pas et qui, pensait-il, étaient le produit de son imagination. Il ne parlait pas ou très peu. Les autres s'exprimaient en allemand et en anglais et les sonorités de ces langues étrangères ajoutaient encore à l'impression d'irréalité dans laquelle il était plongé. Il se disait : « Je ne suis pas vraiment là » ou bien « Personne ne me voit ». Pour calmer ses nausées, il fermait les yeux et il arriva qu'il s'endorme, le visage contre l'épaule de Nilsa. Il ne savait plus alors s'il était dans une voiture, dans le wagon d'un train ou dans la cale d'un bateau, voguant vers une destination inconnue. Tous ses organes étaient comme retournés. Il avait mal partout : aux reins, au cœur, son ventre le brûlait et il enfonçait le poing dans son estomac. C'était la seule chose qui le soulageait. Son corps pourrissait de l'intérieur. Il abritait un de ces énormes tas d'engrais noirs et fumants qu'on déversait aux abords des champs, à la ferme, et qui répandaient leur odeur fétide à des kilomètres à la ronde.

Un jour, Selim se réveilla au milieu de nulle part. Un bourg minuscule, une étape pour les routiers, avec un axe central le long duquel se succédaient des échoppes de bouchers. Des badauds s'attroupèrent autour d'eux et les hippies ne semblèrent pas gênés qu'on les observe ainsi. Des carcasses

étaient suspendues à des crochets et sur un comptoir en émail blanc reposait la tête d'un mouton aux yeux fermés, à la laine grisâtre, la langue pendant sur le côté. Par terre, des tripes trempaient au fond d'une bassine rose. Selim referma les yeux. Il tourna son visage de l'autre côté. Des gouttes de sueur, glacées, coulaient le long de sa nuque. Il faisait semblant de dormir car il ne voulait pas qu'on l'appelle, qu'on lui demande de servir d'interprète. Il voulait qu'on l'oublie et ne plus faire partie de ce monde, de ce pays qui, plus il descendait vers le Sud, lui paraissait irréductiblement étranger. Ils s'arrêtèrent sur des plages pour dormir sous d'inquiétants ciels étoilés. Nilsa et les autres se baignaient nus et lavaient leurs cheveux à l'eau de mer. Selim restait allongé sur le sable, les genoux ramenés contre son torse. Toute la nuit, les moustiques le harcelaient et il se réveillait les paupières et les mains gonflées par les piqûres. Les hippies voulaient le pousser dans l'eau, ils trouvaient qu'il puait, que ce n'était pas supportable cette odeur de transpiration, cette haleine de vomi. Mais Selim ne cédait pas. En réalité, il avait peur qu'on ne l'abandonne et dans ses rares moments de lucidité, quand l'effet de la drogue s'estompait un peu, il se cramponnait à son sac où il avait rangé des vêtements, son revolver et deux liasses de billets volées à sa mère.

À plusieurs reprises, ils se trompèrent de route et Simon ne comprit pas pourquoi Selim refusait de les aider et d'interroger un passant. Puis il n'y eut plus de passants. Plus personne. Rien qu'une route au milieu d'un désert de pierres et des arbres épineux déformés par le vent, sur les branches desquels des chèvres étaient juchées. Selim éclata de rire. Un rire de maniaque, de détraqué, un ricanement de hyène qui mit tout le monde mal à l'aise et qui redoubla, plus glaçant encore, quand un cheval blanc, maigre et sale, apparut dans les phares de la voiture puis disparut dans le noir. Selim était prisonnier d'un rêve poisseux, gluant, profond comme un marécage, et il ne pouvait s'en arracher, comme ces personnages de contes qui rêvent qu'ils rêvent qu'ils rêvent.

Sur le bas-côté poussaient de hauts buissons de chardons couverts de poussière grisâtre. Dans la voiture, plus personne ne parlait. Le vent charriait une odeur d'iode et de noix qui leur fit penser qu'ils n'étaient plus très loin du but. Des mouettes gémissaient par centaines. Elles emplissaient le ciel comme un bataillon de charognards et on ne pouvait pas dire si elles se lamentaient ou si elles complotaient contre les hommes. En face d'eux apparut Mogador.

La ville elle-même faisait partie d'un songe. À l'entrée de la cité, près de la porte du Lion, trônait une grande pancarte : « Ville à vendre ». Nilsa eut peur que Selim ne se mette de nouveau à rire et que Simon n'explode de colère. Mais Selim ne rit pas. Il était affalé sur la banquette arrière, son visage avait pris une teinte terreuse et sa chemise était trempée de sueur. Il tremblait de froid. « Il a l'air malade », dit la jeune fille. Ils garèrent la voiture sur le port. La nuit était tombée et il n'y avait personne. Rien, pas âme qui vive, juste le hurlement continu du vent qui faisait craquer le bois des chalutiers en cale sèche. La ville ressemblait à ces cités du Moyen Âge que des épidémies ont vidées de leurs habitants, où n'errent plus que des chats efflanqués et des survivants à moitié fous. Quelque calamité avait poussé la population tout entière à l'exil, un raz de marée avait emporté les citoyens ou une invasion de corsaires avait donné lieu à une sanglante bataille et à des enlèvements. Les jeunes gens pensèrent qu'ils s'étaient trompés. Cette ville torpide, sinistre, ne pouvait être le fameux point de ralliement des hippies dont ils avaient tant entendu parler. Plus tard, on leur expliquerait les raisons de cette désertion. Car Essaouira n'avait pas connu la peste et son destin ne tenait pas du conte de fées mais de la plus prosaïque des réalités. Le chômage, la fermeture des usines avaient poussé les jeunes à rejoindre des cités plus florissantes et plus hospitalières. Mais surtout était parvenue jusqu'ici, dans cette cité du bout du monde, dans ce finistère, la nouvelle de la victoire d'Israël contre l'Égypte de Nasser en juin 1967. La plupart des familles juives fuirent la ville, emportant loin d'ici une part de l'âme des lieux.

*

« Quand les juifs quittent une ville, c'est que le malheur et la ruine sont proches. » C'est ce que dirait Lalla Amina à Selim, lors de l'une des longues conversations qu'ils auraient, sur la terrasse de sa maison dans la médina. Deux jours après son arrivée à Essaouira, Selim se réveilla dans une chambre inconnue. Il ne se souvenait pas de la façon dont il était arrivé ici ni du temps qu'il y avait passé. Son corps gardait seulement le souvenir des violentes coliques qui l'avaient empêché de dormir et des vomissements continus qui l'avaient épuisé. Il rendait tout ce qu'il avalait, même l'eau qu'une main douce, une main maternelle, apportait à ses lèvres. Plusieurs fois, il avait réclamé sa mère et Lalla Amina l'avait tenu contre ses seins vides et avait pensé que tous les hommes sont ainsi, attachés à leur mère comme les chiens sont attachés par une corde à leur niche.

Sa bienfaitrice était une grande femme osseuse à la peau noire et aux cheveux blancs et frisés, qu'elle couvrait parfois d'un carré de tissu coloré. Elle avait au menton une grosse verrue d'où perçaient quelques poils drus et gris. Ses lèvres, minces et sèches, ses petits yeux myopes, ses hautes pommettes lui donnaient un air dur, une expression autoritaire. Lalla Amina se révéla pourtant une femme d'une touchante hospitalité et d'un naturel rieur. Quand on lui déposa ce beau garçon blond aux prises avec la fièvre et le délire, elle pensa d'abord qu'il s'agissait d'un de ces hippies venus du bout du monde pour chercher Dieu sait quoi. Elle lui parlait par mime, joignait les mains et les posait sur sa joue pour l'inviter à dormir. Elle tartina du beurre sur des tranches de pain rond et portait ses doigts joints vers sa bouche, imitant le geste de manger. Le garçon ne mangeait pas. Il délira pendant deux nuits et, dans ses rêves, il revoyait le cheval blanc, les arbres déformés par le vent et cette femme dont le visage se confondait avec celui d'Aïcha Kandisha, la sorcière aux pieds de bouc qui se curait les dents avec des os d'enfants. Il rêvait de Selma. Il enfouissait la tête entre ses seins, respirait l'odeur de sa peau, et il se sentait mourir.

*

Selim se réveilla en sursaut, le jour n'était pas encore levé. Une lumière violette pénétrait par la petite fenêtre de sa chambre. Tout de suite il pensa à son sac, à l'argent qu'il contenait et au revolver. Il le chercha dans la pièce minuscule et les larmes lui montèrent aux yeux. Il se cogna le front contre le mur. Il était bête, tellement bête, son père avait raison quand il le traitait de moins que rien. On l'avait dépouillé, on l'avait trahi et quelque part quelqu'un riait et se vantait de ce trésor dérobé à un autre. Il resta là longtemps, le front contre le mur, incapable de réfléchir ou de prendre une décision. Il n'y avait rien à faire, aucun moyen de s'en sortir. Il avait envie de crier « maman ! », puis Lalla Amina apparut. Elle s'approcha lentement de lui, comme on s'approche d'un animal pour l'apprivoiser. Elle lui caressa le dos, les cheveux. « C'est une belle journée, dit-elle, et puisque tu es remis tu vas pouvoir découvrir la ville. Mais avant, tu dois aller au hammam. » La vieille femme se hissa alors sur la pointe des pieds et, du haut de l'armoire, elle tira le sac en cuir de Selim. « Voilà tes affaires. Prends de quoi te changer. Je t'emmène. »

Selim suivit Lalla Amina dans les rues de la médina. Il lui dit que ça ne ressemblait pas à la ville d'où il venait. Chez lui, à Meknès, les ruelles étaient étroites et sinueuses, on s'y protégeait du soleil, tandis qu'ici, entre ces hauts remparts, tout semblait ouvert vers l'océan et vers le ciel. La vieille femme se mit à rire : « Tu es aussi blanc que je suis noire. Et pourtant, on est pareils toi et moi. » Selim ne comprit pas ce qu'elle voulait dire. Elle parlait d'une façon étrange, dans un arabe qui ne lui était pas familier et dont l'accent le troublait. Mais il aimait l'écouter et il la trouvait drôle avec ses expressions vulgaires, sa façon d'envoyer tout le monde se faire foutre, ses grandes mains sombres et maigres qu'elle agitant dans les airs quand elle racontait des histoires. Elle disait qu'il y avait des signes de fin du monde, des signes qui ne trompaient pas, et que ces hippies, ces drôles d'oiseaux, annonçaient. Elle avait grandi ici, dans cette ville dont elle aimait à rappeler la splendeur passée, la bonne

tenue, et elle se désolait de la voir livrée à n'importe qui. « Mais tu verras mon petit. Essaouira ne se laisse pas facilement envahir. Avec ses ciels gris et ce vent, elle finit par rejeter ceux qui n'ont pas une âme assez solide pour s'y enraciner. »

Un soir, au cours du dîner, ils entendirent des coups contre la porte. Un jeune garçon entra dans le salon et embrassa l'épaule de Lalla Amina.

« Je ne resterai pas longtemps, jura-t-il. Une ou deux nuits et puis je trouverai une autre solution. »

Karim était le neveu de Lalla Amina et il vivait à Marrakech, où il était encore lycéen. Sa tante le recueillait chaque fois qu'il se disputait avec son père et s'enfuyait de chez lui.

« Qu'est-ce qui s'est passé cette fois ? demanda-t-elle tandis que Karim s'installait à table, à côté de Selim.

— Il a essayé de me couper les cheveux pendant que je dormais ! hurla-t-il. J'ai ouvert les yeux et il était là, au-dessus de moi, son rasoir à la main. Il peut toujours crever pour que je les coupe. »

Alors que Karim trempait un morceau de pain dans le tajine de poisson, Selim l'observa. Les cheveux du jeune homme, bruns et bouclés, lui arrivaient aux épaules et, de dos, on aurait pu le confondre avec une fille tant il était frêle. Il portait une chemise en lin bleue et un grand foulard orange autour du cou.

« Rien à foutre, dit Karim, la bouche pleine de pain. Ton frère est un fasciste, un sauvage. Cette fois, je ne rentrerai pas, c'est moi qui te le dis. »

Karim connaissait les hippies. Et il ne cessait de se demander par quel étrange miracle ils avaient un jour débarqué ici. En cet été 1969, ils avaient fait de la ville d'Essaouira un point de ralliement. Sur le port étaient garés des vans Volkswagen décorés de fleurs et du symbole de la paix. Sur les murs des maisons, sur les calèches pour touristes, les habitants virent apparaître des fresques aux couleurs criardes. Ils prirent l'habitude de voir traîner, dans les ruelles de la médina, des filles en robe longue qui vendaient des colliers de

fleurs ou des vêtements qu'elles avaient tricotés. Avec des perles de Guelmim, elles fabriquaient des colliers aux teintes chatoyantes qui faisaient fureur. Sur les places, des garçons à la barbe broussailleuse mendiaient en jouant de la guitare.

Le lendemain de son arrivée, Karim traîna Selim au Café hippie, l'ancienne maison d'un juge convertie en café. Le patio était encombré de banquettes, de coussins, de tapis sur lesquels filles et garçons étaient allongés. Sur des tables en bois s'empilaient des livres tachés de thé à la menthe. Le café ne servait pas d'alcool mais tout le monde paraissait ivre. Au fond de la pièce, on distinguait à peine les silhouettes perdues dans un épais nuage de fumée. Les hippies se passaient de longs sebsis ou des shiloms en forme d'animaux. Un jeune homme jouait de la guitare et un autre tapait mollement sur un tambour qu'il tenait entre ses cuisses.

Le patron était un Marocain d'une quarantaine d'années, discret et efficace, toujours habillé d'un sarouel qu'il remontait au-dessus des genoux et qui dévoilait des mollets maigres et musclés. Il portait une chemise grise et un petit gilet sans manches, très élégant, de confection étrangère. Il passait ses journées à arpenter le patio et les étages pour servir des verres de thé, de jus d'orange frais ou des yaourts artisanaux qu'il arrosait de miel, de noix et de pistaches écrasées. Il semblait ne prêter aucune attention aux comportements étranges de ses clients. Il nettoyait les tables et enjambait les corps enlacés sans paraître surpris ou choqué par leurs gémissements de plaisir. Il arriva même, et Selim en fut témoin, que l'homme déroule dans un couloir son tapis de prière et se prosterne, face à La Mecque, pendant que les hippies appelaient à la révolution de l'amour et à la copulation universelle. Selim l'observa. Il le regarda se mettre à genoux, poser son front sur le sol, tourner sa tête d'un côté puis de l'autre. Le patron remuait les lèvres et semblait indifférent à l'immense fresque que les hippies avaient peinte, sur le mur en face de lui. Elle représentait une femme nue, une sirène ou une déesse antique dont une main tenait un tambour et l'autre un reptile.

Selim revint plusieurs fois au café mais ne trouva aucune trace de Nilsa. La jeune femme avait disparu, elle s'était évaporée. Les hippies le prirent pour l'un des leurs. Ils l'interrogèrent sur son histoire, mais Selim fut repris de bégaiement et n'arriva pas à raconter. Il y avait beaucoup d'Américains, venus du Montana, de New York et du Michigan. Deux garçons immenses, aux longues barbes rousses, confièrent qu'ils avaient fui leur pays pour éviter l'enrôlement pour le Vietnam. Jamais, jurèrent-ils, ils ne couperaient leurs cheveux et ils préféreraient l'exil plutôt que faire la guerre à des innocents, des colonisés, des pauvres comme les pauvres d'ici. Pour certains, Mogador n'était qu'une étape. Ils iraient ensuite à Ibiza, en Syrie puis au Népal. Ils achèteraient là-bas des tissus et des chemises brodées, des saris aux couleurs criardes, des manteaux doublés de laine qu'ils revendraient à prix d'or dans des boutiques de Manhattan ou d'Amsterdam.

Les intellectuels impressionnèrent beaucoup Selim à cause de leur façon de s'exprimer, des livres qu'ils rangeaient dans les poches de leurs grands gilets de laine et des discours qu'ils tenaient sur la bombe atomique, le bouddhisme ou la morale bourgeoise. Parmi eux se trouvait un sociologue français aux manières désuètes qui parlait sans jamais vous regarder dans les yeux. Il donnait l'impression de scruter l'horizon comme si vous n'étiez qu'un ectoplasme que son regard traversait. Il était souvent accompagné d'un metteur en scène de théâtre américain, dont les joues creusées et les cheveux filasse le faisaient ressembler à un vampire. Sa troupe, composée d'une trentaine de personnes, répétait près du port, dans un hangar abandonné qui sentait encore la sardine et la saumure. En ville, on racontait qu'ils avaient fait scandale en Europe et qu'ils étaient venus ici pour fuir la honte et la condamnation. Ils auraient joué nus sur scène, insultant les spectateurs, leur urinant dessus. Le gouverneur les avait prévenus : « Vous pouvez rester mais ici, pas de scandale. C'est un pays musulman, ne l'oubliez pas. »

Un jour pourtant, un scandale éclata. Un samedi, le patron du café attrapa Karim par le col et, au milieu des hippies apathiques, il se mit à le gifler. Le

sociologue se leva et prit la défense du jeune garçon. Il dit qu'il avait la violence en horreur et que ce n'était pas des manières de traiter un adolescent. Le patron, dans un français poussif, traita Karim de voleur. Il l'avait vu prendre sur une table un appareil photo qui n'était pas à lui. « Moi, je ne veux pas de problème. Je ne veux pas de police », répétait-il. Karim se dégagea brutalement. Le sociologue prit le jeune garçon par l'épaule.

« Tu voulais le vendre, c'est ça ? Tu as besoin d'argent ? »

Karim leva vers lui ses yeux noirs mouillés d'insolence.

« Non. Je ne voulais pas le vendre. Je veux prendre les filles en photo sur la plage. »

Le sociologue éclata de rire, soulagé. Ce garçon n'était pas un va-nu-pieds mais un banal adolescent lubrique.

« Eh bien prends-le, va. Je suis sûr que celui à qui il appartient ne t'en voudra pas. Tu vois, c'est pour cela qu'il faut se défaire de tout et préférer une vie simple, sans complication, au contact de la nature. La propriété, c'est la guerre, tu comprends ? Allez, rentre chez toi et qu'on ne te reprenne plus à voler. »

Selim et Karim se retrouvèrent dans la rue. Tout en marchant, Karim regardait à travers l'objectif de son appareil.

« Pourquoi tu as volé cet appareil ? demanda Selim.

— Tu ne vas pas me faire la leçon toi aussi ? Moi je les connais les hippies. Ils ont beau être sales et ressembler à des mendiants, la vérité, c'est que ce sont des hypocrites et des fils à maman. Qu'est-ce que tu crois qu'ils font quand ils n'ont plus d'argent ? Ils vont à la poste et ils appellent leurs parents en PCV. Ils font la queue pour chercher leurs colis. Du beurre de cacahuète, mec, et ils chialent quand ils trempent le doigt dedans. »

Selim parla à Karim de Nilsa, dont il ne parvenait pas à retrouver la trace.

« C'est ta copine ? Tu couches avec elle ? » l'interrogea l'adolescent.

— Non, pas du tout. Je suis venu ici avec elle, c'est tout.

— Ben qu'est-ce que tu en as à foutre alors ? » Selim haussa les épaules. Et Karim, qui sembla se repentir de s'être montré si rude, ajouta : « Tu as regardé sur le panneau, à côté de la poste ? Elle t'a peut-être laissé un mot. »

Sur un pan de mur, en face de la poste, les hippies avaient collé des petites annonces. Ils se donnaient des rendez-vous, cherchaient la trace d'un compatriote ou proposaient une colocation chez l'habitant. Il y avait aussi des avis de recherche et Selim observa les photographies d'adolescents souriants, à l'air sage et candide, sous lesquelles des parents affolés avaient inscrit un nom et la promesse d'une récompense. Mathilde viendrait-elle ici et punaiserait-elle aussi le portrait de son enfant parmi les disparus ? Sur ces bouts de papier, un nom revenait sans cesse : Diabet.

Selim demanda : « C'est quoi Diabet ?

— Diabet ? rit Karim. C'est le paradis des hippies, mec. Voilà ce que c'est. »

Trois jours plus tard, Selim eut l'occasion de se rendre au paradis. Karim, essoufflé, débarqua en fin d'après-midi. Il était si excité que ses phrases n'avaient aucun sens.

« Ce matin, mec, je te jure sur mon père, une voiture de luxe s'est arrêtée devant l'hôtel des Îles. Et là, un type en est sorti. Un grand Noir avec les cheveux crépus, un pantalon en cuir et des bottes de cow-boy. Tu ne devineras jamais qui c'est, mec ! » Selim haussa les épaules : « C'est qui ?

— Jimi Hendrix, mec !

— Je ne connais pas.

— C'est pas vrai, t'es un vrai péquenaud, toi. Tu sais pas qui est Jimi Hendrix ? C'est une star, voilà qui c'est. Et ce soir, crois-moi, on va aller à une fête dont tu te souviendras. »

Ils marchèrent pendant près d'une heure. Ils longèrent la côte puis pénétrèrent dans la forêt de tamaris, d'eucalyptus et de thuyas. Les arbres, harcelés par le vent, avaient pris des formes étranges, comme des corps suppliciés ou de maigres paysannes portant sur le dos un tas de fagots. Dans les environs, on prétendait que la forêt était habitée par des loups et des sangliers. Personne ne s'y aventurait, surtout pas la nuit. Ils traversèrent un petit pont de pierre qui enjambait l'Oued Ksob. Un berger, dans une djellaba blanche, était assis sur un rocher et surveillait ses chèvres. À gauche, sur le flanc d'une colline, Selim aperçut le village de Diabet. Un village minuscule, amoncellement de maisonnettes peintes à la chaux et ne comprenant pour la plupart qu'une ou deux pièces à vivre. Il aperçut un groupe de jeunes couchés

sur le sable et un enfant nu, qui marchait à peine et pleurait. Une fille, sans doute sa mère, l'appelait en italien.

Les hippies vivaient là, au milieu des habitants, ou plutôt chez eux. Ils louaient une chambre pour quelques dirhams et partageaient ces vies sans confort. Ils allaient faire leurs besoins dans la forêt et se lavaient à la fontaine publique ou bien dans l'océan. Ils s'éclairaient à la bougie et quand ils étaient malades, les habitants les soignaient avec des remèdes traditionnels. Les gens d'ici les aimaient bien. Ils disaient : « Ce sont des pauvres comme nous et les pauvres ça s'entraide. » Comme eux, les hippies supportaient les poux, les punaises et ces énormes cafards huileux qui vous grimpaient dessus la nuit et pondaient dans vos oreilles. Pour payer leurs chambres, les hippies faisaient du troc. Un pot de beurre de cacahuète ou de confiture leur assurait le logement pour une semaine, voire plus.

Oui, les habitants les voyaient comme d'étranges misérables, des pauvres venus d'ailleurs, des Européens qui ne possédaient rien. Les hippies étaient toujours de bonne humeur. Ils aimaient danser et chanter. Ils prenaient soin des bêtes et des enfants, à qui ils manifestaient une tendresse que les habitants de Diabet jugeaient à la fois touchante et naïve. « Ce sont eux-mêmes des enfants », se confiaient-ils quand ils étaient entre eux. Les plus vieux villageois se montraient parfois méfiants. Ils n'y comprenaient rien. Autrefois, les Blancs étaient venus. Ils leur avaient promis des trains, des routes et des écoles. Ils leur avaient dit que bientôt eux aussi auraient l'électricité et des avions et des hôpitaux tout neufs et immaculés, où on les soignerait pour rien. Mais il n'y eut ni route, ni école, ni train. Et voilà que les Blancs revenaient. Ils revenaient pour partager une vie de peu, une vie rude. Comme c'était étrange. Les enfants de Diabet fuyaient le village. Ils allaient s'établir à Marrakech ou même plus loin, à Agadir ou à Casablanca. Et les enfants des autres venaient ici et prétendaient qu'il n'y avait rien de plus beau, rien de plus vrai que cette vie sans rien, parmi les chèvres et les cafards.

De l'autre côté de la route, on pouvait apercevoir les ruines d'un château dévoré par le sable. Dar Soltane, érigé au XVIII^e siècle par un riche négociant et offert ensuite au gouverneur de la ville qui y recevait, dans des pièces meublées à l'européenne, les ambassadeurs et les hauts dignitaires. Livré aux pillages et aux tempêtes de sable, le château n'était plus qu'un tas de ruines et ressemblait à ces palais de maharadjahs abandonnés au milieu de la jungle indienne. Ce qui restait des murs en pisé se confondait avec le sable des dunes et rien ne subsistait des plafonds richement décorés, des cours pavées de zelliges, des cheminées en marbre et des lustres importés d'Italie. Selim et Karim marchèrent, guidés par le bruit des tam-tams et les airs de guitare qui montaient depuis les ruines. Là, au milieu des vestiges, la fête battait son plein. Il y avait surtout des hippies venus des environs. Ils buvaient et fumaient près du feu. Pour se protéger du vent et du froid de la nuit, certains s'étaient couverts avec de grands sacs en jute qui servaient habituellement à contenir de la farine ou du sucre. Dans un coin, des dealers aux lèvres luisantes et aux yeux brumeux chauffaient du mahjoun dans leurs mains. Au milieu de la foule, Selim reconnut tout de suite Nilsa. Elle était assise sur le sable, ses longs cheveux pendaient sur ses épaules nues et quand elle le vit, elle se leva et lui sauta au cou. « Mon copain marocain ! dit-elle. Tu étais passé où ? Je me suis inquiétée pour toi. » Elle prit le visage de Selim dans ses mains et l'embrassa. Elle enfonça sa langue dans la bouche du garçon. Sa langue pâteuse et épaisse qui tournait et tournait, qui caressait ses dents, l'intérieur de ses joues. Et Selim sentit quelque chose de mou et visqueux fondre sur son palais.

Par terre, un couple s'embrassait et Selim fixa les mains de l'homme. De grandes mains blanches couvertes de poils roux. Les doigts couraient le long des cuisses comme une énorme araignée. Puis ils disparurent. Ils s'enfoncèrent à l'intérieur de la femme allongée qui jeta la tête en arrière et qui, fixant le ciel, se mit à gémir. Selim n'avait rien à faire ici. Le visage d'Amine surgit devant ses yeux et il eut honte, terriblement honte, comme si

son père pouvait assister à ce spectacle à travers lui. Une fille lui prit la main. Une fille aux cheveux hirsutes qui dévoila, en souriant, ses dents écartées.

Un groupe de musiciens arriva depuis la plage. Ils portaient des djellabas sombres et, sur leurs cheveux longs et crépus, des bonnets tressés d'où pendaient de petits coquillages qui s'entrechoquaient dans un bruit de clochettes. Ils s'assirent autour du feu. Entre leurs cuisses, ils coincèrent des derboukas sur lesquelles ils se mirent à taper avec les paumes. D'autres tenaient dans leurs mains d'énormes castagnettes en métal qu'ils faisaient claquer en bougeant les doigts. Autour d'eux, les hippies hurlaient de joie. « Ce sont des Gnaouas », expliqua Karim. Mais Selim ne l'écoutait pas. Il avait soif. Terriblement soif. Il pensa à l'eau, là-bas, et au bruit des vagues à présent couvert par le claquement des percussions. Il se leva en titubant et s'agrippa à une fille qui dansait en tournant sur elle-même au rythme des derboukas. Un musicien se mit à chanter, ou plutôt à grogner, à mugir comme s'il cherchait à réveiller les spectres endormis du château abandonné.

Le sol lui parut mou, il se déroba sous ses pieds et, autour de lui, le monde avait perdu ses contours. Toutes les formes avaient fondu et Selim progressa en levant haut les genoux et en tendant les mains, comme pour s'appuyer sur un mur imaginaire. Des pensées confuses se bousculaient, si vite, si frénétiquement qu'elles n'arrivaient jamais au bout d'elles-mêmes et ne voulaient rien dire. Puis l'une prit le dessus sur toutes les autres. Ce n'était pas vraiment une pensée. Selim fut envahi par un désir incontrôlable, l'envie furieuse de faire l'amour. Il aurait voulu arracher ses vêtements et se coucher, nu, sur une femme qu'il posséderait, aussi fort qu'on pouvait posséder une femme. Assis autour d'un feu, les autres l'appelaient. Mais Selim avait beau avancer, les silhouettes étaient toujours aussi loin. Il eut l'impression de s'enfoncer dans le sable et il entendit les rires de ses compagnons. Ainsi, ils le voyaient, ils criaient son nom et Selim se sentit plein d'amour pour ces inconnus. Il les prendrait dans ses bras et leur raconterait mille choses sur lui. Oui, il faudrait qu'il marche, encore quelques pas, et il poserait la tête sur les

genoux du garçon à la guitare et lui dirait qui il est et d'où il vient et combien il est heureux d'être parmi eux. Non, pas heureux, supposa-t-il, c'est autre chose que le bonheur, c'est l'abandon, la fin de la lutte, et les mots de Selma chevauchèrent les siens. Il avait arrêté de résister et le chien qui serrait son mollet entre ses dents s'était enfui, désintéressé. Quelqu'un tira sur sa chemise. « Ça va mec ? » Et Selim sourit. Il voulut répondre, mais quand il ouvrit la bouche n'en sortirent que des borborygmes. Il tomba au sol. Ses mains s'approchèrent du visage de son voisin qui se laissa faire. Il caressa ses joues, suivit l'arête du nez du bout de son index et écarta ses lèvres avec ses doigts. L'autre le mordit doucement, comme mordent les chiots pour jouer.

Autour d'eux les gens riaient. La lune éclairait le château abandonné. Selim fixa un des murs d'enceinte sur lequel on pouvait deviner les pierres sculptées et les restes de ce qui avait dû être une gravure. Les murs se mirent à bouger. Le château lui-même sembla se déplacer et les parois en pisé se rapprochaient de Selim. Il vit, aussi clairement qu'il voyait l'océan, les silhouettes de ceux qui avaient vécu ici, autrefois, il y avait très longtemps, quand le château avait encore un toit, quand ces panneaux de bois pourris étaient des fenêtres. Des fantômes, surgis de livres qu'il avait oublié avoir lus, se mêlaient indistinctement aux jeunes gens assis sur le sable.

Il ne le vit pas arriver. Il entendit seulement les applaudissements, les cris stridents des filles près de s'évanouir. L'homme noir était là. L'homme dont avait parlé Karim et dont Selim avait à présent oublié le nom. Son visage était éclairé par les braises qui volaient dans le vent. Il ressemblait à un personnage de film. Un chef indien ou un prêtre vaudou. Une entité imaginaire en tout cas. Quand il saisit sa guitare et que ses longs doigts se mirent à s'agiter sur les cordes, Selim éclata de rire. Ce rire qui avait tant effrayé Nilsa et qui résonna entre les ruines de Dar Soltane.

Selim se retrouva debout. Il ne savait pas où aller. Il n'arrivait plus à avancer parmi les corps à moitié nus qui piétinaient en cadence, les yeux fermés. Ils tournaient si vite que Selim en eut le vertige. Certains se

frappaient le torse, tendaient les mains vers le ciel et balançaient leur tête jusqu'à entrer en transe. Et les musiciens tapaient, de plus en plus vite, sur la peau tendue de leurs derboukas. Selim pouvait entendre le cœur de chacun. Des cœurs énormes, prêts à exploser, à s'arracher des poitrines qui les tenaient contraints, enserrés. Les danseurs balançaient les bras, les fesses, des esprits semblaient avoir pris le contrôle de leurs corps. Un homme sautillait derrière les musiciens et, extatique, il répétait : « Voilà, c'est ça, c'est ça ! » Avec leurs pieds, les danseurs soulevaient le sable qui volait et se collait sur les peaux moites. Il emplissait les bouches et les grains craquaient sous les dents.

Selim avançait, dérivant à côté de lui-même, se regardant vivre puis s'oubliant. Son corps s'était émancipé, il avait sa vie propre. Ses yeux voyaient, sans comprendre, le spectacle qui s'offrait à lui. Il avait perdu toute notion du temps et les événements lui parvenaient par flashes, par à-coups brutaux. Son corps hésitait entre une étrange lassitude, un début de malaise et un bien-être vaporeux, une dilution de la conscience où il se sentait autorisé à tout être, tout dire, tout vivre. Il ouvrit les boutons de sa chemise et caressa son ventre puis son torse. Le contact de sa main avec sa propre peau, étrangement, le rassura. Il aurait voulu s'aimer lui-même, s'autodévorer. Sentir chaque pore de sa peau, exciter la moindre terminaison nerveuse, et qu'une main, une main surhumaine, le possède, du bout de ses doigts de pied à sa nuque, de ses lèvres à l'intérieur de ses cuisses. Il battit des bras comme s'il cherchait à enlacer le paysage, surpris que le monde autour de lui ne puisse pas être étreint. Puis le sable devint froid. Ses pieds nus étaient mouillés. Il buvait quelque chose de tiède et d'amer qui lui faisait du bien. Il hochait la tête tandis que parlait un garçon et il n'y comprenait rien, ou plutôt il pensait : « Il faut que ça ralentisse ». Il s'allongea, le ventre nu. Il s'endormit.

« Selim a disparu. » Au bout du fil, Mathilde pleurait et Aïcha ne comprenait rien à ce que sa mère disait. Elle s'était rendue à la poste de Rabat pour appeler ses parents et les informer qu'elle resterait un peu plus longtemps chez Monette. Mais tout de suite, Mathilde dit : « Selim a disparu » et Aïcha n'osa plus parler d'elle. Elle posa des questions. Quand son frère avait-il quitté la maison ? Avaient-ils contacté ses amis ? Avaient-ils la moindre idée de l'endroit où il avait pu se rendre ? Mathilde ne répondit que par des pleurs et des reniflements. « Il m'a volé de l'argent. Tu te rends compte ? Il a volé mon argent. » Aïcha demanda : « Tu as prévenu la police ? » Et Mathilde, d'un ton glacial, l'arrêta : « La police ? La police n'a rien à faire dans cette histoire. On lave notre linge sale en famille. Surtout n'en parle à personne. Si quelqu'un te demande, Selim est en Alsace et il va très bien. »

Mehdi l'attendait dehors, assis à la terrasse d'un café, sous les arcades de l'avenue Allal-Ben-Abdellah. Quand elle reviendrait de la poste, il lui proposerait d'aller chez lui, dans l'appartement qu'il occupait rue de Bagdad, à quelques mètres de Bab er-Rouah. Cela faisait des jours qu'il y pensait et il imaginait Aïcha, assise dans le canapé de son salon, les jambes croisées, ses longues mains sagement posées sur ses genoux. Ou peut-être se tiendrait-elle debout à observer les livres de la bibliothèque qu'il avait construite lui-même, avec des briques et des planches en bois. Il mettrait de la musique, un disque de Sarah Vaughan ou de Lady Day. Il lui préparerait un thé et ils resteraient là, assis l'un à côté de l'autre, dans le salon chauffé à blanc par le soleil. Il ouvrirait la fenêtre qui donnait sur la façade d'un ancien palais, il la tiendrait

contre lui et la serrerait si fort que ses côtes éclateraient comme la coquille d'une noix. Il chercherait ses mots mais ne les prononcerait pas. Quoi qu'il fasse, il était sûr qu'elle comprendrait. Depuis trois semaines, ils se voyaient tous les jours. Ils s'embrassaient, cachés dans la voiture, ou ils attendaient la nuit pour trouver un coin isolé, sur la plage ou dans le jardin d'Henri. Jamais ils n'avaient eu un salon pour eux tout seuls et, bien sûr, Mehdi y pensait. À la peau nue d'Aïcha. Au désir qu'elle faisait monter en lui, à la façon dont cela se passerait. Il ne voulait pas qu'elle se sente prise au piège, qu'elle ait peur. À vrai dire, il n'avait aucune idée de la manière dont elle envisageait le sexe. Ils n'en avaient jamais parlé et ni l'un ni l'autre n'avaient osé poser de questions sur leurs aventures passées et leur expérience en la matière. Il but son café, fermant les yeux à chaque gorgée. Il prenait tant de plaisir dans cette anticipation qu'il espérait que son coup de fil s'éternise. Elle lui avait dit que sa mère s'appelait Mathilde et il ne savait pas pourquoi, mais cela l'avait impressionné.

Elle revint de la poste, les yeux rougis. Mehdi sut que l'été était fini. « Il faut que je rentre, expliqua Aïcha. Mes parents ont besoin de moi. » Elle prendrait le train ce soir même. Mehdi insista pour l'accompagner : « Ça ne me dérange pas. Nous ferons la route ensemble, et puis je rentrerai. Personne ne me verra. » Et c'est ce qu'ils firent. Aïcha prépara sa valise, elle enlaça Monette et Henri qui, debout devant la porte, dans leur maillot de bain humide, agitèrent les bras jusqu'à ce que la voiture de Mehdi disparaisse.

Ils roulèrent en silence dans la vieille Simca beige où l'air chaud et lourd pénétrait par les fenêtres ouvertes. Mehdi conduisait sans s'appuyer au dossier brûlant. Parfois, il lâchait le volant et posait sa main, doucement, sur l'épaule d'Aïcha ou sur sa cuisse. Elle aurait voulu que les doigts de cet homme restent à jamais sur elle et s'incrument dans sa chair. Alors qu'ils traversaient la forêt de la Maâmora, des voitures de police les dépassèrent. On fit signe à tous les véhicules qui circulaient de se ranger sur le bas-côté. Un cortège royal allait passer. Mehdi se gara sous un chêne-liège et ils

attendirent. Il haïssait le mois d'août et ses ciels chargés de nuages. Août, c'était le mois des massacres, des soulèvements, des jacqueries. Comme tous les Marocains, Mehdi se méfiait de l'été et de la chaleur qui montait du sol et ébranlait les âmes au point de les pousser au meurtre. Aïcha tourna son visage vers lui. Elle voulut dire quelque chose, dire des mots d'amour, mais elle resta silencieuse. Mehdi la fixa et se mordit les lèvres. Il plongea les yeux dans les siens comme on plonge son regard dans le fond d'une tasse où le marc de café vous révèle votre avenir. Il vit, dans la pupille de cette jeune femme, ses propres chagrins futurs, ses gloires, ses hontes, ses trahisons. Il vit, dans son iris, se dérouler toute son existence. Aïcha contenait son avenir comme la lampe trouvée au fond de la caverne contient le corps évanescent d'un génie. S'il lui prenait la main, s'il tournait la paume d'Aïcha vers le ciel, il était sûr de lire sa propre destinée dans ces lignes.

Ils attendirent longtemps à l'ombre des arbres. Des Mercedes rutilantes, marron et noires, apparurent enfin, roulant à toute vitesse. Les policiers firent signe aux conducteurs : ils pouvaient repartir. Mehdi aurait voulu que le voyage ne finisse jamais. Qu'ils roulent, infiniment, vers une destination impossible à atteindre et que le monde se résume à cet habitacle où ils étaient seuls, inaccessibles. Devant eux, les collines écrasées de chaleur semblaient flotter et, sur le goudron, la réfraction du soleil donnait l'illusion de grandes flaques d'eau. Au loin, de hauts cyprès apparurent puis des champs d'oliviers. Ils passèrent devant les arpents de vigne du voisin des Belhaj. Le voyage était fini, ils étaient arrivés et, déjà, Aïcha montrait des signes de nervosité. Elle regardait dans le rétroviseur comme si elle avait peur d'être suivie ou de voir apparaître la silhouette de ses parents. Elle gardait le visage baissé, comme une fugitive en cavale. Puis brusquement elle ordonna : « Arrête-toi là. » À quelques mètres, on pouvait apercevoir la grande pancarte et le nom de Belhaj.

« Ici, tu es sûre ? On est encore loin. Je peux te rapprocher un peu. Personne ne nous verra.

— Non, non, il vaut mieux que je descende ici.

— Mais ce n'est pas dangereux ? Je ne veux pas te laisser seule au milieu des champs.

— Dangereux ? sourit Aïcha. Je te rappelle que c'est ma ferme. Rien ne peut m'arriver ici. Je connais cet endroit par cœur. Même dans le noir complet, je saurais m'y retrouver. »

Il n'y eut pas de baiser de cinéma et il n'y eut pas de larmes. Mehdi serra Aïcha dans ses bras et il la regarda partir, debout contre la portière de sa voiture. Elle sauta par-dessus une barrière et sa silhouette gracile finit par disparaître au milieu des arbres. Mehdi resta immobile. Il ne pouvait se résoudre à redémarrer et à faire marche arrière. Il observa les grandes allées d'oliviers et se prit à imaginer la petite fille qu'Aïcha avait été. Il la vit, enfant, courir à travers champs et il pouvait deviner son visage d'alors, ses genoux écorchés, son regard volontaire, ses petites mains aux ongles ronds couvertes de brûlures d'orties. Il crut même entendre jaillir son rire, son rire de petite fille, et apercevoir son corps maigre et agile qui se balançait sur une branche. Il pensa alors qu'il l'avait toujours connue. Cette petite fille-là ne lui était pas étrangère, comme ne lui était pas étrangère l'adolescente qu'elle avait ensuite été. Une adolescente austère, sérieuse, concentrée sur le dur métier de grandir. Toujours, elle avait été son âme sœur et toutes les années vécues sans elle lui semblèrent des années perdues, inutiles et gâchées. Non seulement il était amoureux d'elle, la femme qu'il connaissait, mais aussi de toutes celles qu'elle avait été et de toutes celles qu'elle deviendrait. Il fuma des cigarettes, assis dans sa voiture, la portière ouverte. Des paysans passèrent et le saluèrent d'un air suspicieux. Mehdi s'en fichait. Cette femme et l'intensité de l'amour qu'il ressentait pour elle prouvaient qu'il avait eu raison de croire en l'exceptionnalité de son destin. Oui, un destin hors du commun, dont Aïcha faisait partie, et pas une seconde il ne pensa qu'en restant là, dans sa Simca, il se trouvait sur des terres étrangères. Sur la propriété d'un autre, plus riche que lui, plus puissant, qui pourrait le faire

dégager s'il voulait. Non, il ne pensa pas à ça. Il se sentit envahi par la joie et une inébranlable sérénité. Il écrasa sa cigarette, ferma la portière et démarra.

Il roula doucement sur le chemin de terre. Le domaine lui parut alors encore plus grand, plus impressionnant que la première fois qu'il était venu. Il continua de rouler et se trouva dans une impasse, face à un immense hangar sous lequel étaient garées des machines agricoles. Il fit marche arrière et manqua de renverser un homme qui venait vers lui en trotinant. L'ouvrier s'approcha de la voiture et posa sa main calleuse sur la portière.

« Où tu vas mon garçon ? Tu es perdu ? »

— Je cherche la maison. Je voudrais voir le patron.

— Si ¹ Belhaj est dans son bureau. Viens, je vais te montrer. »

L'ouvrier se remit à trotter et Mehdi le suivit, un peu intimidé. Bientôt, la maison apparut. Le grand palmier, la remise et, derrière une haie, la piscine entourée de briques rouges. Mehdi s'arrêta un instant et observa la grande femme blonde qui se tenait debout au bord de l'eau. Elle portait un maillot de bain mauve et ses jambes, à la peau très blanche, étaient aussi musclées que celles d'un jeune garçon. Elle leva les bras, approcha les mains l'une contre l'autre et plongea. Mathilde.

« Tu viens ? s'impacienta l'ouvrier. C'est là. » L'homme entrouvrit la porte vitrée, son bonnet de laine à la main. « Patron. Il y a quelqu'un qui veut vous voir. »

La première chose qu'aperçut Mehdi en pénétrant dans le bureau fut le portrait d'Hassan II accroché au mur. Il eut l'impression que le roi le toisait d'un air moqueur. Mais très vite, son attention se porta sur Amine, assis dans un fauteuil en cuir. Mehdi le trouva beau, il n'avait rien du paysan ventripotent et vulgaire qu'il s'était figuré. Au contraire, il ressemblait à un acteur de cinéma avec sa moustache finement taillée. Mehdi tendit la main et se présenta :

« Bonjour monsieur. Je m'appelle Mehdi Daoud.

— Et que puis-je faire pour vous, monsieur Daoud ?

— Voilà, je suis venu demander la main de votre fille, Aïcha.

— Je vous demande pardon ? »

Amine était stupéfait. Il posa les mains sur son bureau et se leva, prêt à bondir sur le jeune homme qui lui faisait face.

« C'est une plaisanterie ?

— Non, pas du tout. Je viens demander la main d'Aïcha, répéta Mehdi d'une voix trop aiguë.

— Qu'est-ce que vous me racontez ? Et vous êtes qui d'abord ? Mehdi Daoud, c'est ça ? Je n'ai jamais entendu parler de vous.

— Je suis professeur d'économie à l'université Mohammed-V, à Rabat. J'ai l'intention de postuler pour devenir doyen de la faculté de droit et je travaille actuellement à la rédaction d'un ouvrage qui...

— Vous êtes une espèce de dingue ou quoi ? C'est ma fille qui vous a demandé de faire ça ?

— Oh non, pas du tout, votre fille n'y est pour rien. Elle ne sait même pas que je suis ici. Mes intentions sont très sérieuses, monsieur Belhaj. »

Amine se tourna vers le couloir qui menait à la maison et il hurla « Aïcha ! » si fort que Mehdi recula. Elle était là. Et dans quelques instants, elle allait apparaître et elle découvrirait de quoi Mehdi était capable. Elle serait subjuguée par son courage et par le romantisme de son geste, elle convaincrerait son père et ils se marieraient ici, dans cette ferme, sous le grand palmier.

Aïcha apparut. Pieds nus, elle s'avança vers son père comme une enfant prise en faute, prête à endurer sa punition. En apercevant Mehdi, elle écarquilla les yeux. Elle semblait très en colère.

« Tu connais ce jeune homme ? » lui demanda Amine.

Aïcha baissa les yeux.

« Il dit qu'il te connaît. Alors, tu l'as déjà rencontré oui ou non ?

— Oui, je le connais. C'est Monette qui me l'a présenté.

— D'accord. Figure-toi que ce garçon est venu demander ta main. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Quoi ? » Aïcha avait presque crié. Ses joues étaient cramoisies et elle pouvait sentir le sang battre dans ses tempes.

— C'est toi qui as manigancé tout ça ?

— Mais pas du tout.

— Mais pas du tout quoi ? Tu n'étais pas au courant ou tu ne veux pas l'épouser ?

— Mais je ne sais pas moi.

— Comment ça tu ne sais pas ? Vous me prenez pour un idiot ? » Amine regarda les deux jeunes gens et réprima un sourire. « Je n'ai pas le temps pour vos histoires. Mettez-vous d'accord tous les deux et on en reparlera. Et maintenant, dégagez d'ici. Hors de ma vue ! »

1. Abréviation de Sidi.

Rabat, 19 novembre 1970

Aïcha,

Les cigognes sont revenues. Elles tournoient dans le ciel toujours bleu de Rabat, elles tournent et tournent au-dessus du fleuve, au-dessus des toits de la médina, elles construisent des nids gigantesques sur les arbres morts et les entassements de pierres dans les ruines du Chellah, et j'ai l'impression qu'elles me font signe. Je vais souvent dans la nécropole contempler leur vol circulaire, bec rouge, corps blanc encadré par de vastes ailes noires aux rémiges écartées comme des peignes. J'observe leurs reflets sur les eaux limoneuses du Bouregreg. Elles volent si bas parfois qu'il me semble que je pourrais les toucher. Leur bruit surtout me captive, je les écoute craqueter sans fin comme si elles avaient un message à me délivrer. Elles sont arrivées de chez toi d'une traite, de ton Alsace verte et froide, sans un battement d'ailes, posées sur les nuages. J'essaie désespérément de déchiffrer ce message que tu les as chargées de me délivrer. Tu as forcément quelque chose à me dire, même si tu ne réponds pas à mes lettres. Tu as préféré m'envoyer ces ambassadrices pour m'annoncer ton retour. Je ne me trompe pas, dis-moi ? Elles viennent en éclaireuses. Si elles ont fait tout ce chemin, tu le feras aussi. Aïcha, nous n'avons pas fini.

Je sais par Monette que tu es toujours à Strasbourg, que tu loues une chambre au-dessus de l'appartement d'un certain David. J'ai appelé chez toi et je pense que c'est lui qui a répondu, mais comment savoir s'il t'a parlé de

mon appel ? Sait-il qui je suis ? Lui as-tu parlé de moi ? Et puis je me demande : qui est-il pour toi ?

J'ai le cœur épuisé, le ventre qui se noue. Mes pensées ne sont plus qu'une lettre en cours d'écriture. J'ai dans la tête un échafaudage de mots qui te sont destinés. C'est un processus maladroit et incessant, une obsession qui me poursuit jusque dans mon sommeil. Je suis hanté, Aïcha, hanté par l'erreur que j'ai commise, par la pensée de ce que nous avons commencé à vivre, qui s'est interrompu à cause de mon initiative absurde auprès de ton père. Je veux croire que tu es comme moi dans un état de confusion douloureuse. Je voudrais te tenir dans mes bras, oublier le coup de tonnerre de ton départ, te dire que rien ne peut nous séparer, pas même toi. Parce que je ne peux pas m'empêcher d'espérer. Ton absence en moi, rien ne pourrait la remplir, ni personne. Il me faudrait aménager dans ce vide une tanière où dormir longtemps, traverser comme un ours l'hiver du deuil en plein été. Je continue de sentir ton regard sur moi, comme on sent le vent sur sa peau.

Tu ne peux pas m'en vouloir à ce point. J'ai eu tort. Tu as pu croire que je voulais t'acheter à ton père comme une pièce de bétail. J'ai cédé à une impulsion folle, sans te consulter, tellement sûr de l'amour qui me remplissait d'air chaud et me faisait voler loin au-dessus des contingences ordinaires. Tout me paraissait simple, rien ne pouvait s'opposer à cette force, ton père me donnerait son accord avec un sourire, et nous nous envolerions ensemble pour la vie étincelante qui nous était promise. Je n'avais pas l'ombre d'un doute, crois-moi, il s'agissait juste de donner l'impulsion, et le ciel s'ouvrirait solennellement sur notre brillant futur. Tout le monde m'appelle Karl Marx, après tout, je suis un spécialiste de l'avenir radieux.

J'ai eu la vanité de croire que tu partageais cette foi en mon pouvoir, Aïcha. Je me trouvais superbe, admirable de courage et de détermination, mais tu n'as vu dans mon attitude qu'arrogance, brutalité, désir de possession. Tu as raison sur ce dernier point : je voudrais que tu m'appartiennes. Que personne d'autre que moi, jamais, ne te tienne la main,

ne t'enlace, ne respire ton odeur. Quand tu étais là, quand je te touchais, quand je te parlais, quand je t'écoutais, quand je te rêvais, j'avais le sentiment que mon amour t'embellissait, te portait vers toi-même, vers cette beauté pure qui est en toi. Comme tu étais splendide entre mes mains et dans mon regard ! Cette prétention m'accable aujourd'hui. Le souvenir du goût de tes lèvres, de l'odeur de ta peau, de nos caresses, est un poison qui brûle.

Je marche interminablement, sans but, je vais à la pointe de la casbah contempler la mer qui nous sépare, comme si je pouvais t'apercevoir : n'est-ce pas toi, ce petit point posé sur l'horizon, ne me fais-tu pas un signe de la main ? Le reste du temps, je regarde ma vie se dérouler comme si j'en étais le spectateur, ou plutôt comme si elle n'avait pas encore commencé.

Laisse-moi te donner quelques nouvelles de ton pays. En trois mois, j'ai donné cours trois ou quatre fois. Les étudiants survoltés multiplient les grèves, ce qui au moins me laisse du temps pour lire, me promener et penser. J'ai présenté ma candidature au poste de vice-doyen. Malheureusement, le doyen m'apprécie moins qu'il n'apprécie les flatteurs qui l'entourent. Quand je lui ai parlé de mon projet de thèse sur les conséquences psychologiques du sous-développement, il m'a ri au nez. Il n'y a plus de vie intellectuelle dans ce pays. Tout est rabougri, confiné, décevant. On a remplacé la philosophie par les études islamiques, l'institut de sociologie a été fermé. Si j'étais né en France ou en Amérique, je pourrais m'intéresser à autre chose qu'à la politique, je pourrais écrire mes poèmes sans avoir de comptes à rendre à qui que ce soit, et je n'aurais pas à endurer les leçons de morale des soi-disant révolutionnaires. Hier, j'ai passé la soirée au Jour et Nuit avec Abdellah et la bande. Abdellah était excité comme jamais. Il passe la moitié de son temps dans les ambassades de Chine ou de Cuba. L'autre soir il m'a entraîné à une conférence d'Alejo Carpentier, que j'ai trouvé tellement plus subtil, plus séduisant, plus entraînant que nos Che Guevara en peau de lapin. Ronit n'a pas tort quand elle dit qu'il ne ferait pas bon vivre dans un pays dirigé par des hommes comme Abdellah. Je sais ce que tu vas dire. Il n'y a pas si longtemps

j'étais moi aussi bouffi de théorie, persuadé que je pourrais écrire un livre qui changerait le cours des choses. Quelle folie ! Ce n'est pas en devenant un crève-la-faim, en prêchant mes idées dans le désert que j'y arriverai. J'ai beaucoup réfléchi et j'ai d'autres projets. Écoute-moi bien, Aïcha : je suis persuadé qu'un destin exceptionnel m'est réservé. Tu es la première à qui j'ose le dire, et tant pis si tu lèves les yeux au ciel en te demandant si c'est de l'orgueil ou de la naïveté. Je ne saurais pas t'expliquer pourquoi, mais je vois bien que je ne suis pas fait sur le même modèle que les gens de ma génération, je sens en moi une force singulière, je t'affirme qu'elle me portera loin et que tu seras près de moi, je le sais. Voilà, maintenant tu peux rire une bonne fois, et je ris avec toi, même si je suis très sérieux.

Et puis j'ai une histoire avec Roland Barthes. Tu sais que je dîne souvent à la Pagode, le restaurant chinois qui se trouve en bas de chez moi. L'autre soir un homme est entré, un Européen élégant aux cheveux blancs dont le visage un peu triste me disait quelque chose. Il était accompagné d'une femme âgée, minuscule, sans doute sa mère. Le lendemain, j'ai croisé la vieille dame dans l'escalier de mon immeuble. J'ai compris qu'elle habitait un étage au-dessus. J'ai vérifié la boîte aux lettres du hall d'entrée, et j'ai vu le nom du locataire : « Roland Barthes ». Tu te rends compte ? Tout le monde ici parle de lui. À la faculté, les professeurs sont fiers qu'une telle célébrité vienne donner des cours à Rabat. Les étudiants de leur côté s'en fichent, ils ne pensent à rien d'autre qu'aux grèves et aux assemblées générales. Tu vas me trouver ridicule, mais j'ai repris tous mes articles, je les ai relus et corrigés avec grand soin, et je les ai déposés dans sa boîte aux lettres. À l'heure où je t'écris, il est peut-être en train de me lire ! Désormais mon existence se résume à attendre. Un mot de toi. Une réponse de Barthes. Je suis un homme qui attend. Imagine que mes textes lui plaisent, qu'il les propose à une maison d'édition parisienne, imagine que je vienne en France, pourquoi pas à Strasbourg pour présenter mon livre et te l'offrir ! Tu pourrais alors dire à ton père que je suis bien davantage qu'un petit professeur

d'économie, et admettre que tu n'as pas d'autre choix que de vivre le reste de tes jours avec moi.

Aïcha, notre vie a commencé un soir sur la terrasse du Café de France, je n'oublie pas un instant de cette soirée, pas un éclat de ton regard sur moi. Tu fuyais mes yeux, sachant peut-être que si tu y plongeais tu ne remonterais plus, mais tu scrutais avidement mes mains, mes lèvres, mon front surtout, cherchant à deviner quelles étranges pensées bouillonnaient là-dessous. Tu voulais savoir ! J'ai compris malgré la banalité appliquée de nos phrases que nous allions bientôt nous mettre en route ensemble. Tout mon être à cet instant voulait entrer en toi. Tout a commencé là. Avant cela nous étions des embryons, des larves non écloses. Il ne me reste rien de ce qui a précédé ton apparition. Je ne me souviens pas d'une vie où tu n'existais pas.

Un jour, plus tard, lors d'une de nos promenades, tu m'as dit en riant que j'étais un athée de la vie. Oh non. La vie me possède, Aïcha, je crois farouchement en elle, la vie m'illumine, elle me déchire à chaque instant, je l'aime comme elle vient, plaisir, bonheur, douleur, silence. Et grâce à toi jamais je n'ai été aussi près d'elle. Je t'ai reconnue. Je t'attendais depuis les limbes de l'enfance, et tu es arrivée. Je regarde le ciel, la lumière dans les palmiers, la ronde des cigognes, je reste ébloui. Crois-moi, cette beauté est faite de nous. Elle est faite pour nous.

MEHDI

Mehdi posta sa lettre et remonta l'avenue Mohammed-V pour rejoindre son appartement. Il passa devant la gare et, au loin, il aperçut les tours blanches de la cathédrale Saint-Pierre. Quand il s'était installé dans la capitale, il avait nourri pour elle une profonde antipathie. La ville, blanche et torpide, lui inspirait de la méfiance. Il la trouvait trop calme, trop bourgeoise. Le genre d'endroit où il ne se passait rien. Rien de visible en tout cas, et tous les vices, tous les mensonges étaient cachés derrière les hauts murs des maisons bourgeoises sur lesquelles éclataient, au printemps, les fleurs de la liane aurore. Mehdi détestait ces belles avenues propres plantées de palmiers et la forêt d'eucalyptus, à l'entrée de l'Agdal, dont les arbres aux troncs grisâtres l'inquiétaient. Dans cette ville de diplomates et de fonctionnaires, de courtisans et de serviteurs, il se sentait sans cesse épié. Il se méfiait des garçons de café et derrière chaque gardien, chaque chauffeur de taxi, il voyait un indic.

Puis Mehdi apprit à la connaître. En sortant de la faculté, il prit l'habitude de marcher dans la ville, aussi loin que ses forces le portaient. Il allait jusqu'au marché central, en bas de l'avenue Mohammed-V. Il traînait sous la halle aux légumes et admirait les étals de fruits. Les mandarines et les grenades que les commerçants éventraient pour en exposer l'éclatante fraîcheur et les chats, maigres et sales, qui couraient au milieu des épluchures. Il n'achetait rien mais il aimait observer les vendeurs affairés et, en particulier, les marchands de poissons, assis sur des chaises en plastique derrière de larges comptoirs en marbre où agonisaient des loups et des saint-pierre aux branchies écarlates. Il allait jusqu'à la casbah des Oudayas et

s'enfonçait dans ce quartier bohème, aux murs peints de blanc et de bleu. Parfois, il descendait dans la vallée et longeait les rives marécageuses du fleuve Bouregreg. Au-dessus de l'eau, immobile et boueuse, flottaient des nuages de brume épaisse et bleu pâle. Sur des branches grises et sans feuillage, des dizaines d'oiseaux blancs étaient posés. Les habitants disaient que le fleuve charriait des cadavres et ils l'évitaient. Mehdi remontait jusqu'à la nécropole du Chellah, dont les remparts majestueux prenaient au crépuscule une couleur orange. Et devant les marabouts, aux murs immaculés et aux toits arrondis, des femmes déposaient des œufs durs et des bouteilles de lait en guise d'offrandes.

Parce qu'elle devint le théâtre de son chagrin d'amour, la ville se mit à lui plaire. Il y promenait sa mélancolie, arpentant les rues en quête d'une femme qu'il savait absente et lointaine. Et étrangement, c'est parce que Aïcha n'y était pas que les rues lui parurent si affreusement vivantes. Sa quête lui ouvrait les yeux, l'attachait aux moindres détails : la beauté d'une façade, la lumière dorée sur les murs du palais, le visage émacié d'un forgeron dans la rue des Consuls. Il s'enfonçait dans les sables du regret, il ruminait sa peine et la ville se montrait complice et le protégeait.

La journée touchait à sa fin et les commerçants de l'avenue baissaient le rideau de leurs magasins. Mehdi passa devant une boulangerie et regarda les mouches s'agiter au-dessus des pyramides de pâtisseries du ramadan, couvertes de miel et de graines de sésame. À mesure qu'il marchait, les passants se faisaient plus rares. Les fonctionnaires étaient déjà rentrés chez eux et sans doute faisaient-ils la sieste, sur une banquette du salon, tandis que leurs épouses remuaient la marmite de soupe et surveillaient les enfants. Les lycéens aussi étaient rentrés et ne restaient plus dans la rue que quelques retardataires au visage pâle, aux yeux cernés et à l'haleine fétide. La ville entière avait faim.

Pour la première fois depuis longtemps, Mehdi pensa à sa famille avec qui les liens étaient rompus. Lui revinrent en mémoire les longues soirées de

ramadan à Fès, où il regardait son père jouer aux cartes avec les amis du quartier. La façon qu'avait le vieux Mohamed de s'asseoir à table et de prier avant de boire, à petites gorgées, un verre de lait froid. « Hamdoullah », et il ouvrait, pour chacun de ses enfants, une datte charnue qu'il leur tendait. Parfois, la datte contenait un ver. Un gros ver, blanc et luisant, et Mohamed le poussait du bout de l'ongle. Le vendredi, le patriarche emmenait ses fils à la mosquée. Sur le chemin, il achetait à l'épicerie dix pains ronds, du chocolat et des boîtes de sardines, qu'il distribuait aux pauvres assis sur le parvis.

Mehdi sursauta. Perdu dans ses pensées, il n'avait pas vu l'homme s'avancer vers lui. Un homme d'une quarantaine d'années, long et d'une maigreur malade. Il portait des lunettes aux verres fumés et n'arrêtait pas de sourire. Mehdi remarqua que quelque chose bougeait sous son imperméable beige. Dans ses bras, l'homme tenait un petit chien aux poils blancs et frisés. Il baissa la tête et embrassa le museau de la bête. Pendant tout leur entretien, il ne cessa de le caresser.

« C'est toi Karl Marx ? » Avant même que Mehdi réponde, l'homme se mit à rire : « Tu es sacrément calé. J'ai assisté à ton cours ce matin et je n'ai rien compris. » Il ne dit pas son nom et ne tendit pas la main à Mehdi. Il se contenta de le fixer, souriant toujours. Mehdi reprit sa marche et l'homme le suivit, réglant son pas sur le sien. « Moi je me suis arrêté avant le bac. Mais j'admire les gens instruits. Tes parents doivent être fiers de toi. »

Mehdi lui jetait par moments des regards menaçants mais il n'osa pas lui dire de dégager. Il marcha un peu plus vite, serrant sa sacoche contre lui. Sur le trottoir, un garçon vendait un hachoir. Un vieux hachoir usé, qui ne valait rien mais que le jeune homme avait posé là, sur un bout de tissu d'une incongrue propreté. À côté de lui s'était installée une femme âgée, au visage froissé comme une figue. Elle proposait aux passants des pâtisseries maison disposées dans un petit panier en osier. L'homme s'arrêta et se pencha lentement vers la vieille. Mehdi, qui ne doutait pas une seconde qu'il

s'agissait d'un flic, pensa qu'il allait se mettre en colère et donner un coup de pied dans le panier et dans le hachoir. Mais l'inconnu sourit.

« Mes compliments el hajja¹, dit-il à la femme assise sur le sol. Tu sais cuisiner, toi. »

Il chancela et, pour éviter de tomber, s'agrippa au bras de Mehdi.

« Alors, dis-moi, pourquoi tu envoies tous ces articles ? »

Mehdi ne quittait pas des yeux l'énorme pomme d'Adam de son interlocuteur. Elle était si grosse qu'elle pourrait finir par transpercer la peau, fine et rouge, de son cou.

« C'est mon travail. Je suis professeur et je publie mes recherches.

— Ah d'accord, excuse-moi. Tu publies tes recherches bien sûr. » Sous l'imperméable, le petit chien s'agitait de plus en plus. Il semblait vouloir échapper à l'emprise de son maître et bondir sur le trottoir.

— Et ça rapporte ces recherches ?

— Ce n'est pas vraiment le but, rétorqua Mehdi d'un ton sec.

— Attends, je ne comprends pas. Tout ce travail que tu fais, tous ces livres que tu lis, ça ne te rapporte pas d'argent ?

— Je te l'ai dit, l'argent ne m'intéresse pas.

— Tu entends ça, demanda-t-il au caniche qui tremblait, l'argent ne l'intéresse pas. Mais tu dois bien avoir une famille, non ? Tout le monde a une famille. Et ils seraient sans doute contents que tu leur envoies de l'argent. Tu ne m'as pas l'air d'un de ces bourgeois qui peut se permettre de travailler pour rien. »

Devant un restaurant vide, deux hommes installaient des tréteaux et des planches. Tous les soirs, à l'heure de la rupture du jeûne, ils offraient de la soupe et des œufs durs aux plus démunis. Mehdi s'arrêta. En face de lui se trouvait une immense photographie du roi en tenue de golfeur.

« C'est bientôt la rupture du jeûne. Je dois y aller.

— Ah oui, tu as raison », acquiesça l'inconnu. Il baissa ses lunettes, approcha sa montre tout près de ses yeux et hocha la tête. « C'est dommage,

on aurait pu aller au café et continuer notre conversation. Avant on mangeait dans les cafés pendant le ramadan, tu te souviens ? Il paraît qu'il y a eu des arrestations. Tu en penses quoi, toi ? » Et il fixa sur Mehdi ses yeux noirs, comme voilés.

« Je dois y aller.

— D'accord, bien sûr, je ne te retiens pas. Tu dois avoir beaucoup de travail. On voit que tu es un garçon sérieux. Ce pays a de la chance d'avoir des jeunes comme toi. »

1. Marque de respect, notamment adressée aux personnes qui ont accompli le pèlerinage à La Mecque.

DEUXIÈME PARTIE

La fête était finie. On entrait dans le quotidien de l'humiliation.

MILAN KUNDERA

Comme tous les soirs avant de prendre son service, Omar se déshabilla. Il étala son pantalon sur le lit et jeta au sol sa chemise dont le col était taché de quelques gouttes de sang. Sous la douche, Omar frotta avec un gant de crin les plaques qui couvraient ses bras et ses jambes. Le médecin le lui avait interdit. Et il savait qu'il aurait encore plus mal, dans les heures qui viendraient, quand le tissu de sa chemise froterait contre sa peau, quand son pantalon lui irriterait les cuisses. Mais pour l'instant, sous l'eau brûlante, il était incapable de s'en empêcher. Il gratta et gratta. Ses épaules, ses aisselles, son cou, enflammé et maigre. On aurait dit qu'il cherchait à s'effacer lui-même ou, du moins, à effacer une trace qu'il portait sur lui. Il passa le gant sur son visage, frotta ses joues, tira sur ses paupières, la bouche crispée. Il resta un moment debout, nu, au milieu de la salle de bains embuée. Puis il s'enroula dans une grande serviette blanche et s'assit sur le bord de son lit. Il se saisit de la pince sur sa table de nuit et se coupa les ongles des mains et des pieds, par petits coups, précis et nerveux. Il recueillit les rognures d'ongles sur le drap de bain et les jeta dans la poubelle.

Il sortit de son appartement et monta dans la voiture, à côté de Brahim, son chauffeur. Ses hommes l'attendaient près de la place de France et il les vit, adossés contre le mur d'une épicerie. Il dut prendre sur lui pour les laisser monter. Ils sentaient le gasoil, la mauvaise bière et reniflaient bruyamment. Ils étaient sales. Pourtant, Omar leur avait expliqué, il leur avait dit que l'apparence était une part fondamentale de leur travail. Comment pouvaient-ils espérer imposer le respect en se comportant comme des rustres ? C'est ainsi qu'ils croyaient impressionner ces petits merdeux d'intellectuels, qui

avaient connu Paris ou Bruxelles et cherchaient à les humilier par leurs connaissances et leurs théories sur l'avenir du capitalisme ?

Omar prenait soin de lui. Ses pantalons étaient toujours impeccablement repassés et ses chaussures, aussi propres, aussi brillantes que si elles avaient été neuves. Il fermait le dernier bouton de sa chemise, même quand la chaleur était suffocante, même si ça frottait contre ses plaques d'eczéma qui finissaient par saigner. Il voyait dans ce raffinement une forme d'intelligence. Un élément de surprise qui laissait ses détenus abasourdis. Non, le commissaire n'était pas un sauvage, il savait se tenir.

« On ne fume pas dans la voiture ». À l'arrière, les deux hommes rangèrent leur cigarette derrière l'oreille, personne ne discutait les ordres d'Omar. Il se mit à pleuvoir et ils roulèrent dans les rues de la ville, la lumière comme éclatée à travers les gouttes de pluie. « On n'y voit rien », râla un des policiers. Omar se demanda s'il avait dit ça par provocation. Derrière son dos, ses collègues l'appelaient le bigleux. La taupe. Ils menaçaient les détenus : « Il y a le binoclard qui va venir », et les prisonniers, les yeux bandés si fermement que le tissu déchirait leur peau infectée, se mettaient à trembler. La réputation d'Omar le précédait.

« Eh ben ouvre la fenêtre, espèce d'âne. » Le policier baissa la vitre et passa la tête dehors. On aurait dit qu'il cherchait sur le trottoir un portefeuille ou des clés tombées par terre.

« Là ! »

Le chauffeur freina brusquement. Les deux hommes à l'arrière bondirent du véhicule. Omar, c'est vrai, ne vit rien ou pas grand-chose, seulement des silhouettes qui couraient et d'autres qui les poursuivaient. Il entendit des hurlements, des insultes. Des cris et le bruit des coups de botte contre un corps. Quelque chose qui tapait contre la porte en fer d'une boutique et la pluie qui tombait sur le toit de la voiture. Il resta là, immobile, fixant le pare-brise couvert de gouttes où se réfléchissaient les lumières d'un lampadaire et celles des rares automobiles qui passaient.

Puis les deux hommes remontèrent en voiture. Dans leur costume crasseux, avec leurs chaussures maculées de boue et trempés jusqu'aux os.

« Alors ? demanda Omar.

— L'estafette est arrivée. Ils vont les embarquer.

— Ils étaient combien ?

— Deux clochards.

— Vous avez fait du bruit. Les voisins vous ont vus.

— Ces connards étaient soûls, c'est pour ça qu'ils ont résisté.

— Je ne veux pas de bruit. Je ne veux pas d'histoires. Vous avez compris ? »

Le lendemain, le roi recevait une délégation de chefs d'État étrangers et comme chaque fois que ce genre d'événements se produisaient, Omar et ses hommes étaient chargés de nettoyer le parcours. Balayer les mendiants, arracher les clochards à leurs abris de fortune, faire disparaître les fous, les agités, les perturbateurs. Ce soir, il faisait un dernier tour de garde et au matin, les rues seraient propres. Il n'y aurait rien à voir.

« Ce qui ne se voit pas n'existe pas. »

Si on lui demandait en quoi consistait son travail, il lui suffirait de répondre ça. Faire disparaître ce qui ne peut être vu. Engloutir, effacer, étouffer, ensevelir. Voiler. Ériger des murs. Creuser des trous. Omar était maître dans l'art de l'enfouissement et du secret. Personne ne savait aussi bien que lui opposer un silence opaque et tranquille à ceux qui posaient des questions. Rien n'aurait pu le faire flancher, pas même le visage éploré des mères qui cherchaient leurs enfants ou les supplications d'une jeune épouse dont le mari avait, un matin, disparu. En 1965, pendant les émeutes étudiantes, il avait participé à effacer les traces du massacre. Avec ses hommes, il avait pris le contrôle de la morgue d'Aïn Chock et pendant des jours, personne ne put y entrer ou en sortir sans qu'Omar donne son aval. Des familles s'étaient réunies devant le bâtiment, réclamant les dépouilles. Il les fit évacuer. Puis une nuit, ils chargèrent les corps à l'arrière d'un pick-up,

tous phares éteints. Des corps frêles et légers, des cadavres d'adolescents et d'enfants qui ne pesaient rien dans les bras des flics chargés de les transporter. Ils roulèrent jusqu'au cimetière désert et Omar se souvenait encore du reflet de la lune sur les tombes et de ces trous qui avaient été creusés, à des endroits dispersés, éloignés les uns des autres. Les policiers commencèrent à décharger le pick-up. Quelqu'un voulut prier mais Omar l'en empêcha. Dieu n'avait rien à faire là.

Dans ce pays de misère, il suffisait de glisser quelques billets. Au médecin qui témoignerait qu'il n'avait vu aucun blessé. Au fossoyeur qui, pour quelques dirhams, oublierait qu'il avait creusé des tombes pour des enfants assassinés. Omar n'accepta jamais d'argent. On lui en proposa pourtant des centaines de fois. Et il vit, souvent, ses collègues se saisir de liasses dissimulées dans une enveloppe marron. Il les vit s'enrichir et gravir les échelons. Ils épousaient des filles riches de bonne famille dont les pères se réjouissaient d'avoir un gendre dans la police. Mais Omar, lui, ne prenait rien. Il ne possédait qu'un modeste appartement en ville et une voiture, une belle Chevrolet qu'il avait achetée avec la part d'héritage qu'Amine lui avait versée. Étrangement, son intégrité lui portait préjudice. Ses supérieurs le trouvaient arrogant, puritain et ils lui en voulaient d'afficher avec une telle morgue son mode de vie austère. Ils se méfiaient de plus en plus de cet homme qui ne s'était jamais marié, n'avait pas eu d'enfants et à qui on ne connaissait aucune aventure. Il n'avait pas de vie en dehors du commissariat. Qui pouvait faire confiance à un tel homme, un homme sans vices ? Omar savait qu'on parlait dans son dos. Son travail était de surveiller et il se demandait qui était chargé de garder un œil sur lui.

« On va au commissariat, patron ? » Brahim le sortit de sa rêverie. Le chauffeur s'était arrêté à un croisement et attendait les ordres.

« Vous, vous descendez », dit Omar à l'adresse des deux hommes à l'arrière qui cachèrent leur rage de devoir marcher sous la pluie et trouver un taxi. « On prend la route, Brahim. On va chez elle. »

*

Autrefois, Omar pouvait passer plusieurs nuits sans dormir. Il veillait dans les sous-sols du commissariat. Il convoquait des détenus rendus fous par le manque de sommeil et par les coups. Il posait des questions. Toujours les mêmes questions, en arabe et en français. Sur un ton calme, d'une voix douce, rassurante, qui troublait les prisonniers. Mais ce soir, il n'avait pas le courage. Il se sentit accablé de fatigue, écœuré par la bêtise et la nullité de ses collègues. Il lui sembla qu'il n'arriverait jamais au bout de sa mission et qu'il faudrait continuer, indéfiniment, à faire taire les bouches, à enterrer les bavards. Il était fatigué de punir, fatigué de donner des coups. Il se ramollissait et depuis quelque temps, il laissait les détenus parler et il écoutait, avec un peu plus d'attention, ce qu'ils avaient à dire. Un homme en particulier l'avait marqué. Un garçon de vingt-cinq ans, instruit et courageux, qui imprimait dans la salle de bains de son appartement une revue communiste. Les hommes d'Omar l'avaient enlevé en plein jour et emmené, les yeux bandés, dans un lieu de détention secret. Le pays en comptait des dizaines. Des bagnes et des palais abandonnés. Des maisons de ville et des sous-sols crasseux. Des lieux ignorés de tous, aux murs si épais que personne, alentour, ne pouvait entendre les cris des torturés. Omar, lui, entendait tout. À mesure que sa vue baissait, il était devenu une grande oreille, une oreille immense capable de percevoir le moindre grincement, le chuchotement le plus faible. Même à distance, il pouvait saisir ce que se disaient les gens sur les terrasses de café ou à l'arrière des taxis collectifs. Il avait des informateurs partout. Des gardiens qui faisaient semblant de dormir dans leurs guérites en bois. Des bonnes qui fouillaient dans les tiroirs quand les patrons s'absentaient. Les vendeurs de cacahuètes, les cireurs de chaussures, les marchands de journaux : tous avaient des comptes à lui rendre.

Mais ce garçon-là, ce jeune communiste, était différent. Il avait résisté, avec un courage remarquable, aux interminables séances de torture qu'on lui avait infligées. Le visage tuméfié, les pieds et les mains en sang à force

d'avoir été fouettés, il avait dit à Omar que ce pays courait à sa ruine. « Tu ne vois pas qu'ils se servent de toi pour faire le sale boulot ? Ils vivent dans leurs grandes maisons, boivent du whisky, se baignent dans des piscines et ils jouent sur le gazon brillant de leurs terrains de golf pendant que nos enfants crèvent de faim et de soif. D'où vient-elle cette eau, dis-le-moi ? C'est pour cela que ta génération s'est battue contre les Français ? Crois-moi, les bourgeois d'aujourd'hui ne valent pas mieux. Ce sont des corrompus, des néocolons qui traitent le peuple comme les Européens traitaient les indigènes. Ouvre les yeux ! »

La pluie continuait de tomber et Brahim, qui roulait vite, sortit de la ville et emprunta la côtière en direction de Rabat. Il leur fallut moins d'une heure pour atteindre les faubourgs de la capitale. Sur le bord de la route, on pouvait apercevoir le mur. « Le mur de la honte », comme l'appelaient les militants gauchistes, les syndicalistes, les opposants au pouvoir. Dans des réunions de cellules et dans des articles passés sous le manteau, on prenait ce mur comme exemple de la décadence du pays. Un mois auparavant, Omar avait appris qu'un film avait été tourné clandestinement devant le bidonville de Yacoub El Mansour. « Au début, je n'ai pas compris, expliqua l'indic, un habitant qui arrondissait ses fins de mois en informant les flics. La voiture était garée à l'extérieur du quartier, juste devant le mur. À l'intérieur il y avait trois hommes. Deux Marocains et un Européen. L'Européen était assis à l'arrière. C'est lui qui filmait. » L'informateur avait bien fait son travail. Il avait noté la marque de la voiture, la plaque d'immatriculation, et il décrivit sans difficulté le physique du conducteur et celui de son compagnon. Il fallut moins d'une journée à Omar pour découvrir que la Renault appartenait à un militant communiste qu'un journaliste français interviewait. Ils avaient essayé de pénétrer dans le bidonville pour y interroger les habitants, mais les gens avaient eu peur et s'étaient dérobés. Alors, ils s'étaient contentés de filmer le mur. Le journaliste avait été expulsé, ses bandes détruites et l'opposant avait disparu. Personne ne verrait jamais ce film.

Le mur s'étendait sur une partie de la route côtière, entre Rabat et Casablanca, et il était assez haut pour cacher à la vue des automobilistes l'intérieur du bidonville. Omar supervisa les travaux. Il fit construire le mur par les habitants eux-mêmes. Il leur expliqua qu'il s'agissait de protéger leurs enfants, qui pourraient avoir envie de traverser la route et se retrouveraient sous les roues du bolide d'un grand bourgeois. On ne pourrait alors plus rien pour eux. Rien du tout. C'était pour leur bien et le bien de leurs femmes qui, comme toutes les femmes, aimaient un peu trop fureter et faire des clins d'œil aux beaux garçons qui passent. Ce mur, leur dit-il, c'est pour que vous n'ayez pas honte de la laideur de votre existence, de vos maisons en tôle, des ruelles boueuses, des vêtements défraîchis qui pendent sur les cordes à linge. Vous voulez que tout le monde voie battre dans le vent les culottes de vos femmes, les blouses minables de vos enfants ?

Le front contre la vitre, Omar pensa à la voix claire du jeune communiste. Une nuit, le détenu lui avait raconté l'histoire de cette reine de Russie à qui l'on avait voulu épargner le spectacle de la misère et de la désolation des campagnes. Et tandis qu'elle voyageait sur ses terres, parmi ses sujets, dans les confins de son immense empire, elle ne se doutait pas que les ravissants villages qu'elle contemplait n'étaient rien d'autre que des panneaux de carton peints. Brahim gara la voiture sur l'avenue de Temara, à quelques mètres de l'église orthodoxe. L'aube pointait, éclairant le clocher à bulbe et la croix dorée qui le surmontait. Les trottoirs étaient couverts de flaques, des hommes marchaient, tête basse, leur tapis sous le bras, vers la mosquée du quartier. Sur les marches, à l'entrée de l'immeuble, était assis le gardien. Un homme maigre et sans âge, jamais rasé, dont les cigarettes sentaient la javel. Il portait un bonnet en crochet crasseux et un chandail de laine marron qu'une bourgeoise lui avait donné. Il avait fait six enfants à sa femme et ils vivaient entassés dans une pièce au rez-de-chaussée. Alors il restait souvent là, dans l'escalier, à fumer des cigarettes qui laissaient sur sa langue un dépôt grisâtre.

Parfois, il passait le balai sur les marches ou frottait la rambarde avec un chiffon sale. Quand il aperçut la voiture d'Omar, il se précipita vers lui.

« Bonjour patron.

— Bonjour Hocine. Alors quoi de neuf ?

— C'est calme, très calme. Rien à signaler.

— Elle est là ?

— Oui, patron. Elle est rentrée il y a deux heures. Elle est rentrée à pied, patron, et elle portait ses chaussures à la main. Je lui ai dit que ce n'était pas prudent de marcher seule comme ça, en pleine nuit. Il y a des voyous qui traînent mais elle prétend qu'elle s'en fiche. Qu'il ne peut rien lui arriver. »

Omar sortit une pièce de sa poche et la glissa dans la main calleuse d'Hocine.

« Va prendre un café mon vieux. Et arrête de fumer. Tu as mauvaise mine. »

Elle ouvrit la porte et Omar regarda ses chevilles. Ses chevilles, fines et bronzées. Il remarqua une plaie qui saignait.

« Tu t'es fait mal ?

— C'est rien. Des chaussures neuves. Tu as faim ? Tu veux boire un café ?

— Plus tard. Allons dormir un peu. »

Il traversa le petit couloir et entra dans la chambre. Il retira sa veste et sa chemise et se coucha, en tricot de peau, pieds nus, sur le lit. Un petit chien blanc aux poils frisés était allongé sur un tapis.

« Ne ferme pas les volets. »

Omar prétendait qu'il aimait cette chambre à cause du soleil qui y pénétrait dès le petit matin et vous réchauffait les os, même en plein hiver. Il disait que c'était bon de dormir, enveloppé par ses rayons, comme un vieux chat ou un lézard sur le mur d'une maison. La vérité, c'est qu'il avait peur du noir. Il avait peur, comme un petit enfant. Peur de fermer les yeux. Omar faisait un métier dangereux. Chaque jour il risquait sa vie et pourtant rien, non rien, ne l'effrayait autant que cet instant où ses paupières devenaient lourdes, si lourdes qu'il ne pouvait plus résister et tombait de sommeil. Dans ses rêves, il se débattait avec la nuit et dans le noir profond, il sentait bouger quelque chose, il percevait le mouvement furtif d'un prédateur, la menace d'une attaque dans les ténèbres. Le médecin l'avait prévenu. Il sombrait dans la cécité. C'était inéluctable et aucun traitement ne pourrait vaincre la maladie. Bientôt, le monde ne serait plus qu'une étendue sombre, opaque, et

sa vie un voyage interminable dans des galeries souterraines humides parmi les taupes, les serpents et les rats. Privé de toute lumière.

« Ce qu'on ne voit pas n'existe pas.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Rien. Selma, allonge-toi près de moi. Dormons un peu. »

Selma ne parvint pas à trouver le sommeil. Elle avait des crampes d'estomac et un goût aigre dans la bouche. Elle aurait voulu se lever, prendre une longue douche, manger quelque chose, mais elle resta là, allongée contre le corps de son frère. Elle le regarda, son grand frère si maigre dont le visage, même endormi, semblait nerveux. Elle lui tenait la main. Il ne pouvait dormir qu'ainsi, sa main dans la sienne, et elle sentait sur sa paume la peau rêche et squameuse d'Omar. Son frère lui était revenu et elle ne pouvait s'empêcher de croire que c'était Mouilala qui avait poussé Omar vers elle. Il parlait souvent de leur mère. Il évoquait des souvenirs d'enfance avec une tendresse, une douceur que Selma ne lui avait jamais connue. Quand il avait frappé à sa porte, quelques semaines après son installation à Rabat, elle avait eu peur. Elle avait cru qu'il voulait la punir, la dissuader, la ramener par les cheveux dans le giron familial. Mais il avait visité l'appartement en silence, son petit chien sous le bras. La minuscule cuisine qui donnait sur la cour. Le salon avec ses banquettes bleues, sa table en bois laqué noir où trônait une grande coupe en cristal remplie de boîtes d'allumettes. Et puis la chambre baignée de soleil. « Alors c'est là que tu vis ? »

Mouilala l'avait prévenue. Les femmes devaient être patientes. Avec le temps, les hommes s'amollissaient. En vieillissant, ils devenaient sentimentaux et cherchaient, dans les bras de leurs sœurs ou de leurs maîtresses, une consolation. Mouilala ne s'était pas trompée et Omar, plusieurs fois par semaine, rendait visite à Selma. Il réclamait des plats de son enfance : des soupes de pois cassés et des tajines de carottes. Il lui offrit un tourne-disque et ensemble, ils écoutèrent des chansons de Fayrouz et d'Asmahan. Il lui demanda de se maquiller comme la diva syrienne, avec de

grands traits noirs sous les yeux, et il aimait l'observer, concentrée devant le miroir, un bâton de khôl à la main.

Il lui apprit tout et d'abord à parler. Sujet, verbe, complément, comme le leur répétaient les professeurs à l'école coloniale. Il lui enseigna une grammaire nouvelle. Celle des non-dits, des insinuations, la grammaire de la peur et de la surveillance de tous par tous. Il lui apprit à se méfier du téléphone, des confidents, des métaphores. Il lui répétait toujours : « Écoute bien et tiens ta langue. Ce que tu ne dis pas t'appartient. Ce que tu dis appartient à tes ennemis. » Il lui acheta un petit agenda avec une couverture en cuir dans lequel, jusqu'à la fin de ses jours, Selma nota avec un code connu d'elle seule le résumé de ses journées. Elle lui parla un jour d'une hôtesse de l'air qu'elle fréquentait. Les gens l'appelaient « comtesse de l'air » parce que la fille prenait des grands airs et portait du parfum acheté à Paris. Elle rapportait dans ses bagages des magazines et des livres interdits et recevait chez elle pour des séances de lecture clandestine. Omar ce jour-là caressa le crâne de Selma, doucement, comme on gratifie un chien rapportant un bâton.

Son frère jouait enfin le rôle qu'on attendait de lui. Il la protégeait. La vie de Selma n'était pas sans risques et quelques mois auparavant, elle avait dû affronter la jalousie féroce d'un amant. L'homme, héritier d'une famille de chorfas, fumait à longueur de journée des pipes de kif qui le rendaient violent et paranoïaque. Il harcelait Selma. Lui posait des questions en la pénétrant. Il l'obligeait à dire qui elle avait vu, ce qu'elle avait fait et si elle avait désiré, même dans le secret de son cœur, un autre homme que lui. Un soir, dans une crise de rage, il lacéra tous les vêtements de Selma avec une lame de rasoir. Et Omar la trouva ainsi, sanglotant sur son lit, au milieu des robes et des blouses en mousseline déchiquetées. « Estime-toi heureuse qu'il n'ait pas testé la lame sur toi. Il doit savoir que tu es ma sœur et il n'a pas osé. » Oui, elle se savait protégée, mais à ce sentiment de sécurité se mêlait une amertume, un regret. Omar n'était plus le frère sévère et réprobateur

d'autrefois. Il ne la battait plus mais il n'avait jamais cessé de lui donner des ordres. Tiens-toi bien. Tu sens la cigarette. Ne ris pas aussi fort. Et qu'est-ce que tu vas faire à cette soirée ? Enlève ce rouge à lèvres, l'autre était mieux. Tu dis n'importe quoi.

Les yeux fixés sur le plafond, elle pensa : « Je les hais, je les hais tous. Je voudrais ne jamais les revoir. » Hier soir, elle avait serré des gens dans ses bras, elle avait ri et dansé en soulevant un peu sa jupe. Elle avait prononcé des « je t'aime », des « je t'adore » qu'elle ne lançait, en vérité, que pour s'entendre dire quelque chose de gentil en retour. La soirée avait commencé au bar de l'hôtel Hassan et s'était poursuivie dans un cabaret tenu par une ancienne prostituée corse. À minuit, la joyeuse bande avait rejoint l'appartement d'un ministre, qui cachait à sa femme l'existence de cette garçonnière. « Il faudra dire ça à Omar mais peut-être le sait-il déjà. » Le ministre aimait recevoir ses copains et il invitait, pour les distraire, une bande de femmes joyeuses et dociles. Des hôtesse de l'air, des coiffeuses, des esthéticiennes et des danseuses. Il ne pouvait pas se passer de l'une d'elles en particulier. Une cartomancienne à l'œil droit poché, qui tirait les cartes toute la nuit et parlait à voix basse. Il ne prenait jamais une décision sans la consulter. Il était nerveux en ce moment. Dans toute la ville on ne parlait que de l'affaire de la Pan Am et de l'arrestation d'un homme d'affaires accusé de tentatives de corruption dans un projet d'équipement hôtelier. Des ministres et des hauts fonctionnaires avaient été limogés. Les rumeurs prédisaient des arrestations imminentes. À la télévision, le roi avait déclaré : « L'intégrité morale est le secret de toute réussite. » Et le pays entier avait éclaté de rire.

À les voir dans ces soirées, souriantes et bien mises, on aurait pu croire que ces femmes étaient puissantes. Qu'elles avaient le monde à leurs pieds. Mais sans mari elles n'étaient rien. Leurs vies ne tenaient que par la grâce de leurs amants. Des colonels et des généraux, des hommes d'affaires et des fils de notables, des play-boys qui prenaient, sur un coup de tête, un avion pour Londres ou pour Rome. Selma était l'une d'elles. Elle avait quitté Meknès

deux ans auparavant. Hind Benslimane, une ancienne camarade de classe, lui avait parlé d'une formation à la coiffure dans la capitale. Et Selma s'y était rendue le lendemain de son arrivée. La patronne l'accueillit avec enthousiasme. Elle lui prit les mains et approcha si près son visage que Selma crut qu'elle voulait l'embrasser. Elle s'extasia : « Tu as la plus jolie peau que j'aie jamais vue. » Tous les soirs, les filles qui travaillaient au salon jetaient dans les sacs-poubelle de grandes mèches de cheveux. Elles les coupaient sur de vieilles poupées en plastique et parfois sur elles-mêmes. « C'est pour les flics. Ils fouinent dans les ordures. »

Très vite, Selma comprit qu'il ne s'agissait pas de faire des brushings ou des manucures et que les clientes étaient, pour la plupart, des employées de la patronne. Durant la journée, les femmes se retrouvaient dans le salon et passaient des heures à cancaner en se limant les ongles. Elles s'épilaient les unes les autres et se faisaient des confidences, les cuisses écartées, le pubis couvert de cire. Le soir, elles sortaient en bande dans les boîtes et les restaurants de la capitale. Les clients les connaissaient par leurs prénoms. Les patrons de discothèque leur versaient une commission.

Selma dansait sur les tables des boîtes de nuit de la capitale. Elle dansait jusqu'au matin au Jour et Nuit, au Sphinx et à la Cage, et les hommes la faisaient tourner sur elle-même. Selma passait ses vacances dans des villas de Cabo Negro et s'était baignée dans la Méditerranée. Elle avait skié sur les pistes de l'Oukaïmeden et avait même dormi dans une chambre de la Mamounia. Au printemps prochain, Selma irait au Club Med et mangerait avec les mains de grosses crevettes juteuses. Selma s'habillait dans les plus belles boutiques du centre-ville. Ses amants la faisaient déposer par leur chauffeur et revenaient plus tard payer en liquide pour les robes en soie, les corsages, les pièces de lingerie fabriqués à Paris. Selma portait des chaussures assorties à ses robes et des sacs en cuir véritable dans lesquels elle rangeait ses paquets de Marquise et un tube de rouge à lèvres.

Selma rêvait d'un passeport et d'un billet d'avion. Elle priait pour qu'un jour un de ses amants l'emmène à Paris ou à Madrid. Mais pour l'instant, il fallait être raisonnable. Ne pas trop demander, ne pas trop parler même, savoir se faire discrète et amusante à la fois, frivole mais pas vulgaire, ne pas nier qu'on est une pute et laisser les femmes du monde prendre la lumière. Il fallait faire semblant de ne pas savoir, jouer aux innocentes, aux vierges effarouchées. Au début, quand elle faisait l'amour, elle ne fermait pas les yeux et certains hommes s'en offusquèrent. Ils n'aimaient pas ça, ils la trouvaient indécente. Alors elle se couchait sur le flanc, posait la main de l'homme sur son sein et, tandis qu'il entrait en elle, elle fixait la fenêtre ou le mur. Ils n'aimaient pas non plus qu'elle parle, qu'elle dise ce qui lui plaisait. Certains se mirent en colère : « Tu ne vas pas m'apprendre ce que j'ai à faire. » Elle fit semblant de se soumettre. Elle apprit à se comporter comme les chiennes qui se couchent sur le dos, tirent la langue et réclament des caresses. Elle ne jouait pas seulement la soumission mais la docilité. Elle ne feignait pas le désir, non, ils n'aimaient pas ça, mais elle surjouait la surprise en poussant de petits gémissements. Pourtant, elle savait ce qui lui faisait du bien. De quelle façon et par quels gestes elle pouvait donner à son corps tout entier l'impression d'une extraordinaire légèreté. Du bout des pieds à la racine de ses cheveux, elle n'était plus qu'un souffle, un nuage de mousse, une liqueur qui lentement s'écoule au fond d'une gorge et la réchauffe. Seule, elle jouissait.

Les filles se disputaient souvent. C'était à qui recevrait le plus beau bijou. À qui cacherait dans son soutien-gorge la plus grosse liasse de billets. À qui recevrait un petit appartement ou une voiture en récompense. Elles se tiraient les cheveux, se lançaient des insultes. Il était même arrivé que l'une jette la sauce brûlante d'un tajine de patates au visage d'une rivale. Elles se haïssaient puis se réconciliaient. Au fond, elles n'avaient personne d'autre sur qui compter. Elles se refilaient l'adresse d'une faiseuse d'anges ou le nom d'un salaud qui aimait frapper en baisant. « Et il ne paye même pas bien. Si

tu veux mon avis, ça ne vaut pas le coup. » Et toutes, elles buvaient. Parce que les fêtes se suivaient et se ressemblaient et que la joie n'y était pas. Elles buvaient, et ce soir-là Selma avait bu plus que de raison. Elle avait voulu faire plaisir au ministre qui se vantait d'avoir du champagne et du whisky importés et qui appelait, en claquant des doigts, une jeune bonne pour chercher des glaçons.

Hier soir, elle avait bu alors qu'elle savait bien que ça la rendait méchante, injuste, qu'elle se mettait toujours à radoter. L'alcool la protégeait de la honte et la poussait à toujours plus d'invéraisemblances et de démesure. À deux heures du matin, la bonne était sortie de la cuisine. Une des invitées avait chuchoté à l'oreille de Selma : « Elle a déjà l'air d'une petite garce tu ne trouves pas ? » Selma s'était demandé si la fillette était une indic elle aussi. Si elle écoutait aux portes et téléphonait ensuite, une fois la maison vide, pour faire son rapport à la police. Pour l'alcool, Selma ne dirait rien. Elle n'avouerait pas à Omar qu'elle avait été malade. Elle s'était réfugiée dans une pièce au fond de l'appartement et s'était couchée sur le carrelage, les jambes levées contre le mur. Sa jupe était retombée, on voyait sa culotte en dentelle verte d'eau. Par moments, un spasme montait du fond de son ventre et elle hoquetait, comme si elle allait vomir, mais rien ne sortait. Elle faisait le même bruit que les chiens qui s'étouffent avec un os. Elle avait espéré que quelqu'un vienne puis avait prié pour être seule, pour qu'on l'oublie, que la fête se termine et que personne n'entre dans cette pièce qui, à en juger par le désordre qui y régnait, servait de débarras. Elle s'était endormie, les jambes contre sa poitrine, la tête à même le carrelage. Quelqu'un l'avait secouée : « Allez lève-toi » et elle avait ouvert les yeux. Elle s'était mise à quatre pattes. « Rentre chez toi maintenant. » « J'y vais, j'y vais », et elle s'était dirigée vers la porte de l'appartement qu'un inconnu avait refermée derrière elle.

Elle n'avait plus la nausée à présent mais ce qui montait en elle, c'était une colère, une haine même. Elle les haïssait et elle pourrait les maudire. Elle

aurait voulu ne plus jamais les croiser, qu'ils meurent, et oublier pour toujours ce qu'ils faisaient d'elle. L'actrice pathétique et hurlante d'un mauvais film. Elle s'entendait répéter les mêmes phrases, les mêmes plaisanteries, et maintenant qu'elle n'était plus ivre, elle se souvint que quelqu'un, le plus méchant d'entre eux, avait dit d'un air las : « Oui, on sait, tu l'as déjà dit. » Et c'est comme s'il lui crachait au visage, comme s'il la menaçait et insinuait qu'elle était devenue trop ennuyeuse pour continuer à être invitée.

Selma les haïssait et pourtant, dès qu'elle n'était plus avec eux, dès qu'une journée passait sans avoir de nouvelles, elle s'enfonçait dans l'angoisse. Elle prenait des résolutions. Elle se croyait capable d'une certaine abnégation et s'imaginait devenir une adulte, sage et raisonnable. Trouver un travail décent, dans un bureau ou une boutique du centre-ville. Elle ne devrait plus rien à personne et vivrait sans surveillance. Prenant soin de sa maison, passant de longues nuits devant la télévision ou à fumer dans son bain. Elle se jurait aussi de rendre plus souvent visite à sa fille et de la prendre un jour avec elle, dans ce petit appartement où elles partageraient le même lit. La pensée de Sabah lui écrasait l'estomac. Sa fille, qu'elle n'arrivait pas à aimer et qu'elle ne pouvait s'empêcher de considérer comme un accident, un malheur inévitable. Sabah, depuis toujours, l'empêchait. Déjà, lorsqu'elle la portait dans son ventre, lorsque le bébé grossissait en elle, elle le vivait comme une malédiction, une entrave à sa solitude. Les hommes ne pouvaient pas comprendre ça. Cette propension qu'ont les autres à vous coloniser de l'intérieur. Ce désir qu'ils ont de s'enfoncer en vous et de vous envahir. Les fœtus qui grandissent dans vos entrailles. Les sexes qui vous pénètrent et veulent que vous soyez aussi profondes que possible, aussi humides qu'une jungle tropicale. « Les femmes, pensa-t-elle, sont comme ces pays que des troupes dévastent, dont ils brûlent les champs, jusqu'à ce que les habitants aient oublié leur langue et leurs dieux. »

Puis son téléphone sonnait, on la conviait à une fête et le poids sur sa poitrine disparaissait. Elle sautait de joie, ouvrait son placard et jetait sur son lit ses robes et ses combinaisons de soie.

En janvier 1971, Mehdi passa le concours de l'Inspection des finances dont il sortit major. La promotion ne comptait que cinq étudiants marocains. Trois originaires de Fès, un de Casablanca et un autre de Rabat. On lui confia la direction des impôts. Il s'installa dans un large bureau au quatrième étage d'un immeuble du centre-ville. Janine, sa secrétaire, avait épousé un Marocain, rencontré à la faculté de Lyon. C'était une bonne secrétaire, rigoureuse et organisée, mais Mehdi l'évitait. Quand elle se trouvait dans une pièce, il ne croisait pas son regard. Elle le mettait mal à l'aise. Il détestait ses ongles longs et rouges avec lesquels elle tapait à toute vitesse sur la machine à écrire. Sa voix l'irritait tout comme sa façon de prendre une longue inspiration avant de se lancer dans une conversation interminable. Conversation qu'elle menait en réalité avec elle-même puisqu'elle répondait aux questions qu'elle avait posées et ne laissait pas à son interlocuteur la moindre occasion d'y participer. Mehdi s'adressait à elle à travers la porte à moitié ouverte de son bureau ou il enregistrerait sur un petit dictaphone une liste d'instructions. Janine l'appelait « monsieur le directeur » et c'est ainsi que l'appelait aussi Simo, le gardien. Mehdi aurait pensé que ce genre de déférence, ces gestes soumis, cette façon de lui tenir la porte, de baisser la tête, d'acquiescer à tout, le mettraient mal à l'aise. Quand il garait sa voiture devant le bâtiment, Simo se précipitait à sa rencontre. Il l'attendait au pied de sa voiture puis le suivait jusqu'à l'immeuble, ôtant parfois du bout des doigts quelques poussières sur le costume de Mehdi. Les premières fois, Mehdi glissa un billet dans la main du vieil homme, qui sentait la sardine en boîte et la crasse, et il répondit affectueusement aux bénédictions dont le gardien le

gratifia. Puis ce manège, mille fois répété, le lassa. Il n'arrivait plus à sourire à cet homme dévoué et servile, qui cherchait tous les jours à tirer de Mehdi de quoi se payer des bières dans un bar près du marché central.

Mehdi ne trouvait pas de plaisir à exercer le pouvoir et à constater la peur ou le respect qu'il inspirait à son entourage. Il ne pensait qu'à travailler de l'aube jusqu'à la nuit. Il était toujours cet écolier studieux, obsédé par l'idée de satisfaire son professeur, et il s'était mis en tête de réformer cette administration et d'en faire un exemple d'efficacité et de modernité. Il houspillait les fonctionnaires pour les sortir de la torpeur où ils végétaient. Chaque jour ou presque, il transmettait un courrier à son ministère de tutelle pour proposer des innovations, des réformes fiscales, des séminaires de formation pour les fonctionnaires. Auprès de ses anciens amis universitaires, il passait pour un vendu et un traître. Il avait renoncé au rêve d'écrire un livre, à celui de devenir un grand professeur d'université, et il fallait qu'il prouve qu'il avait raison. Il voulait les convaincre et se convaincre lui-même qu'on pouvait changer le système de l'intérieur, sans se fourvoyer, sans se salir.

Ce poste aux impôts ne lui apporta pas les satisfactions escomptées. Mehdi devait subir l'indifférence de sa hiérarchie, mais surtout les plaintes, les larmes et parfois même les cris des contribuables. Tous se disaient lésés, incompris. Ils réagissaient avec fureur à la froideur de Mehdi, à son intransigeance qu'ils prenaient pour un trait occidental. Ce patron des impôts avait beau être un Arabe, il se comportait comme un Blanc. Refusant les compromis, les enveloppes, les explications. Demandant d'une voix sévère, quand il apercevait la liasse de billets cachée entre deux feuilles : « Qu'est-ce que c'est que ça ? Vous feriez mieux de les reprendre. Je vais faire comme si je n'avais rien vu. » Les contribuables se vexaient. Ils le menaçaient d'en référer à plus puissant que lui et se vantaient d'avoir des contacts au palais qui sauraient le punir, lui, le petit merdeux, le moins que rien, d'avoir osé les traiter ainsi.

Il lui arriva de recevoir dans son bureau de vieux notables de province. Des hommes qui se présentaient en djellaba de laine granulée et turban safran et qui regardaient, étonnés, ce jeune Marocain dont les chemises portaient des boutons de manchette. Ils avaient l'air de ne rien comprendre à ce que Mehdi disait et ils se souvenaient que c'était ainsi que les Français obtenaient d'eux ce qu'ils voulaient. La paperasse. La maudite paperasse et les grands mots, qu'ils étaient incapables de lire et qui les humiliaient. La paperasse leur faisait plus peur qu'une troupe d'hommes armés. Il n'y avait rien de pire pour leur faire perdre leurs moyens. Mehdi avait honte. Honte de se sentir si différent d'eux, qui ressemblaient à Mohamed son père et avec qui il n'avait plus rien à voir. Il jouait avec ses boutons de manchette, il leur souriait. Il disait : « Janine va tout vous expliquer pour les démarches. C'est entendu ? »

Un jour, Mehdi demanda à procéder à un contrôle fiscal sur un contribuable qui, au vu de ses biens et revenus, payait très peu d'impôts. Il diligenta une enquête, se plongea dans le dossier et il ne lui fut pas difficile de prouver que l'homme fraudait le fisc depuis des années. Il s'appelait Karim Boulhas mais dans tout le pays, on le connaissait sous le nom de « roi de la sardine ». Issue d'une riche famille de commerçants, Boulhas dirigeait la plus grande conserverie du pays, dans le port de Safi. Ces dernières années, il avait investi dans l'immobilier, acheté des terrains, et il envisageait de construire un hôtel, persuadé que le tourisme était l'avenir du Maroc. Mehdi lui fit envoyer des lettres et il imagina, avec délectation, la façon dont réagirait le fraudeur face à l'ampleur des sommes réclamées. Des millions de dirhams. Karim Boulhas se présenta au siège des impôts un après-midi de septembre. La chaleur n'avait pas baissé depuis des mois. Les chignons de Janine s'affaissaient et ses cuisses, quand elles les décroisaient, faisaient un bruit de ventouse. Il entra dans le bureau de Mehdi, accompagné d'une jeune fille ronde et timide. Ses cheveux noirs et gras étaient retenus en une longue natte qui lui tombait au-dessus des fesses. Sur sa lèvre supérieure se

formaient des gouttelettes de sueur qu'elle buvait en passant lentement sa langue sous son nez.

La conversation s'engagea de manière polie. Karim Boulhas demanda à Mehdi d'où il venait. Il dit qu'il connaissait des Daoud, originaire d'El Jadida. Étaient-ils de sa famille ? Mehdi répondit non. Il refusait, le visage fermé, les yeux fixés sur son interlocuteur, les règles tacites du clientélisme. Boulhas transpirait et il passa un mouchoir sur son front luisant. Mehdi lui tendit un papier couvert de chiffres. Boulhas jeta un œil au document et le repoussa vivement. « Oh mais je ne comprends rien à ces chiffres ! C'est vous l'homme instruit. Comme on dit, vous avez le savoir et moi j'ai l'argent. Nous pourrions bien nous entendre. » Il ajouta en direction de la jeune femme : « C'est ma fille. Elle a dix-huit ans. » Mehdi ne comprit pas tout de suite. Il crut que Boulhas cherchait à l'apitoyer ou simplement à changer de sujet. À l'amener sur un terrain sentimental, comme le faisaient si souvent les contribuables. « C'est une gentille petite », répéta Boulhas. Mehdi remarqua alors que la jeune fille lui souriait. Ses traits étaient assez grossiers, ses dents n'étaient pas alignées, mais il y avait en elle quelque chose de vulnérable, de triste, qui toucha Mehdi.

« On est entre nous n'est-ce pas ? renchérit Boulhas. Vous êtes encore jeune, plein de vie, et vous devez vous épuiser au travail. On voit bien que vous n'êtes pas le genre à perdre votre temps à vous amuser. Je pense à vous, vous comprenez ? »

Mehdi s'enfonça dans son siège. L'adolescente tenait ses mains sagement posées sur ses genoux. Aussi docile qu'une mule, tout entière tournée vers les désirs que les autres formulaient pour elle, habituée à acquiescer et à obéir. Elle leva vers lui ses beaux yeux couleur aubergine.

« Maria, ordonna son père. Dis bonjour au monsieur. »

Les jours qui suivirent, Mehdi reçut une note de sa hiérarchie. Karim Boulhas était un homme important et il n'était pas question de créer un scandale alors que le pays traversait des jours difficiles. « Je compte sur vous, monsieur Daoud, pour trouver une solution qui puisse satisfaire tous les partis. » Boulhas revint plusieurs fois à Rabat. Il offrit à Simo et à Janine des cartons de conserves d'anchois et de sardines. Mehdi pouvait entendre sa secrétaire glousser à travers la porte. Boulhas était, il devait le reconnaître, un homme sympathique et joyeux et il était difficile de résister à sa bonne humeur. Quand Mehdi lui annonça la somme qu'il devrait payer, Boulhas se frappa le front : « Mais tu veux ma ruine, mon fils ? Non, non, il faut que tu recommences tes calculs. Je veux bien payer, je te l'ai dit, mais je ne vais pas te laisser arracher le pain de la bouche de mes enfants. Il faut que tu sois raisonnable, ya ouldi¹. »

Boulhas se révéla être un homme d'affaires redoutable. Et à force de le fréquenter, Mehdi s'intéressa à ses projets. Boulhas était ambitieux et malin et il n'avait pas l'intention de faire toute sa vie de la farine de poisson et des boîtes de conserve. Certes, il était fier de vendre ses produits à la France, à l'Espagne, à la Thaïlande, et il prévoyait d'exporter bientôt en URSS et en Pologne. Mais ce qu'il voulait, c'était construire des hôtels avec piscine et des clubs de vacances pour Européens en mal de soleil. Au mois de juin 1971, ils signèrent un accord et Boulhas en fut si satisfait qu'il invita Mehdi à visiter ses installations dans le port de Safi. « Ce n'est pas la peine de discuter. Demain, je t'envoie mon chauffeur. Et mets autre chose que tes costumes de bourgeois. Sur un sardinier, pas besoin de souliers vernis. »

Le lendemain, à dix-huit heures, le chauffeur de Boulhas se gara en bas de l'immeuble des impôts. Mehdi monta dans la voiture en costume sombre, ses boutons de manchette aux poignets. Ils roulèrent des heures sur une route mauvaise et plusieurs fois, Mehdi crut qu'ils allaient provoquer un accident. Le chauffeur conduisait à toute vitesse, indifférent au Code de la route, et doublait des camions, sur l'étroite deux-voies, sans aucune visibilité. Il n'arrêtait pas de klaxonner et d'insulter les autres automobilistes et Mehdi était à bout de nerfs quand ils arrivèrent enfin à proximité de Safi. C'était la première fois qu'il visitait l'ancien comptoir portugais et il fut déçu d'arriver de nuit et de ne pouvoir admirer l'imposante forteresse qui donnait sur l'océan. Dès qu'ils pénétrèrent dans le quartier de Djorf el Youdi, une puissante odeur de poisson envahit l'habitable.

Devant un café, Mehdi aperçut la silhouette imposante de Boulhas. Il portait un pantalon en toile kaki, un épais gilet en laine et des bottes en plastique. Il monta dans la voiture à côté de Mehdi et se mit à rire : « Ben alors mon fils, je ne t'avais pas dit de mettre des vêtements confortables ? On va pêcher bon sang, on ne va pas se pavaner dans un cocktail de la capitale ! » L'entreprise de Boulhas possédait ses propres bateaux sardiniers et Mehdi monta à bord de l'un d'eux, chaussé d'une paire de bottes que lui prêta le patron-pêcheur. « Nous on reste pieds nus de toute façon. » Tandis que les hommes préparaient le cerco, ce filet rouge long de trois cents mètres qui servait à attraper les poissons, Boulhas attira le haut fonctionnaire dans la cabine. Il lui servit du thé, ouvrit une boîte de sardines qui baignaient dans l'huile. « Pendant longtemps, les gens d'ici avaient peur de l'océan. Mon grand-père, que Dieu ait son âme, racontait toutes sortes de légendes à ce propos. Il disait que les paysans se méfiaient des côtes. Ces pauvres bougres croyaient que l'eau était le territoire des génies et des monstres malfaisants. Ces types-là, ajouta-t-il en désignant les pêcheurs qui s'affairaient, ne sont pas mauvais. Mais rien à voir avec les Espagnols ou les Portugais, c'est moi qui te le dis. » Il expliqua à Mehdi qu'il avait l'intention d'acquérir bientôt un

bateau plus grand, sur lequel il pourrait congeler son poisson et ainsi aller pêcher plus loin, en haute mer. Il commanderait aussi un de ces appareils à ultrasons, un échosondeur, qui permettrait de repérer les bancs de poissons et de lire sur un échogramme le profil des fonds marins. Le bateau quitta le port. Les pêcheurs marchaient sur le plancher de bois et Mehdi observa leurs pieds, énormes et couverts de plaies, leurs ongles noirs rongés par le sel. La ville, dans leur dos, disparut et les pêcheurs se mirent en quête des bancs de sardines. Pour les repérer, ils suivaient les rassemblements de dauphins et d'oiseaux de mer ou ils cherchaient, à la surface de l'eau, les reflets phosphorescents des écailles de poisson. Ils se mirent à chanter. Un chant que Mehdi n'avait jamais entendu et qui le surprit par sa gaieté et son harmonie. Les voix des hommes, penchés au-dessus du bastingage, étaient claires et puissantes.

« Ils ont trouvé ! » annonça Boulhas. Ils attachèrent l'extrémité du cerco au canot annexe sur lequel montèrent le patron-pêcheur et un homme d'équipage et le remorquèrent lentement là où les sardines avaient été détectées. Puis le navire se mit à tourner lentement. Boulhas emmena Mehdi dans la cale, à l'avant du bateau, et ils regardèrent se déverser les palanquées de sardines. Le capitaine, de retour à bord, tapa dans le dos de Mehdi. « C'est pas beau ça ? » Et Mehdi songea que oui, c'était beau, plus beau que bien des choses qu'il avait vues dans sa vie. Le jour se levait et l'eau avait pris une teinte jaune qui lui rappela les champs de blé sous la lumière d'août, l'année où il avait vu Aïcha pour la dernière fois. Son cœur se serra. Il faudrait lui écrire. Il faudrait lui raconter ça.

Ils reprirent le chemin de Safi. Le capitaine envoya un message radio et quand ils arrivèrent, une sonnerie stridente résonna dans le quartier du port. C'était la façon qu'avaient les industriels de battre le rappel. Les camions s'élançaient alors dans les champs de câpriers ou de blé pour ramasser des paysannes qui viendraient gagner là quelques dirhams. Mehdi avait sommeil et il avait froid. Il aurait voulu s'allonger dans un lit, sous une épaisse

couverture, et rêver des dauphins dont le corps brillait sous le clair de lune. Mais Boulhas n'avait aucune intention de se coucher. « C'est ça la vraie vie, mon fils ! La mer, la pêche, et pas cette vie de bureau que tu t'infliges. Écoute-moi bien et tu verras, à nous deux on pourrait fonder un empire ! » Ils s'assirent dans un café et Boulhas commanda deux bols de soupe aux escargots, du café et du pain. Depuis quelques mois, Boulhas allait souvent à Marrakech. « Tout le monde me prend pour un fou mais j'en suis sûr, c'est là qu'il faut être. Une ville où il fait chaud, même en hiver, ce n'est pas le rêve ça ? Crois-moi, si je me débrouille bien, je ferai mieux que la Mamounia et tout le monde voudra venir chez moi. Ça aussi les Espagnols l'ont compris avant nous. Franco l'a dit : le tourisme, c'est l'avenir. Il donne du travail à son peuple et il faut voir ces Andalous qui venaient travailler chez nous il y a dix ans ouvrir des hôtels remplis d'Anglais et d'Allemands. » Il rota bruyamment, suça le bout de ses doigts couverts d'huile et entraîna Mehdi vers son usine, en face du café.

Il régnait, dans l'immense entrepôt, un bruit infernal. Seules des femmes travaillaient. Elles étaient au moins deux cents, peut-être plus. Elles travaillaient debout, habillées légèrement malgré le froid. Leurs pieds – elles n'avaient pour la plupart que des sandales en caoutchouc – trempaient dans l'eau saumâtre, à laquelle se mêlaient du sang et des entrailles de poisson. Sur le dos, certaines portaient de petits enfants qu'elles parvenaient à faire taire en remuant de gauche à droite et en claquant la langue. Elles écaillaient le poisson à toute vitesse et des contremaîtres hurlaient pour accélérer la cadence. Mehdi se sentit ridicule dans son costume, son pantalon humide enfoncé dans ses bottes. Il tombait de sommeil et ne comprenait rien aux explications que Boulhas lui donnait. D'un geste nerveux, il jouait avec ses boutons de manchette et l'un d'eux tomba par terre. Il vit l'objet briller au milieu des têtes de poisson qui gisaient au fond d'un bac en plastique. Il s'apprêtait à se baisser et à récupérer le bijou qu'il s'était offert pour fêter sa nomination aux impôts quand un contremaître en blouse blanche le bouscula

et donna l'ordre aux femmes de ramasser les détritrus. Mehdi regarda une des ouvrières se pencher et soulever les bacs d'ordures. Elle s'éloigna vers le fond de l'usine et Mehdi n'osa pas réclamer le bouton en argent.

Avant de laisser Mehdi repartir, Boulhas insista pour qu'il l'accompagne chez lui. Le roi de la sardine habitait une grande maison à l'extérieur de la ville. Il installa Mehdi dans un des salons décorés de banquettes en brocart-nylon brillantes. Boulhas disparut et Mehdi resta là, seul face à la table couverte de victuailles. Des gâteaux aux amandes, des briouates nappés de miel, de petits biscuits à l'anis comme il en mangeait enfant. Une bonne passa dans la pièce et baissa la tête en l'apercevant. Il lui semblait être là depuis des heures et il finit par étendre les jambes et laisser sa tête retomber sur un coussin. Il allait s'endormir quand Maria entra. La jeune femme le salua et se saisit d'une assiette de pâtisseries qu'elle approcha du visage de Mehdi. Il se servit mais ne mordit pas dans le gâteau. Il le tenait à la main et fixait le visage de la jeune fille dont la longue natte de cheveux bruns tombait sur ses seins. Il lui dit qu'il était fatigué et s'excusa de s'être laissé aller sur cette banquette, les pieds nus sur le tapis. « Est-ce que tu sais quand va revenir ton père ?

— Mon père est parti, répondit-elle. Il m'a demandé de te dire que le chauffeur te ramènera à Rabat tout à l'heure. Il veut que tu te sentes comme chez toi ici. Que tu prennes ton temps. »

Un instant, Mehdi songea à se lever, à remercier pour l'hospitalité et à se précipiter vers la porte pour retrouver le chauffeur. Mais Maria le fixait de ses yeux implorants, ses yeux aubergine, dont le reflet violet le fascina.

« Vous étiez à la pêche cette nuit ?

— Oui. Tu es déjà montée sur un des bateaux de ton père ?

— Oh non ! dit-elle en riant. Ce n'est pas pour les filles ces bateaux-là. »

Maria n'avait pas de conversation. À tout ce que dit Mehdi, elle acquiesça. Il lui demanda si elle faisait des études et elle expliqua qu'elle avait terminé le lycée et aidait maintenant sa mère à la maison. Il voulut

savoir ce qu'elle aimait. La musique ? Le cinéma ? Elle haussa les épaules. « Est-ce que tu aimes lire ? » Elle répondit : « Je ne sais pas. » Mehdi finit par se lever et prit congé. Quand il s'installa dans la voiture, il tenait toujours à la main le gâteau dans lequel il n'avait pas croqué.

Assis sur la banquette arrière, il pensa que ce ne serait pas déplaisant d'être marié à une femme comme Maria. Une fille comme elle prendrait soin de lui. Elle lui ferait de beaux enfants. Elle se retirerait dans la cuisine quand ils auraient des invités. Et elle ferait l'amour en gémissant doucement, les yeux fermés. Elle le ramènerait à ses racines et pendant le ramadan, couché sur une banquette, il l'entendrait gronder les enfants et leur intimer l'ordre de ne pas réveiller leur père. C'était comme si Maria parlait une langue ancienne, une langue que Mehdi avait connue autrefois et dont elle saurait, par sa douceur, par sa docilité, raviver le souvenir. Et tandis qu'il se laissait aller et somnait dans le sommeil, Mehdi revit la grande femme blonde au bord de la piscine, dans la ferme d'Aïcha. Elle tourna son regard vers lui. Et elle plongea.

À la fin du mois de juin 1971, Mehdi reçut un carton d'invitation pour l'anniversaire du roi, qui fêtait ses quarante-deux ans au palais de Skhirat, face à l'océan. Son ministre de tutelle lui fit remarquer la sollicitude de Sa Majesté à l'égard des jeunes cadres du pays. Il insista sur le fait qu'il faudrait se présenter en tenue décontractée et laisser au placard les costumes et autres smokings. « Même les ministres et les généraux ont reçu l'ordre d'adopter une tenue de sport. »

Mehdi n'aurait osé l'avouer à personne, et surtout pas à ses anciens camarades de la faculté, mais cette invitation le plongea dans un état de grande excitation. Jamais il n'était entré dans un des palais officiels du roi. Jamais il n'avait assisté à une réception aussi prestigieuse avec tout ce que le pays comptait de diplomates, de ministres, de haut gradés et d'amis de la famille royale. Voilà, il en était. Ou plutôt, le 10 juillet, jour de l'anniversaire, il ferait son entrée dans le grand monde et appartiendrait au clan des puissants. Ce qui l'excitait et l'inquiétait à la fois, ce n'était pas la splendeur des lieux, la rigueur du protocole ou le fait qu'il ne connaîtrait sans doute personne. Non, comme un enfant qui s'apprête à rencontrer une idole de cinéma ou de la chanson, Mehdi était obsédé par l'idée de voir le roi de près. C'est idiot, se répétait-il, c'est un homme comme un autre et le pouvoir dont il est détenteur ne le rend ni sacré ni différent des autres. Et pourtant, quand il passait à présent devant un des nombreux portraits d'Hassan II exposés en ville, il se disait : « Je vais le voir en vrai et peut-être lui parler. Et il me saluera et s'il me sourit, cela veut dire que mon avenir est assuré. » Il avait honte de ces pensées qu'il savait viles et basses mais il ne pouvait s'empêcher

de se réjouir et d'avoir l'impression qu'il avait été élu, parmi des milliers d'autres. On l'avait choisi. Dans le plus chic magasin de la ville, il acheta un pantalon de sport blanc et une chemise à manches courtes, d'un rose pâle. Il paya une fortune une paire de mocassins en cuir et se fit couper les cheveux et tailler la barbe.

La veille de la fête, il ne réussit pas à trouver le sommeil. Dans son appartement, la chaleur était suffocante et il passa la nuit allongé sur son lit face aux fenêtres ouvertes, attendant le vent du matin. À six heures il se leva. Le ciel était couvert, laissant présager des températures caniculaires. À huit heures il était douché et habillé et tournait en rond dans son salon, incapable de lire, de travailler ou même de rester assis sans rien faire. Il avait peur de s'endormir sur la vieille banquette et d'arriver en retard au déjeuner. Un de ses collègues l'avait prévenu. Il ne fallait arriver ni trop tôt – au risque de paraître impatient et ridicule – ni trop tard, et froisser ainsi le roi qui donnerait le coup d'envoi du repas. Au comble de la nervosité, Mehdi se saisit des clés de la Simca et décida de se mettre en route. Il prendrait un peu d'avance, au cas où la voiture tomberait en panne, et il pourrait s'arrêter chez Henri, dont le cabanon se situait un peu avant le palais d'été. Dans la demeure du roi, pas question pour Mehdi de boire de l'alcool, mais il demanderait à Henri de lui servir un verre de vin blanc qu'il dégusterait sur la terrasse et qui le détendrait.

Il traversa le centre-ville et rejoignit la côtière en direction de Skhirat. Une fois Rabat derrière lui, il se sentit plus serein, presque en vacances, et il pensa que cette tenue lui allait très bien et qu'Henri n'en reviendrait pas de tant d'élégance. À gauche de la route, la ville avait laissé place à la campagne. Sous des cahutes en bois, des paysans vendaient des légumes : poivrons, oignons, tomates. Puis l'océan apparut, resplendissant sous le soleil, et au loin Mehdi remarqua les remparts ocre d'une ancienne casbah entourée de palmiers. En contrebas, il pouvait voir les rochers où s'écrasaient

les tourbillons d'écume et au milieu desquels de jeunes garçons, pieds nus, pêchaient des coques et des crabes.

Il gara la voiture devant le cabanon dont la porte d'entrée était ouverte. Le salon et la cuisine étaient vides. Il appela mais personne ne répondit. Il trouva Henri sur la terrasse, allongé sur un transat en toile, un livre ouvert sur les genoux. Il dormait.

« Henri ? » Le professeur ouvrit les yeux et quand il reconnut son ancien élève, un sourire illumina son visage.

« Mehdi ? Quelle bonne surprise. »

Mehdi baissa les yeux sur ses mocassins hors de prix et pensa qu'il ne dirait rien au sujet de l'anniversaire du roi. Henri était trop poli pour lui faire des reproches ou exprimer la moindre désapprobation. Mais il était certain qu'il allait le décevoir. Passer pour un vendu, un traître, un sale bourgeois.

« Tu es très élégant dis-moi. Et c'est bien cette barbe. Moins Karl Marx. »

Mehdi se caressa le menton. « Oui. On vieillit, n'est-ce pas ? Monette n'est pas là ?

— Non mais elles ne vont plus tarder maintenant. Tu es un peu en avance.

— En avance ?

— Mais oui. Elle est allée chercher Aïcha à l'aéroport. Elle passe l'été ici. Ne me dis pas que tu ne le savais pas ? »

Mehdi était arrivé ici, tout gonflé d'orgueil et d'assurance, et il eut l'impression, en entendant la nouvelle, de fondre, de s'écrouler, de se liquéfier. Sa tenue lui parut alors ridicule et vulgaire. Henri devait penser que c'était pour elle, pour Aïcha, qu'il avait acheté ce pantalon trop serré et cette chemise dans laquelle, à présent, il se sentait étouffer.

Henri s'extirpa de son transat. « Excuse-moi, je ne t'ai même pas proposé quelque chose à boire. Je dors très mal la nuit et dans la journée, il suffit que

j'ouvre un livre pour tomber de sommeil. Et si on débouchait une bouteille de vin blanc ? »

Mehdi hocha la tête. Sa langue était collée à son palais et il ne pouvait prononcer un mot. Aïcha allait venir. Dans quelques minutes, dans une heure peut-être, elle apparaîtrait ici, devant lui. Quel message le destin cherchait-il à lui envoyer ? Il regarda Henri revenir de la cuisine, une bouteille de vin à la main. Son ancien professeur parlait mais Mehdi n'entendait pas. Les pensées se bousculaient dans son esprit. « Je ferais mieux de partir, songea-t-il. Si je ne pars pas maintenant, c'est fichu. » Il se demanda si on remarquerait son absence à la réception d'anniversaire. Le ministre le chercherait-il parmi les invités, pour le présenter au roi comme un jeune homme plein d'avenir ? Non, se rassura Mehdi, il aurait mieux à faire que de s'inquiéter de lui.

« Elle a choisi son jour, n'est-ce pas ? s'esclaffa Henri.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? » Mehdi fixait son professeur, les sourcils froncés, le visage marqué par l'inquiétude.

« L'anniversaire du roi, à Skhirat. Monette avait peur de ne pas arriver à rejoindre l'aéroport avec toute cette agitation. J'ai proposé de l'accompagner mais elle n'a pas voulu. Tu sais comment elles sont. »

Non, Mehdi ne savait pas. Il ne savait plus rien. Il but d'un trait son verre de vin blanc. Il pouvait sentir le liquide froid descendre dans son estomac vide. S'il était soûl, plus besoin de réfléchir. Il deviendrait impossible alors de faire marche arrière, de reprendre la voiture et de se présenter devant les membres de la Cour. Il regarda la montre à son poignet. Il était presque onze heures. Pendant quelques secondes, il fixa le cadran. Puis tendit son verre à Henri qui le resservit.

« Nerveux, hein ? » Henri trouvait amusante l'attitude de son élève, qu'il attribuait à l'émoi amoureux. Mehdi ne tenait pas en place. Il s'assit sur le transat puis se releva. Son pantalon lui comprimait le ventre et il resta debout, le verre à la main, les yeux tournés tantôt vers l'entrée, tantôt vers l'océan. Le ciel était d'un bleu clair, presque blanc, et sa chemise était trempée de sueur.

On aurait dit que l'océan lui-même était rendu nerveux par la fournaise et les vagues, énormes, s'écrasaient sur la plage dans un bruit de tonnerre.

« Tu me prêterais un maillot ?

— Tu veux te baigner ? Vraiment ? » Mehdi déboutonnait déjà sa chemise, au milieu de la terrasse, comme s'il était seul au monde.

« Attends, suis-moi, j'ai ce qu'il te faut. »

Mehdi aurait voulu lui raconter. Il aurait aimé avoir le courage de demander conseil à Henri. « Sera-t-elle heureuse de me voir ? Croira-t-elle une fois encore que je lui ai tendu un piège ? Dis-moi, Henri, si elle m'en veut encore. » Mais il ne dit rien et s'enferma dans la salle de bains. Il se déshabilla, enfila le maillot qui était un peu trop grand pour lui et descendit sur la plage où le sable lui brûla la plante des pieds. Il se mit à courir et se jeta dans le creux d'une vague qui arrivait vers lui. Chaque fois qu'il levait la tête hors de l'eau, il lui fallait replonger pour éviter d'être emporté. Les vagues s'avançaient, toujours plus hautes, chargées d'une écume mousseuse et sale, comme la bave au coin des babines d'un chien enragé. Il tenta de nager mais ce n'était ni ses bras ni ses jambes qui le portaient. Ses pieds battaient dans le vide. Il était tiré par le courant, de plus en plus loin du bord. Il ouvrit ses yeux myopes. Le sable et le cabanon avaient disparu, ne restait plus que l'étendue noire et infinie de l'eau qui bouillonnait. Il était inutile de résister, alors il se laissa rouler comme un caillou par le ressac. D'une main, il retenait le maillot qui glissait sur ses cuisses. Le souffle lui manquait mais il n'avait pas peur. Il se laissa aspirer par les profondeurs. Sur sa peau, il pouvait sentir le picotement du sable et des coquillages. Il songea à la façon dont Aïcha nageait, à sa grâce et à sa ténacité. Et lui vint, encore une fois, l'image de la grande femme blonde au bord de la piscine, dans son maillot mauve. Parfois, il arrivait à sortir la tête hors de l'eau, à aspirer de l'air, puis il était à nouveau englouti, attiré vers le fond, entraîné dans le mouvement infernal d'une essoreuse. Mais l'océan ne voulut pas de lui. Il tenait toujours le maillot

d'une main quand il fut ramené sur le bord, les cheveux couverts de sable et de cailloux. Henri était là et lui tendit la main.

« Tu m'as fichu la frousse. J'ai failli me jeter à l'eau pour aller te chercher.

— Tout va bien, répondit Mehdi. Le courant était plus fort que je ne le pensais. »

Henri l'enroula dans une serviette et ils retournèrent sur la terrasse. Ils finirent la bouteille de vin blanc et en ouvrirent une deuxième. Mehdi fuma des cigarettes, l'une après l'autre, en appuyant fort sur le filtre avec son index. Là-bas, au palais, on avait dû servir le déjeuner. Le roi s'était sans doute installé à sa table, seul, comme le voulait le protocole. Mehdi était ivre à présent. Ses paupières étaient lourdes, son esprit embrumé, et il affichait un sourire satisfait. C'était la plus belle journée du monde. Rien ne pouvait lui arriver. Le destin continuait de décider à sa place et il lui suffisait de se soumettre, de s'y abandonner, de faire confiance, comme il avait fait confiance au courant qui l'avait ramené sain et sauf. La baignade l'avait rafraîchi et son corps était détendu. Il regarda sa montre. L'aiguille ne bougeait plus. Il avait oublié de l'ôter avant de se jeter dans l'eau et elle ne fonctionnait plus.

Puis il entendit le moteur de la voiture. Une voix féminine. Celle de Monette qui appelait Henri pour l'aider à porter la valise. Mehdi eut l'impression qu'il était encore là-bas, dans les profondeurs de l'océan, et les bruits lui parvenaient de très loin, atténués. Il resta assis sur son transat, tournant le dos au cabanon. Il ne pouvait pas se résoudre à se lever. Il avait l'impression qu'au moment où il la verrait, son cœur cesserait de battre. À force de penser à elle, de se torturer, Aïcha était devenue presque irréelle, comme ces créatures mythologiques qu'il est impossible de regarder en face sans se transformer en statue de sel. Elle était là pourtant. Juste en face de lui. Il tendit la main pour masquer le soleil qui l'éblouissait. Elle était là, ses longs cheveux raides tombant sur ses épaules nues. Elle portait une robe noire

à fines bretelles et il fixa son buste maigre, son cou immense, et enfin son visage. Il se leva si brusquement que la tête lui tourna. Elle déposa un baiser sur sa joue et à cet instant, alors qu'elle se penchait vers lui, il dut se retenir pour ne pas l'étreindre. Pour ne pas hurler « je t'aime » et « pardonne-moi, je t'en supplie ». Mais il dit seulement « bonjour » et lui sourit.

Monette mit la table. « Et nous, on a le droit à un peu de vin ou vous avez tout bu ? » Elle avait eu peur de ne pas arriver jusqu'ici. « Il y avait un barrage juste après le palais. Des camions militaires s'étaient mis en travers de la route. Apparemment, ils arrêtaient toutes les voitures qui venaient de Rabat. Mais ils nous ont laissées passer. Il faut croire qu'on leur a fait bonne impression. »

Pendant le déjeuner, Mehdi parla très peu. Il répondit de manière laconique aux questions que lui posait Henri sur son poste aux impôts et ses nouvelles responsabilités. Aïcha demanda s'il écrivait toujours et Mehdi s'embrouilla. Il conclut : « Dès que j'aurai le temps, je m'y remettrai. » Elle levait parfois les yeux vers lui et le fixait sans sourire. Elle avait l'air moins timide qu'avant, plus sûre d'elle. Elle buvait et mangeait avec appétit. Monette lui lança des regards entendus et Mehdi pensa qu'elles se moquaient de lui. Aïcha parla de Strasbourg, répétant « David par-ci, David par-là », comme si ce maudit garçon était devenu indispensable à sa vie. D'ailleurs David était en Espagne avec ses parents et il n'était pas exclu qu'il la rejoigne ici, en août. « Nous serons très heureux de l'accueillir, s'amusa Monette. N'est-ce pas Henri ? » Celui-ci hocha la tête en silence. Il fixait la main de Mehdi et ses doigts qui, depuis quelques instants déjà, tambourinaient contre la table en bois.

Mehdi se sentit sur le point d'exploser. L'ivresse s'était muée en colère et il regretta d'être resté, d'avoir attendu cette femme qui semblait jouir de son humiliation. Il aurait dû se rendre au palais, poursuivre son chemin, ne penser qu'à lui et à sa carrière. Il aurait rencontré des gens importants et noté leur nom, leur adresse et leur numéro de téléphone dans le carnet qu'il gardait

toujours sur lui. Sa montre était cassée et il avait dépensé pour rien l'argent de ses vêtements. Quelle erreur de s'être laissé attendrir. Il s'apprêtait à trouver une excuse et à s'en aller quand un homme, un voisin, se présenta à la porte. Henri resta quelques minutes avec lui dans l'entrée du cabanon et quand il revint sur la terrasse, Monette remarqua sa pâleur.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

— C'était Robert. Il dit qu'il est arrivé quelque chose à Skhirat. On aurait entendu des tirs et il paraît que l'odeur de poudre arrive jusque chez lui. Pour l'instant, il nous conseille de rester ici, de ne pas bouger. Dès qu'il saura quelque chose, il nous préviendra. » Il alla chercher son poste de radio dans la chambre et l'alluma. Il sembla soulagé quand il parvint à capter la radio nationale qui diffusait une chanson d'amour égyptienne. « Et ce téléphone qui n'est toujours pas installé ! C'est quand même insupportable de ne pas savoir ce qui se passe. »

Puis la chanson égyptienne fut coupée. Et Henri reconnut les notes de *La Galette*, une marche militaire. À présent, tous les quatre fixaient le poste de radio comme si cet objet contenait la réponse aux questions qui les assaillaient.

« Et mes parents ? dit Aïcha. Ils vont s'inquiéter. »

Chacun y alla de ses suppositions. Les Libyens avaient fomenté un attentat. Le roi était mort et la régence se préparait. Il se mêlait, en chacun, un mélange de peur et d'excitation. Ils avaient conscience de vivre un grand moment, un moment historique dont on parlerait un jour dans les livres. Ils ne tenaient pas en place et arpentaient la terrasse en fumant. Deux hélicoptères passèrent au-dessus de la plage. Les filles surjouaient l'inquiétude : « Qu'est-ce qu'on va devenir ? » Henri prit un air docte, répétant que ça devait arriver et qu'il sentait bien que ça ne pouvait pas tenir plus longtemps. Mehdi s'enflamma, parlant de révolution du peuple et de guérilla. Il se réjouissait de ne pas être allé à l'anniversaire. Pas seulement parce qu'il avait la vie sauve, mais parce qu'il pouvait faire comme s'il avait toujours été du bon côté.

Prétendre qu'il n'avait pas frayé avec les puissants. Plus tard, si on lui posait la question, il expliquerait que oui, il avait été invité mais qu'il avait refusé de s'y rendre, en toute conscience, pour marquer son opposition à ce déballage de luxe indécent.

« J'aurais dû y être, lâcha-t-il.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demanda Henri.

— L'anniversaire du roi. J'étais invité moi aussi.

— Je comprends mieux maintenant.

— Tu comprends quoi ?

— Tes vêtements, ton attitude. Tu peux remercier Aïcha alors. À mon avis, tu es mieux ici que là-bas. »

Il augmenta le son de la radio. « Vigilance, vigilance. L'armée a pris le pouvoir. La monarchie est tombée. L'armée du peuple a pris le pouvoir. Une ère nouvelle va commencer. »

Tout l'après-midi et une partie de la nuit, ils crurent que le roi était mort et que le Maroc était désormais aux mains des militaires. Aïcha pensa au portrait d'Hassan II dans le bureau de son père. Elle se souvint de la liesse populaire au retour d'exil de Mohammed V. Elle ne pouvait imaginer son pays sans roi. Quoi ? Ils allaient devenir un de ces États dirigés par des soldats ? À la radio, le message de l'armée passait en boucle et Henri était rendu fou par l'absence de nouvelles. « Pourquoi Robert ne revient pas ? On ne va pas rester là à attendre comme des idiots.

— Qu'est-ce que tu veux faire d'autre ? » demanda Monette.

La nuit tomba sur la plage. Ils avaient fini le vin et Henri alla chercher des bières dans le frigo. Il ne restait plus que quelques cigarettes et ils les partagèrent, comme on fait tourner un joint. Ils se taisaient. Chacun semblait être entré en lui-même. Face à l'inconnu, il leur paraissait ridicule de parler pour ne rien dire, de faire des suppositions qui se révéleraient fausses. Ils pensaient à leur avenir. Aux conséquences que cela aurait pour eux. Dans le secret de leur cœur, ils calculaient ce qu'ils risquaient de perdre et ce qu'ils

pourraient gagner. Qu'en serait-il de leur carrière, de leurs ambitions, de leur bonheur ? Ils n'auraient pas su dire si cet attentat était une bonne ou une mauvaise chose. S'ils devaient s'inquiéter ou se réjouir. Mais tous avaient peur.

La lune, aussi ronde et incandescente que la pointe d'un cigare, se reflétait dans les grandes flaques que l'océan avait laissées sur le sable en se retirant. Depuis la terrasse, la plage ressemblait à un champ labouré et au loin, des formes indistinctes évoquèrent à Aïcha le profil des bêtes de trait. Il était presque minuit quand Robert revint. Oufkir avait parlé à la radio. Le coup d'État avait échoué et le roi était vivant. L'armée loyaliste, déployée dans les rues de la capitale, avait repris la radio et le ministère de l'Intérieur. À Rabat, la rumeur enflait comme une tornade de feu. Elle allait de maison en maison et se nourrissait du récit des survivants rentrés chez eux et des mensonges de ceux qui étaient jaloux de n'avoir rien vu. Déjà sifflaient les noms des traîtres : le général Medbouh, le colonel Chelouati et Ababou, commandant de la caserne d'Ahermoumou dont les jeunes soldats avaient mené le coup d'État. Robert avait passé la soirée au téléphone mais il était incapable de répondre à Henri et aux autres, qui le mitraillaient de questions. Les motifs ? « Trop tôt pour le dire. » Combien de morts ? « Des dizaines, peut-être plus. Quelqu'un m'a raconté que des cadavres flottaient dans la piscine du palais. Ils ont fessé un général et traqué le roi jusque dans les toilettes. »

« Je vais me coucher », déclara Henri, et Monette le suivit à l'intérieur de la maison. Aïcha et Mehdi restèrent seuls sur la terrasse.

« Je pensais terminer mon internat ici, à Rabat. Ce n'est peut-être pas une si bonne idée finalement.

— Tu aurais abandonné ton David ?

— Ce n'est pas mon David.

— Peu importe. »

Elle se leva. Ramassa les verres qui traînaient sur la table et le cendrier plein de mégots.

« Je suppose que tu dors ici alors.

— Ce n'est pas comme si j'avais le choix.

— Rentrons. Il fait froid. »

Ils étaient allongés l'un contre l'autre sur la banquette humide quand Hassan II prit la parole à la radio, vers une heure du matin. Elle lui tournait le dos. Elle avait l'air de dormir. Mehdi pensa qu'il ne pourrait jamais trouver le sommeil. Il la désirait tellement qu'il devait se retenir pour ne pas la couvrir de baisers, l'épuiser de caresses, pour ne pas insister. Il avait soif, son haleine sentait le vin et le tabac. Il ne pouvait pas l'embrasser avec cette bouche-là. Il faudrait descendre en caleçon dans la maison glaciale. Boire un verre d'eau, revenir, baiser sa peau. Commencer par le dos, s'attarder sur le creux de la taille. Léchér son ventre. La réveiller doucement.

Pendant ce temps le roi parle. Le roi n'est pas mort. Et demain, le roi racontera à la télévision l'assaut des soldats qui ont tiré sur ses invités et qui voulaient l'achever, lui, leur père, leur protecteur, leur guide. Il révélera, devant un public fasciné, qu'il a regardé son jeune assaillant dans les yeux et que celui-ci a baissé son arme. Ensemble, ils ont prié et le roi a quitté les lieux la vie sauve, son trône préservé.

Mehdi renonça à se lever. Il remua la langue dans sa bouche et avala un peu de salive. Il posa la main sur le sein d'Aïcha. Il pouvait en sentir la rondeur, la petitesse, à travers le fin tissu de sa chemise de nuit. Il enfonça son visage dans les cheveux de cette femme qui lui était revenue. Elle sentait le sel que charrie le vent de la plage. Elle avait froid et dormait les jambes ramenées contre elle. Les mains jointes, suppliantes. Comment pouvait-elle dormir ? Ne sentait-elle pas comme il était agité, là, collé contre elle ? Le sang pulsait dans son sexe. Ce n'était pas douloureux mais obsédant. Comme une exaspération, un affolement que le frôlement des draps rendait plus

insupportable encore. Un cri qui voudrait jaillir, la suffocation d'un enterré vivant.

Dans les rues de Rabat, on charge les mutins sur des camions. Des cadets de dix-neuf ou vingt ans, le crâne rasé, presque bleu, les visages marqués par la fatigue et la sidération. On a attaché leurs poignets et leurs chevilles avec des liens en cuir. Le roi n'est pas mort. Demain il dira : « Je suis encore plus roi qu'hier. »

Aïcha remua. Elle se retourna et enroula la jambe autour de Mehdi. Il pouvait sentir l'intérieur, doux et chaud, de ses cuisses. Elle garda les yeux fermés. Elle acceptait de prolonger la nuit. Elle s'abandonnait à lui et Mehdi l'embrassa comme il n'avait jamais embrassé une femme. Il lui mordit, doucement, la commissure des lèvres. Il dévora ses joues, son cou, et elle se laissa faire. Mehdi aimait et son amour se logeait dans un lieu plus mystérieux, plus ample encore que le cœur. Il pensa : « Aujourd'hui, j'aurais dû mourir deux fois. »

À Rabat, les journalistes envoient leurs articles à leur rédaction. « Sardanapalesque ! » écrit un reporter français. « Une tragédie shakespearienne ». « Un avertissement pour la monarchie », commente un autre.

Vous allez voir ce que vous allez voir.

Les condamnés, ça s'exécute en public, en place de Grève, au milieu de la foule. Quel intérêt de couper une tête ou de fusiller si le peuple n'y assiste pas ? Si les hommes ne rentrent pas chez eux, la peur au ventre, pour vomir dans les petites salles de bains de leurs appartements et se jurer de toujours, oui, toujours, se tenir du côté de la loi ? À quoi sert un condamné sinon à faire un exemple ? Les jours d'exécution, on emmène les enfants au spectacle. Les pères les portent sur leurs épaules pour qu'ils voient l'échafaud. Ils leur disent de garder les yeux ouverts, de ne pas baisser la tête quand s'avancera le bourreau. « Regarde ce que deviennent les voyous, les Apaches, les mauvais garçons. Regarde ce qu'on fait à ceux qui osent défier le pouvoir. Ouvre les yeux et regarde. » Les pères disent aux fils : « Il faut être un homme pour voir ça, il faut être fort et ne pas pleurer à la vue du sang. »

Les enfants se souviendront, des décennies plus tard, du bruit des balles et ils l'imiteront en faisant vibrer leurs lèvres. La foule poussera des cris pour couvrir les sanglots du condamné qui n'a plus que quelques secondes à vivre. Qu'importe si le criminel a maintenant des regrets, qu'importe s'il pleure, s'il supplie, s'il a peur, s'il prie Dieu et urine sur lui. C'est un spectacle pour la famille. Un spectacle comme un autre. Le plus grand, le plus impressionnant des spectacles, de ceux qui s'incrument au fond de votre pupille et qui, une vie durant, vous habitent et vous réveillent la nuit.

En 1962, on distribua dans les cafés de Rabat et de Casablanca des écrans de télévision. « C'est gratuit, c'est un cadeau du roi ! » expliquèrent les fonctionnaires. Ils incitèrent les cafetiers à garder la télévision allumée, aussi souvent que possible, pour pousser le bon peuple à voter pour la nouvelle Constitution. Au début, les gens se méfièrent de cette boîte maudite et les plus vieux, les anciens, refusèrent d'y jeter un œil. Puis ils s'habituerent et dans les salons bourgeois, dans les appartements des fonctionnaires, apparut la télévision. L'après-midi, pendant qu'elles cuisinaient, les ménagères laissaient l'appareil allumé et elles épluchaient leurs carottes, déplumaient leurs poulets devant l'écran. Ce n'était plus, alors, l'oignon qui les faisait pleurer mais les chagrins d'amour d'une jeune Égyptienne que son amant avait abandonnée. Certains disaient que le roi lui-même décidait des programmes. Il lui arrivait d'appeler le siège de la chaîne nationale pour couper la diffusion d'un film qu'il jugeait médiocre. Le film s'arrêtait avant la fin, pas assez drôle, trop long, ennuyeux. Et le lendemain, sur les marchés de la ville, les gens faisaient des paris. Les héros s'étaient-ils finalement retrouvés ? La belle jeune femme, celle avec de longs cheveux bruns, était-elle autorisée par son père à se marier ? Dans le secret des salons familiaux, certains s'agaçaient : ils n'avaient pas les mêmes goûts que Sa Majesté.

Mais aujourd'hui, 13 juillet 1971, le programme serait exceptionnel, du jamais-vu à la télévision. De quoi vous donner la chair de poule et vous tirer les larmes. Au début, ça ressemble à un western. La caméra filme une immense étendue de sable battue par le vent. Au loin, on distingue des falaises et on entend le bruit des vagues qui s'écrasent contre la roche. C'est un film à grand budget, une production hollywoodienne, avec des half-tracks tout ce qu'il y a de plus moderne d'où des hommes en uniforme sont extraits. La caméra s'approche. Ce ne sont pas n'importe quels hommes mais des acteurs de premier plan, des colosses aux vestes alourdies de médailles. Gros plan sur les visages. Mathilde pleure si fort qu'elle a du mal à respirer. Amine s'agace, il voudrait la faire taire, il voudrait qu'elle soit digne, mais le

spectacle qui se déroule devant lui le sidère et il ne peut rien dire. Cet homme dont le visage en noir et blanc, le visage un peu flou, apparaît sur l'écran, cet homme ils le connaissent. Ils ont dansé avec lui et son épouse, une Française, lors des soirées de l'hacienda. Cet homme a fait la guerre, comme Amine, il a combattu en France, en Italie, en Indochine. Sur l'écran, un soldat s'approche du colonel qui a les mains liées dans le dos. Il arrache ses galons, lui ôte sa casquette, insigne de son grade, et on dirait que c'est à Amine lui-même qu'il fait cet affront. Amine pousse un petit cri et tape, doucement, ses poings contre ses genoux. La caméra change d'axe et filme à présent le visage d'un autre homme, un général aux lèvres gonflées qui détourne le regard. Le condamné, la tête penchée sur le côté, les yeux mi-clos, semble ne pas comprendre ce qu'il fait là. Amine pense à Mourad. S'il était là, ils se souviendraient du courage que cela leur avait demandé de faire la guerre. Et comme ils admiraient ces hommes, leurs commandants, leurs supérieurs, dont ils exécutaient les ordres sans réfléchir. Était-il possible que les gens aient oublié ? Que le souvenir de cette guerre ait disparu ? Ces hommes, se désole Amine, sont de l'histoire ancienne. Nous avons mené des guerres oubliées.

Un homme descend de l'arrière d'un camion, entouré de trois soldats dont les casques de combat masquent en partie le visage. Le traître fixe la caméra, on dirait qu'il prie ou qu'il demande quelque chose. Sa chemise est ouverte, on voit son tricot de peau qui dépasse sous son uniforme. Amine essaie de comprendre ce que le condamné vient de dire mais l'image n'est pas assez nette pour qu'il puisse lire sur ses lèvres. Plus tard, le journaliste présent sur place prétendra que le condamné a crié : « Je ne suis pas dans le coup. Je n'ai rien fait ! » D'une voix calme et rassurante, un journaliste justement égrène le nom des condamnés, comme on présente les joueurs d'une équipe de football. C'est la même voix que celle qu'il adopte pour les cérémonies royales, les inaugurations, les jours de fête. Puis sa voix disparaît, comme engloutie sous le bruit des bottes et du vent qui soulève des nuages de poussière ocre. Les mutins, les salauds, les criminels crient « Vive le roi ! »,

« Vive Hassan II ! » tandis qu'on les conduit vers les poteaux qui ont été dressés dans ce champ de tir désert, à quelques kilomètres de Rabat. Un cameraman court et manque de trébucher sur une pierre. À mesure qu'ils avancent, les condamnés pâlisent et certains se retournent pour regarder derrière eux, les yeux écarquillés de peur. Un photographe s'approche pour saisir la terreur dans son objectif. Demain, il vendra à *Paris Match* des images exclusives, prises à l'arrière de l'half-track.

Combien sont-ils à avoir vu ça ? Dans combien de mémoires ces souvenirs seront-ils gravés ? Ils sont des milliers, sans doute, à regarder sur leur écran les soldats traîner sur le sol un corps déjà mort aux traits méconnaissables et l'attacher à un poteau. Le scénario n'avait pas prévu que le condamné succomberait à la torture mais la mort ne le sauvera pas. Il faudra qu'il meure deux fois et en public, s'il vous plaît. Amine répète « c'est impossible » et Mathilde, qui n'arrête pas de renifler, finit par tirer de sa manche un mouchoir en tissu. Comment des gens qu'on a connus, des gens avec qui on a bu et dansé et mangé, des gens qu'on admirait, comment peuvent-ils être là, dans ce décor du Far West, sous ces rafales de vent, prêts à recevoir les balles des dizaines de fusils alignés face à eux ? Mathilde pleure plus fort. Elle pleure cette fois pour les épouses, qui peut-être regardent, et elle crie presque quand elle pense aux enfants dont les pères passent à la télévision.

Amine était heureux quand il a acheté ce poste. Il a demandé à Mathilde de servir le dîner devant la télévision. Maintenant que leurs enfants sont partis, il ne voit pas de raison de continuer cette ridicule cérémonie des repas en tête à tête. Les soldats encadrent les condamnés à mort et les font avancer sur la falaise. Amine remue la tête, il pense : « Ça n'existe pas. » Bientôt, ils verront apparaître John Wayne ou bien des Indiens à cheval, leurs cheveux couverts de plumes, leurs mains tendant la corde d'un arc. Ils comprendront que tout cela n'est que du cinéma, que c'est pour de faux, que ça se passe ailleurs, que ça n'a jamais eu lieu. Mais non, ce n'est pas le Grand Canyon et

John Wayne ne viendra pas. On entend hurler : « Au commandement, feu ! » et les dix pelotons tirent leurs salves. Des membres de l'armée de terre, de l'air et de la marine se précipitent sur les corps inertes. Ils se raclent la gorge, se retournent pour voir si on les regarde, si on les entend, et ils crachent sur les cadavres.

Mathilde sanglote. « Pourquoi est-ce qu'ils nous montrent ça ? Ces hommes-là, on les connaît. » Amine serre les poings si fort que les jointures en deviennent blanches. Il la fixe avec dureté. « Qu'est-ce que tu peux y comprendre, toi ? Tu n'as aucune idée de ce qu'est le pouvoir. »

Comme chaque dimanche, Mathilde prit son sac, noua un foulard autour de son cou et demanda à Amine les clés de la voiture. Son mari poussa un long soupir qu'elle fit mine d'ignorer. Elle roula jusqu'au pensionnat où Sabah était interne depuis deux ans. Sur la banquette arrière, elle avait posé une boîte de gâteaux et une pile de magazines féminins. De vieux magazines qu'elle avait lus et relus et où figuraient des photographies de stars de cinéma et de membres de familles royales européennes. Des comtes et des duchesses. Des princesses et des rois. Sabah les découpait et elle avait accroché au-dessus de son lit des images de Sophia Loren, Grace Kelly ou Farah Pahlavi, la femme du shah, avec sa tiare en diamant sur la tête. Parfois, Mathilde lui offrait des vêtements. Mais rien de neuf et rien de cher. Amine le lui interdisait. Il n'aimait pas que Mathilde lui rende visite si souvent, qu'elle s'attache à cette petite au teint jaune dont la seule vue le mettait en rage.

Mathilde se gara devant la porte de l'internat. Sabah l'attendait sur l'escalier. Elles marchèrent dans les rues de la ville européenne. Elles s'assirent à une terrasse et Sabah commanda un jus d'orange. Avant de la laisser boire, Mathilde essuya les bords du verre avec un mouchoir. « Le serveur avait l'air sale. » Elle lui parla du mariage d'Aïcha, qui aurait lieu l'été prochain, et de ce futur mari qui occupait un haut poste dans la capitale. En face du café, un jeune garçon juché sur un âne vendait des oranges. Il cria : « Qui veut mes oranges ? De bonnes oranges bien juteuses ! » Mathilde se pencha vers Sabah et lui chuchota à l'oreille une chanson en alsacien. « Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda la jeune fille.

— Lève la queue du cheval, souffle-lui dans le trou, il en sortira une pomme verte pour toi ! » Mathilde éclata de rire. « J'avais appris cette chanson à ta mère quand elle était petite. Un jour, elle l'a chantée devant ton oncle qui s'est mis dans une colère noire. Il lui a demandé qui lui apprenait des grossièretés pareilles. Elle n'a jamais avoué que c'était moi. »

Mathilde posa quelques questions. Les mêmes questions que d'habitude et Sabah répondit par des mensonges. Oui, elle était heureuse et ses camarades étaient gentilles et les professeurs attentifs. Oui, elle faisait ses devoirs et elle aimait apprendre et elle ferait tout ce qu'on lui dirait, sans rechigner et avec la gratitude que l'on attend des enfants abandonnés. Sabah avait de beaux yeux mais des sourcils si épais et si broussailleux qu'ils salissaient son regard. Elle n'était jamais coiffée et ses cheveux étaient souvent gras. Il y avait quelque chose chez elle, une torpeur, une chétivité qui vous mettaient mal à l'aise. On aurait dit qu'elle était frappée d'une de ces maladies étranges qui déforment le corps et font paraître à la fois comme un enfant et comme un vieillard. Sabah avait appris à mentir et à ne rien réclamer. Elle dissimulait tout avec une habileté que les adultes ne soupçonnaient pas.

Une fois par mois, sa mère lui rendait visite. Elle arrivait dans sa belle voiture, dans ses tenues brillantes, et Sabah cachait sa rage. Elle disait merci à tout. Elle ne pleurait pas. Elle ne laissait rien voir de sa colère ou de son chagrin. Elle avait quinze ans à présent, elle n'était plus une enfant idiote et naïve. Elle se rendait bien compte que le couple formé par Mourad et Selma avait été incongru et elle percevait, sans pouvoir l'expliquer, que sa naissance était un drame. Sabah se savait un poids. Elle comprenait qu'elle était une erreur, un accident, une faute même. Il ne fallait pas réclamer ou se plaindre, au risque d'entendre encore : « Tu devrais mesurer ta chance d'avoir un oncle qui prend soin de toi. »

Du point de vue de la morale, de la bienséance, de tous les points de vue, il aurait mieux valu qu'elle n'existe pas. Personne ne ressentait le désir

qu'elle soit proche, ou même qu'elle soit là. Quand les adultes pensaient à Sabah, ils se demandaient où la mettre, comme on cherche à ranger un objet encombrant qu'on ne peut pas jeter pour d'obscures raisons sentimentales. C'est ce qu'avait dit Mathilde quand Selma avait annoncé sa décision de travailler à Rabat « Et Sabah, qu'est-ce qu'on va en faire ? » Mais ces enfants-là ont pour alliée l'indifférence qu'ils suscitent. Tout le monde s'en fiche. Ils peuvent mentir sans crainte.

Mathilde emmena Sabah au parc. Elle lui dit qu'elle avait pris rendez-vous pour elle chez le dentiste et chez le coiffeur. Elles iraient à la fin du mois. « Lis les magazines que je t'ai apportés, tu trouveras peut-être des idées pour une nouvelle coupe de cheveux. » Sabah la remercia et s'en tint là. Elle ne raconta pas ce qui se passait derrière les murs du pensionnat. Des murs hauts et épais, dont les filles s'amusaient à gratter la peinture écaillée pour s'en faire du fard à paupières. Dans les couloirs flottait une odeur d'urine et d'ail. Le gardien et le jardinier se touchaient le sexe quand ils regardaient les filles courir vers les douches dans leur combinaison beige. Des douches, elles n'en prenaient pas souvent. La directrice était économe. Après tout elles n'étaient pas des princesses. « Ça se saurait. Si c'était le cas, vous ne seriez pas là. » Les pensionnaires ne lavaient leur blouse que deux fois par mois.

Le mardi précédent, Sabah lisait sous la couverture beige, dans le dortoir du premier étage. Elle avait envie d'uriner mais il faisait si froid qu'elle ne pouvait se résoudre à quitter la lourde couverture de laine. Un cadeau de Mathilde. Puis elle sentit que sa culotte était humide. Elle crut qu'elle s'était pissé dessus et que tout le monde se moquerait d'elle. Elle enfonça la main dans sa culotte et quand elle vit ses doigts, elle s'aperçut qu'ils étaient couverts d'une glaire noirâtre et gluante. Elle n'était ni naïve ni ignorante et savait bien que les femmes saignaient. Mais elle n'avait pas imaginé que ça ressemblerait à ça, à ce liquide des enfers, cette matière solide qui donnait l'impression d'une décomposition intérieure. Elle croyait que quelques

gouttes d'un sang rouge vif s'écouleraient de son sexe. Un sang brillant, signe de bonne santé.

À bien des égards c'était un drame. Un drame parce qu'il faudrait aller voir la surveillante. Elle ne lui donnerait qu'une seule serviette à changer et à laver elle-même et la gronderait au cas où elle tacherait sa blouse. « Le sang ça ne passe pas. » Un drame à cause des douleurs terribles qui faisaient parfois pleurer les filles à qui l'on refusait des remèdes. « C'est votre lot. Pensez aux hommes. Eux ils vont à la guerre. » Un drame à cause de l'odeur de métal et de poisson qui imprégnait les vêtements et qui s'échappait d'entre les cuisses chaque fois qu'une fille pubère avait le malheur de desserrer les jambes. Oui, les femmes perdaient alors leur odeur d'enfant, l'odeur douce et sucrée des innocentes qu'elles avaient été. Et par le regard qu'on portait alors sur elles, un regard dévalué, dépourvu de l'indulgence d'avant, de l'indulgence du temps où elles étaient petites filles, elles se muaient en chiennes. Une fureur étrange s'emparait d'elles, un désir de se tordre, de sentir. Elles devenaient dangereuses et désormais, quand l'une d'elles invitait une autre à la rejoindre dans son lit, on savait que ce n'était pas seulement pour chercher de la tendresse ou se consoler d'un chagrin. Des jeunes filles aux lèvres moustachues se glissaient sous les draps. Elles trempaient leur langue dans ces sexes malpropres, elles introduisaient leurs doigts aux ongles trop longs dans le vagin d'une camarade de classe. Elles se griffaient, se mordaient. Ensuite, les filles se plaignaient de picotements quand elles urinaient ou d'une infection honteuse à laquelle personne ne semblait s'intéresser.

Tout cela, Sabah le tut. Et face à sa tante Mathilde dont elle trouvait si beaux les cheveux blonds et le teint clair, elle se comporta en enfant raisonnable qui sait qu'elle ne peut espérer plus que ce qu'elle a. Elle remercia pour les magazines et dit que ça n'avait aucune importance si les chaussures que Mathilde lui donnait étaient trop grandes. Il suffirait de

remplir l'escarpin de coton ou peut-être bien que ses pieds, un jour, grandiraient.

*

Dès le vendredi soir, des garçons traînaient aux abords de l'internat. Ils garaient leurs mobylettes sous les fenêtres des dortoirs et attendaient. Ils fumaient des cigarettes, riaient en se tapant le ventre et ils suivaient du regard les passantes dont on devinait la forme des fesses sous la djellaba. La direction ne paraissait pas s'inquiéter de leur présence. En vérité, la directrice chercha plutôt à en profiter. Hicham, qui jouait le rôle de chef de bande, lui déposait souvent des paquets de sucre, de gros bouquets de menthe, des pots de viande boucanée qu'il avait rapportés de Fès et dont elle raffolait. En échange de ces gourmandises, elle acceptait de fermer les yeux et de laisser courir ces filles qu'elle pensait de toute façon perdues.

Sabah n'était pas la plus jolie. Et si elle accompagnait dehors ses camarades, c'était sans enthousiasme. Juste pour passer le temps. Hicham pourtant la remarqua. Il n'avait pas plus de vingt ans et portait des blue-jeans et des chemises d'une parfaite propreté. Il mâchouillait toujours quelque chose, un bâton de réglisse, un cure-dents, un épi de blé. La première fois qu'il vit Sabah, il s'approcha d'elle et tendit la main vers le front de la jeune fille. Il caressa doucement la racine de ses cheveux et autour d'eux, les filles et les garçons se turent. Sabah avait une longue cicatrice dont elle ignorait l'origine, elle à qui personne n'avait jamais raconté les souvenirs d'enfance. Hicham hocha la tête et lui sourit. Il tapota son crâne avec une tendresse qui bouleversa Sabah. Elle eut l'impression qu'elle venait d'être adoptée par lui, qu'il la reconnaissait.

Ce n'est que quelques semaines plus tard, alors qu'ils étaient adossés contre une voiture, qu'Hicham donna des explications à la jeune fille. Cette cicatrice, lui dit-il, venait sans doute des aiguilles à tricoter ou d'une tige de fer que les femmes utilisaient parfois pour se débarrasser d'un enfant. « Ça

t'a abîmé le front. Mais si tu es là, ça prouve que tu es solide et que Dieu ne voulait pas que tu meures. » Sabah toucha la cicatrice du bout de son index puis ramena ses cheveux sur son front. Elle pensa : « Plus jamais je ne tirerai mes cheveux en arrière. » Elle porterait une frange désormais, comme certaines Françaises qu'elle avait croisées en ville. Elle brûlait de honte en pensant que tout le monde voyait cette marque infamante, ce stigmate. Tous savaient qu'elle avait survécu à une tentative d'assassinat.

Hicham sembla s'intéresser d'autant plus à elle. Chaque fois qu'il revenait voir les pensionnaires, il avait un geste pour Sabah. Il avait remarqué qu'elle était gourmande et lui proposait toujours de prendre un gâteau à la boulangerie ou une glace. Il la regardait manger des religieuses au café et affichait un air de père satisfait quand elle léchait la crème qui coulait sur ses doigts. Les filles se battaient pour attirer son attention et certaines s'émurent que Sabah, avec son air de ne pas y toucher, avec sa moue idiote, ait gagné le rôle de favorite. Un samedi, il se gara sous les fenêtres du dortoir et klaxonna deux fois. Les filles riaient et lui firent de grands signes. Adossé au mur du pensionnat, Hicham fumait une cigarette. Il posa à Sabah des questions sur sa famille et elle lui fit des réponses évasives. Elle pensa qu'il avait de la peine pour elle, qu'il comprenait d'où elle venait. Il lui dit : « Je pourrais être ton frère tu sais ? Tu n'as pas de frère, n'est-ce pas ? » Elle ne répondit pas mais le visage de Selim lui apparut. Elle faillit dire, non je n'ai pas de frère mais j'ai un cousin qui est comme un frère, mais cela lui parut trop compliqué et un peu ridicule. Elle ne voulait pas s'expliquer et encore moins partager avec cet homme, avec cet inconnu, l'existence de Selim. Elle hocha la tête et il posa la main sur son menton, pour l'obliger à le regarder dans les yeux. « Tu en as un maintenant, d'accord ? On va faire comme si tu étais ma petite sœur et je prendrai soin de toi. Mais il faudra m'écouter car un frère est là pour protéger, pour empêcher les petites sœurs de prendre un mauvais chemin ou d'avoir de mauvaises fréquentations. »

« Une surnoise, voilà ce qu'elle est. Vous croyez que je ne sais pas les reconnaître ces filles-là ? Vingt ans que je dirige ce pensionnat et je sais ce que je dis. Le gardien l'a trouvée dans la rue, en pleine nuit. On était mort d'inquiétude et elle, elle était là, sur le boulevard, assise sur sa valise à attendre des voyous. Une surnoise et une idiote qui croit le premier garçon qui passe et qui est prête à le suivre n'importe où. Dieu nous protège de cette sale engeance ! Je suis très déçue, madame Belhaj, et vous devez comprendre que je ne peux pas continuer à abriter sous mon toit un scorpion pareil. Allez savoir quelle influence elle va avoir sur mes filles et quelles histoires dégoûtantes elle va leur raconter. Si ça se trouve, elle est enceinte de ce voyou. Je serais vous, j'irais de ce pas chez le médecin. À mon avis, vous n'êtes pas au bout de vos surprises avec cette petite peste. Nous sommes une institution respectable et je dois protéger mes autres pensionnaires. Puisque sa valise est déjà faite vous pouvez y aller. Cette fille a besoin d'une bonne correction. Je suis sûre que son oncle lui fera passer ses envies de s'enfuir. »

À plusieurs reprises, Mathilde essaya de couper la parole à la vieille directrice qui agitait en l'air ses mains aux doigts déformés par l'arthrite. Elle voulut proposer de l'argent – « une somme conséquente pour compenser les dégâts qui ont été causés et continuer à soutenir cette vénérable institution » –, elle invoqua le Seigneur, dont la miséricorde devrait s'appliquer à tous et en particulier aux plus jeunes et aux plus fragiles d'entre nous. Elle tenta de plaider la cause de Sabah, en rappelant, devant la jeune fille aux yeux baissés, que celle-ci était orpheline et que sa mère l'avait abandonnée. Mais rien n'y fit. Chaque fois que Mathilde prononçait un mot,

la directrice hochait la tête nerveusement, levait les mains devant son visage et, comme un enfant qui ne veut rien entendre, elle se remettait à accabler Sabah et à l'insulter. « Je ne veux pas le savoir, conclut-elle. Je ne veux plus rien avoir à faire avec vous. » Mathilde ramassa son sac, se leva de sa chaise et se dirigea vers la porte du bureau. Elle se retourna et, d'une voix blanche, ordonna à Sabah : « Tu viens ? » La jeune fille la suivit dans le couloir puis dans le hall du pensionnat, sa valise à la main, dans ses chaussures trop grandes bourrées de coton. Les autres pensionnaires les regardèrent partir et certaines envoyèrent, du bout des doigts, des baisers à Sabah. Celle-ci comprit que ça n'avait rien à voir avec de l'affection et qu'elle n'allait pas non plus leur manquer. Mais les filles, d'une certaine façon, lui manifestaient leur admiration d'avoir trouvé le moyen de sortir d'ici, accompagnée de cette grande femme blonde dont l'accent alsacien les faisait rire.

Sabah s'assit, tête basse, dans la voiture de Mathilde. Sa tante prit place derrière le volant et resta immobile quelques minutes, les yeux fermés, comme si elle cherchait à faire refluer la colère qui montait en elle. Mathilde ne savait pas contre qui elle était le plus furieuse. Contre la directrice, qui l'avait traitée comme une moins que rien, qui avait méprisé son argent et refusé d'entendre ses excuses ? Contre Sabah, qui sous ses airs dociles cachait le même feu, la même surnoiserie que sa mère ? Ou encore contre Amine qui avait refusé qu'ils prennent Sabah à la ferme pour qu'elle s'en occupe, l'éduque et la soigne comme si c'était son propre enfant ? Mathilde tourna la clé de contact, appuya sur l'accélérateur et tourna brusquement sur l'avenue, si vite que les automobilistes la klaxonnèrent. « Danger public ! » l'insulta un conducteur. Elle roula à toute vitesse, le regard fixe, et au bout d'une demi-heure Sabah comprit qu'elles ne prenaient pas la route de la ferme. Elle aurait voulu demander : « Où m'emmènes-tu ? » mais elle avait trop peur que Mathilde lui hurle dessus.

Sa tante se tourna vers elle. « Tu m'as beaucoup déçue, lui dit-elle. Jamais je n'aurais pensé que tu puisses être aussi bête, aussi légère. C'est ça

la vie que tu veux ? C'est ça la fille que tu veux être ? Une traînée qui suit n'importe quel type et qui croit à toutes les bêtises qu'il lui raconte ? Où est-ce que tu allais comme ça, hein ? Qu'est-ce qu'il t'a promis ce garçon ? » Sabah garda les yeux baissés et Mathilde se mit à crier : « Réponds-moi ! Où est-ce que tu allais ? » Mais Sabah n'ouvrit pas la bouche. « De toute façon, je m'en fiche. Ça ne me regarde plus. Ton ingratitude dépasse tout ce que j'aurais pu imaginer. Si tu savais tout ce que j'ai fait pour toi. Tu n'as pas la moindre idée de tout ce que tu me dois. À cause de toi, à cause de ta bêtise et de ton égoïsme, je vais devoir supporter la colère de ton oncle. Qu'est-ce que je vais lui dire, moi ? Hein, qu'est-ce que je vais lui dire ? Tu veux te taire ? Très bien. Je n'ai pas envie de t'entendre et je n'ai même pas envie de te voir. Ton oncle avait raison, j'aurais dû l'écouter, vous n'êtes que des ingrates et des profiteuses. Ce ne sont pas nos histoires. Vous allez régler ça entre vous, ta mère et toi. Puisque vous ne voulez pas de notre aide, puisque vous méprisez tout ce qu'on vous donne, vous allez apprendre à vous débrouiller toutes seules. »

Voilà où elles allaient. Chez sa mère. Le cœur de Sabah se serra. Elle aurait préféré tout, un nouvel internat, une gifle de son oncle, tout plutôt que se retrouver en tête à tête avec Selma. La dernière fois qu'elle était venue à Rabat, dans le petit appartement de l'avenue de Temara, elle avait eu l'impression de déranger. Selma l'épiait, lui interdisait de toucher au maquillage, aux vêtements, elle s'était mise à hurler quand elle avait surpris sa fille en train d'ouvrir un tiroir rempli de vieilles photos. « On ne fouille pas chez les gens », l'avait-elle rabrouée. Le samedi, sa mère était restée enfermée dans la salle de bains une bonne partie de l'après-midi. Sabah s'était ennuyée, seule dans le salon, à lire des magazines. Puis Selma était apparue dans le couloir et avait tiré de la poche de son peignoir une liasse de billets. « Tiens, va t'amuser et ne rentre pas avant deux heures du matin. Je reçois des amis, tu ne peux pas rester là. » Et Sabah était sortie dans les rues noires et vides de Rabat. Elle s'était assise dans un café, avait commandé du

lait d'amande et avait prié pour que le temps passe vite et qu'elle rentre, saine et sauve, à la maison. « Ta mère est une pute », avait lancé une fille du pensionnat. Sabah s'était jetée sur elle, l'avait frappée à coups de poing mais ce soir-là, dans le café vide de Rabat, devant son verre de lait, elle s'était dit que c'était Selma qu'elle rêvait de battre, d'enfermer, de voiler. Sa mère lui faisait honte et elle ne voulait pas la revoir. « Mathilde, s'il te plaît, ramène-moi à la ferme », supplia-t-elle, mais sa tante garda le silence. Sur plusieurs kilomètres, elles roulèrent derrière un camion qui transportait des mulets dont elles ne pouvaient voir que les croupes arrondies. Mathilde, qui aimait la vitesse, se mit à râler puis klaxonna. Sabah, d'une voix fluette, se mit à chanter : « Lève la queue du cheval, souffle-lui dans...

— Oh je t'en prie, tais-toi ! »

*

« Selma n'est pas rentrée. Elle est allée au hammam. » Hocine pinça la joue de Sabah, plantée au milieu de l'avenue, sa valise à la main. « Alors c'est toi sa fille ? Oui, il y a un air, c'est sûr. Mais tu es trop maigre. Il faut manger un peu. » Mathilde, qui tenait fermement Sabah par le bras, esquissa un sourire hypocrite. « Mademoiselle fait attention à sa ligne. Mais elle n'a jamais manqué de rien et elle a toujours mangé à sa faim, croyez-moi. » Sabah s'assit sur les marches, son sac entre les genoux. Chaque fois qu'une femme traversait la rue ou qu'un taxi s'arrêtait devant l'immeuble, elle sursautait. Qu'allait dire sa mère ? Comment allait-elle réagir ? Mathilde, qui faisait les cent pas sur le trottoir, acheta une cigarette à un vendeur ambulancier. Elle la fuma lentement, comme une adolescente qui ne sait pas avaler la fumée. Puis Selma apparut. Elle marchait sur l'avenue, ses cheveux mouillés enroulés dans un foulard beige, la peau du visage encore rougie par la chaleur du hammam. Elle portait une gandoura verte dont le col et les manches étaient brodés d'un fin liseré doré. Des hommes se retournèrent sur son passage, un automobiliste klaxonna.

D'abord, elle reconnut Mathilde. Même de loin, même au milieu d'une foule, elle aurait reconnu sa belle-sœur, ses cheveux blonds, ses épaules de garçon, ses jambes affreuses gonflées par la chaleur. Puis elle vit sa fille, avachie sur les marches, la tête entre les genoux.

« Qu'est-ce que vous faites là ?

— Il vaudrait mieux monter, expliqua Mathilde.

— Il y a un problème ? Il est arrivé quelque chose ?

— Je crois qu'on devrait aller chez toi. Je n'ai aucune envie de me donner en spectacle. »

Elles montèrent l'escalier en silence et Sabah fixa les chevilles de sa mère, si fines, et ses mollets que la gandoura dévoilait quand elle gravissait les marches.

« Va dans la chambre et ferme la porte », ordonna Mathilde.

Sabah traversa le couloir et referma la porte derrière elle. Elle s'assit sur le sol, l'oreille collée au mur, et tenta d'entendre ce que sa mère et sa tante disaient. Au salon, les deux femmes chuchotaient et, par instants, l'une poussait un cri ou s'impatientait. « Toujours comme ça avec toi. Tu es une irresponsable ! » s'emporta Mathilde. « Tout ça c'est ta faute ! » hurla Selma. Puis leurs voix, à nouveau, baissaient et Sabah ne percevait plus que des chuchotements nerveux. Elle tourna la tête vers la chambre de sa mère. Le grand lit était couvert d'un épais édredon rose pâle. Au mur était accroché un grand miroir vénitien et sur la coiffeuse en bois de citronnier traînaient des colliers, des flacons de parfum, un verre de thé rempli de pinceaux de maquillage. Le placard ouvert débordait de robes, de manteaux et de chaussures à talons. Derrière la porte du placard, Selma avait collé une photographie et une carte postale sur laquelle figurait la tour Eiffel et, en lettres d'or, le mot Paris. Sabah décrocha le portrait. On y voyait Mouilala, dans son haïk blanc, les yeux très maquillés, et Selma, fillette de cinq ans que la perspective d'être prise en photo semblait amuser. Au dos était inscrit : « Rabat, 1942 ». Sabah fixa les traits de la petite fille et pensa : « Elle ne

ressemble pas à ma mère. » À quatre pattes, Sabah avança jusqu'au lit et enfouit son visage dans la couverture. Elle respira à pleins poumons l'odeur de Selma, cette odeur de musc qu'elle lui avait toujours connue et qui vous restait sur la peau, des heures après qu'elle vous avait donné un baiser.

Selma cria : « Viens ici ! » et Sabah, lentement, traversa le couloir et se présenta devant les deux femmes.

« C'est vrai ça ? Tu as voulu t'enfuir du pensionnat ? »

Sabah ne répondit pas.

« Pas de ça avec moi, ma petite. Tu vas parler même si je dois te battre, tu m'entends ? »

Sabah hocha la tête.

« Tu voulais aller où comme ça ? Qu'est-ce qu'il t'a promis ce garçon ? »

Sabah balbutia quelque chose.

« On ne t'entend pas. Regarde-moi quand tu parles. »

Sabah aperçut sa valise dans l'entrée. Elle se baissa, ouvrit la fermeture éclair et en sortit un épais tas de lettres qu'elle tendit à sa mère.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

— Je voulais retrouver Selim. Ça fait des semaines que je n'ai plus de nouvelles. Je voulais juste savoir s'il allait bien. »

Mathilde s'approcha de Sabah et la saisit aux épaules.

« Qu'est-ce que tu racontes ? Pourquoi tu parles de mon fils ? Qu'est-ce qu'il a à voir là-dedans ? »

— Retourne dans la chambre ! hurla Selma. Laisse-nous. »

Mathilde tendit le bras vers le paquet de lettres mais Selma les gardait serrées entre ses mains. « Attends. » Elle ouvrit un petit placard d'où elle tira une bouteille de whisky. « Les verres sont derrière toi, sur l'étagère », et Mathilde s'exécuta. Elles s'installèrent sur la banquette et après avoir bu une gorgée, Selma divisa le tas de lettres en deux. « Tiens. » Une photographie tomba sur l'épais tapis de laine. Selim, torse nu sur une plage, ses cheveux blonds lui arrivant jusqu'au milieu du dos.

Elles ne comprenaient pas et toutes deux étaient jalouses. La mère et l'amante se demandaient pourquoi il avait écrit à Sabah plutôt qu'à elles. Pourquoi avait-il choisi cette jeune fille insipide, ce personnage secondaire de leur vie ? En parcourant les lettres, elles comprirent que c'était cela justement qui liait Sabah et Selim. Ce sentiment de vivre dans les coulisses, de n'être jamais considérés à leur juste valeur. Tous les deux avaient été abandonnés par Selma. Tous les deux avaient subi, quoique de manière différente, les foudres d'Amine. Les deux femmes regardaient les lettres posées sur leurs genoux et pensaient : « J'aurais voulu qu'elles soient pour moi et que ce soient des lettres d'amour. Il aurait écrit qu'il ne peut pas vivre sans moi et que le manque le rend fou de chagrin. Il se serait excusé d'avoir disparu et aurait promis, dans une lettre déchirante, de revenir bientôt dans mes bras. Il aurait signé Selim qui t'aime de tout son cœur. Selim qui ne peut t'oublier. » Toutes deux furent déçues. Les premières lettres dataient de l'automne 1969 et Selim se contentait d'y décrire sa vie auprès de Nilsa, Simon et Lalla Amina. Mathilde reconnut le style haché de son fils. Selim faisait des phrases courtes. Il n'usait d'aucune ponctuation et écrivait : « Comment vas-tu moi je

vais bien » ou « Et toi l'internat raconte-moi », comme il le faisait autrefois, quand il écrivait à sa mère depuis la colonie de vacances où il passait l'été. Mathilde se souvint de ses mots d'enfant : « Tu me manques maman le canari a pondu un œuf ça fait trois jours qu'il pleut. » À l'époque, elle était tout pour lui. Il l'attendait en pleurant à l'entrée de la propriété quand elle s'attardait en ville. Il la regardait fermer la boucle de ses escarpins ou essayer un chapeau et il s'exclamait : « Comme tu es belle maman ! », et l'adoration de ce petit homme la consolait de tous ses chagrins. Mais dans ces lettres-là, dans les lettres à Sabah, Mathilde n'apparaissait pas. Elle tourna et retourna les feuilles de papier, scruta chaque phrase, et pas une seule fois elle n'y trouva une mention de la ferme, d'elle ou d'Amine. Comme si son fils l'avait oubliée et qu'il était indifférent au chagrin qu'il avait causé en disparaissant. « Tu as fini de lire ? Passe-moi les tiennes ! » ordonna-t-elle à sa belle-sœur.

Mais Selma ne leva pas la tête. Elle était plongée dans la lecture d'une lettre au style halluciné, datant de début 1970, où Selim parlait du corps des femmes, de la luxure à laquelle il s'adonnait, et il vint à Selma des envies de meurtre. Qu'est-ce que c'est que ça « l'amour libre » ? Avec ses mots vagues et maladroits, Selim tentait d'expliquer cette nouvelle vision d'un monde où personne n'appartenait à personne. Où les hommes ne possédaient pas les femmes et où n'existaient pas les serments d'éternelle fidélité. Un monde soumis seulement aux caprices du désir. Tendre un bras et attirer vers soi un corps que l'on chevauche, dans la douceur de la nuit. Et à force de prendre sans aimer, quelque chose en lui s'était endurci. Tout ce à quoi il avait cru s'était écroulé comme un misérable château de sable sur lequel une vague serait venue s'écraser. Le mariage, les enfants, cette vie qu'avaient choisie ses parents et cette enfance secouée de cris, de jurons et de haine rentrée. « Je ne me marierai jamais. » Il écrivait : « Le corps des autres ne nous appartient pas et moi non plus je n'appartiens pas à mes parents je n'appartiens pas à ce pays. » Petit con, pensa Selma. Vantard, qui prétendait que les femmes le voulaient, plus qu'elles ne voulaient les autres. Parce qu'il parlait moins peut-

être et n'avait pas, comme les autres hippies, d'avis sur le monde. Lui ne se targuait pas d'atteindre le nirvana ou de poursuivre une quête. Il pouvait rester des heures à regarder les arbres ployer sous le vent et cette indolence séduisait les femmes, les intriguait. Petit con, qui osait écrire des insanités pareilles à une fille de quinze ans et joignait à ses lettres des dessins enfantins de bateaux sur le port. Petit con, qui jurait qu'il était devenu un homme. Il savait ce qu'il voulait faire de sa vie et lui, l'ignorant, le ralenti, l'étudiant médiocre, nourrissait enfin de l'ambition pour lui-même. Au cours des mois passés avec les hippies, il avait écouté leurs récits avec avidité. Parmi eux se trouvaient des médecins, des ingénieurs, des architectes, des intellectuels dont il admirait les immenses connaissances. « Là-bas de l'autre côté de l'océan il y a l'Amérique. » Il parlait à Sabah de voyages comme on parle de liberté et de monde sans clôture à un esclave. À ses compagnons, il avait demandé de leur décrire l'Amérique. Les hippies croyaient le dégoûter : « C'est le royaume de l'argent, de la violence, un pays de villes verticales et immenses où les filles vendent leur cul et où les hommes rêvent d'être riches et puissants. » New York se mit alors à l'obséder. Les dernières lettres ne parlaient que de ça. D'un voyage imminent pour ce pays lointain. Il devait trouver de l'argent et quitterait ce village misérable, l'ennui de ne rien faire et l'odeur écœurante des tomates trop mûres qui s'échappait de l'unique échoppe de Diabet.

Mathilde et Selma étaient ivres. « C'est un gosse, s'emporta Selma.

— Un gosse ingrat et irresponsable, renchérit Mathilde. » La langue pâteuse, elle avait du mal à articuler.

« J'étais peut-être paresseuse, mais moi j'ai toujours été bonne en orthographe. Tu te souviens ? Tu me faisais travailler. Selim fait des fautes d'enfant de cours préparatoire. »

Mathilde demanda une cigarette, qu'elle fuma sur le petit balcon en soufflant bruyamment la fumée. Oui, bien sûr qu'elle se souvenait des cours d'orthographe et d'histoire-géographie, dans la maison humide de Berrima.

Elle se souvenait de Selma enfant, de son insolence et de ses caprices, de sa générosité aussi. La petite fille, au retour de l'école, recopiait ses leçons d'arabe pour sa belle-sœur. Elle la faisait ensuite réciter et ne riait pas quand Mathilde avait du mal à prononcer un R ou un K.

« Je suis sûre qu'il se drogue.

— Oh arrête, dit Selma, c'est rien de méchant crois-moi.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Si ça se trouve c'est pour ça qu'il n'écrit plus. Il lui est peut-être arrivé quelque chose. J'ai vu un documentaire à la télévision l'autre jour. Ils disent que ce sont tous des camés, qu'ils mangent dans les poubelles et que certains sont morts d'overdose.

— Je connais ton fils. Il n'est pas comme ça. On peut te reprocher beaucoup de choses, mais tu as bien élevé tes enfants.

— Ça ne l'a pas empêché de disparaître.

— Il reviendra, fais-moi confiance. » Selma ouvrit une petite boîte en bois posée sur la table. « Tu veux essayer ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du haschich.

— Tu fumes ça toi ?

— Non, pas vraiment. C'est quelqu'un qui l'a oublié l'autre jour. On pourrait goûter. »

Une nuit, couché sur une banquette de l'appartement de Selma, Omar écouta une émission de radio qui le passionna. Elle racontait l'histoire d'une jeune actrice turque du début du siècle qui, parce qu'elle était musulmane, n'avait pas le droit de monter sur les planches. Mais la jeune femme, dont le talent et la détermination impressionnaient, réussit néanmoins à intégrer une troupe. Chaque nuit, elle montait sur scène dans les théâtres d'Istanbul, adorée par son public, soutenue par ses compagnons de jeu. Parfois la police, prévenue par un indicateur, faisait irruption dans le théâtre. La comédienne s'enfuyait alors par les toits, aidée par ses complices, et les spectateurs huaient les flics qui repartaient bredouilles. Ils quittaient les lieux, dépités et furieux, jetant un dernier coup d'œil à la scène abandonnée au milieu d'un acte.

Voilà à quoi ressemblait la ville d'Essaouira quand Omar y débarqua en février 1972. Un décor déserté par une troupe de théâtre ou une équipe de cinéma qui avait dû, pour une raison étrange, plier bagage en urgence, laissant derrière elle quelques objets de pacotille, un panneau figurant un coucher de soleil, un faux salon dans lequel se devinaient les traces d'une fête. Omar fut accueilli comme un ministre ou un haut dignitaire. Dans le commissariat miteux de cette ville abandonnée, les fonctionnaires avaient fait nettoyer leurs uniformes et ils disposèrent, sur un vieux bureau, un plateau de gâteaux et une théière fumante. « Asseyez-vous commissaire ! » L'homme qui s'adressait à lui s'appelait Ismaël. Un inspecteur d'une trentaine d'années qui n'avait rien connu d'autre que cette région reculée. Un beau garçon, à la peau claire, qui mettait de l'huile d'argan pour lisser ses cheveux et traînait

derrière lui un parfum de noisette brûlée. Il fixa Omar, arborant un sourire figé et contraint, tandis que son regard exprimait une touchante inquiétude. « Ça va vous changer de Casablanca, ajouta-t-il en levant haut la théière et en faisant mousser le liquide brûlant dans les verres. Il ne se passe pas grand-chose ici. Seulement, il y a les hippies... »

Ces quatre dernières années, les autorités avaient fermé les yeux sur les campements de hippies dans la forêt. Les fêtes païennes. Les danses à moitié nu dans les ruines de Dar Soltane. La fornication dans les bordels sordides où les passes coûtaient moins de dix dirhams et où des hommes occidentaux attiraient de jeunes garçons et leur apprenaient à dire « jouir » et « bander » en français. Les policiers faisaient parfois des descentes dans des hôtels ou dans les maisonnettes de Diabet pour arrêter un hippie qui n'avait plus de visa. Les étrangers n'avaient le droit de rester que trois mois sur le territoire marocain et ceux qui étaient arrêtés étaient renvoyés chez eux. Longtemps, ces affaires se réglèrent avec un billet ou un objet importé. S'ils voulaient se droguer ou vivre dans la crasse, ça les concernait après tout.

Mais depuis l'attentat de Skhirat, le pouvoir voulait reprendre la main et lutter contre la décadence de la jeunesse. Le trafic de drogue. Les vols de passeports qui rendaient fous les consulats étrangers devant lesquels des jeunes étrangers crasseux venaient pleurer. À Tanger, les autorités reçurent l'ordre de ne plus laisser entrer sur le territoire les garçons aux cheveux longs. Les douaniers, transformés en coiffeurs, menaçaient avec leurs tondeuses les hippies qui se présentaient. À la télévision, un journaliste en fit ses proies favorites : « Le temps des hippies est terminé ! » À présent, le Maroc voulait de vrais touristes, dépensiers et respectables, qui paient en devises pour faire un tour sur des chameaux et qui achètent, pour des sommes honteuses, des tapis berbères et des tarbouches en feutre.

En ville, les couleurs avaient disparu. Sur les murs, on avait effacé les fresques et le Café hippie s'était reconverti. Le patron portait désormais un costume acheté aux puces et il augmentait le volume de la radio quand passait

une chanson populaire qui disait : « Hippie tu nous déranges, rentre chez toi. » « La semaine dernière, un jeune est mort à Diabet, poursuivit Ismaël. Au village, les gens ne veulent pas parler mais d'après nos informations, il a fait une overdose. Ils ne pensent qu'à se cammer ces types-là. Ils sont maigres et édentés comme des clochards. » Omar ne toucha pas à son verre de thé. Il fixait le mur et Ismaël se demanda à quoi pouvait penser cet homme étrange, dont la peau était aussi irritée que celle des pêcheurs de la côte. Brusquement, Omar se leva et ferma les boutons de sa veste.

« Je cherche un garçon, expliqua-t-il. Un Marocain qui vivait parmi eux. » Il tira de sa poche une photographie sur laquelle figurait un jeune homme, torse nu, dont les cheveux et les sourcils, sous l'effet du soleil, étaient presque devenus blancs. L'éclat de ses yeux verts n'en semblait que plus puissant.

« Lui ? C'est un Marocain ?

— Comme toi et moi. Est-ce que tu l'aurais vu ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Ils se ressemblent tous ces types-là.

— Tu vas envoyer tes hommes sur les plages, dans la forêt, dans les maisons de la médina. Partout où il pourrait se cacher, tu m'entends ? »

Dès le lendemain, Omar se fit conduire à Diabet. Un vent glacial soufflait, chargé d'eau et de sel, et Omar dut faire un effort surhumain pour ne pas arracher les boutons de sa chemise et se gratter jusqu'au sang. Dans l'air flottait une odeur de putréfaction comme si l'océan n'était en fait qu'un immense marécage. À l'arrivée de la police, les villageois gardèrent leurs volets fermés et les hommes, quand on les interrogea, firent des réponses vagues et effrayées. Ils regrettaient de s'être rendus complices d'une telle débauche, d'avoir accueilli au sein de leur famille des drogués et des vagabonds. Une femme, dans un vieux caftan beige, se mit à pleurer devant le commissaire. Elle jura qu'on l'avait trompée, on s'était moqué d'elle et elle demanda si à Rabat quelqu'un pourrait s'occuper de son cas et lui verser un

dédommagement. Omar devait bien avoir un contact au ministère ? Ismaël repoussa violemment cette paysanne insistante.

Des hippies, Omar ne vit que ce qu'il en restait. Trois ou quatre garçons, maigres et maladifs, allongés au fond d'une pièce glaciale. Certains se grattaient à cause des punaises ou de la gale. D'autres avaient contracté une hépatite et se vidaient derrière un arbre, dans la forêt de tamaris. C'est là, dans la forêt, qu'on avait enterré trois d'entre eux. Omar eut beau poser des questions, il n'obtint aucune réponse claire. Qui étaient-ils ? À quoi ressemblaient-ils ? Est-ce que l'un d'eux parlait l'arabe ? Il se demanda si les gens d'ici se fichaient de lui, étrangement indifférents à l'autorité de la police. Les villageois parlaient de cérémonies vaudoues, de scènes de transe, d'étrangers retrouvés morts, les yeux révulsés, un sourire énigmatique dessiné sur le visage. « Et la drogue, d'où elle vient ? Qui leur a vendue ? » hurla Omar au visage d'un paysan terrifié. Un ancien postier raconta que les hippies recevaient des lettres imbibées d'acide qu'ils découpaient en petits morceaux et mangeaient. D'autres évoquèrent en chuchotant des suicides – que Dieu nous en préserve – et ils parlèrent d'une fille, une Marocaine, qu'un Américain avait mise enceinte et abandonnée. Il était là le crime. Elle était là la trahison. Les hippies n'avaient pas tenu leur promesse de garder leurs distances avec les Marocains. Ils en avaient converti quelques-uns à l'amour libre et aux paradis artificiels. Dans ces jeunes âmes, ils avaient instillé un poison.

Pendant toute la durée de l'inspection, Omar garda les bras le long du corps et la bouche crispée, comme s'il craignait d'être infecté par quelque virus circulant dans l'air. Il demanda à se laver les mains et Ismaël, embarrassé, le conduisit à la fontaine près de laquelle un âne broutait. Omar passa ses mains sous l'eau, longtemps, le visage subitement détendu.

« On m'a parlé d'une certaine Lalla Amina qui vit dans la médina. Je suis sûr que tu sais qui c'est. »

Ismaël sourit. Pour la première fois depuis l'arrivée d'Omar, il allait être capable de le satisfaire.

Il ne fut pas difficile à Omar de reconstituer les derniers jours de Selim à Essaouira. Il procéda en bon flic, en policier méticuleux, et non en oncle inquiet ou en frère jaloux. D'abord, il rendit visite à Lalla Amina qui ne parut guère impressionnée par ses états de service. Elle le fit entrer dans la maison et il n'aurait pas su dire si elle feignait la démence sénile ou si cette grande femme, noire et maigre, avait, comme le reste de la ville, glissé sur la pente de la folie. Elle commençait une phrase, s'arrêtait au milieu puis passait la langue sur ses dents en or, qui avaient pris une teinte cuivrée. Elle tendit ses doigts maigres en direction d'une porte. « Il dormait là ! » La chambre, minuscule, ne comportait qu'un lit, une armoire et une petite table en bois sur laquelle reposait une pile de livres dont les couvertures en carton, à force d'être pliées, se détachaient. Des recueils de poèmes, des romans sur des voyages en Amérique et des essais sur la condition des Noirs. Omar en prit un. Il enleva ses lunettes et l'approcha tout près de ses yeux. C'était un petit ouvrage sur Bouddha, un étrange dieu indien qui, délesté de tout, avait atteint le nirvana. Il y avait dans ce livre des photographies du Népal, de l'Inde et d'hommes au crâne rasé, enroulés dans de grands tissus orange. Il le reposa sur la table de nuit. « Ils sont à toi ces livres ? » Lalla Amina éclata de rire. « Je ne sais pas lire moi. Mais j'ai regardé les images. C'est joli. »

Omar perça le mystère des photographies et il fit amener Karim au commissariat. Le jeune homme, la bouche pâteuse, semblait terrifié. Prêt à avouer tous les crimes en échange d'une certaine indulgence. Quand Omar lui expliqua ce qu'il cherchait, Karim souffla. Il se redressa sur sa chaise et se mit à parler, à toute vitesse, de ce drôle de Marocain blond qui avait vécu trois ans chez sa tante. Il accabla son ancien ami, pensant sans doute qu'il ferait plaisir à ce commissaire à moitié aveugle, dont les ongles étaient soigneusement limés, comme des ongles de femme. Il traita Selim d'ingrat,

de cachottier, de tordu. Il s'indigna : « Qui abandonne ses parents sans donner de nouvelles ? Ça, c'est bon pour les étrangers, mais chez nous, il n'y a pas de plus grande honte.

— Et là, tu crois qu'il est rentré chez lui ? l'interrogea Omar.

— Ça m'étonnerait. Il ne parlait que de partir en Amérique.

— Je vois. Mais c'est cher le voyage pour l'Amérique. Tu n'aurais pas une idée d'où il a pu trouver l'argent pour un voyage pareil ?

— Une idée ? Peut-être. »

À Diabet, tout le monde savait que Selim possédait une arme. « Il aurait dû se montrer plus discret, jugea Karim. Un jour, il a sorti le pistolet de son sac et il a menacé une bande de hippies complètement défoncés. Il paraît que c'était à cause de la fille. La Marocaine qu'un Américain avait engrossée. Selim voulait défendre son honneur. Mais de quel honneur parle-t-on pour une fille pareille ? En tout cas, il gardait toujours l'arme sur lui. Il la mettait sous son oreiller quand il dormait. Et un jour, il m'a demandé si je connaissais quelqu'un qui pourrait être intéressé. Il voulait vendre le pistolet, vous comprenez ?

— Ce n'est pas un pistolet, le coupa Omar.

— Ah si, commissaire, je vous assure, je l'ai vu, il avait un pistolet...

— Je te dis que ce n'est pas un pistolet. C'est un revolver à percussion centrale. Un huit millimètres avec un barillet à six cartouches et des plaquettes de crosse en noyer. »

*

« Des plaquettes de crosse en noyer. » Omar, à l'époque, n'avait aucune idée de ce que ça signifiait mais il trouvait ces mots magnifiques et se les répétait comme on récite un poème. Amine était rentré du front à la fin de l'année 1945 et une nuit, dans la maison de Berrima, il avait tiré d'un étui en cuir un revolver. Dans l'obscurité du patio, à peine éclairé par quelques bougies, il s'était mis à jouer avec l'arme, la faisant tourner autour de son

index, visant une fenêtre à l'étage comme s'il était prêt à tirer. « Tiens, prends-le, il n'est pas chargé », et Omar, encore adolescent, avait tenu dans sa main l'arme de guerre. Amine lui expliqua comment elle fonctionnait. Le barillet qui s'ouvrait à droite – « c'est une arme de cavalier » –, le bouton sur lequel il fallait appuyer pour expulser les cartouches et la façon dont il fallait se tenir pour être sûr d'atteindre sa cible. Enhardi, Omar demanda : « Tu as tué des gens avec ça ? » Et Amine répondit : « Qu'est-ce que tu crois ? Ce n'est pas un jouet. Allez, rends-moi ça. » Les années avaient passé et Omar n'y avait plus pensé jusqu'au jour où il était entré dans la police et où il avait eu son arme à lui. Il s'était dit que tout avait commencé là. Sa vocation de policier était née dans le jardin de Berrima, à l'instant où son frère lui avait arraché l'arme des mains et l'avait renvoyé, avec mépris, à sa condition d'enfant.

Cette nuit-là, Amine rejoignit Mathilde dans son lit. Depuis quelques années, ils ne dormaient plus ensemble. Amine prétendait qu'il ne voulait pas la déranger avec ses ronflements et le bruit de la radio qu'il écoutait jusque tard dans la nuit. La vérité, c'est qu'il rentrait tard de ses virées secrètes, ses vêtements imprégnés de l'odeur d'une autre femme, et l'idée de devoir rendre des comptes lui répugnait. Mais cette nuit-là, cette nuit brûlante de juillet 1972, il ouvrit doucement la porte de la chambre de Mathilde. Sa femme ne dormait pas. Elle était allongée, nue, dans la pénombre. Amine avait toujours trouvé ça étrange, cette manie de dormir dévêtue. Lui, il ne pourrait pas. Elle tourna son visage vers lui. C'était son mari, oui, rien que son mari, et pourtant elle eut peur. Une angoisse la saisit comme si c'était la première fois qu'il la voyait nue. Comme si elle était redevenue, par la grâce de cette nuit d'été, une jeune fille vierge et naïve. Il s'allongea à côté d'elle. Elle se laissa embrasser, caresser les cheveux. Les mains chaudes et fortes d'Amine lui enserraient les hanches. Ce n'était pas désagréable. Ce n'était ni brutal ni maladroit. Cependant, elle n'arrivait pas à ressentir quoi que ce soit. Elle se tenait loin de son corps, elle avait déserté sa propre peau et se regardait être prise, molle poupée de chiffon étendue sur le lit. Elle eut même de la pudeur et songea que c'était ridicule, après trente ans de mariage, après deux enfants. Mais c'était ça justement. Ce temps passé ensemble, ces habitudes, ces secrets et le corps qui vieillit, c'était cela qui la tenait éloignée de lui. Elle pria. Faites qu'il ne fasse pas quelque chose de gênant. S'il essaie de me retourner, s'il pose la langue sur mon sexe, je crierai. Dehors, elle entendait le croassement régulier, infernal, des crapauds. Depuis qu'ils

avaient construit la piscine, les crapauds avaient envahi le jardin et toutes les nuits, ils l'empêchaient de dormir. Elle pensa qu'elle pourrait, comme elle l'avait fait autrefois avec les rats, se saisir de la carabine et tirer sur les batraciens. Les corps gluants éclateraient sous les balles. Mais non, c'était insensé. Demain, sa fille se mariait, tout était prêt et il ne s'agissait pas de couvrir de sang les dalles du jardin.

Amine lui embrassa le cou. Il dit quelque chose et elle fit semblant de sourire. « Je t'aime plus que tout. Tu es tout pour moi. » Elle déglutit. Cette déclaration était si étrange, si incongrue. Pourquoi maintenant, et qu'en resterait-il demain, quand le jour se lèverait ? Il fallait qu'il la laisse maintenant. Il fallait qu'il finisse. Elle savait comment faire pour que ça aille plus vite et qu'il jouisse enfin. Mais elle ne voulait pas se mettre à gémir, passer ses mains entre les cuisses d'Amine, recourir à ses petits secrets. Non par méchanceté, non par égoïsme, mais là encore parce qu'elle avait honte. C'était à n'y rien comprendre. Près de trente ans auparavant, elle se sentait prête à tout avec lui et sa nudité même lui apparaissait comme une libération.

Il fallait qu'elle dorme. Demain, elle aurait mauvaise mine et des cernes sur les photographies de mariage. Toutes les mères du monde avaient des insomnies la veille du mariage de leur fille. Ça ne pouvait pas être autrement. Elle demanderait à la coiffeuse de lui faire un haut chignon, un chignon si extravagant que personne ne remarquerait ses traits tirés, son teint pâle. Des jours et des jours qu'elle était dévorée d'inquiétude. Et si les invités s'ennuyaient ? Si le groupe de musiciens qu'ils avaient engagé et qui devait venir de Casablanca leur faisait faux bond ? Et s'il faisait trop chaud et que la mayonnaise, servie avec le poisson, tournait ? Quelle idée d'avoir insisté pour le poisson, les huîtres et les fruits de mer. Il n'y aurait jamais assez de glace et les invités seraient malades. Dans des années, on parlerait encore du mariage chez les Belhaj où les invités avaient vomi dans des buissons des crevettes avariées. Et voilà que la veille de la fête, alors que ces questions tournaient en rond dans sa tête, Amine songeait à faire l'amour. « Oh

Mathilde, je ne pourrais pas vivre sans toi. » Qu'est-ce que c'était que ça ? Qu'est-ce qui lui prenait de dire son prénom ? Et de le dire comme ça, avec cette voix langoureuse. Espérait-il qu'elle réponde quelque chose ? Elle répéta la phrase dans sa tête. Elle eut envie de rire. Amine était couvert de sueur. Des gouttes coulaient sur son cou et son front. La fenêtre était ouverte mais rien, pas une brise, pas un souffle pour les rafraîchir. Elle allait mourir de chaud, son corps écrasé sous celui de son mari. Il fronça les sourcils, contracta la mâchoire, regarda le plafond. Il allait grogner. Il jouit et Mathilde, alors, se sentit légère, presque gaie. Son devoir était accompli. Elle était débarrassée et se réjouit de s'être montrée sage, de ne pas avoir rechigné. Demain, il serait d'excellente humeur. Détendu.

Mathilde se réveilla à l'aube, les jambes brûlantes et gonflées. Elle se leva sans faire de bruit. Elle n'osa pas ouvrir le tiroir de la commode et enfila une combinaison beige qui traînait sur un fauteuil. Elle devait respirer, se laver de cette nuit, se défaire de cette odeur de transpiration. Pieds nus, elle traversa la maison et sortit dans le jardin. L'aurore colorait de rose les nuages qui couraient au-dessus du Zerhoun dont le profil faisait penser à une femme allongée, ses seins pointant vers le ciel. Mathilde aimait l'odeur du matin, odeur de terre mouillée, de géraniums et de lauriers roses. Elle descendit les marches de la piscine et entra dans l'eau glacée. Comme c'était bon. Son corps renaissait, retrouvait sa vigueur après cette nuit où la chaleur l'avait dilaté. Elle s'allongea sur le ventre, les jambes tendues, le visage immergé et les bras en croix. Ses cheveux blonds étalés à la surface comme des algues dans un bassin japonais. Enfant déjà, elle jouait à retenir sa respiration dans le Rhin glacial et quand Selim s'était inscrit au club nautique, elle lui avait enseigné des exercices d'apnée pour augmenter sa capacité respiratoire. La première fois, Selim avait applaudi. Sa mère l'avait impressionné. Il n'avait pas de chronomètre mais il aurait juré qu'elle était restée, quoi, une minute, peut-être plus, sans lever la tête. Et depuis qu'il était parti, depuis que son fils avait disparu, Mathilde repoussait ses limites. Le plus important, c'était de ne pas bouger. Être parfaitement immobile, ne pas penser même, se libérer de tout ce qui pouvait encombrer. Flotter comme un nénuphar à la surface de cette piscine qu'elle avait tant désirée. Elle se laissa aller. Les yeux ouverts, elle observa son ombre sur le fond du bassin. Elle pouvait tenir encore. La mâchoire et les poings serrés, elle se jura d'aller aussi loin que possible, de

battre son record. Elle sentit quelque chose qui lui saisissait le pied. Elle eut peur. Il lui était souvent arrivé d'apercevoir des rats ou des couleuvres nager à la surface et elle pensa que c'était une bête qui courait sur sa cheville. Elle leva la tête et se trouva nez à nez avec sa fille, en robe de mariée, dans l'eau jusqu'à la taille.

« Mais qu'est-ce que tu fais ? Ta robe ! hurla Mathilde.

— Qu'est-ce que je fais ? Je t'ai vue là, dans l'eau, immobile. J'ai cru que tu étais morte.

— Sors de l'eau ! Sors tout de suite ! Tu vas abîmer ta robe. »

Mathilde aida sa fille à sortir de la piscine et toutes les deux s'assirent dans l'herbe.

« Pourquoi tu nages, à cette heure-ci, en combinaison ? Tu es complètement folle ou quoi ?

— Et toi, pourquoi tu as mis ta robe ?

— Je voulais l'essayer. Je te cherchais pour fermer les boutons.

— Je suis désolée, je ne voulais pas te faire peur. Je fais ça pour me détendre. J'apprends à retenir ma respiration.

— Et papa sait que tu fais ça ?

— Pourquoi ? Tu as l'intention de me dénoncer ? »

Les deux femmes se regardèrent et, dans un même élan, éclatèrent de rire. Mathilde riait fort, la bouche grande ouverte, et elle essorait le bas de sa combinaison. Aïcha, dans sa robe gonflée d'eau, était secouée de spasmes silencieux. Elles riaient du cocasse de la situation et sans doute se réjouissaient-elles à l'avance de l'anecdote qu'elles auraient à raconter. Mais leurs éclats de rire avaient aussi pour but de faire fuir les mauvais génies et de balayer leurs inquiétudes. Elles se demandaient quel présage un tel événement pouvait receler. Dans cette fausse noyade, il y avait un avertissement, une menace qu'elles ne parvenaient pas à déchiffrer.

« Heureusement que tes cheveux ne sont pas mouillés », se rassura Mathilde. Elle entraîna sa fille dans la maison. La robe de mariée faisait flop

flop en glissant sur le sol et laissait derrière elle une traînée humide. Elles s'enfermèrent dans la salle de bains et Mathilde déshabilla sa fille. Aïcha croisa ses bras maigres sur ses seins et s'assit, nue, sur le rebord de la baignoire. Tandis que Mathilde rinçait la robe à l'eau claire – « il ne faudrait pas qu'on dise que la mariée sent le chlore » –, elle se souvint du jour où elle avait surpris Aïcha enfant, enroulée dans un drap blanc qu'elle avait rabattu sur sa tête pour s'en faire un voile. La fillette arpentait sa chambre en prenant garde de ne pas trébucher sur sa traîne. Mathilde avait ri. Elle s'était penchée vers sa fille :

« À quoi est-ce que tu joues ? À la mariée ?

— Non, avait répondu Aïcha. Je fais ma communion. »

Mathilde s'était jetée sur la petite et lui avait ordonné de se rhabiller. « Ôte-toi cette idée de la tête », avait-elle répété. Si Amine avait appris ça, il serait devenu fou. Il avait accepté l'école de bonnes sœurs puis le petit crucifix qu'Aïcha avait accroché dans sa chambre. Mais une communion ? Cela l'aurait tué.

Jamais Amine ne gagna autant d'argent qu'en cette année 1972. En Espagne, le gel avait détruit les récoltes et les commandes du domaine Belhaj explosèrent. Cet argent, Amine le destinait à sa fille. Il voulait que tout le monde sache qu'elle avait réussi : Aïcha était docteur et épousait un homme plein d'avenir. Pendant des mois, Mathilde nota sur de petits cahiers à carreaux des idées de menus et de décorations. Elle suivait Amine partout pour lui demander son avis et à tout il répondait : « Dis-moi combien ça coûte et je paierai. » Mathilde perdit la raison. Elle découpa dans des revues des photographies de mariages mondains et dans les boutiques où elle se rendait, elle montrait les images et disait : « C'est ça que je veux. » Elle acheta des mètres de rubans en velours ivoire et fit des nœuds dans les palmiers. Aux arbres, elle accrocha des guirlandes lumineuses et de petits lampions en papier. Elle commanda, chez un traiteur de Casablanca, de la vaisselle et des couverts en argent qu'on lui livra par camion, la veille du mariage. À toute la ville, elle envoya un carton de papier vélin sur lequel un artiste local avait dessiné, à l'aquarelle, les cyprès de la propriété Belhaj.

Sur les conseils d'une vendeuse, qui lui assura qu'elle faisait « ressortir ses yeux », Mathilde acheta une robe en soie verte pour la cérémonie. Dans ses revues, elle arracha les pages qui vantaient des régimes éclair d'une efficacité sans égale. Pas question de ressembler à une baleine dans sa robe hors de prix. Pas question qu'on parle dans son dos, qu'on se moque d'elle. « Mais comment fait-elle pour grossir autant ? » Les semaines précédant le mariage, elle se nourrit exclusivement de tomates et d'ananas. Son ventre la brûlait, elle souffrait de diarrhées qui la laissaient épuisée et livide. Elle se

mit à la gymnastique et les ouvriers prirent l'habitude de la voir courir dans les champs et effectuer avec les bras d'étranges mouvements.

*

Puis le jour du mariage arriva. Mathilde surveilla la mise en place des tables dans le jardin. Elle expliqua aux deux garçons chargés du service au bar la façon dont ils devaient se comporter et elle insista sur le fait qu'aucun verre ne devait rester vide. « Jamais ! » Dans la cuisine, Tamo faisait la tête. Des inconnus avaient pris le pouvoir dans son domaine et elle en était réduite à hacher l'ail et le persil. Elle devait répondre aux ordres d'une grosse Casablancaise à la peau aussi noire que le charbon sur lequel ils faisaient griller la viande. Elle travailla quand même et tenta d'y mettre du cœur. Il s'agissait d'Aïcha après tout, et contrairement à ces étrangers, elle l'avait toujours connue. Elle l'avait vue grandir et se transformer, passer de sauvageonne à femme du monde. Et elle n'en revenait toujours pas des longs et souples cheveux châtain qui lui tombaient au milieu du dos.

À seize heures arriva le régiment des coiffeuses et des maquilleuses, armées de leurs vanity-cases remplis de laques, d'épingles et de rouleaux chauffants. Aïcha et Monette s'enfermèrent dans la chambre où Mathilde faisait, de temps en temps, une incursion. Elle jetait aux employés un regard autoritaire. Elle en voulait pour son argent. Puis les serveurs enfilèrent leur veste blanche et nouèrent, autour de leur cou, un nœud papillon noir. On leur distribua des plateaux brillants comme des miroirs et ils prirent position, chacun à son poste, dans le jardin. Le groupe de musiciens arriva avec du retard et Mathilde dit à Amine : « Ce serait bien que tu leur fasses une remarque. Si c'est moi qui leur parle, ils n'en auront rien à faire. » Alors Amine alla les voir. Il se retrouva face à quatre garçons chevelus qui déballaient leurs instruments. Sur un des fûts de la batterie était inscrit le nom du groupe : « The Strangers ». Ils riaient et jetaient sur la décoration clinquante du jardin des regards moqueurs.

Deux ouvriers en sueur guidaient les invités vers le parking puis vers l'entrée. Mathilde leur offrit de vieilles vestes d'Amine et les paysans, fiers de leur élégance, prirent leur rôle très au sérieux. Ils couraient sur le chemin de terre, faisant de grands gestes aux conducteurs qui roulaient doucement pour ne pas abîmer leur carrosserie. Les paysans se précipitaient pour ouvrir la portière aux dames qui sortaient de leur voiture, l'ourlet de leur robe à la main, juchées sur de hauts talons qui s'enfonçaient dans la terre. Des robes comme celles-là, ils n'en avaient jamais vu, et ils fixèrent, avec des yeux idiots, les lourds bijoux qui pendaient aux oreilles des femmes. L'un dit : « On doit entendre la musique jusqu'au douar. » Et l'autre se mit à rire. Il la trouvait un peu idiote cette musique.

Mathilde et Amine s'installèrent à l'entrée et pendant deux heures, ils restèrent debout, souriants et concentrés. À cet instant ils ignoraient qu'il y avait, parmi leurs convives, trois ou quatre futurs ministres. Comment auraient-ils pu imaginer que le batteur du groupe deviendrait gouverneur et que le garçon ivre, caché derrière le grand palmier pour fumer un joint, mourrait quelques mois plus tard dans un centre de torture secret ? Ils serraient les mains. Ils accueillaient avec grâce les compliments sur la décoration du jardin et remerciaient pour les prières sur l'avenir de leurs enfants. Parfois, ils se tournaient l'un vers l'autre et se regardaient. Ils savaient à quoi l'autre pensait. Au tas de rocailles que cette ferme avait été. Aux dîners que Mathilde préparait, avec presque rien, quand Aïcha n'était qu'une enfant. Aux vêtements rapiécés, aux factures qui leur donnaient des cauchemars, aux hurlements des chacals dans les nuits sans lumière. Ils mesuraient avec effroi l'ampleur de leurs accomplissements et du haut de leur réussite, lui dans son costume et elle dans sa robe en soie, les humiliations passées, les chagrins leur apparurent plus douloureux que jamais. Ils se regardaient et ils n'en revenaient pas.

Mais ce soir il fallait oublier. Et quand le photographe vint les chercher pour un portrait de famille, ils se donnèrent la main et avancèrent vers la

piscine. « Les parents, au milieu. » Autour d'eux s'installèrent Mehdi, dans son costume blanc à pattes d'éléphant, et Aïcha, dans sa robe à manches longues. Selma était venue de Rabat et posa la main sur l'épaule de Sabah dont les yeux étaient masqués par une trop longue frange. Omar se tenait derrière elles, dans son costume sombre. Ils s'étaient tous mis d'accord sur une version officielle à donner à propos de Selim. Il était à Paris, où il avait trouvé un très bon travail, mais ses employeurs avaient refusé de lui accorder des vacances. Et quand un invité remarquait « quel dommage que Selim ne soit pas parmi nous », chaque membre de la famille Belhaj penchait la tête sur le côté et poussait un soupir dépité : « Ah ces Français ! Décidément, ils n'ont pas le même sens de la famille que nous. »

Amine se montra un hôte remarquable. Il allait d'un groupe à l'autre, son verre à la main, et les serveurs le suivaient pour s'assurer qu'il avait toujours à boire. Il invita sa fille à danser et les convives formèrent un cercle autour d'eux. Les femmes souriaient, leurs mains jointes ramenées vers leur bouche. On n'aurait pas pu dire si elles étaient émues par la tendresse d'un père pour sa fille ou si elles enviaient Aïcha et les mains qu'Amine posait sur sa taille. Amine riait et Aïcha fixait ses dents blanches, étonnée de constater que son père était un excellent danseur. À onze heures, on servit le dîner et les invités se pressèrent autour du buffet. Ils se bousculaient, faisaient tomber une cuillère, demandaient un peu plus de mayonnaise. Amine, qui se tenait à l'écart, remarqua un mouvement dans les buissons. Il s'approcha et vit que des paysans s'étaient groupés derrière les arbres. Ils regardaient. Sous le grand caoutchouc, des femmes et des enfants étaient assis. Ils fixaient les danseurs sur la piste. Ils ouvraient grand la bouche, stupéfaits de tant de beauté. Émerveillés, comme on regarde la mer pour la première fois ou comme on reste en extase devant le fonctionnement d'une machine sophistiquée. Amine s'avança vers eux. Il reconnut Achour à sa démarche claudicante et à ce bras mort qui pendait du côté droit depuis une attaque. Dans l'obscurité, il ne pouvait pas distinguer son visage défiguré par une

paralysie, mais il vit Rokia, sa femme, et deux de leurs fils appuyés à un tronc. Il n'aurait pas su dire combien ils étaient. Dix peut-être ? Ils portaient tous des vêtements sombres et les branches du caoutchouc les dissimulaient à la vue. Seuls les trahissaient le bruit de leurs chaussures dans l'herbe sèche et les chuchotements des enfants que la musique excitait. Il aurait suffi qu'Amine fasse un geste, qu'il siffle entre ses dents pour les faire détalier comme des chats sauvages. Mais il recula. Sans pouvoir se l'expliquer, il percevait dans cette présence pourtant respectueuse et discrète une menace sourde qu'il craignait d'affronter. Il alla chercher Mathilde. « Il y a des gens qui nous regardent. » Elle le rassura : « Tout est prévu. On va leur faire porter quelque chose. Qu'ils profitent de la fête eux aussi. »

Une angoisse noire et brûlante prit possession d'Amine. Il se tourna vers la maison. Les silhouettes des invités se reflétaient dans les baies vitrées, donnant l'illusion d'une foule immense, infinie. Il regarda ces gens, écouta la musique, ces paroles en anglais prononcées avec un accent marocain, et il pensa que quelque chose ne tournait pas rond. Tous ces jeunes parlaient français, buvaient du whisky avec des glaçons et faisaient passer des filles entre leurs jambes. Mathilde n'avait pas voulu d'un groupe de musique traditionnelle. « Cette musique est atroce et me donne mal à la tête. » Amine étouffait. Il passa un doigt dans son col et se montra incapable de suivre les conversations des invités. Les bavardages l'irritaient et il disait en souriant : « Je reviens tout de suite », avant de s'éclipser. Il se sentait ridicule, comme si on l'avait obligé à porter les vêtements et les chaussures d'un autre, trop serrées pour lui. Un nuage passa, voilant le scintillement argenté des étoiles. Sous les arbres, les ouvriers étaient toujours assis. Mathilde leur avait fait porter du poulet et des bouteilles de Coca-Cola. Amine se demanda s'ils avaient déjà goûté aux huîtres ou aux crevettes. S'ils savaient même ce que c'était que ces bêtes-là. Pouvaient-ils se douter que leur patron sévère et taiseux s'était lui-même marié à l'église, avec une femme vêtue de blanc, à genoux devant un prêtre ? Les photographies de la cérémonie étaient cachées

dans une boîte sous le lit de Mathilde. Et elles ne devaient jamais en sortir. Amine lui avait interdit de les montrer ou d'en encadrer une pour la poser sur le guéridon de la salle à manger. Même les enfants ne les avaient jamais vues.

Un serveur s'approcha pour remplir son verre mais Amine le repoussa avec brusquerie. Il fallait qu'il garde la tête froide. Il devait protéger sa famille. Il ne quitta pas des yeux les paysans assis dans l'herbe qui mangeaient le poulet avec les mains. Les enfants mordillaient les ailes et suçaient leurs doigts. Amine imagina qu'il pourrait arriver quelque chose. Un malheur. Une attaque. Les ouvriers, rendus fous par cet étalage de richesse, débarqueraient au milieu de la fête. Ils se jetteraient sur ce buffet extravagant, briseraient les bouteilles d'alcool et cracheraient sur ces bourgeoises qui avaient du temps et de l'argent à perdre. Ils les traiteraient de putes, les embrasseraient sur le visage et dans le cou. Et ça les exciterait, cette odeur de parfum, et, sur leur langue, le goût sucré du rouge à lèvres importé. Dans les palmiers, ils arracheraient les nœuds de velours blanc et avec le tissu, ils pendraient les convives. Aux branches des arbres, on verrait se balancer, comme des marionnettes, des silhouettes en smoking et en caftan brodé. Ils rempliraient leurs poches de bijoux et de bibelots, qu'ils iraient ensuite vendre en ville, le jour du marché. En riant, ils se rouleraient sur les canapés. Puis les plus violents, les chefs de famille, rameuteraient les troupes. Ils enverraient chercher des armes : fourches, râteliers, bûches, bâtons, et bientôt la piscine se remplirait de sang. Même les serveurs, ils les égorgeraient.

Amine, terrorisé, tira sa femme par le bras. Il montra du doigt les paysans. « Il faut qu'ils s'en aillent. Je ne veux pas qu'ils nous regardent. » Mathilde lui caressa la main. « La plupart sont déjà partis, tu ne vois pas ? » En effet, il ne restait plus sous le caoutchouc que des enfants qui tenaient à deux mains les grandes bouteilles de soda en verre et qui faisaient du bruit en soufflant dedans. Au loin, on pouvait apercevoir le dos des paysans qui retournaient vers le douar. Un homme tenait sa femme par la taille. Amine hochait lentement la tête comme un enfant qu'on rassure après un cauchemar.

Mathilde comprit alors que toute sa vie, son mari aurait peur qu'on lui arrache ce qu'il avait conquis. Pour lui, tout bonheur était insupportable puisqu'il l'avait volé aux autres.

Amine avait avancé, pas à pas, comme une tortue, une bête digne et travailleuse. Il avait avancé vers un but en apparence modeste – une maison, une femme, des enfants – et il n'avait pas compris que son but, une fois atteint, le transformerait. Tant qu'il était en lutte, menacé par les autres, par la nature, par son propre accablement, il se sentait fort. Mais la vie facile, le succès, l'abondance l'effrayaient. Son corps était corrompu par un poison, gonflé de bourgeoise suffisance. Il se sentait comme un fruit qui aurait macéré dans son jus et aurait perdu sa rondeur et sa fermeté. Les gens pensaient qu'il était riche. Les gens pensaient qu'il avait de la chance et ils lui demandaient de partager un peu. De réparer l'injustice et l'incurie du destin.

Comment avaient-ils pu être aussi heureux ? Trente ans après son mariage, assis dans une cellule de la prison de Salé, cette question hanterait Mehdi. Il repenserait aux premières années au côté d'Aïcha avec un mélange de nostalgie et de honte. Ce bonheur lui semblerait inexplicable. Il regretterait ce temps révolu et il aurait des remords, de n'avoir pas souffert, pas combattu, de ne pas s'être élevé contre les forces obscures qui prenaient possession du pays.

Dans sa cellule, la plupart des prisonniers étaient plus jeunes que lui et n'avaient pas connu cette époque. Ils ne pouvaient pas comprendre. Et ils ne pouvaient pas non plus se douter que ce qui préoccupait cet homme discret, ce monsieur assis en costume dans une prison de droit commun et qui fumait cigarette sur cigarette, n'était pas tant son avenir que son passé. Mehdi, le dos appuyé contre le mur moisi, faisait son procès en pensée. Il était à la fois le juge et l'accusé et la faute qu'il se chargeait d'examiner n'avait rien à voir avec celle qui l'avait mené derrière les barreaux. C'était une faute bien plus vaste et bien plus terrible. Une faute insaisissable et, comme circonstances atténuantes, il invoquait la jeunesse, l'insouciance, l'ambition, le désir de bien faire. Avec mauvaise foi, sans y croire vraiment, il se disait qu'ils avaient tous fait pareil. Il le savait puisqu'il les avait vus. Il avait partagé avec eux ce bonheur, ces années de légèreté, de travail et de fêtes. Des réveillons sur la plage. Des courses en sac en pleine campagne. Des parties de chasse et des virées en bateau. Des maisons secondaires, du cabanon à la villa de maître. Cette foutue élite dont on lui avait tant rebattu les oreilles. Pendant toutes ces années, il s'était raconté des histoires. Toujours les mêmes

histoires, foireuses et facilement démontables. Il s'était persuadé qu'il était pris en étau entre les prédateurs et les moutons. Entre ceux qui volaient et ceux qui étaient volés, il jouait, lui, le rôle de chien de berger, désigné pour garder le troupeau et ne pas mettre en péril le pouvoir des puissants. Jusqu'à un certain point, le compromis lui était apparu acceptable. Et la question alors revenait, comme une douleur, un battement dans les tempes, un coup de poing dans l'estomac. Comment as-tu pu être heureux ? Heureux malgré les attentats, les condamnations, les déportations vers des bagnes secrets ? Heureux malgré l'arbitraire, la peur, les chuchotements, les menaces de disgrâce ? Heureux à en mourir auprès de cette femme dont le visage lui revenait en rêve. Son sourire qu'il avait photographié tant de fois. Son regard noir aussi déterminé que celui d'un soldat. L'immensité de son sourire. La grâce infinie de ses mains.

Il aurait dû choisir une autre vie. Une vie où il se serait contenté d'enseigner et d'écrire. Ah, écrire, dans le secret de sa chambre, ce qui lui serait passé par le cœur ! Les larmes lui montaient aux yeux d'avoir trahi son rêve, de n'avoir pas eu une âme plus pure, un cœur plus franc. Il aurait élevé ses enfants dans le culte de la discrétion et de la vérité. Il leur aurait dit ce que son propre père lui avait dit : « Le makhzen est comme un dromadaire, il piétine celui qui est sous ses pattes et regarde toujours l'horizon. Tiens-t'en éloigné. » Dans les derniers mois de son existence, Mehdi cultiverait la nostalgie d'une vie qu'il n'avait pas eue. Non pas une vie de héros mais celle d'un homme simple. Au fond, penserait-il, peut-être n'étions-nous pas dignes d'être libres. À presque soixante ans, réduit à partager le quotidien des violeurs, des trafiquants de drogue et des assassins, il ferait un étrange constat. L'âge ne suffisait pas à effacer les illusions. Tout aurait été tellement plus facile si les idéaux mouraient vraiment. Si le temps les faisait disparaître pour toujours et qu'ils ne trouvaient plus, en votre for intérieur, aucune attache. Mais les illusions restent là, tapies en vous, quelque part. Abîmées, flétries. Comme un remords ou une vieille blessure qui se réveille les soirs de

mauvais temps. On ne s'en débarrasse pas. On fait semblant d'y être indifférent. Toutes ces années, il avait connu une sorte d'exil intérieur. Survivait en lui une personnalité clandestine, réduite au silence et à l'immobilité, et qu'il ne laissait s'échapper qu'à de très rares occasions. Toute sa vie, plus que des autres, il s'était méfié de lui-même.

Comment fait-on pour vivre en lâche ? Pour se lever comme un lâche, s'habiller comme un lâche, manger comme un lâche et aimer une femme en gardant au fond de l'esprit et du cœur la conscience de sa lâcheté ? Comment fait-on pour vivre avec ça ? Et pour être heureux ?

Mehdi et Aïcha s'installèrent dans une maison à deux étages, sur les hauteurs de Rabat. Depuis leur chambre, ils pouvaient contempler la vallée du Bouregreg et, par beau temps, la petite ville de Salé. Pour se meubler, ils achetèrent à la joutiya un vieux canapé en cuir, une longue table en bois aux pieds sculptés et une bibliothèque, pour les livres de Mehdi. Ils n'étaient pas riches mais cela n'avait aucune importance. Ils passaient l'essentiel de leur temps à travailler et pour le reste, leurs salaires suffisaient à faire la fête, à organiser quelques voyages à la montagne ou au bord de la Méditerranée. L'avenir ne les inquiétait pas. Ils se savaient du bon côté.

Après des mois d'hésitations, Aïcha décida de se spécialiser en gynécologie-obstétrique. Peut-être l'exemple du docteur Dragan Palosi chez qui, enfant, elle avait étanché sa soif de connaissances, n'était-il pas totalement étranger à ce choix. Ou bien était-ce le souvenir de la femme qu'elle avait accouchée dans le douar, des années auparavant, et dont l'enfant n'avait pas survécu. Mehdi tenta de l'en dissuader. Il s'inquiéta des horaires très contraignants et des appels en urgence, la nuit, pour une femme près d'accoucher. En vérité, il trouvait que cette spécialité n'était pas assez noble. Quelque chose le dégoûtait à l'idée que son épouse pratiquât ce métier, la tête toujours entre les jambes des femmes, à fourrer ses doigts dans les vagins. Toutes ces années d'études pour se contenter de faire ce que des femmes analphabètes accomplissaient depuis des siècles : mettre au monde des enfants. Au moment de leur emménagement, Mehdi lui offrit un exemplaire du *Docteur Jivago*. Elle n'aimait pas tellement qu'il lui offre des livres. Il cherchait à parfaire son éducation, à combler des lacunes, et ces cadeaux, au

lieu de lui faire plaisir, la blessaient. Le soir, quand elle rentrait épuisée de l'hôpital, il lui demandait si elle avait eu le temps d'avancer dans la lecture du roman. Aïcha s'excusait. Ce n'était pas qu'elle n'en avait pas envie, mais ses gardes l'assommaient et puis ce livre était si difficile. Tous ces noms de personnages russes avec leurs patronymes insensés et ces histoires de guerre et de révolution auxquelles elle ne comprenait rien. Il lui fallait toujours revenir au chapitre précédent pour ne pas perdre le fil. « Ah, soupirait Mehdi, je pensais que ça t'intéresserait. Le docteur Jivago, ça, c'est un médecin. » Aïcha ne se laissa pas impressionner. Et à cette occasion, Mehdi mesura combien sa femme pouvait être dure et opiniâtre. Rien ne la ferait dévier du chemin qu'elle s'était choisi.

Le docteur Jivago était un poète comme l'était le nouveau chef de service d'Aïcha, le docteur Ari Benkemoun. À Rabat, on disait qu'il avait accouché la moitié de la ville et Aïcha pensa que ça devait être drôle de croiser chaque jour dans la rue des gens à qui l'on pouvait affirmer : « Je suis le premier à vous avoir vu. » Il accueillit Aïcha avec un enthousiasme qui la surprit. Le premier jour, il la prit par l'épaule et lui fit visiter le service au pas de course, parlant sans cesse. Il raconta une anecdote sur ses années d'études à Paris puis s'arrêta pour saluer une infirmière. « C'est elle la vraie patronne, ne l'oubliez pas », et Aïcha acquiesça. Ils entrèrent dans une chambre et pendant dix minutes, le docteur Benkemoun tint entre ses deux mains poilues la main d'une patiente. « Merci docteur. Je ne vous oublierai jamais. » Il invita Aïcha à déjeuner. « Vous avez tant à apprendre et j'ai tant à vous dire ! » Et tout en mangeant avec les doigts des anchois marinés, il évoqua le souvenir d'un accouchement rocambolesque (« La femme jurait qu'elle était aussi vierge que la mère de Jésus ! »), puis il prit un air sombre pour alerter Aïcha sur les septicémies et les infections tubaires dont mouraient des patientes. « Dans toute la ville, nous avons des concurrents surnois et dangereux. Des chouafas, des bouchers, des matrones sans scrupules qui charcutent les femmes, et quand nous les recevons, il est souvent trop tard. La maternité est

une chose bien mystérieuse, mademoiselle. Rien n'est aussi fort que la volonté d'une femme d'avoir un enfant. Rien sinon la volonté de se débarrasser de celui dont elle ne veut pas. Vous recevrez des femmes aux cuisses brûlées par le plomb fondu parce qu'on leur a fait croire qu'un jnoun colonisait leur vagin. Des femmes qui ont bu du sang de coq, ou qui ont même manipulé la bite d'un cadavre. » Aïcha écarquilla les yeux. Benkemoun lécha du bout de la langue l'huile qui coulait à la commissure de ses lèvres. « Ne prenez pas cet air outré, mademoiselle ! Nos confrères aussi, tout diplômés qu'ils sont, ont parfois des pratiques de sauvages. N'avez-vous jamais vu de cas de curetages mal conduits et provoquant des infections ? » Aïcha hocha la tête. Lui revint en mémoire le visage d'une fille de vingt ans, arrivée en pleine nuit à l'hôpital de Strasbourg. Elle étudiait les sciences politiques et portait une blouse en soie bleue et des bracelets en laiton. À en juger par ses lésions, le médecin qui l'avait traitée avait voulu la punir par là où elle avait péché. Oui, Benkemoun était un poète qui regardait sans mépris les nombreuses légendes qui entouraient l'acte mystérieux de la procréation. Pour supporter la douleur du travail et protéger l'enfant à venir, certaines femmes coupaient de petits bouts de papier sur lesquels étaient inscrits des versets du Coran puis les mangeaient pendant leurs contractions. Être médecin, lui expliqua-t-il, consistait aussi à faire face à l'irrationnel, à cette idée que les femmes étaient liées au cycle de la lune et que tout ce qu'elles imaginaient ou fantasmaient durant leur grossesse aurait des conséquences sur le bien-être de l'enfant.

Au cours de ces premières semaines à l'hôpital, le docteur Benkemoun ne se départit jamais de cette précipitation, de cette urgence de transmettre qui semblait le posséder. Comme s'il était affligé d'une maladie grave et mortelle et qu'il devait, avant de mourir, partager son savoir avec ses héritiers. En vérité, le docteur Benkemoun ne songeait qu'à une chose : prendre sa retraite. Le plus loin possible de cette ville, aussi petite qu'une toile d'araignée, où il ne cessait de croiser des patientes et les enfants qu'il avait mis au monde. Il

n'en pouvait plus de minauder devant des jeunes femmes qui s'extasiaient : « Vous avez accouché ma mère et vous accoucherez ma fille un jour ! » Plutôt mourir, pensait Benkemoun, qui n'en pouvait plus des hurlements des femmes en travail, des accouchements interminables et des réveils en pleine nuit. Partout où il allait, il tremblait à la perspective que le téléphone sonne. « Docteur Benkemoun ! criait une bonne ou un maître d'hôtel. On vous attend à l'hôpital. » Combien de parties de cartes interrompues ? Combien de repas où il s'était interdit de boire jusqu'à l'ivresse et où il n'avait même pas goûté au dessert ?

En Aïcha, il trouva une héritière. Si la jeune femme lui plut, ce n'était pas seulement grâce à ses brillants résultats académiques ou au respect un peu désuet qu'elle lui manifestait. Il l'observa au contact des patientes et lui trouva une étonnante autorité pour son jeune âge. À celles à qui le mari interdisait de prendre la pilule, elle disait : « Faites-le quand même, il n'a pas besoin de le savoir. » Un vendredi soir, il lui annonça qu'il devait quitter la ville et lui confiait le service jusqu'au lundi matin. « Et à mon retour, je ne veux que des bonnes nouvelles, c'est entendu ? » Ce week-end-là, six enfants virent le jour.

Ce n'était pas si facile de vivre avec une femme et il y avait des choses, dans la présence physique d'Aïcha, dans le fait de partager une maison avec elle, qui dégoûtaient Mehdi. Les produits qu'elle utilisait pour ses cheveux, et dont l'odeur d'encaustique flottait dans la salle de bains. La patcha qu'elle faisait pour dormir et qui consistait à ramener ses cheveux sur un côté, à les fixer avec des épingles avant de nouer, très serré, un foulard autour de sa tête. Les boîtes de serviettes hygiéniques, qu'elle ne cachait même plus, et puis les piles de médicaments qu'elle prenait avant même d'avoir mal, « parce que je sens que je vais avoir la migraine ». Il ne voulait rien savoir de tout ça comme il ne voulait pas s'occuper des histoires de ménage. Il refusait obstinément de l'accompagner faire les courses car il craignait de rencontrer quelqu'un. De quoi aurait-il l'air un panier de légumes à la main ? Il entrait rarement dans la cuisine et quand il le faisait, il restait à la porte et réclamait à boire. Elle avait beau tourner les yeux vers le frigidaire et l'inviter à se servir, il faisait semblant de ne pas comprendre.

Il s'en rendait bien compte, il n'entendait rien aux femmes. Et ce qu'Aïcha lui racontait quand elle rentrait de l'hôpital ne lui semblait pas seulement inintéressant, mais répugnant. Toute sa vie, il avait entendu ce que les filles avaient ou non le droit de faire, ce qui définissait un comportement vertueux et il se sentait le droit d'être dégoûté par celles qui parlaient trop fort ou se montraient aguicheuses. Et tout ce qui concernait les mystères du corps féminin le rebutait au plus profond. Tout ça, pensait-il, c'était la faute de Cyd Charisse et de toutes ces actrices qui avaient hanté ses rêves d'enfant.

Aïcha était souvent absente mais Mehdi ne lui faisait pas de reproches. Chef de cabinet du ministre de l'Industrie, il travaillait toute la semaine, souvent tard dans la nuit. Le week-end, il passait des heures au golf de Dar Es Salam, inauguré en grande pompe quelques années plus tôt. Les décisions importantes pour le pays se prenaient sur les greens et pour approcher le roi et sa Cour, mieux valait manier avec adresse les bois et les fers. À Rabat, chacun se rêva champion. Mehdi s'offrit une tenue dans la plus pure tradition du golf anglais : un pantalon en coton, des chaussures à crampons en cuir prune et une casquette en laine, qui le grattait quand il transpirait. À tous ceux qui sollicitaient un service ou une entrevue discrète, il répondait : « Retrouve-moi au golf dimanche matin. » Et la personne le retrouvait et marchait à ses côtés, hésitant à parler quand Mehdi se positionnait devant sa balle et regardait au loin pour calculer son coup. Avec ses amis, ses collègues et parfois même avec Aïcha, il se mit à parler de swings, de bunkers et acheta des livres où de grands champions délivraient leurs conseils. Parfois, Aïcha le surprenait dans la salle de bains ou au milieu du salon, les jambes écartées, les mains jointes, se balançant de droite à gauche avant de frapper dans une balle imaginaire.

Un soir, ils se rendirent à une réception organisée par le chambellan du roi. Mehdi répéta à sa femme : « Il y aura des personnes importantes. » Les Rbatis faisaient toujours ça. Ils vous informaient (« Elle, c'est la maîtresse du ministre. Lui, c'est un homme influent »), vous invitaient à faire attention à ce que vous alliez dire, à vos gestes, à votre consommation d'alcool. Ils le faisaient comme ça, l'air de rien, mais ça changeait tout. Aïcha mit une robe noire avec un nœud en velours sur l'épaule droite. Elle noua ses cheveux en chignon sur la nuque. Mehdi aimait qu'elle s'attache les cheveux. « Ne répète pas à tout le monde que tu es gynécologue. Ça met les gens mal à l'aise. Dis que tu es médecin, c'est tout. »

Ce soir-là, Aïcha resta à côté de Mehdi qui semblait heureux, à l'aise, comme si tous ces gens étaient de vieux amis. Ils s'installèrent sur la terrasse.

Mehdi commanda un whisky au serveur en veston. Il raconta des voyages, parla de son enfance, de l'importance de l'éducation pour bâtir le Marocain du futur. Il en était l'exemple, lui qui venait de rien, lui qui, prétendit-il, avait connu la pauvreté la plus noire et qui s'en était extrait à force de travail et d'opiniâtreté. Aïcha le laissa mentir. Elle ne le contredit pas. Elle ne releva pas les incohérences de son récit et se garda bien de remettre en cause ses histoires. À un moment, il se tourna vers elle : « Tu te souviens ? », et elle se fit le témoin d'une scène imaginaire. Elle prétendit qu'elle y était, qu'elle l'avait vu de ses propres yeux et elle rit, comme si ce souvenir inventé par lui était aussi vrai qu'était vrai son amour. Elle pensait que c'était cela aimer. Être loyale. Laisser l'autre inventer sa vie, la reconstruire, ne pas s'opposer à son désir d'être un personnage. Elle aurait trouvé mesquin de lui mettre sous le nez l'odeur nauséabonde de la réalité. Ce n'était pas pour les autres que Mehdi inventait ces histoires – histoires de voyages lointains, de rencontres cocasses, de bagarres héroïques à l'arrière d'un bar –, ce n'était ni pour séduire ni pour impressionner ses interlocuteurs, mais pour s'impressionner lui-même. Il voulait une vie plus grande que la moyenne, il s'imaginait gigantesque et attendait d'Aïcha qu'elle participe à son épopée personnelle.

Oui, Mehdi inventait des histoires mais, au grand regret d'Aïcha, il n'était pas écrivain. Il ne s'exprimait pas avec les mots du poète mais avec ceux, lourds et contents d'eux-mêmes, des bourgeois. Ces mots qui heurtent et qui ne veulent rien dire sinon la domination du monde. Parmi ces gens, au côté de son mari dont l'éloquence éblouissait l'assemblée, elle repensait aux dîners silencieux de son enfance, aux conversations fragmentées, boiteuses, de ses parents. Mehdi utilisait des expressions ronflantes. Il disait « c'est un principe de base » et quand il commençait une démonstration, il se calait dans le fond de son fauteuil et, certain de l'attention qu'on lui porterait, il commençait par « le premier point » avant d'enchaîner sur le second. Ce qu'aimait Aïcha, c'étaient les mots des paysans, les mots de ses patients, effrayés et maladroits. Des mots pauvres, au goût de ruine et de courant d'air.

Des mots timides qui ne prétendent pas comprendre le monde, qui n'offrent pas de réponses.

Aïcha se leva. Elle fit un signe discret à son mari et retourna dans le salon. Elle marcha au milieu des invités, sans rien dire, tenant à la main une coupe dans laquelle le champagne s'était éventé. Mehdi disait d'elle : « Elle est timide » et cela semblait le décevoir. Il devait estimer que la timidité était un handicap, une tare qui vous empêchait et vous gâchait la vie. Il s'imaginait qu'on ne pouvait être que triste, déçu, frustré de ne pas être à l'aise avec les autres. « Tu ne sais pas te mettre en avant », regrettait-il, et Aïcha haussait les épaules. Elle ne souffrait pas de cette timidité. Au contraire, il lui semblait que cet effacement d'elle-même, cette absence de désir d'être vue et entendue, lui avait permis de développer une sorte de don. Une présence aux autres dont Mehdi ignorait tout. D'abord, elle aimait regarder les gens et même dans ces longues réceptions où elle ne disait rien, elle ne s'ennuyait pas. Elle fixait les invités et remarquait de tout petits détails que personne d'autre ne voyait. Une griffure de quelques centimètres à la base du cou. Une cicatrice derrière l'oreille. Les ongles rongés d'un jeune ministre. Le tremblement d'une main ou un talon calleux dans des escarpins vernis. Elle prenait si peu de place, revendiquait si peu son droit à s'exprimer que les gens se confiaient à elle avec une liberté qui ne la surprenait plus. Ce soir-là, à table, assise en face du chambellan du roi, elle garda les yeux baissés sur son assiette tandis que sa voisine lui racontait avoir perdu un enfant, des années auparavant. « C'est une chose dont je ne parle jamais. Je ne sais pas pourquoi je vous dis cela. »

Au travail, les infirmières étaient furieuses. Les consultations duraient une éternité et Aïcha finissait ses journées avec des heures de retard. Couchées sur la table d'examen, nues et les jambes écartées, les patientes racontaient leur vie. Elles dévoilaient des secrets qu'elles n'avaient jamais dits à haute voix. Elles se confiaient sur leur solitude, leurs chagrins, sur la dureté de leur mari, l'indifférence de leur mère, l'ingratitude de leurs enfants.

Elles parlaient de leurs amants, de leurs problèmes d'argent et c'est comme si elles avaient oublié la présence du docteur en blouse blanche, assise entre leurs cuisses. Parfois, en quittant le bureau d'Aïcha, ces femmes se demandaient ce qui leur était arrivé et elles rougissaient de s'être ainsi épanchées. Était-ce dû à la nervosité et à la honte de devoir se mettre nues devant une autre femme ? Ou était-ce le regard de ce docteur qui les avait comme envoûtées ? Souvent, Mehdi s'étonna qu'Aïcha sache autant de choses sur les gens. Dans la rue, quand elles la reconnaissaient, ses patientes se jetaient sur elle et la prenaient dans leurs bras. Elles disaient à leur mari ou aux enfants qui les accompagnaient : « C'est le docteur dont je t'ai parlé. » Mehdi, tout occupé de lui-même, oubliait les noms, les visages et souvent il se tournait vers sa femme : « Et elle, c'est qui déjà ? »

Lorsqu'elle était enfant, Aïcha jouait « aux dames » avec son frère. L'après-midi, quand Amine était aux champs et Mathilde dans son dispensaire, ils ouvraient les placards et empruntaient des robes, des chaussures à talons et des chapeaux à leur mère. Selim, parfois, montait sur le meuble blanc qui servait à sa mère de coiffeuse afin d'atteindre l'étagère à chapeaux. Pour le petit garçon, l'excitation du travestissement tenait surtout à la peur d'être découvert par son père. Il se barbouillait le visage de maquillage, accumulait les bijoux et se dandinait en ricanant sur ses talons hauts. « Tu fais n'importe quoi », le tançait Aïcha qui trouvait qu'il ne prenait pas le jeu au sérieux. Il ne s'agissait pas pour elle de se déguiser, de se tourner en ridicule, mais de devenir une vraie femme. De celles qui portent des gants et des manteaux de laine, de celles qui glissent dans leurs soutiens-gorge une liasse de billets, geste qu'elle trouvait affreusement trivial mais qui la fascinait. Elle imitait les manières des voisines, des passantes, de sa mère, serrant son sac à main contre son ventre, faisant tourner un trousseau de clés autour de son index. Elle tenait, d'un bras, son poupon et le grondait de ne pas savoir rester sage. Elle faisait semblant de fumer et criait des ordres à une bonne imaginaire.

À présent, elle était une dame, une vraie. Son sac à main n'était pas rempli de bonbons et ses clés lui servaient à démarrer une vraie voiture et à fermer la porte d'une vraie maison. Mais ce qu'elle aurait voulu, c'est savoir être une bonne épouse pour son mari, savoir « tenir sa maison » et recevoir. Elle n'était presque jamais là, elle ne savait pas cuisiner et ils se nourrissaient surtout de sandwiches et de pizzas. Sa mère, elle, était reine en sa demeure.

Mathilde lançait à chaque printemps ce qu'elle appelait son « grand ménage » et tapissait de tissu les tiroirs. Pendant des années, elle avait servi à manger trois fois par jour à des enfants indifférents et avait continué malgré tout à demander : « Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? » Elle retenait les recettes de cuisine par cœur et quand Aïcha l'interrogeait sur une quantité d'épices ou de beurre, Mathilde répondait : « Je n'en sais rien, ça se sent ces choses-là. » Mathilde savait s'asseoir en silence avec les femmes et réciter en arabe les formules de condoléances. Elle tenait les malades dans ses bras sans être dégoûtée, ni par leur saleté ni par leurs symptômes. Jamais Aïcha n'avait pensé que sa mère était soumise. Au contraire, Mathilde lui apparaissait comme une sorte de fée à laquelle obéissent les êtres humains, les animaux et les objets inanimés. Et maintenant qu'elle était une dame, elle revoyait avec envie Mathilde l'infatigable, qui courait dans la maison, un chiffon sur l'épaule, fredonnant des airs alsaciens.

Un jour, Aïcha proposa à Mehdi d'organiser un dîner avec les collègues du ministère. « Je sais que c'est important pour toi. Il faut que tu soignes tes relations. » Mehdi hésita. Il était très préoccupé par un discours qu'il devait écrire et lire devant le Conseil des ministres et Sa Majesté. Un discours en arabe classique qui lui donnait des sueurs froides. À l'école coloniale, il n'avait jamais appris à écrire sa propre langue et à presque trente ans, il étudiait en cachette l'alphabet et la conjugaison. Son ami Ahmed lui avait conseillé de transcrire son discours en phonétique et tous les soirs, il s'exerça à le prononcer. « Tu n'auras rien à faire, le rassura Aïcha. Je m'occuperai de tout. »

Tandis qu'elle auscultait ses patientes, elle élaborait le menu qu'elle servirait à ses invités. Sur une ordonnance, elle écrivit « mousse de saumon » à la place d'une marque de pilule. Et quand la patiente, inquiète, lui demanda ce que cela signifiait, elle s'embourba dans des explications absurdes : « Mangez du saumon, expliqua Aïcha. C'est bon pour les hormones. » Elle songea à préparer des spécialités marocaines mais elle eut peur de se

ridiculiser face à ces hommes, des Fassis pour la plupart, dont les mères étaient d'excellentes cuisinières et se transmettaient, de génération en génération, des recettes d'un raffinement extrême. Puis elle se souvint du succès qu'elle avait rencontré durant le premier été chez Monette avec ses charcuteries d'Alsace. D'ailleurs, les collègues de Mehdi l'appelaient souvent l'Alsacienne. Ils lui racontaient leurs études à Paris et cette petite brasserie du Quartier latin qui servait des pintes de bière et des saucisses-frites pour quelques sous. « Une choucroute. Voilà ce que je vais leur préparer. »

Aïcha se rendit au Porcelet Gourmand. La meilleure charcuterie de la ville était tenue par une Française, grande et sèche, à la peau aussi granuleuse qu'un cornichon. Elle était assistée par un jeune Marocain, à moitié chauve, qui avait du mal à prononcer les mots « jambon » et « cervelas ». Aïcha fit la queue pendant un quart d'heure derrière des Françaises, des professeurs à la mission et des chauffeurs venus récupérer discrètement des commandes. Elle fixa les mains du jeune homme qui coupait, avec une dextérité stupéfiante, des tranches de lard et de saucisse sèche. « Au suivant. »

Tout l'après-midi elle se démena dans sa cuisine. Les pommes de terre étaient trop cuites. Le chou, malgré les épices et le vin, était un peu fade. Mais les charcuteries paraissaient excellentes et elle voyait déjà ses invités, trempant leurs francforts dans la moutarde, se régaland du jambonneau qui fondait dans la bouche. Elle attendit longtemps, assise à la table de la cuisine, devant une assiette de fruits couverts de mouchérons. Elle appela deux fois le ministère et la secrétaire de Mehdi, d'un ton désolé, lui expliqua que la réunion s'éternisait. Quand elle entendit enfin la voiture entrer dans le garage, elle lissa sa jupe, rajusta sa coiffure et souleva d'un geste furtif le couvercle de la marmite. Tout était prêt. Elle, dont les professeurs avaient toujours loué le calme et le sang-froid, était dévorée par l'angoisse. Elle avait peur de mal faire, de dire n'importe quoi.

Les invités – tous des hommes – s'installèrent au salon. Aïcha ne cessait d'effectuer des allers-retours entre la cuisine et le salon. Elle déboucha une

bouteille de champagne. « Il y a aussi du whisky si vous préférez. » Elle faisait passer de petites assiettes de gougères au fromage, insistant pour que les convives se resservent, et Mehdi, d'un regard, lui signifia que cela suffisait. « Le dîner est servi », et les hommes s'avancèrent vers la salle à manger. Aïcha posa le plat de chou au milieu de la table et retira, d'un geste solennel, le couvercle de la marmite. Elle planta une fourchette dans une saucisse et la brandit. « La choucroute d'Alsace. Un plat typique de chez moi. » Plus tard, elle se demanda si c'était cette phrase qui avait choqué les gens, plus encore que le fait qu'elle leur serve une pleine marmite de cochon bouilli. Elle avait dit « un plat de chez moi » et c'était comme si elle avait oublié où elle était, qui elle était et qui était son époux. Elle avait grandi ici, tout comme eux. Elle s'appelait Aïcha, elle était la fille d'un paysan du bled, et pourtant elle avait dit « un plat de chez moi » en agitant une saucisse sous leurs nez. Un des convives porta sa serviette à sa bouche comme s'il voulait se nettoyer d'une souillure. Il leva la main et, d'une voix douce, s'excusa : « C'est très gentil mais pas pour moi. Je connais la choucroute, c'est très bon. Mais je reviens de La Mecque, alors... » Aïcha tenait toujours la fourchette au bout de laquelle pendait la francfort rosâtre et elle fixa un autre invité. « Vous voulez goûter ?

— Je vais prendre du chou. Vous l'avez cuit séparément, non ? »

Le dîner lui sembla interminable. Ils mastiquèrent en silence le chou mariné et Aïcha ne put s'empêcher de fixer la marmite dont le couvercle resta fermé. Elle avait peur de la réaction de Mehdi, une fois les invités partis. Elle l'imagina, en proie à la fureur, et son image se confondit avec celle d'Amine, dont les cris l'avaient terrorisée enfant. Elle aurait voulu demander pardon, dire qu'elle était trop bête, qu'elle n'avait pas réfléchi. Mais Mehdi ne cria pas. Il referma la porte derrière le dernier invité et rejoignit sa femme dans la cuisine. Il ne proposa pas de l'aider à faire la vaisselle. Il souleva le couvercle de la marmite, en tira une saucisse et croqua dedans.

Quand Aïcha raconta à Mathilde sa mésaventure, celle-ci lui conseilla de prendre une bonne. Tout le monde avait une bonne, c'était la moindre des choses, mais Aïcha n'avait jamais voulu engager quelqu'un à plein temps. Une femme venait simplement faire le ménage deux fois par semaine, car Aïcha détestait l'idée que quelqu'un vive chez elle, quelqu'un qui la regarderait vivre et être heureuse et être ivre et qui les épierait peut-être, son mari et elle, quand ils feraient l'amour. Toute sa vie, Aïcha avait entendu les femmes parler des bonnes. C'était un sujet de conversation inépuisable, un vivier d'anecdotes sordides ou cocasses. « Tu ne sais pas ce qu'a fait ma bonne ? » interrogeait une femme à l'heure du thé. « Tu ne connaîtrais pas une bonne honnête ? Je viens de mettre la mienne à la porte », ajoutait une ménagère désespérée.

Aïcha se mit en quête. Elle demanda à ses amies, à ses collègues, aux infirmières et même à sa voisine qui employait deux bonnes, un chauffeur et un gardien. Et pendant des semaines, elle écouta ces femmes qui, comme un chœur antique, lui exposaient les risques qu'elle courait en faisant pénétrer chez elle une domestique. Les bonnes sont voleuses, c'est congénital et elles ont le feu au cul. Il ne faut pas s'étonner, quand on héberge une vierge, qu'elle finisse par confire dans sa frustration, devienne hystérique, violente, jalouse. Les bonnes font des avances aux maris et ce n'est pas la faute de ces derniers si un jour elles se retrouvent enceintes et prennent la porte.

Le gardien de la rue renchérit. Aïcha était une femme jeune et naïve. Elle ne devait pas se laisser attendrir. « Les bonnes sont fourbes, lui dit-il. Si elles ne te regardent pas dans les yeux, ce n'est pas par respect ou par peur. Elles

sont ingrates, jamais contentes, même quand on les gâte, et après des années, des décennies même à vivre sous ton toit, elles te trahissent et te déçoivent. » Aïcha en parla à ses amies. Des avocates, des médecins, des professeurs d'université qui comprenaient son désarroi et qui, comme elle, n'avaient pas le loisir de surveiller la sauce du tajine, de langer les enfants, de repasser le linge, de hacher en petits morceaux les olives et la coriandre. Pour cela, lui dirent-elles, il faut former une bonne. D'après Ronit, il valait mieux engager une jeune. « Les vieilles croient tout savoir alors qu'elles sont aussi ignorantes que les autres. » Il allait falloir tout lui apprendre. Mettre une table, pas comme une sauvage, s'habituer aux mœurs des gens civilisés. Faire un lit convenablement, adopter une hygiène correcte, être capable de comprendre qu'il faut changer son tablier quand celui-ci est trop sale. Les bonnes portent des blouses bleues ou roses qu'on vend exprès pour elles, dans les boutiques du centre-ville et même au marché central. Aïcha se rendit dans une de ces boutiques et acheta aussi des couvertures en laine – « les bonnes adorent les couvertures ». Les bonnes ne mangent pas à table avec les employeurs et elles n'ont droit qu'à certaines marques de yaourts. Elles mangent les restes dans la cuisine. Ce qui les intéresse c'est le pain et la sauce, alors peu importe si les patrons ont mangé toute la viande. Le problème, lui fit remarquer sa coiffeuse, c'est que les bonnes ne savent pas lire et ça rend tout plus compliqué. On ne peut pas leur demander d'exécuter une recette, on ne peut pas laisser un mot sur la table de la cuisine avec les instructions pour la journée. Ce sont des êtres d'instinct, il faut tout leur montrer et les plus douées, les moins bêtes, sont capables de reproduire les bons gestes. Les femmes disent ça parfois d'ailleurs : « Cette bonne-là, elle n'est pas bête, c'est dommage » ou « Quel gâchis, une fille comme ça aurait pu réussir ». Mais personne n'aime les bonnes intelligentes. Ce sont les plus sournoises, les plus rétives.

Selma s'inquiéta. « Où vas-tu la faire dormir ? » Certains les faisaient dormir sur le sol de la cuisine mais Mehdi n'aimerait pas ça. Ce n'était pas

convenable. « Aujourd'hui, dans toutes les maisons chics, on construit une aile pour les bonnes au fond du jardin ou au sous-sol », lui expliqua sa tante.

L'infirmière en chef de son service lui assura qu'elle pourrait lui trouver une jeune Noire, une Touarga, élevée parmi les esclaves du palais, et qui préparait une cuisine divine. Le gardien de la rue fit l'éloge de sa cousine, qui avait des problèmes de dos et ne pouvait rien soulever. Et un jour, on lui amena Fatima.

Fatima se présenta un lundi matin dans une djellaba terne, ses pieds dans des babouches usées. Elle avait noué un foulard sur ses cheveux retenus en chignon. Aïcha la fit entrer. Mal à l'aise, elle ne savait pas quoi dire. Devait-elle inviter la jeune femme à s'asseoir ? Lui proposer quelque chose à boire ? Elle préféra continuer la visite, sans regarder Fatima dans les yeux. La jeune fille resta silencieuse et se contenta de hocher la tête. Deux salons. Il y avait deux salons dans cette maison. Deux salons plus grands que la plus grande baraque du bidonville. Elle regarda le sol. Il lui en faudrait du temps pour nettoyer tout ça. Ça devait glisser un sol comme celui-là. Sans cesse, elle enfonçait une main sous son foulard et elle grattait, de ses ongles longs et crasseux, son cuir chevelu. Aïcha lui posa des questions. Elle voulut savoir si elle cuisinait. Fatima haussa les épaules et Aïcha conclut : « Je t'apprendrai. De toute façon, on ne mange pas souvent à la maison. » Sous la cuisine, à côté de la buanderie, se trouvait la chambre de Fatima. En y faisant pénétrer la bonne, Aïcha hésita. La chambre était grande, le lit tout neuf, mais la pièce était irrespirable à cause de la chaufferie et du vieux frigidaire bruyant. « Il faut aérer, dit-elle. Tu y penseras n'est-ce pas ? » Elle posa sur le lit de Fatima une blouse blanche, avec une poche sur le sein droit, et un joli tablier bleu, emballé dans du plastique. « C'est ta tenue de travail. Quand elle est sale, tu l'enlèves et tu en mets une propre. Il y en a deux autres dans le placard. »

Plus tard, elle raconta à Mehdi la gêne qui l'avait saisie pendant cet après-midi avec Fatima. Il l'écouta à peine. Il ne voulait pas s'en mêler. Elle n'avait pas à se sentir coupable. Ils lui donnaient un travail et ils feraient tout

pour qu'elle soit bien. Puis un soir, Aïcha se mit à se gratter la tête. Elle pensa que c'était à cause du produit qu'elle utilisait pour se défriser les cheveux. Mais un jour, alors qu'elle se grattait violemment derrière l'oreille, elle sentit quelque chose éclater sous son ongle. Sur son index elle vit un pou, énorme, et une petite goutte de sang. En sortant de l'hôpital, elle passa à la pharmacie. De retour chez elle, elle descendit dans la chambre de Fatima et la fit asseoir sur une chaise. Aïcha enfila des gants, posa une serviette sur les épaules de la bonne et lui demanda de dénouer son foulard. Elle refusa et réagit d'une façon ridicule, pleurant comme un agneau qu'on s'apprête à égorger. « Mais pourquoi tu fais des histoires ? s'énerva Aïcha. Je ne vais pas te faire mal. Moi aussi je vais mettre ce produit figure-toi. J'ai des poux à cause de toi. » Fatima finit par se tenir tranquille. Elle dénoua son foulard et Aïcha vit, pour la première fois, les cheveux de la bonne. Des cheveux auburn, sales et noués en turban, dont elle retira, avec une certaine répugnance, les dizaines d'épingles qui les retenaient. Ils tombèrent sur le dos de la jeune femme et lui arrivaient aux fesses. « Ça fait combien de temps que tu ne t'es pas lavé les cheveux ? » demanda Aïcha avec ce que Mehdi appelait sa « voix de médecin ». Une voix tranchante, claire, pleine d'autorité. Une voix qui n'était pas méchante, qui ne jugeait pas. Une voix qui soignait. Fatima était incapable de répondre. Elle continua à pleurnicher comme si la maîtresse de maison l'avait mise nue ou s'était moquée d'elle. Aïcha vida la bouteille sur le crâne de la bonne. « Si j'avais su que tu avais autant de cheveux, j'en aurais acheté plus. » Elle enroula ensuite la tête de Fatima dans un drap blanc comme le faisait Mathilde quand ils étaient enfants. « Et maintenant on attend. »

Fatima attendit, assise sur sa chaise. Elle n'osa pas bouger et fixa le mur en face d'elle et la tache de moisissure dont l'odeur envahissait le sous-sol. Aïcha revint. Elle retira le tissu, le posa sur le sol et poussa un cri. Il y avait tant de bêtes, tant de poux que le drap paraissait noir à présent. « On n'en viendra pas à bout. Il faut couper tes cheveux. » Mais Fatima se leva et hurla.

Elle ne voulait pas. Elle refusait qu'on la touche. Elle courut dans la salle de bains, ferma la porte et tourna la clé dans la serrure. Aïcha tapa des poings contre la porte. Elle supplia la bonne de se montrer raisonnable. « Ils repousseront, ne t'en fais pas. » Mais Fatima ne répondait plus. Elle resta enfermée toute la nuit et refusa d'ouvrir quand Aïcha lui descendit de quoi dîner. Mehdi fut obligé d'intervenir. Il ordonna à la bonne de sortir. « Qu'est-ce que c'est que ces comportements enfantins ? » Il la menaça d'appeler la police si elle s'entêtait. La bonne finit par apparaître, les yeux gonflés d'avoir tant pleuré. Elle s'assit sur une chaise et regarda, sur le sol, tomber ses longues mèches de cheveux.

Une fois par mois, Fatima rentrait chez elle, au bidonville. Dès qu'elle franchissait la porte de la baraque, sa mère réclamait l'argent et Fatima lui tendait sa paie. La mère passait la langue sur son index et comptait les billets en silence. Elle ne savait pas lire mais compter, ça elle savait. Elle faisait des petits tas avec les billets et les rangeait, pliés en quatre, dans son soutien-gorge. Une fois, Fatima lui demanda à quoi chaque tas correspondait et sa mère répondit : « Occupe-toi de travailler. Ne te mêle pas de ça. » Au bidonville, rien ne changeait. Ni dans le paysage, ni dans les maisons, ni même dans les conversations ou dans les habitudes. On ruminait les mêmes problèmes, on souffrait encore et toujours des mêmes maux, on mourait des mêmes maladies et on se plaignait des mêmes douleurs. Fatima comprit alors que c'était cela la misère : un monde qui ne change pas. Les bourgeois, les gens riches et instruits, quand ils se rencontrent, se demandent toujours ce qu'il y a de neuf. La vie leur réserve des surprises. Ils parlent d'avenir et même de révolution. Ils croient que le changement est possible.

Parfois, la mère demandait à Fatima comment était la maison de ses patrons. À quoi ça ressemblait, ce qu'ils mangeaient, comment étaient leur voiture et leur salle de bains. Elle insistait beaucoup sur la salle de bains. La bonne était incapable de décrire la maison. Incapable d'entrer dans les détails. Ce qui l'intriguait ce n'était pas le mobilier, les appareils électroménagers ou la bibliothèque qui débordait de livres. Non, ce qu'elle trouvait étrange et qui lui faisait peur, c'était le silence. Ce silence de cimetière que ne venaient troubler ni les cris des enfants, ni la pluie sur la tôle, ni les hurlements des femmes s'invectivant d'une baraque à l'autre. Dans la journée, quand ses

patrons allaient travailler, Fatima se retrouvait seule à la maison. Dans le silence, tout prenait une dimension inquiétante. Elle ne s'était jamais rendu compte, avant, à quel point on s'entendait vivre. Les bruits de son propre corps la perturbaient. Elle sursautait pour un rien. L'écoulement de l'eau sur l'évier en onyx, les gargouillis des canalisations, le moteur du frigidaire d'importation. La maison se situait dans un quartier chic et résidentiel. Dans les rues environnantes, personne ne se promenait. On entendait seulement passer de grandes et belles voitures, conduites par des chauffeurs qui emmenaient les enfants à l'école française. Ce silence la torturait. Le dimanche, Aïcha s'allongeait sur le canapé du salon. Elle posait les pieds sur les genoux de son mari et ils lisaient. Ils ne se regardaient même pas. Ils appelaient parfois Fatima, avec une clochette que leur avait offerte Mathilde, pour qu'elle apporte des rafraîchissements. Et Fatima aurait voulu comprendre pourquoi lire leur donnait toujours soif.

Entre eux, les patrons parlaient en français et Fatima ne saisissait rien de ce qu'ils disaient. Elle essaya de retenir des mots : « vite », « cuillère », « au revoir ». Elle ne parlait pas leur langue mais c'est elle qui, la première, comprit qu'Aïcha attendait un enfant. La patronne ne mangeait plus au petit déjeuner et rentrait parfois du travail en plein après-midi pour faire une sieste. Elle se mit à acheter des boîtes de cornichons qu'elle dévorait, debout dans la cuisine, et elle changea de marque de cigarettes. Fatima se dit que ça lui plairait de s'occuper d'un enfant. Ça lui plairait bien plus que de nettoyer les toilettes et d'arroser les dalles du jardin. Elle ne passerait plus les après-midi seule, à se morfondre devant la télévision, sans rien comprendre aux discours du roi que retransmettait la chaîne nationale. Le roi aussi parlait en français parfois. Fatima se mit à faire des allusions. Un jour, elle raconta à Aïcha qu'elle avait deux petits frères et une petite sœur et qu'elle s'était occupée d'eux quand ils étaient bébés. « Moi, les enfants, je sais comment il faut les élever. » Mais Aïcha ne l'écoutait pas. « Je ne peux pas rester dans la cuisine, lui dit-elle. L'odeur de la viande me donne la nausée. »

Au bout de trois mois, Fatima pensa qu'elle s'était peut-être trompée. Qu'est-ce qu'elle y comprenait à la vie de ces gens ? Ces histoires de cornichons et de cigarettes ne la concernaient pas. Elle avait beau scruter le ventre d'Aïcha, celui-ci demeurait inchangé. La patronne avait repris ses gardes à l'hôpital, elle ne refusait plus d'accompagner Mehdi à des réceptions et elle n'avait pas changé de garde-robe. Peut-être, songea la bonne, que l'enfant est endormi. Elle avait toujours entendu cette légende selon laquelle le fœtus, dans le ventre de leur mère, pouvait s'endormir sous l'effet d'un sortilège. Pendant des mois, voire des années, il se tenait tranquille et ne naissait que lorsque la mère se sentait prête à l'accueillir sur terre. Fatima brûlait d'en parler à Aïcha. Elle la supplierait : « Réveille-le et je t'aiderai à t'en occuper. Tu n'auras rien à faire, tu pourras aller à ton travail et ton mari aussi. Je m'occuperai de l'enfant comme si c'était le mien. »

Quand Amine sort de son lit, le jour n'est pas encore levé. L'aube grise pointe à peine et sur l'herbe, un lit de gel craque sous ses pieds. Tout au long de l'hiver 1974, il a souffert d'insomnies. La situation trouble du pays l'a jeté dans un état de constante inquiétude. En août 1972, un mois après le mariage d'Aïcha, un nouvel attentat a visé le Boeing du roi. Hassan II a survécu à la tentative d'assassinat. « Une chance sur un milliard. » Voilà ce qu'ont dit les ordinateurs quand ils ont analysé les impacts de balles sur l'appareil. Le roi avait une chance sur un milliard de survivre. Un miracle.

Depuis, Amine ne trouve pas le repos. Le simple fait de s'allonger, de poser la tête sur l'oreiller, le plonge dans un état d'intense nervosité. Il faut qu'il agisse, qu'il produise, qu'il invente. Il enfle une veste, enfonce une chapka en fourrure sur sa tête et emprunte le chemin de terre, en direction du verger. La ferme est déserte et il lui prend l'envie de pousser un hurlement de bête, accroupi sur le sol gelé. Un cri qui ferait sortir de leur mesure les paysans affolés. « Au travail ! » et les femmes se précipiteraient, leur foulard à la main, leurs cheveux dénoués, vers la chaleur moite des serres. Les hommes, encore pieds nus, enfileraient leurs bottes en courant.

Depuis la mort de Mourad, il a usé plusieurs contremaîtres mais aucun ne lui a paru assez travailleur ou compétent. Ils ne comprennent pas l'ambition d'Amine ou quand ils la comprennent, leurs yeux prennent une lueur étrange, envieuse et louche et Amine s'en débarrasse. « Je peux tout faire moi-même. Je n'ai besoin de personne, pense-t-il, arpentant les allées de mandariniers. Un patron doit travailler encore plus, encore mieux que ses ouvriers, s'il veut mériter ce qu'il récolte. » Il arrache un fruit d'une branche, l'épluche et

méthodiquement, mange un quartier après l'autre. Il tire de sa poche un petit carnet où il note, pour chaque fruit, le nombre de pépins recueillis dans le creux de sa main. Peu importe qu'il n'ait rien mangé depuis la veille et que l'acidité lui donne mal à l'estomac. S'il veut améliorer la variété et produire des fruits sans pépins, il faut en passer par là. Amine relève le col de sa veste. Il se frotte les yeux. Il dort si peu qu'il lui arrive d'avoir des visions. Il parle avec les morts et les absents. Son fils Selim dont il a entendu la voix au téléphone, au printemps dernier. Le garçon appelait pour l'anniversaire de Mathilde mais c'est Amine qui a répondu. Et il est resté silencieux, pétrifié, malgré les « allô » désespérés de son fils. « Est-ce que vous m'entendez ? » Son fils, par une étrange ironie, vit en Amérique, dans ce pays qui a tant fait rêver Amine. De cette terre, il a voulu faire une nouvelle Californie. Il parle aussi à Mourad, dont le fantôme plane au-dessus de la propriété et dont le souvenir pèse sur son cœur avec le poids du remords. Il lui demande pardon comme il demande pardon à Kadour, son père, qui lui a légué cette terre et n'aura jamais vu fleurir les arbres. Amine traverse le champ d'amandiers, contourne le grand hangar et arrive jusqu'aux murs de chaux derrière lesquels sont enterrés son frère Jalil et Mouilala. Il pointe la lampe en direction de la tombe de sa mère et bien que ce ne soit pas une surprise, bien qu'il l'ait déjà vu plusieurs fois, son cœur s'emballe en devinant le profil d'un palmier dans l'obscurité. L'arbre a poussé là, au pied de la sépulture, en direction de La Mecque, et rien, sinon un miracle, ne peut expliquer sa présence. Amine s'approche, il enserme l'arbre et colle ses lèvres sèches contre le tronc. Il se dit que c'est le visible qui est le plus mystérieux. Ce ne sont pas les esprits, les fantômes, les jnouns, mais bien les arbres et la gelée du matin. Peut-être que Mathilde a raison. Peut-être qu'il devient fou.

Plus que jamais il se sent attaché à cette terre. Ses morts y sont enterrés et son propre cadavre, un jour, y pourrira. Il est d'ici et il ressent pour cette propriété, pour ce pays, un attachement sauvage. Amine a hérité de son père et il aurait voulu que son fils hérite de lui, mais il ne peut rivaliser avec le

vaste monde qui lui a enlevé ses enfants. Selim à New York, Aïcha dans la capitale. A-t-il le droit de leur en vouloir de rêver d'une vie moins dure ? Lorsqu'ils étaient petits, les rares fois où ils rechignaient à faire leurs devoirs, Mathilde leur disait : « Il faut bien travailler si tu veux réussir, si tu ne veux pas être obligé de devenir paysan. » Au cauchemar de la ruine et de l'endettement a succédé celui de ne pas avoir d'héritier pour reprendre l'exploitation. Cette douleur le ronge. Il ne peut concevoir que tout ce travail, toute cette ambition revienne un jour à un étranger. Quand il sera mort et enterré, un autre foulera ces terres, un autre dont il ne saura rien et qui peut-être détruira tout. Ces pensées l'obsèdent et il ne comprend pas pourquoi il est l'objet d'une telle ingratitude. Il a parfois l'impression que cette terre est maudite et qu'au lieu d'accueillir et de protéger, elle a fait fuir tous ceux qui y vivaient. Qu'a-t-il fait de mal ? Il a commis tant de péchés et, parmi eux, l'orgueil surtout l'a fait aimer mal ceux qui l'entouraient. Quand Selim était petit, ils jouaient parfois au bras de fer sur la table de la cuisine et jamais, pas une seule fois, Amine ne l'a laissé gagner. Il savait pourtant que cela comblerait le petit garçon de joie, qu'il sauterait sur sa chaise et crierait : « J'ai battu papa ! » Mais jamais Amine ne s'y est résolu. C'était plus fort que lui. Un fils, pensait-il, doit s'endurcir et doit apprendre à perdre.

Combien de temps reste-t-il là, debout, face à la tombe de sa mère ? Il fait déjà jour et sa lampe de poche est encore allumée quand il décide de rebrousser chemin vers la maison. Les premiers ouvriers arrivent du douar et il en appelle quelques-uns, d'un geste autoritaire de la main. Ici, le plastique d'une serre est troué. Là, on n'a pas rangé les cageots avec les plants à livrer. Il y a tant à faire et son cerveau bourdonne.

Il s'installe à son bureau et pose la main sur la théière que Tamo a déposée pour lui. Elle est à peine tiède. À travers la vitre, il peut voir les nappes de Noël que Mathilde a fait nettoyer et qui pendent sur un fil. Face au grand palmier, de petites Alsaciennes en sabots de bois se tiennent la main et des oies, blanches et grasses, lèvent le bec vers le ciel. Il reprend la lecture

d'un article que lui a envoyé Aïcha et qui relate les recherches d'un certain Ancel Keys sur les bienfaits de l'huile d'olive. Il est absorbé par sa lecture quand Achour tape contre la porte vitrée et le fait sursauter. Depuis son accident vasculaire, l'ouvrier a du mal à parler et du bras gauche, le seul valide, il fait à Amine le geste de sortir. Il lui apprend que des hommes ont monté dans la nuit une grande estrade en bois de l'autre côté de la route. Ce matin, ils ont installé des chaises, planté des drapeaux et sur le sol, ils ont étalé d'immenses tapis aux couleurs chatoyantes. « Tu sais ce que ça veut dire ? » Amine hoche la tête. « Le roi va venir. » Le roi qui ne marche jamais sur le sol nu, sur l'herbe mouillée, sur les trottoirs des villes ou le sable des plages. Le roi qui, depuis les attentats, n'est plus seulement le guide et le protecteur mais un élu de Dieu sauvé par la baraka. Chaque jour apporte sa litanie de bonnes nouvelles. Le roi veut donner du pain au peuple, aménager les routes, augmenter les salaires, subventionner le sucre, construire des barrages, instituer un nouveau jour férié. Le 19 septembre 1972, dans un discours diffusé à la télévision, le roi a annoncé le lancement de la révolution agraire et la récupération des terres de la colonisation. Et aujourd'hui, comme partout dans le pays, une cérémonie se prépare pour remettre aux paysans sans terre des titres de propriété.

Amine sort de son bureau et emprunte le chemin de terre, suivi de près par Achour. « Retourne travailler, lui dit-il. Et assure-toi que les autres sont bien à leur poste. » Il marche jusqu'au grand portail et traverse la route. Des dizaines de voitures sont garées en contrebas et des journalistes, calepins et appareils photo à la main, s'installent dans les tribunes. Des journalistes européens ont remonté le col de leur veste et soufflent dans leurs poings. Ils sont surpris par le froid mordant de décembre qui transperce leurs vêtements et les fait grelotter. Ils ne connaissent rien à ce pays, songe Amine, ils croient que le Maroc est un pays chaud. Au milieu des travées, une équipe de télévision marocaine installe une caméra. Amine reconnaît le présentateur, un spécialiste des tournées royales dont tout le pays se moque à cause de sa

capacité à parler pour ne rien dire, à meubler de paroles creuses les heures à attendre l'arrivée du roi.

Le vent souffle et tous lèvent les yeux vers les dizaines de drapeaux alignés sur le bord de la route. Le tissu rouge vif se gonfle, faisant un bruit d'ailes, et l'étoile aux cinq branches vertes apparaît puis disparaît. À droite de l'estrade, un groupe de musiciens en djellaba blanche, le crâne chauve couvert d'un turban, préparent leurs instruments. Amine grimpe sur le muret qui ceint sa propriété. D'ici, il peut voir un camion arriver d'El Hajeb. Le bruit du moteur provoque parmi la foule une agitation désordonnée. L'orchestre se redresse et se tient prêt à entonner les premières notes de l'hymne national. Ils ont cru que c'était le roi mais ce ne sont que des paysans qui descendent du camion les uns après les autres, dans leur djellaba neuve, le visage et les mains propres. Des policiers les escortent et, d'une voix autoritaire, leur expliquent ce qu'ils doivent dire et ce qu'ils doivent faire et comment il convient de se comporter. Un journaliste s'avance vers le groupe de paysans, il veut les interroger mais on lui explique que ce n'est pas le moment. Le roi peut arriver d'un instant à l'autre, il faut rester à sa place. Il sera bien temps ensuite de poser des questions.

Amine ne cesse d'observer ces hommes. Ils se lancent des regards complices, certains rient et s'embrassent sur les joues. On les aligne en face d'un immense portrait du roi et de son fils, le prince héritier. Hassan II, en djellaba beige et tarbouche, paysan parmi les paysans. Rien à voir avec le portrait qu'Amine a accroché dans son bureau. Plus de costume croisé, de pochette en soie sur la veste en flanelle, plus de regard dans le vide comme les modèles du Studio Harcourt. Non, ce portrait-là est bien différent et il rappelle à Amine des images de son enfance. La photographie de son propre père, Kadour Belhaj, prise dans un studio du centre-ville. Le tarbouche, la djellaba de laine et le regard dur d'un homme habitué à commander.

Quelqu'un donne l'ordre aux musiciens de commencer. Ils se saisissent de leurs luths, de leurs tambourins et se mettent à jouer une chanson

lancinante et laide, un de ces morceaux sans âme comme on en passe sans arrêt à la radio. Amine comprend que le roi ne viendra pas et il s'apprête à rebrousser chemin, à reprendre le travail, quand il entend les cris étonnés des journalistes. Au loin, dans un nuage de poussière, on voit arriver une dizaine de cavaliers, habillés comme au temps du sultan Moulay Ismaël. Des bottes de cuir très fines, des turbans rouge et vert. Ils lèvent leurs mousquets et tirent sous les acclamations de la foule. Les Européens n'en croient pas leurs yeux. Un instant, ils oublient qu'ils sont là pour le travail, qu'ils ont un article à écrire, et ils se comportent comme des enfants face à une attraction exotique. Des images d'un temps révolu ont surgi devant leurs yeux. Ce Maroc ancestral, dont les gens ici aiment tant à leur rebattre les oreilles, n'est pas tout à fait mort. Sur leurs chevaux, les cavaliers font à toute allure des allers-retours et les bêtes se cabrent au dernier moment. Les paysans tapent dans leurs mains. Ils pensent : « Tout ça c'est pour nous » et ils sourient de fierté.

Deux Mercedes s'avancent sur le bord de la route et des hommes en descendent. Amine reconnaît le pacha et, à ses côtés, sans doute un ministre mais il n'est pas sûr. Il remonte ses chaussettes en laine sur ses mollets et se met debout sur l'étroit muret. Ainsi, il voit mieux le pacha qui monte sur l'estrade et prend place sur le plus petit des deux fauteuils. Le trône au cadre doré reste vide. Le public comprend que le roi ne viendra pas et semble saisi d'une immense lassitude. Amine pense : « Bande d'ingrats. Vous ne croyez pas qu'il a autre chose à faire ? »

Le pacha tape sur le micro. L'appareil ne fonctionne pas et un jeune homme en costume gris, mince et nerveux, s'agite dans tous les sens. Enfin, le pacha prend la parole. Amine n'entend pas bien ses paroles mais il reconnaît ce ton des enfants qui sont allés au Msid, qui ont appris par cœur, sous les coups et la contrainte. Il rend hommage au roi, que Dieu le glorifie, et à cette réforme agraire qu'il a appelée de ses vœux. « La révolution agricole marocaine est en marche ! Sa Majesté, que Dieu fortifie son règne,

sait que ce sont les paysans qui font la grandeur et la prospérité de ce pays. Et bientôt, grâce à sa politique des barrages, nous allons irriguer chaque arpent de terre. Nous allons vous rendre ce qui vous revient. Nous allons enrichir le pauvre sans appauvrir le riche. » Le jeune homme en costume gris lui tend un papier. Le pacha crie un nom. Un fellah s'avance sous les applaudissements de la foule. Pour la première fois de sa vie, il monte sur une tribune, on le regarde, on le filme, on l'acclame. Demain, peut-être, il passera à la télévision, alors le fellah se retourne, fixe la caméra et sourit. Il n'a que deux dents. Le pacha frappe dans ses mains. « Regardez comme cet homme est heureux ! » Et il présente au fellah son titre de propriété. Les appareils photo crépitent. Le paysan embrasse le morceau de papier, puis il embrasse l'épaule du pacha. Dans la foule montent les youyous, les cris de joie, les « Vive le roi ! », « Vive le peuple ! ».

Amine sait comment cela va finir. Une fois les titres de propriété distribués, ils vont se lever comme un seul homme et fondre, tel un essaim de sauterelles, sur le buffet de couscous et de viandes grillées. Il n'a pas envie de voir ça et, comme un funambule, il marche sur le muret avant de sauter de l'autre côté. Il traverse les allées de mandariniers et, sous le froid soleil d'hiver, il voit briller l'écorce orange des fruits. La récolte promet d'être belle. Il devrait se réjouir : demain il y aura plus d'argent encore, plus de succès, plus de pouvoir. Bien sûr, tout peut arriver. Le gel, une tempête, des parasites qui colonisent les plants et réduisent son travail à néant. Le paysan est entre les mains de Dieu. C'est ce qu'il répète à Mathilde mais elle ne comprend pas. Elle dit qu'il a l'air malade. Qu'il devrait voir un médecin et que ses insomnies vont finir par lui abîmer la santé. Elle a insinué qu'il était fou, paranoïaque, comme l'était jadis son frère Jalil.

Devant l'entrée de la ferme, des paysannes attendent, la tête et les épaules protégées par de grandes couvertures de laine. Certaines tiennent à la main des pains de sucre ou de jeunes lapins qu'elles vont offrir à Mathilde en échange de ses soins. Dans la cour, les nappes ont séché et on distingue

mieux la couleur des robes des petites Alsaciennes et le jaune vif du bec des oies. Amine s'approche des paysannes que la présence du patron intimide. Elles rabattent un peu plus la couverture sur leur visage, elles parlent moins fort, elles tapent sur le dos de leur bébé pour qu'il cesse de geindre. Les femmes s'écartent de la porte pour le laisser passer mais le patron n'entre pas. Non, il reste là, immobile, figé, les pieds plantés dans le sol comme s'il avait l'intention de ne plus jamais bouger d'ici. Les femmes se regardent sans rien dire. Qu'est-ce qui lui prend de se comporter ainsi ? Est-ce qu'il est malade lui aussi ? Il a les yeux rougis par le manque de sommeil et ses mains tremblent un peu. Amine colle son front contre la porte vitrée. Il regarde Mathilde assise sur une chaise et qui bande, lentement, le mollet d'un jeune homme. Elle redresse la tête et un sourire illumine son visage. Elle se lève si vite que le patient pousse un cri de douleur. Amine la voit venir vers lui et il pense qu'elle est capable, avec ce sourire, avec cette démarche de garçonne, de le ramener à la raison. Et ses lèvres articulent : « À la maison. » Mathilde sort dans la cour et une femme se précipite vers elle pour lui prêter sa couverture mais Mathilde la repousse. « Je n'ai pas froid », dit-elle et elle prend dans ses mains les mains glacées de son mari. « Mehdi a appelé. Notre petite-fille est née ce matin. » Plus tard, les femmes du douar raconteront qu'elles ont vu Amine attirer sa femme contre lui, tout près, si près que les paysannes ont cru qu'il se retenait à elle pour ne pas tomber. Et là, sous les grands palmiers, ils se sont mis à se balancer d'un pied sur l'autre, malgré le vent glacé de décembre, malgré les chuchotements des spectatrices qui n'en revenaient pas. Ils ont dansé et certaines prétendent qu'elles ont vu des larmes couler sur les joues du patron et qu'elles ont entendu Mathilde répéter en arabe : « Tu es heureux, n'est-ce pas ? »

Si ce livre existe, c'est notamment grâce aux précieux témoignages de gens qui ont vécu cette période de l'histoire du Maroc ou qui l'ont étudiée. Ils m'ont été d'un grand secours. Merci à Zakya Daoud, pour sa générosité, son humour et sa liberté de ton et d'esprit. Merci à Kenza Sefrioui, pour ses précieux conseils, et à Driss Yazami, pour son humanité et son intégrité sans faille. Toute ma gratitude va à Tahar Ben Jelloun qui m'en apprend sans cesse sur mon histoire. Je dois beaucoup à Mohammed Tozy, qui depuis des années m'éclaire et me permet, par son travail colossal, de mieux comprendre mon pays. Hamid Barrada, l'ami de toujours, fut là encore une aide exceptionnelle, tout comme Perla Servan Shreiber, qui a accepté de replonger pour moi dans le passé. Pierre Vermeren, mon ancien professeur, également. Merci à Dominic Rousseau, qui a travaillé sur les hippies au Maroc, et a accepté avec beaucoup de générosité de m'éclairer sur cette étonnante parenthèse à Essaouira. Je dois aussi remercier Françoise Autin, pour son affection et pour les recherches minutieuses qu'elle a menées pour moi. Fatna El Bouih, à qui je voue une grande admiration et qui a accepté de répondre à mes questions. Merci à Souad Balafrej pour sa confiance et son amitié. Je tiens également à remercier les amis de mon père qui se sont manifestés pendant l'écriture de ce livre et qui m'ont, avec beaucoup de pudeur et de tendresse, raconté leurs jeunes années auprès de lui. Je voudrais rendre ici hommage à tous ceux qui ont eu le courage de témoigner pour l'Instance Équité et Réconciliation, sur les crimes commis pendant les années de plomb. Le rapport qui en a résulté a été une source incontournable. Ils ont toute mon admiration.

*Page 15 : Boris Pasternak, Le docteur Jivago,
© Giangiacomo Feltrinelli Editore Milano, 1957. Publié pour la première fois
sous le titre Il Dottor Zivago en novembre 1957, par Giangiacomo Feltrinelli Editore, Milan, Italie.
© Éditions Gallimard, 1958, pour la traduction française.*

*Page 217 : Milan Kundera, L'insoutenable légèreté de l'être,
titre original : Nesnesitelná lehkost bytí, © Milan Kundera, 1984.
Traduit du tchèque par François Kérel,
© Éditions Gallimard, 1984, pour la traduction française,
© Éditions Gallimard, 1987, pour la traduction française revue par l'auteur.*

© Éditions Gallimard, 2022.

LEÏLA SLIMANI

Regardez-nous danser
Le pays des autres, 2

Année après année, Mathilde revint à la charge. Chaque été, quand soufflait le chergui et que la chaleur, écrasante, lui portait sur les nerfs, elle lançait cette idée de piscine qui révoltait son époux. Ils ne faisaient aucun mal, ils avaient bien le droit de profiter de la vie, eux qui avaient sacrifié leurs plus belles années à la guerre puis à l'exploitation de cette ferme. Elle voulait cette piscine, elle la voulait en compensation de ses sacrifices, de sa solitude, de sa jeunesse perdue. »

1968 : à force de ténacité, Amine a fait de son domaine aride une entreprise florissante. Il appartient désormais à une nouvelle bourgeoisie qui prospère, fait la fête et croit en des lendemains heureux. Mais le Maroc indépendant peine à fonder son identité nouvelle, déchiré entre les archaïsmes et les tentations illusoire de la modernité occidentale, entre l'obsession de l'image et les plaies de la honte. C'est dans cette période trouble, entre hédonisme et répression, qu'une nouvelle génération va devoir faire des choix. *Regardez-nous danser* poursuit et enrichit une fresque familiale vibrante d'émotions, incarnée dans des figures inoubliables.

Leïla Slimani est née en 1981. Elle est l'autrice de trois romans parus aux Éditions Gallimard : Dans le jardin de l'ogre, Chanson douce (prix Goncourt 2016, Grand Prix des

lectrices de Elle 2017) et Le pays des autres, qui a reçu le Grand Prix de l'héroïne Madame Figaro 2020.

DE LA MÊME AUTRICE

Aux Éditions Gallimard

DANS LE JARDIN DE L'OGRE, roman, 2014 (« Folio » n° 6062).

CHANSON DOUCE, roman, 2016 (« Folio » n° 6492, « Écoutez lire »). Prix Goncourt 2016. Grand Prix des lectrices de *Elle* 2017.

LE PAYS DES AUTRES, vol. 1. LA GUERRE, LA GUERRE, LA GUERRE, roman, 2020 (« Folio » n° 6943, « Écoutez lire »). Grand Prix de l'Héroïne *Madame Figaro* 2020.

LE PARFUM DES FLEURS LA NUIT, 2021, « Écoutez lire », lu par l'autrice.

Aux Éditions de l'Aube

LE DIABLE EST DANS LES DÉTAILS, 2016.

SIMONE VEIL, MON HÉROÏNE, illustrations de Pascal Lemaître, 2017.

COMMENT J'ÉCRIS. CONVERSATION AVEC ÉRIC FOTTORINO, 2018.

Aux Éditions Les Arènes

PAROLES D'HONNEUR, dessin de Laetitia Coryn, 2017.

SEXE ET MENSONGES. LA VIE SEXUELLE AU MAROC, 2017.

À MAINS NUES, dessin de Clément Oubrierie, vol. 1, 2020.

À MAINS NUES, dessin de Clément Oubrierie, vol. 2, 2021.

Aux Éditions Stock

LE PARFUM DES FLEURS LA NUIT, 2021.

TABLE DES MATIÈRES

INDEX DES PERSONNAGES

PREMIÈRE PARTIE

Mathilde était à la fenêtre et observait...

Il avait d'abord dit non. Non...

Mathilde ne sut jamais avec certitude...

Le lendemain, Amine accrocha sur un mur...

Selim quitta le lycée à la fin des cours...

En septembre 1964, Aïcha s'installa...

La veille de son retour à la ferme...

Dans l'avion qui la ramenait à Meknès...

Pour ces retrouvailles longtemps attendues...

Les premiers jours, Aïcha ne fit que dormir...

Un soir, au début du mois d'août...

En rentrant à l'aube, Aïcha prit une douche...

Avant de se mettre au lit, Aïcha s'enferma...

Selim rata son bac et, en septembre...

Au début du mois d'avril 1969...

Dieu exauce-t-Il les méchantes...

Aïcha était comme son père...

Karl Marx voyait le monde...

Là, sur les quatre-vingts kilomètres...

Un jour, alors que tous les trois finissaient...

Zippo était un grand Berbère aux yeux...

Mehdi prend Aïcha par la main...

Mathilde cria : « À table ! » Personne ne répondit...

Selim enfourcha sa mobylette...

De ces trois jours de voyage...

Trois jours plus tard, Selim eut...

« Selim a disparu. » Au bout du fil...

Rabat, 19 novembre 1970...

Mehdi posta sa lettre et remonta...

DEUXIÈME PARTIE

Comme tous les soirs avant de prendre...

Elle ouvrit la porte et Omar regarda...

En janvier 1971, Mehdi passa le concours...

Les jours qui suivirent, Mehdi reçut...

À la fin du mois de juin 1971...

Ils étaient allongés l'un contre l'autre...

Vous allez voir ce que vous allez voir...

Comme chaque dimanche, Mathilde prit...

« Une sournoise, voilà ce qu'elle est...

Mathilde tendit le bras vers le paquet...

Une nuit, couché sur une banquette...

Cette nuit-là, Amine rejoignit Mathilde...

Mathilde se réveilla à l'aube...

Jamais Amine ne gagna autant d'argent...

Comment avaient-ils pu être aussi heureux...

Mehdi et Aïcha s'installèrent...

Ce n'était pas si facile de vivre...

Lorsqu'elle était enfant, Aïcha jouait...

Quand Aïcha raconta à Mathilde...

Fatima se présenta un lundi matin...

Une fois par mois, Fatima rentrait...

Quand Amine sort de son lit, le jour...

Si ce livre existe, c'est notamment grâce...

Copyright

Présentation

De la même autrice

Achevé de numériser

Cette édition électronique du livre
Regardez-nous danser de Leïla Slimani
a été réalisée le 27 décembre 2021
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072972553 - Numéro d'édition : 431268)

Code Sodis : U42789 - ISBN : 9782072972584.

Numéro d'édition : 431271

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.